



Cahier de français 5<sup>e</sup> secondaire

Mme Bleyaert, M.Vera 2026-2027

Nom :

Groupe :

# EXPLIQUE.CA

Explique.ca,  
le site de  
français de  
5<sup>e</sup> secondaire !

Mon coach de français

Mon coach de grammaire

NOM : \_\_\_\_\_



Pour réussir  
en français,  
il faut vivre  
en français.



LITTÉRATURE



ÉCRITURE



COMMUNICATION ORALE



RESSOURCES



# TABLE DES MATIÈRES

## LITTÉRATURE

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| <b>Ligne du temps littéraire</b>                     | 5   |
| <b>Guy de Maupassant</b>                             | 6   |
| <i>La parure</i>                                     | 8   |
| <i>Le Horla</i>                                      | 16  |
| <b>Franz Kafka</b>                                   | 43  |
| <i>La métamorphose</i>                               | 45  |
| Questions d'analyse                                  | 102 |
| <b>Albert Camus</b>                                  | 104 |
| <i>L'étranger</i>                                    | 106 |
| <b>Patrick Süskind</b>                               | 155 |
| <i>Le parfum – Histoire d'un meurtrier (extrait)</i> | 156 |

## CHANSON ET POÉSIE

|                           |     |
|---------------------------|-----|
| <b>Émile Nelligan</b>     | 185 |
| « Soir d'hiver »          | 187 |
| « Le vaisseau d'or »      | 187 |
| <b>Charles Baudelaire</b> | 188 |
| « La chevelure »          | 191 |
| <b>Stromae</b>            | 193 |
| Corpus d'analyse          | 204 |
| <b>Émile Zola</b>         | 214 |
| « J'accuse »              | 215 |
| <b>Boris Vian</b>         | 216 |
| « Le déserteur »          | 217 |

## LANGUE ET LANGAGE

|                                            |     |
|--------------------------------------------|-----|
| <b>La ponctuation et la lettre ouverte</b> | 219 |
| <b>L'art d'argumenter</b>                  | 233 |
| <b>Les marques de modalités</b>            | 247 |
| <b>Les expressions figées</b>              | 258 |
| <b>Anglicismes et expressions à éviter</b> | 261 |
| <b>Lexique 5<sup>e</sup> secondaire</b>    | 272 |
| <b>Les marqueurs de relation</b>           | 273 |

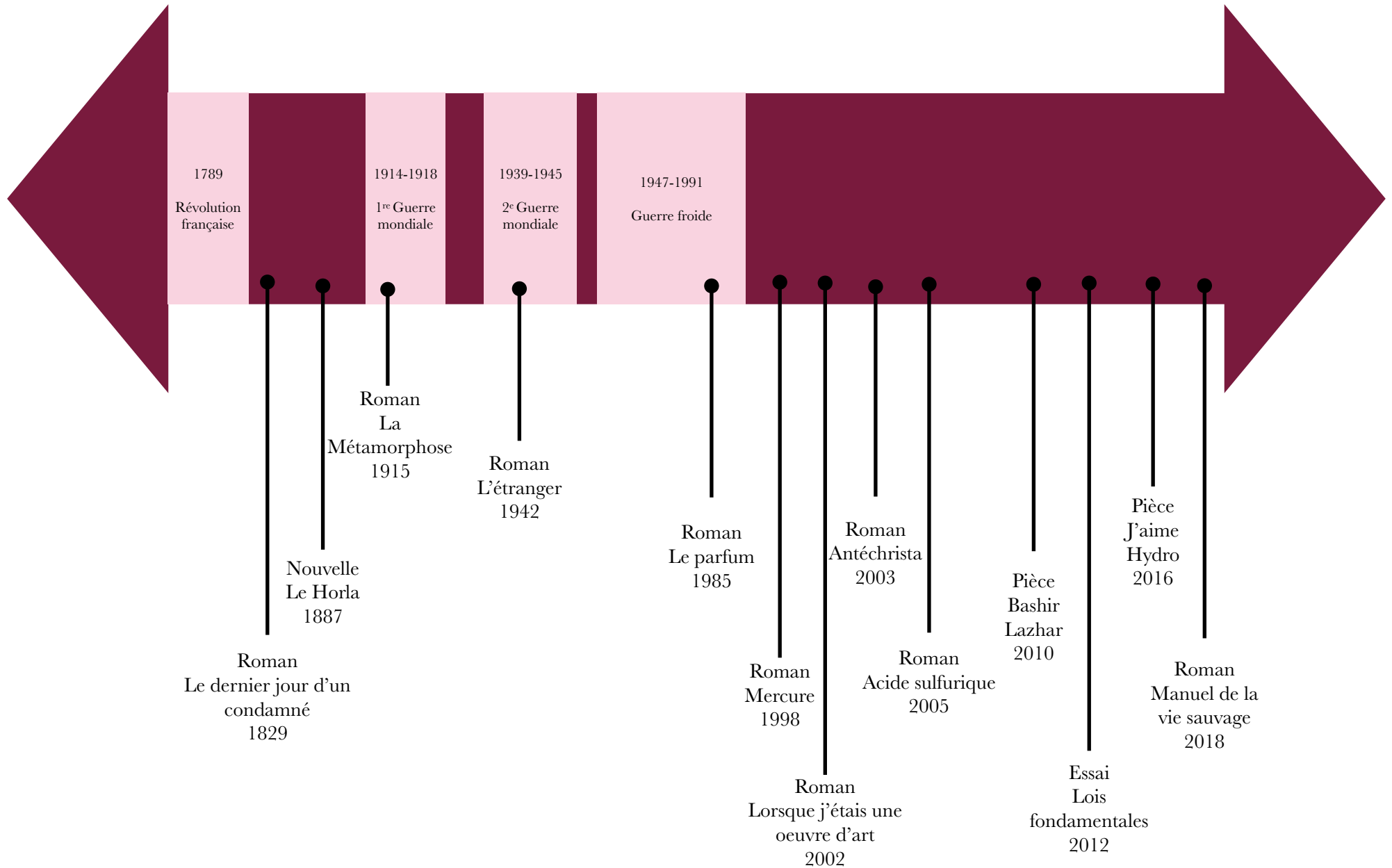
## LETTRE OUVERTE

|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>Liste de vérification pour avoir 100% en C1 et C2</b>                     | 276 |
| <b>Grille de correction</b>                                                  | 277 |
| <b>Structure de la lettre ouverte</b>                                        | 278 |
| <b>Exercice : La lettre ouverte</b>                                          | 279 |
| <b>Dossier de textes : La mode éphémère</b>                                  | 292 |
| <b>Dossier de textes : La beauté</b>                                         | 315 |
| <b>Exemple de lettre ouverte : Il faut apprendre le français <i>live</i></b> | 333 |
| <b>Pouvoir des mots : Recueil de textes d'élèves</b>                         | 335 |
| <b>Pages de notes</b>                                                        | 349 |

Littérature



# Ligne du temps littéraire





# Guy DE Maupassant



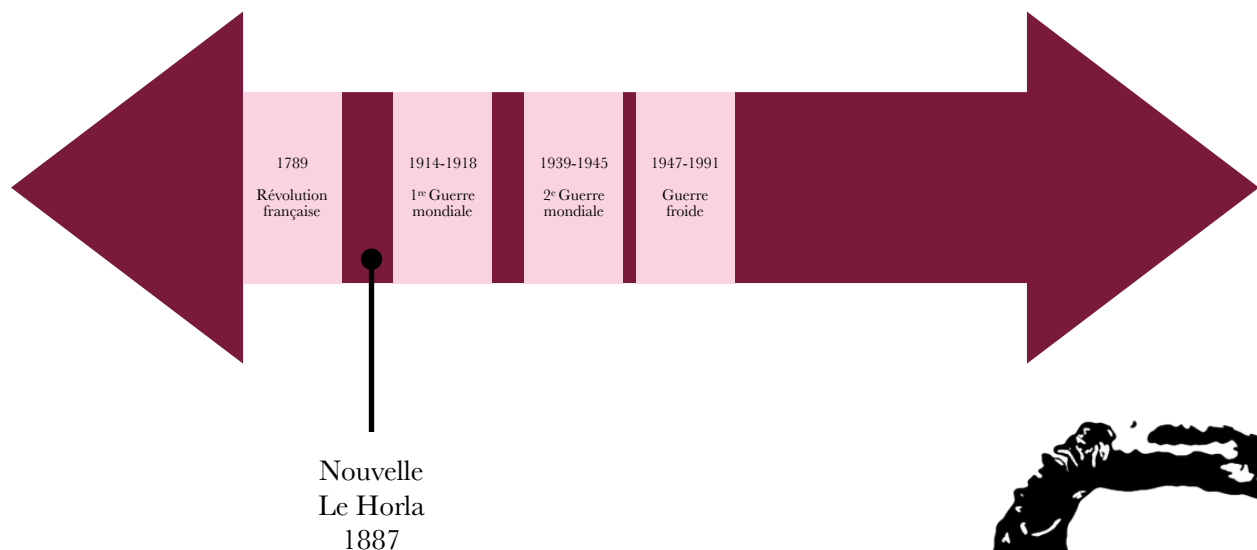
# Portrait d'auteur

Né Henry René Albert Guy de Maupassant le 5 août 1850 à Tourville-sur-Arques en France, il est un écrivain et journaliste littéraire français. Il a marqué la littérature française. Ses oeuvres retiennent l'attention par leur force réaliste, la présence du fantastique, le pessimisme et la maîtrise stylistique qui s'en dégage. Il meurt le 6 juillet 1893.

**Parents** : Laure Le Poittevin, Gustave de Maupassant

**Influences** : Gustave Flaubert, Émile Zola

**Oeuvres** : Une vie 1883, Bel-Ami 1885, Pierre et Jean 1887, Fort comme la mort 1889, Le Horla 1887, etc.



Guy  
D  
E Maupassant



# La parure

Guy de Maupassant

Texte publié dans *Le Gaulois* du 17 février 1884



La une du quotidien français *Le Gaulois*, numéro 580 du dimanche 17 février 1884, avec la première édition de la nouvelle *La Parure* par Guy de Maupassant.

# La parure

Guy de Maupassant

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée ; car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des

3.

rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté : « Ah ! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela... » elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

4.

Or, un soir, son mari rentra, l'air glorieux, et tenant à la main une large enveloppe.

— Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

Elle déchira vivement le papier et en tira une carte imprimée qui portait ces mots :

— Le ministre de l'Instruction publique et Mme Georges Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire l'honneur de venir passer la soirée à l'hôtel du ministère, le lundi 18 janvier.

Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant :

— Que veux-tu que je fasse de cela ?

— Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente. Tu ne sors jamais, et c'est une occasion, cela, une belle ! J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en veut ; c'est très recherché et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec impatience :

— Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller là ?

Il n'y avait pas songé ; il balbutia :

— Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien, à moi...

5.

Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche ; il bégaya :

— Qu'as-tu ? qu'as-tu ?

Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues humides :

— Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par conséquent je ne peux aller à cette fête. Donne ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que moi.

Il était désolé. Il reprit :

— Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple ?

Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe.

Enfin, elle répondit en hésitant :

— Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais arriver.

Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil et s'offrir des parties de chasse, l'été suivant, dans la plaine de

6.

Nanterre, avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche.

Il dit cependant :

— Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.

Le jour de la fête approchait, et Mme Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir :

— Qu'as-tu ? Voyons, tu es toute drôle depuis trois jours.

Et elle répondit :

— Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée.

Il reprit :

— Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois roses magnifiques.

Elle n'était point convaincue.

— Non... il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches.

Mais son mari s'écria :

7.

— Que tu es bête ! Va trouver ton amie Mme Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela.

Elle poussa un cri de joie :

— C'est vrai. Je n'y avais point pensé.

Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui conta sa détresse. Mme Forestier alla vers son armoire à glace, prit un large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à Mme Loisel :

— Choisis, ma chère.

Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours :

— Tu n'as plus rien d'autre ?

— Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire.

Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe rivière de diamants ; et son cœur se mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante, et demeura en extase devant elle-même.

Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse :

— Peux-tu me prêter cela, rien que cela ?

8.



— Mais oui, certainement.

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec emportement, puis s'enfuit avec son trésor.

Le jour de la fête arriva. Mme Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua.

Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, de cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes.

Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient beaucoup.

Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.

9.

Loisel la retenait :

— Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre.

Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture ; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants. Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés noctambules qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils remontèrent tristement chez eux. C'était fini, pour elle. Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au Ministère à dix heures.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou !

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda :

— Qu'est-ce que tu as ?

Elle se tourna vers lui, affolée :

— J'ai... j'ai... je n'ai plus la rivière de Mme Forestier.

Il se dressa, éperdu :

10.

— Quoi !... comment !... Ce n'est pas possible !

Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point.

Il demandait :

— Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal ?

— Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du ministère.

— Mais, si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions entendue tomber. Elle doit être dans le fiacre.

— Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro ?

— Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé ?

— Non.

Ils se contemplaient atterrés. Enfin Loisel se rhabilla.

— Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas.

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.

Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien trouvé.

Il se rendit à la Préfecture de police, aux journaux, pour faire promettre une récompense, aux compagnies de petites voitures, partout enfin où un soupçon d'espoir le poussait.

11.

Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.

Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie ; il n'avait rien découvert.

— Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner.

Elle écrivit sous sa dictée.

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espérance.

Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara :

— Il faut aviser à remplacer ce bijou.

Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait renfermé, et se rendirent chez le joaillier, dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres :

— Ce n'est pas moi, madame, qui ai vendu cette rivière ; j'ai dû seulement fournir l'écrin.

Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse.

Ils trouvèrent, dans une boutique du Palais Royal, un chapelet de diamants qui leur parut entièrement semblable à celui qu'ils

12.

cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille.

Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait, pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.

Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste.

Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il fit des billets, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.

Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé :

— Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car, je pouvais en avoir besoin.

Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé ? qu'aurait-elle dit ? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse ?

13.

Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne ; on changea de logement ; on loua sous les toits une mansarde.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde ; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait, le soir, à mettre au net les comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes

14.

de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure ? Qui sait ? qui sait ? Comme la vie est singulière, changeante ! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver !

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler ? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas ?

Elle s'approcha.

— Bonjour, Jeanne.

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia :

— Mais... madame !... Je ne sais... Vous devez vous tromper.

— Non. Je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri :

15.

— Oh !... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée !...

— Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue ; et bien des misères... et cela à cause de toi !...

— De moi... Comment ça ?

— Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du Ministère.

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien, je l'ai perdue.

— Comment ! puisque tu me l'as rapportée.

— Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ça n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement contente.

Mme Forestier s'était arrêtée.

— Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne ?

— Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein ? Elles étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.

— Oh ! ma pauvre Mathilde ! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs !...

16.

## Le Horla

8 mai. – Quelle journée admirable ! J'ai passé toute la matinée étendu sur l'herbe, devant ma maison, sous l'énorme platane qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même.

J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent.

À gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus, sous le peuple pointu des clochers gothiques. Ils sont innombrables, frêles ou larges, dominés par la flèche de fonte de la cathédrale, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jetant jusqu'à moi leur doux et lointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brise m'apporte, tantôt plus fort et tantôt plus affaibli, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.

Comme il faisait bon ce matin !

Vers onze heures, un long convoi de navires, traînés par un remorqueur, gros comme une mouche, et qui râlait de peine en vomissant une fumée épaisse, défila devant ma grille.

Après deux goélettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait sur le ciel, venait un superbe trois-mâts brésilien, tout blanc, admirablement propre et luisant. Je le saluai, je ne sais pourquoi, tant ce navire me fit plaisir à voir.

15 mai. – J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours ; je me sens souffrant, ou plutôt je

me sens triste.

D'où viennent ces influences mystérieuses qui changent en découragement notre bonheur et notre confiance en détresse ? On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaissables Puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaieté, avec des envies de chanter dans la gorge. – Pourquoi ? – Je descends le long de l'eau ; et soudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme si quelque malheur m'attendait chez moi. – Pourquoi ? – Est-ce un frisson de froid qui, frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et assombri mon âme ? Est-ce la forme des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qui, passant par mes yeux, a troublé ma pensée ? Sait-on ? Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets rapides, surprenants et inexplicables.

Comme il est profond, ce mystère de l'Invisible ! Nous ne le pouvons sonder avec nos sens misérables, avec nos yeux qui ne savent apercevoir ni le trop petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... avec nos oreilles qui nous trompent, car elles nous transmettent les vibrations de l'air en notes sonores. Elles sont des fées qui font ce miracle de changer en bruit ce mouvement et par cette métamorphose donnent naissance à la musique, qui rend chantante l'agitation muette de la nature... avec notre odorat, plus faible que celui du chien... avec notre goût, qui peut à peine discerner l'âge d'un vin !

Ah ! si nous avions d'autres organes qui accompliraient en notre faveur d'autres miracles, que de choses nous pourrions découvrir encore autour de nous !

*16 mai.* – Je suis malade, décidément ! Je me portais si bien le mois dernier ! J'ai la fièvre, une fièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âme aussi souffrante que mon

corps ! J'ai sans cesse cette sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce pressentiment qui est sans doute l'atteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair.

*18 mai.* – Je viens d'aller consulter un médecin, car je ne pouvais plus dormir. Il m'a trouvé le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, mais sans aucun symptôme alarmant. Je dois me soumettre aux douches et boire du bromure de potassium.

*25 mai.* – Aucun changement ! Mon état, vraiment, est bizarre. À mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensible m'envahit, comme si la nuit cachait pour moi une menace terrible. Je dîne vite, puis j'essaie de lire ; mais je ne comprends pas les mots ; je distingue à peine les lettres. Je marche alors dans mon salon de long en large, sous l'oppression d'une crainte confuse et irrésistible, la crainte du sommeil et la crainte du lit.

Vers dix heures, je monte dans ma chambre. À

peine entré, je donne deux tours de clef, et je pousse les verrous ; j'ai peur... de quoi ?... Je ne redoutais rien jusqu'ici... j'ouvre mes armoires, je regarde sous mon lit ; j'écoute... j'écoute... quoi ?... Est-ce étrange qu'un simple malaise, un trouble de la circulation peut-être, l'irritation d'un filet nerveux, un peu de congestion, une toute petite perturbation dans le fonctionnement si imparfait et si délicat de notre machine vivante, puisse faire un mélancolique du plus joyeux des hommes, et un poltron du plus brave ? Puis, je me couche, et j'attends le sommeil comme on attendrait le bourreau. Je l'attends avec l'épouvante de sa venue ; et mon cœur bat, et mes jambes frémissent ; et tout mon corps tressaille dans la chaleur des draps, jusqu'au moment où je tombe tout à coup dans le repos, comme on tomberait pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau stagnante. Je ne le sens pas venir, comme autrefois, ce sommeil perfide, caché près de moi, qui me guette, qui va me saisir par la tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Je dors – longtemps – deux ou trois heures – puis un rêve – non – un cauchemar m'étreint. Je

sens bien que je suis couché et que je dors... je le sens et je le sais... et je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses mains et serre... serre... de toute sa force pour m'étrangler.

Moi, je me débats, lié par cette impuissance atroce, qui nous paralyse dans les songes ; je veux crier, – je ne peux pas ; – je veux remuer, – je ne peux pas ; – j'essaie, avec des efforts affreux, en haletant, de me tourner, de rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe, – je ne peux pas !

Et soudain, je m'éveille, affolé, couvert de sueur. J'allume une bougie. Je suis seul.

Après cette crise, qui se renouvelle toutes les nuits, je dors enfin, avec calme, jusqu'à l'aurore.

*2 juin.* – Mon état s'est encore aggravé. Qu'ai-je donc ? Le bromure n'y fait rien ; les douches n'y font rien. Tantôt, pour fatiguer mon corps, si las pourtant, j'allai faire un tour dans la forêt de Roumare. Je crus d'abord que l'air frais, léger et doux, plein d'odeur d'herbes et de feuilles, me

versait aux veines un sang nouveau, au cœur une énergie nouvelle. Je pris une grande avenue de chasse, puis je tournai vers La Bouille, par une allée étroite, entre deux armées d'arbres démesurément hauts qui mettaient un toit vert, épais, presque noir, entre le ciel et moi.

Un frisson me saisit soudain, non pas un frisson de froid, mais un étrange frisson d'angoisse.

Je hâtai le pas, inquiet d'être seul dans ce bois, apeuré sans raison, stupidement, par la profonde solitude. Tout à coup, il me sembla que j'étais suivi, qu'on marchait sur mes talons, tout près, à me toucher.

Je me retournai brusquement. J'étais seul. Je ne vis derrière moi que la droite et large allée, vide, haute, redoutablement vide ; et de l'autre côté elle s'étendait aussi à perte de vue, toute pareille, effrayante.

Je fermai les yeux. Pourquoi ? Et je me mis à tourner sur un talon, très vite, comme une toupie. Je faillis tomber ; je rouvris les yeux ; les arbres dansaient, la terre flottait ; je dus m'asseoir. Puis,



ah ! je ne savais plus par où j'étais venu ! Bizarre idée ! Bizarre ! Bizarre idée ! Je ne savais plus du tout. Je partis par le côté qui se trouvait à ma droite, et je revins dans l'avenue qui m'avait amené au milieu de la forêt.

3 juin. – La nuit a été horrible. Je vais m'absenter pendant quelques semaines. Un petit voyage, sans doute, me remettra.

2 juillet. – Je rentre. Je suis guéri. J'ai fait d'ailleurs une excursion charmante. J'ai visité le mont Saint-Michel que je ne connaissais pas.

Quelle vision, quand on arrive, comme moi, à Avranches, vers la fin du jour ! La ville est sur une colline ; et on me conduisit dans le jardin public, au bout de la cité. Je poussai un cri d'étonnement. Une baie démesurée s'étendait devant moi, à perte de vue, entre deux côtes écartées se perdant au loin dans les brumes ; et au milieu de cette immense baie jaune, sous un ciel d'or et de clarté, s'élevait sombre et pointu un mont étrange, au milieu des sables. Le soleil venait de disparaître, et sur l'horizon encore flamboyant se dessinait le profil de ce fantastique

rocher qui porte sur son sommet un fantastique monument.

Dès l'aurore, j'allai vers lui. La mer était basse, comme la veille au soir, et je regardais se dresser devant moi, à mesure que j'approchais d'elle, la surprenante abbaye. Après plusieurs heures de marche, j'atteignis l'énorme bloc de pierre qui porte la petite cité dominée par la grande église. Ayant gravi la rue étroite et rapide, j'entrai dans la plus admirable demeure gothique construite pour Dieu sur la terre, vaste comme une ville, pleine de salles basses écrasées sous des voûtes et de hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes. J'entrai dans ce gigantesque bijou de granit, aussi léger qu'une dentelle, couvert de tours, de sveltes clochetons, où montent des escaliers tordus, et qui lancent dans le ciel bleu des jours, dans le ciel noir des nuits, leurs têtes bizarres hérissées de chimères, de diables, de bêtes fantastiques, de fleurs monstrueuses, et reliés l'un à l'autre par de fines arches ouvragées.

Quand je fus sur le sommet, je dis au moine

qui m'accompagnait : « Mon Père, comme vous devez être bien ici ! »

Il répondit : « Il y a beaucoup de vent, monsieur » ; et nous nous mîmes à causer en regardant monter la mer, qui courait sur le sable et le couvrait d'une cuirasse d'acier.

Et le moine me conta des histoires, toutes les vieilles histoires de ce lieu, des légendes, toujours des légendes.

Une d'elles me frappa beaucoup. Les gens du pays, ceux du mont, prétendent qu'on entend parler la nuit dans les sables, puis qu'on entend bêler deux chèvres, l'une avec une voix forte, l'autre avec une voix faible. Les incrédules affirment que ce sont les cris des oiseaux de mer, qui ressemblent tantôt à des bêlements, et tantôt à des plaintes humaines ; mais les pêcheurs attardés jurent avoir rencontré, rôdant sur les dunes, entre deux marées, autour de la petite ville jetée ainsi loin du monde, un vieux berger, dont on ne voit jamais la tête couverte de son manteau, et qui conduit, en marchant devant eux, un bouc à figure d'homme et une chèvre à figure de femme,

tous deux avec de longs cheveux blancs et parlant sans cesse, se querellant dans une langue inconnue, puis cessant soudain de crier pour bêler de toute leur force.

Je dis au moine : « Y croyez-vous ? »

Il murmura : « Je ne sais pas. »

Je repris : « S'il existait sur la terre d'autres êtres que nous, comment ne les connaîtrions-nous point depuis longtemps ; comment ne les auriez-vous pas vus, vous ? comment ne les aurais-je pas vus, moi ? »

Il répondit : « Est-ce que nous voyons la cent millième partie de ce qui existe ? Tenez, voici le vent, qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises, et jette aux brisants les grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, – l'avez-vous vu, et pouvez-vous le voir ? Il existe, pourtant. »

Je me tus devant ce simple raisonnement. Cet homme était un sage ou peut-être un sot. Je ne

l'aurais pu affirmer au juste ; mais je me tus. Ce qu'il disait là, je l'avais pensé souvent.

*3 juillet.* – J'ai mal dormi ; certes, il y a ici une influence fiévreuse, car mon cocher souffre du même mal que moi. En rentrant hier, j'avais remarqué sa pâleur singulière. Je lui demandai :

– Qu'est-ce que vous avez, Jean ?

– J'ai que je ne peux plus me reposer, monsieur, ce sont mes nuits qui mangent mes jours. Depuis le départ de monsieur, cela me tient comme un sort.

Les autres domestiques vont bien cependant, mais j'ai grand-peur d'être repris, moi.

*4 juillet.* – Décidément, je suis repris. Mes cauchemars anciens reviennent. Cette nuit, j'ai senti quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes lèvres. Oui, il la puisait dans ma gorge, comme aurait fait une sangsue. Puis il s'est levé, repu, et moi je me suis réveillé, tellement meurtri, brisé, anéanti, que je ne pouvais plus remuer. Si cela continue encore quelques jours, je repartirai

certainement.

*5 juillet.* – Ai-je perdu la raison ? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est tellement étrange, que ma tête s'égare quand j'y songe !

Comme je le fais maintenant chaque soir, j'avais fermé ma porte à clef ; puis, ayant soif, je bus un demi-verre d'eau, et je remarquai par hasard que ma carafe était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantables, dont je fus tiré au bout de deux heures environ par une secousse plus affreuse encore.

Figurez-vous un homme qui dort, qu'on assassine, et qui se réveille, avec un couteau dans le poumon, et qui râle, couvert de sang, et qui ne peut plus respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend pas – voilà.

Ayant enfin reconquis ma raison, j'eus soif de nouveau ; j'allumai une bougie et j'allai vers la table où était posée ma carafe. Je la soulevai en la penchant sur mon verre ; rien ne coula. – Elle

était vide ! Elle était vide complètement ! D'abord, je n'y compris rien ; puis, tout à coup, je ressentis une émotion si terrible, que je dus m'asseoir, ou plutôt, que je tombai sur une chaise ! puis, je me redressai d'un saut pour regarder autour de moi ! puis je me rassis, éperdu d'étonnement et de peur, devant le cristal transparent ! Je le contemplais avec des yeux fixes, cherchant à deviner. Mes mains tremblaient ! On avait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? moi, sans doute ? Ce ne pouvait être que moi ? Alors, j'étais somnambule, je vivais, sans le savoir, de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a deux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaissable et invisible, anime, par moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captif qui obéit à cet autre, comme à nous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah ! qui comprendra mon angoisse abominable ? Qui comprendra l'émotion d'un homme, sain d'esprit, bien éveillé, plein de raison et qui regarde épouvanté, à travers le verre d'une carafe, un peu d'eau disparue pendant qu'il a dormi ! Et je restai là jusqu'au jour, sans oser

regagner mon lit.

*6 juillet.* – Je deviens fou. On a encore bu toute ma carafe cette nuit ; – ou plutôt, je l'ai bue !

Mais, est-ce moi ? Est-ce moi ? Qui serait-ce ? Qui ? Oh ! mon Dieu ! Je deviens fou ! Qui me sauvera ?

*10 juillet.* – Je viens de faire des épreuves surprenantes.

Décidément, je suis fou ! Et pourtant !

Le 6 juillet, avant de me coucher, j'ai placé sur ma table du vin, du lait, de l'eau, du pain et des fraises.

On a bu – j'ai bu – toute l'eau, et un peu de lait. On n'a touché ni au vin, ni au pain, ni aux fraises.

Le 7 juillet, j'ai renouvelé la même épreuve, qui a donné le même résultat.

Le 8 juillet, j'ai supprimé l'eau et le lait. On n'a touché à rien.

Le 9 juillet enfin, j'ai remis sur ma table l'eau

et le lait seulement, en ayant soin d'envelopper les carafes en des linges de mousseline blanche et de ficeler les bouchons. Puis, j'ai frotté mes lèvres, ma barbe, mes mains avec de la mine de plomb, et je me suis couché.

L'invincible sommeil m'a saisi, suivi bientôt de l'atroce réveil. Je n'avais point remué ; mes draps eux-mêmes ne portaient pas de taches. Je m'élançai vers ma table. Les linges enfermant les bouteilles étaient demeurés immaculés. Je déliai les cordons, en palpitant de crainte. On avait bu toute l'eau ! on avait bu tout le lait ! Ah ! mon Dieu !...

Je vais partir tout à l'heure pour Paris.

*12 juillet.* – Paris. J'avais donc perdu la tête les jours derniers ! J'ai dû être le jouet de mon imagination énermée, à moins que je ne sois vraiment somnambule, ou que j'aie subi une de ces influences constatées, mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelle suggestions. En tout cas, mon affolement touchait à la démence, et vingt-quatre heures de Paris ont suffi pour me remettre d'aplomb.

Hier, après des courses et des visites, qui m'ont fait passer dans l'âme de l'air nouveau et vivifiant, j'ai fini ma soirée au Théâtre-Français. On y jouait une pièce d'Alexandre Dumas fils ; et cet esprit alerte et puissant a achevé de me guérir. Certes, la solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent. Il nous faut, autour de nous, des hommes qui pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes.

Je suis rentré à l'hôtel très gai, par les boulevards. Au coudolement de la foule, je songeais, non sans ironie, à mes terreurs, à mes suppositions de l'autre semaine, car j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un être invisible habitait sous mon toit. Comme notre tête est faible et s'effare, et s'égare vite, dès qu'un petit fait incompréhensible nous frappe !

Au lieu de conclure par ces simples mots : « Je ne comprends pas parce que la cause m'échappe », nous imaginons aussitôt des mystères effrayants et des puissances surnaturelles.

*14 juillet.* – Fête de la République. Je me suis promené par les rues. Les pétards et les drapeaux m’amusaient comme un enfant. C’est pourtant fort bête d’être joyeux, à date fixe, par décret du gouvernement. Le peuple est un troupeau imbécile, tantôt stupidement patient et tantôt féroce ment révolté. On lui dit : « Amuse-toi. » Il s’amuse. On lui dit : « Va te battre avec le voisin. » Il va se battre. On lui dit : « Vote pour l’Empereur. » Il vote pour l’Empereur. Puis, on lui dit : « Vote pour la République. » Et il vote pour la République.

Ceux qui le dirigent sont aussi sots ; mais au lieu d’obéir à des hommes, ils obéissent à des principes, lesquels ne peuvent être que niais, stériles et faux, par cela même qu’ils sont des principes, c’est-à-dire des idées réputées certaines et immuables, en ce monde où l’on n’est sûr de rien, puisque la lumière est une illusion, puisque le bruit est une illusion.

*16 juillet.* – J’ai vu hier des choses qui m’ont beaucoup troublé.

Je dînais chez ma cousine, M<sup>me</sup> Sablé, dont le

mari commande le 76<sup>e</sup> chasseurs à Limoges. Je me trouvais chez elle avec deux jeunes femmes, dont l’une a épousé un médecin, le docteur Parent, qui s’occupe beaucoup des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences sur l’hypnotisme et la suggestion.

Il nous raconta longtemps les résultats prodigieux obtenus par des savants anglais et par les médecins de l’école de Nancy.

Les faits qu’il avança me parurent tellement bizarres, que je me déclarai tout à fait incrédule.

« Nous sommes, affirmait-il, sur le point de découvrir un des plus importants secrets de la nature, je veux dire, un de ses plus importants secrets sur cette terre ; car elle en a certes d’autrement importants, là-bas, dans les étoiles. Depuis que l’homme pense, depuis qu’il sait dire et écrire sa pensée, il se sent frôlé par un mystère impénétrable pour ses sens grossiers et imparfaits, et il tâche de suppléer, par l’effort de son intelligence, à l’impuissance de ses organes. Quand cette intelligence demeurerait encore à l’état

rudimentaire, cette hantise des phénomènes invisibles a pris des formes banalement effrayantes. De là sont nées les croyances populaires au surnaturel, les légendes des esprits rôdeurs, des fées, des gnomes, des revenants, je dirai même la légende de Dieu, car nos conceptions de l'ouvrier-créateur, de quelque religion qu'elles nous viennent, sont bien les inventions les plus médiocres, les plus stupides, les plus inacceptables sorties du cerveau apeuré des créatures. Rien de plus vrai que cette parole de Voltaire : « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

« Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on semble pressentir quelque chose de nouveau. Mesmer et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue, et nous sommes arrivés vraiment, depuis quatre ou cinq ans surtout, à des résultats surprenants. »

Ma cousine, très incrédule aussi, souriait. Le docteur Parent lui dit : – Voulez-vous que j'essaie de vous endormir, madame ?

– Oui, je veux bien.

Elle s'assit dans un fauteuil et il commença à la regarder fixement en la fascinant. Moi, je me sentis soudain un peu troublé, le cœur battant, la gorge serrée. Je voyais les yeux de M<sup>me</sup> Sablé s'alourdir, sa bouche se crispier, sa poitrine haletter.

Au bout de dix minutes, elle dormait.

– Mettez-vous derrière elle, dit le médecin.

Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les mains une carte de visite en lui disant : « Ceci est un miroir ; que voyez-vous dedans ? »

Elle répondit :

– Je vois mon cousin.

– Que fait-il ?

– Il se tord la moustache.

– Et maintenant ?

– Il tire de sa poche une photographie.

– Quelle est cette photographie ?

– La sienne.

C'était vrai ! Et cette photographie venait de

m'être livrée, le soir même, à l'hôtel.

– Comment est-il sur ce portrait ?

– Il se tient debout avec son chapeau à la main.

Donc elle voyait dans cette carte, dans ce carton blanc, comme elle eût vu dans une glace.

Les jeunes femmes, épouvantées, disaient :  
« Assez ! Assez ! Assez ! »

Mais le docteur ordonna : « Vous vous lèverez demain à huit heures ; puis vous irez trouver à son hôtel votre cousin, et vous le supplierez de vous prêter cinq mille francs que votre mari vous demande et qu'il vous réclamera à son prochain voyage. »

Puis il la réveilla.

En rentrant à l'hôtel, je songeai à cette curieuse séance et des doutes m'assaillirent, non point sur l'absolue, sur l'insoupçonnable bonne foi de ma cousine, que je connaissais comme une sœur, depuis l'enfance, mais sur une supercherie possible du docteur. Ne dissimulait-il pas dans sa main une glace qu'il montrait à la jeune femme

endormie, en même temps que sa carte de visite ? Les prestidigitateurs de profession font des choses autrement singulières.

Je rentrai donc et je me couchai.

Or, ce matin, vers huit heures et demie, je fus réveillé par mon valet de chambre, qui me dit :

– C'est M<sup>me</sup> Sablé qui demande à parler à monsieur tout de suite.

Je m'habillai à la hâte et je la reçus.

Elle s'assit fort troublée, les yeux baissés, et, sans lever son voile, elle me dit :

– Mon cher cousin, j'ai un gros service à vous demander.

– Lequel, ma cousine ?

– Cela me gêne beaucoup de vous le dire, et pourtant, il le faut. J'ai besoin, absolument besoin, de cinq mille francs.

– Allons donc, vous ?

– Oui, moi, ou plutôt mon mari, qui me charge de les trouver.

J'étais tellement stupéfait, que je balbutiais



mes réponses. Je me demandais si vraiment elle ne s'était pas moquée de moi avec le docteur Parent, si ce n'était pas là une simple farce préparée d'avance et fort bien jouée.

Mais, en la regardant avec attention, tous mes doutes se dissipèrent. Elle tremblait d'angoisse, tant cette démarche lui était douloureuse, et je compris qu'elle avait la gorge pleine de sanglots.

Je la savais fort riche et je repris :

– Comment ! votre mari n'a pas cinq mille francs à sa disposition ! Voyons, réfléchissez. Êtes-vous sûre qu'il vous a chargée de me les demander ?

Elle hésita quelques secondes comme si elle eût fait un grand effort pour chercher dans son souvenir, puis elle répondit :

– Oui..., oui... j'en suis sûre.

– Il vous a écrit ?

Elle hésita encore, réfléchissant. Je devinai le travail torturant de sa pensée. Elle ne savait pas. Elle savait seulement qu'elle devait m'emprunter cinq mille francs pour son mari. Donc elle osa

mentir.

– Oui, il m'a écrit.

– Quand donc ? Vous ne m'avez parlé de rien, hier.

– J'ai reçu sa lettre ce matin.

– Pouvez-vous me la montrer ?

– Non... non... non... elle contenait des choses intimes... trop personnelles... je l'ai... je l'ai brûlée.

– Alors, c'est que votre mari fait des dettes.

Elle hésita encore, puis murmura :

– Je ne sais pas.

Je déclarai brusquement :

– C'est que je ne puis disposer de cinq mille francs en ce moment, ma chère cousine.

Elle poussa une sorte de cri de souffrance.

– Oh ! oh ! je vous en prie, je vous en prie, trouvez-les...

Elle s'exaltait, joignait les mains comme si elle m'eût prié ! J'entendais sa voix changer de

ton ; elle pleurait et bégayait, harcelée, dominée par l'ordre irrésistible qu'elle avait reçu.

– Oh ! oh ! je vous en supplie... si vous saviez comme je souffre... il me les faut aujourd'hui.

J'eus pitié d'elle.

– Vous les aurez tantôt, je vous le jure.

Elle s'écria :

– Oh ! merci ! merci ! Que vous êtes bon.

Je repris : – Vous rappelez-vous ce qui s'est passé hier chez vous ?

– Oui.

– Vous rappelez-vous que le docteur Parent vous a endormie ?

– Oui.

– Eh ! bien, il vous a ordonné de venir m'emprunter ce matin cinq mille francs, et vous obéissez en ce moment à cette suggestion.

Elle réfléchit quelques secondes et répondit :

– Puisque c'est mon mari qui les demande.

Pendant une heure, j'essayai de la convaincre,

mais je n'y pus parvenir.

Quand elle fut partie, je courus chez le docteur. Il allait sortir ; et il m'écouta en souriant. Puis il dit :

– Croyez-vous maintenant ?

– Oui, il le faut bien.

– Allons chez votre parente.

Elle sommeillait déjà sur une chaise longue, accablée de fatigue. Le médecin lui prit le pouls, la regarda quelque temps, une main levée vers ses yeux qu'elle ferma peu à peu sous l'effort insoutenable de cette puissance magnétique.

Quand elle fut endormie :

– Votre mari n'a plus besoin de cinq mille francs ! Vous allez donc oublier que vous avez prié votre cousin de vous les prêter, et, s'il vous parle de cela, vous ne comprendrez pas.

Puis il la réveilla. Je tirai de ma poche un portefeuille :

– Voici, ma chère cousine, ce que vous m'avez demandé ce matin.

Elle fut tellement surprise que je n'osai pas insister. J'essayai cependant de ranimer sa mémoire, mais elle nia avec force, crut que je me moquais d'elle, et faillit, à la fin, se fâcher.

Voilà ! je viens de rentrer ; et je n'ai pu déjeuner, tant cette expérience m'a bouleversé.

*19 juillet.* – Beaucoup de personnes à qui j'ai raconté cette aventure se sont moquées de moi. Je ne sais plus que penser. Le sage dit : Peut-être ?

*21 juillet.* – J'ai été dîner à Bougival, puis j'ai passé la soirée au bal des canotiers. Décidément, tout dépend des lieux et des milieux. Croire au surnaturel dans l'île de la Grenouillère, serait le comble de la folie... mais au sommet du mont Saint-Michel?... mais dans les Indes ? Nous subissons effroyablement l'influence de ce qui nous entoure. Je rentrerai chez moi la semaine prochaine.

*30 juillet.* – Je suis revenu dans ma maison depuis hier. Tout va bien.

*2 août.* – Rien de nouveau ; il fait un temps

superbe. Je passe mes journées à regarder couler la Seine.

*4 août.* – Querelles parmi mes domestiques. Ils prétendent qu'on casse les verres, la nuit, dans les armoires. Le valet de chambre accuse la cuisinière, qui accuse la lingère, qui accuse les deux autres. Quel est le coupable ? Bien fin qui le dirait !

*6 août.* – Cette fois, je ne suis pas fou. J'ai vu... j'ai vu... j'ai vu !... Je ne puis plus douter... j'ai vu !... J'ai encore froid jusque dans les ongles... j'ai encore peur jusque dans les moelles... j'ai vu !...

Je me promenais à deux heures, en plein soleil, dans mon parterre de rosiers... dans l'allée des rosiers d'automne qui commencent à fleurir.

Comme je m'arrêtais à regarder un *géant des batailles*, qui portait trois fleurs magnifiques, je vis, je vis distinctement, tout près de moi, la tige d'une de ces roses se plier, comme si une main invisible l'eût tordue, puis se casser, comme si cette main l'eût cueillie ! Puis la fleur s'éleva, suivant une courbe qu'aurait décrite un bras en la

portant vers une bouche, et elle resta suspendue dans l'air transparent, toute seule, immobile, effrayante tache rouge à trois pas de mes yeux.

Éperdu, je me jetai sur elle pour la saisir ! Je ne trouvai rien ; elle avait disparu. Alors je fus pris d'une colère furieuse contre moi-même ; car il n'est pas permis à un homme raisonnable et sérieux d'avoir de pareilles hallucinations.

Mais était-ce bien une hallucination ? Je me retournai pour chercher la tige, et je la retrouvai immédiatement sur l'arbuste, fraîchement brisée entre les deux autres roses demeurées à la branche.

Alors, je rentrai chez moi l'âme bouleversée ; car je suis certain, maintenant, certain comme de l'alternance des jours et des nuits, qu'il existe près de moi un être invisible, qui se nourrit de lait et d'eau, qui peut toucher aux choses, les prendre et les changer de place, doué par conséquent d'une nature matérielle, bien qu'imperceptible pour nos sens, et qui habite comme moi, sous mon toit...

7 août. – J'ai dormi tranquille. Il a bu l'eau de

ma carafe, mais n'a point troublé mon sommeil.

Je me demande si je suis fou. En me promenant, tantôt au grand soleil, le long de la rivière, des doutes me sont venus sur ma raison, non point des doutes vagues comme j'en avais jusqu'ici, mais des doutes précis, absolus. J'ai vu des fous ; j'en ai connu qui restaient intelligents, lucides, clairvoyants même sur toutes les choses de la vie, sauf sur un point. Ils parlaient de tout avec clarté, avec souplesse, avec profondeur, et soudain leur pensée touchant l'écueil de leur folie, s'y déchirait en pièces, s'éparpillait et semblait dans cet océan effrayant et furieux, plein de vagues bondissantes, de brouillards, de bourrasques, qu'on nomme « la démence ».

Certes, je me croirais fou, absolument fou, si je n'étais conscient, si je ne connaissais parfaitement mon état, si je ne le sondais en l'analysant avec une complète lucidité. Je ne serais donc, en somme, qu'un halluciné raisonnant. Un trouble inconnu se serait produit dans mon cerveau, un de ces troubles qu'essaient de noter et de préciser aujourd'hui les

physiologistes ; et ce trouble aurait déterminé dans mon esprit, dans l'ordre et la logique de mes idées, une crevasse profonde. Des phénomènes semblables ont lieu dans le rêve qui nous promène à travers les fantasmagories les plus invraisemblables, sans que nous en soyons surpris, parce que l'appareil vérificateur, parce que le sens du contrôle est endormi ; tandis que la faculté imaginative veille et travaille. Ne se peut-il pas qu'une des imperceptibles touches du clavier cérébral se trouve paralysée chez moi ? Des hommes, à la suite d'accidents, perdent la mémoire des noms propres ou des verbes ou des chiffres, ou seulement des dates. Les localisations de toutes les parcelles de la pensée sont aujourd'hui prouvées. Or, quoi d'étonnant à ce que ma faculté de contrôler l'irréalité de certaines hallucinations, se trouve engourdie chez moi en ce moment !

Je songeais à tout cela en suivant le bord de l'eau. Le soleil couvrait de clarté la rivière, faisait la terre délicieuse, emplissait mon regard d'amour pour la vie, pour les hirondelles, dont l'agilité est une joie de mes yeux, pour les herbes

de la rive dont le fréuissement est un bonheur de mes oreilles.

Peu à peu, cependant, un malaise inexplicable me pénétrait. Une force, me semblait-il, une force occulte m'engourdissait, m'arrêtait, m'empêchait d'aller plus loin, me rappelait en arrière. J'éprouvais ce besoin douloureux de rentrer qui vous oppresse, quand on a laissé au logis un malade aimé, et que le pressentiment vous saisit d'une aggravation de son mal.

Donc, je revins malgré moi, sûr que j'allais trouver, dans ma maison, une mauvaise nouvelle, une lettre ou une dépêche. Il n'y avait rien ; et je demeurai plus surpris et plus inquiet que si j'avais eu de nouveau quelque vision fantastique.

8 août. — J'ai passé hier une affreuse soirée. Il ne se manifeste plus, mais je le sens près de moi, m'épiait, me regardant, me pénétrant, me dominant et plus redoutable, en se cachant ainsi, que s'il signalait par des phénomènes surnaturels sa présence invisible et constante.

J'ai dormi, pourtant.

*9 août.* – Rien, mais j’ai peur.

*10 août.* – Rien ; qu’arrivera-t-il demain ?

*11 août.* – Toujours rien ; je ne puis plus rester chez moi avec cette crainte et cette pensée entrées en mon âme ; je vais partir.

*12 août, 10 heures du soir.* – Tout le jour j’ai voulu m’en aller ; je n’ai pas pu. J’ai voulu accomplir cet acte de liberté si facile, si simple, – sortir – monter dans ma voiture pour gagner Rouen – je n’ai pas pu. Pourquoi ?

*13 août.* – Quand on est atteint par certaines maladies, tous les ressorts de l’être physique semblent brisés, toutes les énergies anéanties, tous les muscles relâchés, les os devenus mous comme la chair et la chair liquide comme de l’eau. J’éprouve cela dans mon être moral d’une façon étrange et désolante. Je n’ai plus aucune force, aucun courage, aucune domination sur moi, aucun pouvoir même de mettre en mouvement ma volonté. Je ne peux plus vouloir ; mais quelqu’un veut pour moi ; et j’obéis.

*14 août.* – Je suis perdu ! Quelqu’un possède

mon âme et la gouverne ! quelqu’un ordonne tous mes actes, tous mes mouvements, toutes mes pensées. Je ne suis plus rien en moi, rien qu’un spectateur esclave et terrifié de toutes les choses que j’accomplis. Je désire sortir. Je ne peux pas. Il ne veut pas ; et je reste, éperdu, tremblant, dans le fauteuil où il me tient assis. Je désire seulement me lever, me soulever, afin de me croire maître de moi. Je ne peux pas ! Je suis rivé à mon siège et mon siège adhère au sol, de telle sorte qu’aucune force ne nous soulèverait.

Puis, tout d’un coup, il faut, il faut, il faut que j’aille au fond de mon jardin cueillir des fraises et les manger. Et j’y vais. Je cueille des fraises et je les mange ! Oh ! mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-il un Dieu ? S’il en est un, délivrez-moi, sauvez-moi ! secourez-moi ! Pardon ! Pitié ! Grâce ! Sauvez-moi ! Oh ! quelle souffrance ! quelle torture ! quelle horreur !

*15 août.* – Certes, voilà comment était possédée et dominée ma pauvre cousine, quand elle est venue m’emprunter cinq mille francs. Elle subissait un vouloir étranger entré en elle, comme

une autre âme, comme une autre âme parasite et dominatrice. Est-ce que le monde va finir ?

Mais celui qui me gouverne, quel est-il, cet invisible ? cet inconnaissable, ce rôdeur d'une race surnaturelle ?

Donc les Invisibles existent ! Alors, comment depuis l'origine du monde ne se sont-ils pas encore manifestés d'une façon précise comme ils le font pour moi ? Je n'ai jamais rien lu qui ressemble à ce qui s'est passé dans ma demeure. Oh ! si je pouvais la quitter, si je pouvais m'en aller, fuir et ne pas revenir. Je serais sauvé, mais je ne peux pas.

*16 août.* – J'ai pu m'échapper aujourd'hui pendant deux heures, comme un prisonnier qui trouve ouverte, par hasard, la porte de son cachot. J'ai senti que j'étais libre tout à coup et qu'il était loin. J'ai ordonné d'atteler bien vite et j'ai gagné Rouen. Oh ! quelle joie de pouvoir dire à un homme qui obéit : « Allez à Rouen ! »

Je me suis fait arrêter devant la bibliothèque et j'ai prié qu'on me prêtât le grand traité du docteur Hermann Herestauss sur les habitants

inconnus du monde antique et moderne.

Puis, au moment de remonter dans mon coupé, j'ai voulu dire : « À la gare ! » et j'ai crié, – je n'ai pas dit, j'ai crié – d'une voix si forte que les passants se sont retournés : « À la maison », et je suis tombé, affolé d'angoisse, sur le coussin de ma voiture. Il m'avait retrouvé et repris.

*17 août.* – Ah ! Quelle nuit ! quelle nuit ! Et pourtant il me semble que je devrais me réjouir. Jusqu'à une heure du matin, j'ai lu ! Hermann Herestauss, docteur en philosophie et en théogonie, a écrit l'histoire et les manifestations de tous les êtres invisibles rôdant autour de l'homme ou rêvés par lui. Il décrit leurs origines, leur domaine, leur puissance. Mais aucun d'eux ne ressemble à celui qui me hante. On dirait que l'homme, depuis qu'il pense, a pressenti et redouté un être nouveau, plus fort que lui, son successeur en ce monde, et que, le sentant proche et ne pouvant prévoir la nature de ce maître, il a créé, dans sa terreur, tout le peuple fantastique des êtres occultes, fantôme vagues nés de la peur.

Donc, ayant lu jusqu'à une heure du matin,

j'ai été m'asseoir ensuite auprès de ma fenêtre ouverte pour rafraîchir mon front et ma pensée au vent calme de l'obscurité.

Il faisait bon, il faisait tiède ! Comme j'aurais aimé cette nuit-là autrefois !

Pas de lune. Les étoiles avaient au fond du ciel noir des scintillements frémissants. Qui habite ces mondes ? Quelles formes, quels vivants, quels animaux, quelles plantes sont là-bas ? Ceux qui pensent dans ces univers lointains, que savent-ils plus que nous ? Que peuvent-ils plus que nous ? Que voient-ils que nous ne connaissons point ? Un d'eux, un jour ou l'autre, traversant l'espace, n'apparaîtra-t-il pas sur notre terre pour la conquérir, comme les Normands jadis traversaient la mer pour asservir des peuples plus faibles ?

Nous sommes si infirmes, si désarmés, si ignorants, si petits, nous autres, sur ce grain de boue qui tourne délayé dans une goutte d'eau.

Je m'assoupis en rêvant ainsi au vent frais du soir.

Or, ayant dormi environ quarante minutes, je rouvris les yeux sans faire un mouvement, réveillé par je ne sais quelle émotion confuse et bizarre. Je ne vis rien d'abord, puis, tout à coup, il me sembla qu'une page du livre resté ouvert sur ma table venait de tourner toute seule. Aucun souffle d'air n'était entré par ma fenêtre. Je fus surpris et j'attendis. Au bout de quatre minutes environ, je vis, je vis, oui, je vis de mes yeux une autre page se soulever et se rabattre sur la précédente, comme si un doigt l'eût feuilletée. Mon fauteuil était vide, semblait vide ; mais je compris qu'il était là, lui, assis à ma place, et qu'il lisait. D'un bond furieux, d'un bond de bête révoltée, qui va éventrer son dompteur, je traversai ma chambre pour le saisir, pour l'étreindre, pour le tuer !... Mais mon siège, avant que je l'eusse atteint, se renversa comme si on eût fui devant moi... ma table oscilla, ma lampe tomba et s'éteignit, et ma fenêtre se ferma comme si un malfaiteur surpris se fût élancé dans la nuit, en prenant à pleines mains les battants.

Donc, il s'était sauvé ; il avait eu peur, peur de moi, lui !



Alors... alors... demain... ou après... ou un jour quelconque, je pourrai donc le tenir sous mes poings, et l'écraser contre le sol ! Est-ce que les chiens, quelquefois, ne mordent point et n'étranglent pas leurs maîtres ?

18 août. – J'ai songé toute la journée. Oh ! oui je vais lui obéir, suivre ses impulsions, accomplir toutes ses volontés, me faire humble, soumis, lâche. Il est le plus fort. Mais une heure viendra...

19 août. – Je sais... je sais... je sais tout ! Je viens de lire ceci dans la *Revue du Monde scientifique* : « Une nouvelle assez curieuse nous arrive de Rio de Janeiro. Une folie, une épidémie de folie, comparable aux démences contagieuses qui atteignirent les peuples d'Europe au moyen âge, sévit en ce moment dans la province de San-Paulo. Les habitants éperdus quittent leurs maisons, désertent leurs villages, abandonnent leurs cultures, se disant poursuivis, possédés, gouvernés comme un bétail humain par des êtres invisibles bien que tangibles, des sortes de vampires qui se nourrissent de leur vie, pendant leur sommeil, et qui boivent en outre de l'eau et

du lait sans paraître toucher à aucun autre aliment.

« M. le professeur Don Pedro Henriquez, accompagné de plusieurs savants médecins, est parti pour la province de San-Paulo afin d'étudier sur place les origines et les manifestations de cette surprenante folie, et de proposer à l'Empereur les mesures qui lui paraîtront le plus propres à rappeler à la raison ces populations en délire. »

Ah ! Ah ! je me rappelle, je me rappelle le beau trois-mâts brésilien qui passa sous mes fenêtres en remontant la Seine, le 8 mai dernier ! Je le trouvais si joli, si blanc, si gai ! L'Être était dessus, venant de là-bas, où sa race est née ! Et il m'a vu ! Il a vu ma demeure blanche aussi ; et il a sauté du navire sur la rive. Oh ! mon Dieu !

À présent, je sais, je devine. Le règne de l'homme est fini.

Il est venu, Celui que redoutaient les premières terreurs des peuples naïfs, Celui qu'exorcisaient les prêtres inquiets, que les sorciers évoquaient par les nuits sombres, sans le

voir apparaître encore, à qui les pressentiments des maîtres passagers du monde prêtèrent toutes les formes monstrueuses ou gracieuses des gnomes, des esprits, des génies, des fées, des farfadets. Après les grossières conceptions de l'épouvante primitive, des hommes plus perspicaces l'ont senti plus clairement. Mesmer l'avait deviné, et les médecins, depuis dix ans déjà, ont découvert, d'une façon précise, la nature de sa puissance avant qu'il l'eût exercée lui-même. Ils ont joué avec cette arme du Seigneur nouveau, la domination d'un mystérieux vouloir sur l'âme humaine devenue esclave. Ils ont appelé cela magnétisme, hypnotisme, suggestion... que sais-je ? Je le ai vus s'amuser comme des enfants imprudents avec cette horrible puissance ! Malheur à nous ! Malheur à l'homme ! Il est venu, le... le... comment se nomme-t-il... le... il me semble qu'il me crie son nom, et je ne l'entends pas... le... oui... il le crie... J'écoute... je ne peux pas... répète... le... Horla... J'ai entendu... le Horla... c'est lui... le Horla... il est venu !...

Ah ! le vautour a mangé la colombe ; le loup a

mangé le mouton ; le lion a dévoré le buffle aux cornes aiguës ; l'homme a tué le lion avec la flèche, avec le glaive, avec la poudre ; mais le Horla va faire de l'homme ce que nous avons fait du cheval et du bœuf : sa chose, son serviteur et sa nourriture, par la seule puissance de sa volonté. Malheur à nous !

Pourtant, l'animal, quelquefois, se révolte et tue celui qui l'a dompté... moi aussi je veux... je pourrai... mais il faut le connaître, le toucher, le voir ! Les savants disent que l'œil de la bête, différent du nôtre, ne distingue point comme le nôtre... Et mon œil à moi ne peut distinguer le nouveau venu qui m'opprime.

Pourquoi ? Oh ! je me rappelle à présent les paroles du moine du mont Saint-Michel : « Est-ce que nous voyons la cent millième partie de ce qui existe ? Tenez, voici le vent qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises et jette aux brisants les grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'avez-vous vu et

pouvez-vous le voir : il existe pourtant ! »

Et je songeais encore : mon œil est si faible, si imparfait, qu'il ne distingue même point les corps durs, s'ils sont transparents comme le verre !... Qu'une glace sans tain barre mon chemin, il me jette dessus comme l'oiseau entré dans une chambre se casse la tête aux vitres. Mille choses en outre le trompent et l'égarent ? Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'il ne sache point apercevoir un corps nouveau que la lumière traverse.

Un être nouveau ! pourquoi pas ? Il devait venir assurément ! pourquoi serions-nous les derniers ! Nous ne le distinguons point, ainsi que tous les autres créés avant nous ? C'est que sa nature est plus parfaite, son corps plus fin et plus fini que le nôtre, que le nôtre si faible, si maladroitement conçu, encombré d'organes toujours fatigués, toujours forcés comme des ressorts trop complexes, que le nôtre, qui vit comme une plante et comme une bête, en se nourrissant péniblement d'air, d'herbe et de viande, machine animale en proie aux maladies,

aux déformations, aux putréfactions, poussive, mal réglée, naïve et bizarre, ingénieusement mal faite, œuvre grossière et délicate, ébauche d'être qui pourrait devenir intelligent et superbe.

Nous sommes quelques-uns, si peu sur ce monde, depuis l'huître jusqu'à l'homme. Pourquoi pas un de plus, une fois accomplie la période qui sépare les apparitions successives de toutes les espèces diverses ?

Pourquoi pas un de plus ? Pourquoi pas aussi d'autres arbres aux fleurs immenses, éclatantes et parfumant des régions entières ? Pourquoi pas d'autres éléments que le feu, l'air, la terre et l'eau ? – Ils sont quatre, rien que quatre, ces pères nourriciers des êtres ! Quelle pitié ! Pourquoi ne sont-ils pas quarante, quatre cents, quatre mille ! Comme tout est pauvre, mesquin, misérable ! avarement donné, sèchement inventé, lourdement fait ! Ah ! l'éléphant, l'hippopotame, que de grâce ! le chameau, que d'élégance !

Mais direz-vous, le papillon ! une fleur qui vole ! J'en rêve un qui serait grand comme cent univers, avec des ailes dont je ne puis même

exprimer la forme, la beauté, la couleur et le mouvement. Mais je le vois... il va d'étoile en étoile, les rafraîchissant et les embaumant au souffle harmonieux et léger de sa course !... Et les peuples de là-haut le regardent passer, extasiés et ravis !

Qu'ai-je donc ? C'est lui, lui, le Horla, qui me hante, qui me fait penser ces folies ! Il est en moi, il devient mon âme ; je le tuerai !

*19 août.* – Je le tuerai. Je l'ai vu ! je me suis assis hier soir, à ma table ; et je fis semblant d'écrire avec une grande attention. Je savais bien qu'il viendrait rôder autour de moi, tout près, si près que je pourrais peut-être le toucher, le saisir ! Et alors !... alors, j'aurais la force des désespérés ; j'aurais mes mains, mes genoux, ma poitrine, mon front, mes dents pour l'étrangler, l'écraser, le mordre, le déchirer.

Et je le guettais avec tous mes organes surexcités.

J'avais allumé mes deux lampes et les huit

bougies de ma cheminée, comme si j'eusse pu, dans cette clarté, le découvrir.

En face de moi, mon lit, un vieux lit de chêne à colonnes ; à droite, ma cheminée ; à gauche, ma porte fermée avec soin, après l'avoir laissée longtemps ouverte, afin de l'attirer ; derrière moi, une très haute armoire à glace, qui me servait chaque jour pour me raser, pour m'habiller, et où j'avais coutume de me regarder, de la tête aux pieds, chaque fois que je passais devant.

Donc, je faisais semblant d'écrire, pour le tromper, car il m'épiait lui aussi ; et soudain, je sentis, je fus certain qu'il lisait par-dessus mon épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, les mains tendues, en me tournant si vite que je faillis tomber. Eh bien ?... on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans ma glace !... Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi ! Je voyais le grand verre limpide du haut en bas. Et je regardais cela avec des yeux affolés ; et je n'osais plus avancer, je n'osais plus faire un mouvement,

sentant bien pourtant qu'il était là, mais qu'il m'échapperait encore, lui dont le corps imperceptible avait dévoré mon reflet.

Comme j'eus peur ! Puis voilà que tout à coup je commençai à m'apercevoir dans une brume, au fond du miroir, dans une brume comme à travers une nappe d'eau ; et il me semblait que cette eau glissait de gauche à droite, lentement, rendant plus précise mon image, de seconde en seconde. C'était comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cachait ne paraissait point posséder de contours nettement arrêtés, mais une sorte de transparence opaque, s'éclaircissant peu à peu.

Je pus enfin me distinguer complètement, ainsi que je le fais chaque jour en me regardant.

Je l'avais vu ! L'épouvante m'en est restée, qui me fait encore frissonner.

*20 août.* – Le tuer, comment ? puisque je ne peux l'atteindre ? Le poison ? mais il me verrait le mêler à l'eau ; et nos poisons, d'ailleurs, auraient-ils un effet sur son corps imperceptible ? Non... non... sans aucun doute... Alors ?... alors ?...

*21 août.* – J'ai fait venir un serrurier de Rouen et lui ai commandé pour ma chambre des persiennes de fer, comme en ont, à Paris, certains hôtels particuliers, au rez-de-chaussée, par crainte des voleurs. Il me fera, en outre, une porte pareille. Je me suis donné pour un poltron, mais je m'en moque !...

*10 septembre.* – Rouen, hôtel Continental. C'est fait... c'est fait... mais est-il mort ? J'ai l'âme bouleversée de ce que j'ai vu.

Hier donc, le serrurier ayant posé ma persienne et ma porte de fer, j'ai laissé tout ouvert jusqu'à minuit, bien qu'il commençât à faire froid.

Tout à coup, j'ai senti qu'il était là, et une joie, une joie folle m'a saisi. Je me suis levé lentement, et j'ai marché à droite, à gauche, longtemps pour qu'il ne devinât rien ; puis j'ai ôté mes bottines et mis mes savates avec négligence ; puis j'ai fermé ma persienne de fer, et revenant à pas tranquilles vers la porte, j'ai fermé la porte aussi à double tour. Retournant

alors vers la fenêtre, je la fixai par un cadenas, dont je mis la clef dans ma poche.

Tout à coup, je compris qu'il s'agissait autour de moi, qu'il avait peur à son tour, qu'il m'ordonnait de lui ouvrir. Je faillis céder ; je ne cédaï pas, mais m'adossant à la porte, je l'entrebâillai, tout juste assez pour passer, moi, à reculons ; et comme je suis très grand ma tête touchait au linteau. J'étais sûr qu'il n'avait pu s'échapper et je l'enfermai, tout seul, tout seul. Quelle joie ! Je le tenais ! Alors, je descendis, en courant ; je pris dans mon salon, sous ma chambre, mes deux lampes et je renversai toute l'huile sur le tapis, sur les meubles, partout ; puis j'y mis le feu, et je me sauvai, après avoir bien refermé, à double tour, la grande porte d'entrée.

Et j'allai me cacher au fond de mon jardin, dans un massif de lauriers. Comme ce fut long ! comme ce fut long ! Tout était noir, muet, immobile ; pas un souffle d'air, pas une étoile, des montagnes de nuages qu'on ne voyait point, mais qui pesaient sur mon âme si lourds, si lourds.

Je regardais ma maison, et j'attendais. Comme ce fut long ! Je croyais déjà que le feu s'était éteint tout seul, ou qu'il l'avait éteint, Lui, quand une des fenêtres d'en bas creva sous la poussée de l'incendie, et une flamme, une grande flamme rouge et jaune, longue, molle, caressante, monta le long du mur blanc et le baisa jusqu'au toit. Une lueur courut dans les arbres, dans les branches, dans les feuilles, et un frisson, un frisson de peur aussi. Les oiseaux se réveillaient ; un chien se mit à hurler ; il me sembla que le jour se levait ! Deux autres fenêtres éclatèrent aussitôt, et je vis que tout le bas de ma demeure n'était plus qu'un effrayant brasier. Mais un cri, un cri horrible, suraigu, déchirant, un cri de femme passa dans la nuit, et deux mansardes s'ouvrirent ! J'avais oublié mes domestiques ! Je vis leurs faces affolées, et leurs bras qui s'agitaient !...

Alors, éperdu d'horreur, je me mis à courir vers le village en hurlant : « Au secours ! au secours ! au feu ! au feu ! » Je rencontrai des gens qui s'en venaient déjà et je retournai avec eux, pour voir !

La maison, maintenant, n'était plus qu'un bûcher horrible et magnifique, un bûcher monstrueux, éclairant toute la terre, un bûcher où brûlaient des hommes, et où il brûlait aussi, Lui, Lui, mon prisonnier, l'Être nouveau, le nouveau maître, le Horla !

Soudain le toit tout entier s'engloutit entre les murs et un volcan de flammes jaillit jusqu'au ciel. Par toutes les fenêtres ouvertes sur la fournaise, je voyais la cuve de feu, et je pensais qu'il était là, dans ce four, mort...

– Mort ? Peut-être ?... Son corps ? son corps que le jour traversait n'était-il pas indestructible par les moyens qui tuent les nôtres ?

S'il n'était pas mort ?... seul peut-être le temps a prise sur l'Être Invisible et Redoutable. Pourquoi ce corps transparent, ce corps inconnaissable, ce corps d'Esprit, s'il devait craindre, lui aussi, les maux, les blessures, les infirmités, la destruction prématurée ?

La destruction prématurée ? toute l'épouvante humaine vient d'elle ! Après l'homme, le Horla.  
– Après celui qui peut mourir tous les jours, à

toutes les heures, à toutes les minutes, par tous les accidents, est venu celui qui ne doit mourir qu'à son jour, à son heure, à sa minute, parce qu'il a touché la limite de son existence !

« Non... non... sans aucun doute, sans aucun doute... il n'est pas mort... Alors... alors... il va donc falloir que je me tue, moi !...

# Franz Kafka





# Portrait d'auteur

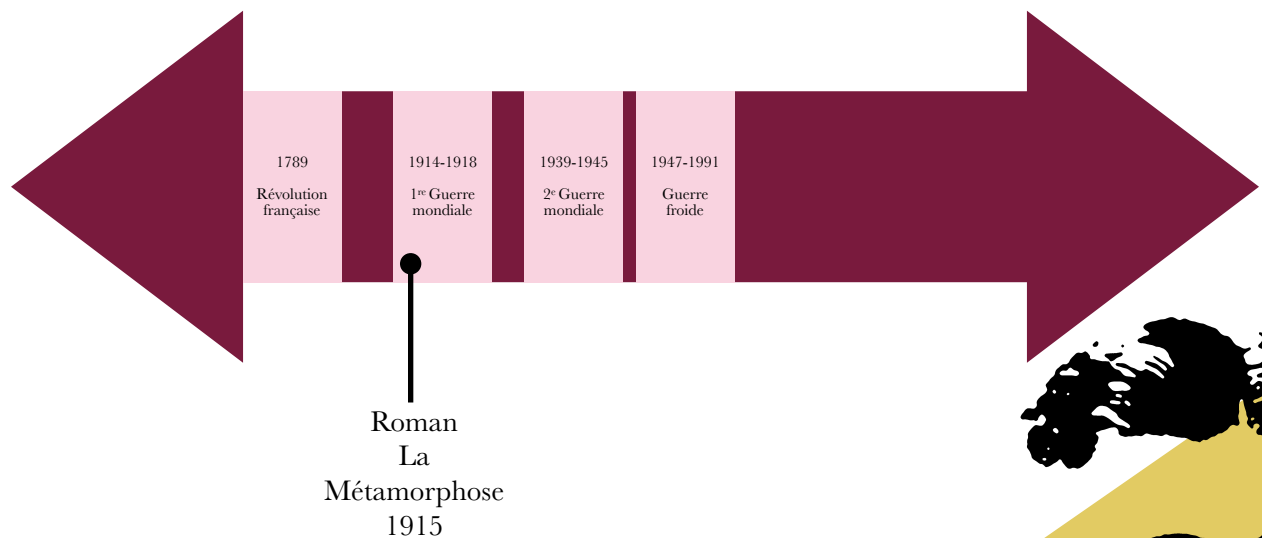
Né le 3 juillet 1883 à Prague, dans l'empire austro-hongrois et décédé le 3 juin 1924 à Kiering en Autriche. Il est considéré comme l'un des écrivains majeurs du XX<sup>e</sup> siècle. Cet auteur autrichien écrit en allemand. Fils d'une famille juive assez riche, il a plusieurs frères et sœurs ; ces dernières meurent déportées durant la seconde guerre mondiale. Kafka connaît une enfance assez solitaire.

**Parents** : Hermann Kafka, Julie Kafka

**Influences** : Fiodor Dostoïevski, Friedrich Nietzsche, Edgar Allan Poe

**Mort** : Meurt à 40 ans de malnutrition et de tuberculose

**Oeuvres** : La Métamorphose 1915, La colonie pénitentiaire 1919, Le procès 1925, Le Château 1926, L'Amérique 1927.



# Franz Kafka



# La métamorphose

## 1

En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte. Il était sur le dos, un dos aussi dur qu'une carapace, et, en relevant un peu la tête, il vit, bombé, brun, cloisonné par des arceaux plus rigides, son abdomen sur le haut duquel la couverture, prête à glisser tout à fait, ne tenait plus qu'à peine. Ses nombreuses pattes, lamentablement grêles par comparaison avec la corpulence qu'il avait par ailleurs, grouillaient désespérément sous ses yeux.

« Qu'est-ce qui m'est arrivé ? » pensa-t-il. Ce n'était pas un rêve. Sa chambre, une vraie chambre humaine, juste un peu trop petite, était là tranquille entre les quatre murs qu'il connaissait bien. Au-dessus de la table où était déballée une collection d'échantillons de tissus – Samsa était représentant de commerce –, on voyait accrochée

l'image qu'il avait récemment découpée dans un magazine et mise dans un joli cadre doré. Elle représentait une dame munie d'une toque et d'un boa tous les deux en fourrure et qui, assise bien droite, tendait vers le spectateur un lourd manchon de fourrure où tout son avant-bras avait disparu.

Le regard de Gregor se tourna ensuite vers la fenêtre, et le temps maussade – on entendait les gouttes de pluie frapper le rebord en zinc – le rendit tout mélancolique. « Et si je redormais un peu et oubliais toutes ces sottises ? » se dit-il ; mais c'était absolument irréalisable, car il avait l'habitude de dormir sur le côté droit et, dans l'état où il était à présent, il était incapable de se mettre dans cette position. Quelque énergie qu'il mît à se jeter sur le côté droit, il tanguait et retombait à chaque fois sur le dos. Il dut bien essayer cent fois, fermant les yeux pour ne pas s'imposer le spectacle de ses pattes en train de gigoter, et il ne renonça que lorsqu'il commença à sentir sur le flanc une petite douleur sourde qu'il n'avait jamais éprouvée.

« Ah, mon Dieu », songea-t-il, « quel métier fatigant j'ai choisi ! Jour après jour en tournée. Les affaires vous énervent bien plus qu'au siège même de la firme, et par-dessus le marché je dois subir le tracas des déplacements, le souci des correspondances ferroviaires, les repas irréguliers et mauvais, et des contacts humains qui changent sans cesse, ne durent jamais, ne deviennent jamais cordiaux. Que le diable emporte tout cela ! » Il sentit une légère démangeaison au sommet de son abdomen ; se traîna lentement sur le dos en se rapprochant du montant du lit afin de pouvoir mieux redresser la tête ; trouva l'endroit qui le démangeait et qui était tout couvert de petits points blancs dont il ne sut que penser ; et il voulut palper l'endroit avec une patte, mais il la retira aussitôt, car à ce contact il fut tout parcouru de frissons glacés.

Il glissa et reprit sa position antérieure. « À force de se lever tôt », pensa-t-il, « on devient complètement stupide. L'être humain a besoin de son sommeil. D'autres représentants vivent comme des femmes de harem. Quand, par exemple, moi je rentre à l'hôtel dans le courant

de la matinée pour transcrire les commandes que j'ai obtenues, ces messieurs n'en sont encore qu'à prendre leur petit déjeuner. Je devrais essayer ça avec mon patron ; je serais viré immédiatement. Qui sait, du reste, si ce ne serait pas une très bonne chose pour moi. Si je ne me retenais pas à cause de mes parents, il y a longtemps que j'aurais donné ma démission, je me serais présenté devant le patron et je lui aurais dit ma façon de penser du fond du cœur. De quoi le faire tomber de son comptoir ! Il faut dire que ce ne sont pas des manières, de s'asseoir sur le comptoir et de parler de là-haut à l'employé, qui de plus est obligé d'approcher tout près, parce que le patron est sourd. Enfin, je n'ai pas encore abandonné tout espoir ; une fois que j'aurai réuni l'argent nécessaire pour rembourser la dette de mes parents envers lui – j'estime que cela prendra encore de cinq à six ans –, je ferai absolument la chose. Alors, je trancherai dans le vif. Mais enfin, pour le moment, il faut que je me lève, car mon train part à cinq heures. »

Et il regarda vers la pendule-réveil dont on entendait le tic-tac sur la commode. « Dieu du

ciel ! » pensa-t-il. Il était six heures et demie, et les aiguilles avançaient tranquillement, il était même la demie passée, on allait déjà sur moins un quart. Est-ce que le réveil n'aurait pas sonné ? On voyait depuis le lit qu'il était bien réglé sur quatre heures ; et sûrement qu'il avait sonné. Oui, mais était-ce possible de ne pas entendre cette sonnerie à faire trembler les meubles et de continuer tranquillement à dormir ? Eh bien, on ne pouvait pas dire qu'il eût dormi tranquillement, mais sans doute son sommeil avait-il été d'autant plus profond. Seulement, à présent, que fallait-il faire ? Le train suivant était à sept heures ; pour l'attraper, il aurait fallu se presser de façon insensée, et la collection n'était pas remballée, et lui-même était loin de se sentir particulièrement frais et dispos. Et même s'il attrapait le train, cela ne lui éviterait pas de se faire passer un savon par le patron, car le commis l'aurait attendu au départ du train de cinq heures et aurait depuis longtemps prévenu de son absence. C'était une créature du patron, sans aucune dignité ni intelligence. Et s'il se faisait porter malade ? Mais ce serait extrêmement

gênant et suspect, car depuis cinq ans qu'il était dans cette place, pas une fois Gregor n'avait été malade. Sûrement que le patron viendrait accompagné du médecin de la Caisse Maladie, qu'il ferait des reproches à ses parents à cause de leur paresseux de fils et qu'il couperait court à toute objection en se référant au médecin de la Caisse, pour qui par principe il existe uniquement des gens en fort bonne santé, mais fainéants. Et du reste, en l'occurrence, aurait-il entièrement tort ? Effectivement, à part cette somnolence vraiment superflue chez quelqu'un qui avait dormi longtemps, Gregor se sentait fort bien et avait même particulièrement faim.

Tandis qu'il réfléchissait précipitamment à tout cela sans pouvoir se résoudre à quitter son lit – la pendulette sonnait juste six heures trois quarts –, on frappa précautionneusement à la porte qui se trouvait au chevet de son lit. « Gregor », c'était sa mère qui l'appelait, « il est sept heures moins un quart. Est-ce que tu ne voulais pas prendre le train ? » La douce voix ! Gregor prit peur en s'entendant répondre : c'était sans aucun doute sa voix d'avant, mais il venait

s'y mêler, comme par en dessous, un couinement douloureux et irrépressible qui ne laissait aux mots leur netteté qu'au premier instant, littéralement, pour ensuite en détruire la résonance au point qu'on ne savait pas si l'on avait bien entendu. Gregor avait d'abord l'intention de répondre en détail et de tout expliquer, mais dans ces conditions il se contenta de dire : « Oui, oui, merci maman, je me lève. » Sans doute la porte en bois empêchait-elle qu'on notât de l'extérieur le changement de sa voix, car sa mère fut rassurée par cette déclaration et s'éloigna d'un pas traînant. Mais ce petit échange de propos avait signalé aux autres membres de la famille que Gregor, contre toute attente, était encore à la maison, et voilà que déjà, à l'une des portes latérales, son père frappait doucement, mais du poing, en s'écriant : « Gregor, Gregor, qu'est-ce qui se passe ? » Et au bout d'un petit moment il répétait d'une voix plus grave et sur un ton de reproche : « Gregor ! Gregor ! » Et derrière l'autre porte latérale, la sœur de Gregor murmurait d'un ton plaintif : « Gregor ? Tu ne te sens pas bien ? Tu as besoin de quelque chose ? »

À l'un comme à l'autre, Gregor répondit « je vais avoir fini », en s'imposant la diction la plus soignée et en ménageant de longues pauses entre chaque mot, afin que sa voix n'eût rien de bizarre. D'ailleurs, son père retourna à son petit déjeuner, mais sa sœur chuchota : « Gregor, ouvre, je t'en conjure. » Mais Gregor n'y songeait pas, il se félicita au contraire de la précaution qu'il avait apprise dans ses tournées et qui lui faisait fermer toutes les portes à clé pour la nuit, même quand il était chez lui.

Il entendait d'abord se lever tranquillement et en paix, s'habiller et surtout déjeuner ; ensuite seulement il réfléchissait au reste, car il se rendait bien compte qu'au lit sa méditation ne déboucherait sur rien de sensé. Il se rappela que souvent déjà il avait ressenti au lit l'une de ces petites douleurs, causées peut-être par une mauvaise position, qui ensuite, quand on était debout, se révélaient être purement imaginaires, et il était curieux de voir comment les idées qu'il s'était faites ce matin allaient s'évanouir peu à peu. Quant au changement de sa voix, il annonçait tout simplement un bon rhume, cette

maladie professionnelle des représentants de commerce, aucun doute là-dessus.

Rejeter la couverture, rien de plus simple ; il n'avait qu'à se gonfler un peu, elle tomba toute seule. Mais la suite des opérations était plus délicate, surtout parce qu'il était excessivement large. Il aurait eu besoin de bras et de mains pour se redresser ; or, au lieu de cela, il n'avait que ces nombreuses petites pattes sans cesse animées des mouvements les plus divers et de surcroît impossibles à maîtriser. Voulait-il en plier une, elle n'avait rien de plus pressé que de s'étendre ; et s'il parvenait enfin à exécuter avec cette patte ce qu'il voulait, les autres pendant ce temps avaient quartier libre et travaillaient toutes dans une extrême et douloureuse excitation. « Surtout, ne pas rester inutilement au lit », se dit Gregor.

Il voulut d'abord sortir du lit en commençant par le bas de son corps, mais ce bas, que du reste il n'avait pas encore vu et dont il ne pouvait guère se faire non plus d'idée précise, se révéla trop lourd à remuer ; cela allait trop lentement ; et quand, pour finir, prenant le mors aux dents, il

poussa de toutes ses forces et sans précaution aucune, voilà qu'il avait mal visé : il heurta violemment le montant inférieur du lit, et la douleur cuisante qu'il éprouva lui apprit à ses dépens que, pour l'instant, le bas de son corps en était peut-être précisément la partie la plus sensible.

Il essaya donc de commencer par extraire du lit le haut de son corps, et il tourna prudemment la tête vers le bord. Cela marcha d'ailleurs sans difficulté, et finalement la masse de son corps, en dépit de sa largeur et de son poids, suivit lentement la rotation de la tête. Mais lorsque enfin Gregor tint la tête hors du lit, en l'air, il eut peur de poursuivre de la sorte sa progression, car si pour finir, il se laissait tomber ainsi, il faudrait un vrai miracle pour ne pas se blesser à la tête. Et c'était le moment ou jamais de garder à tout prix la tête claire ; il aimait mieux rester au lit.

Mais lorsque, au prix de la même somme d'efforts, il se retrouva, avec un gémissement de soulagement, dans sa position première, et qu'il vit à nouveau ses petites pattes se battre entre

elles peut-être encore plus âprement, et qu'il ne trouva aucun moyen pour ramener l'ordre et le calme dans cette anarchie, il se dit inversement qu'il ne pouvait, pour rien au monde, rester au lit et que le plus raisonnable était de consentir à tous les sacrifices, s'il existait le moindre espoir d'échapper ainsi à ce lit. Mais dans le même temps il n'omettait pas de se rappeler qu'une réflexion mûre et posée vaut toutes les décisions désespérées. À de tels instants, il fixait les yeux aussi précisément que possible sur la fenêtre, mais hélas la vue de la brume matinale, qui cachait même l'autre côté de l'étroite rue, n'était guère faite pour inspirer l'allégresse et la confiance en soi. « Déjà sept heures », se dit-il en entendant sonner de nouveau la pendulette, « déjà sept heures, et toujours un tel brouillard. » Et pendant un moment il resta calmement étendu en respirant à peine, attendant peut-être que ce silence total restaurerait l'évidente réalité des choses.

Mais ensuite il se dit : « Il faut absolument que je sois tout à fait sorti du lit avant que sept heures et quart ne sonnent. D'ailleurs, d'ici là, il viendra

quelqu'un de la tiare pour s'enquérir de moi, car ils ouvrent avant sept heures. » Et il entreprit dès lors de basculer son corps hors du lit de tout son long et d'un seul coup. S'il se laissait tomber de la sorte, on pouvait présumer que la tête, qu'il allait dresser énergiquement, demeurerait intacte. Le dos semblait dur ; lui n'aurait sans doute rien, en tombant sur le tapis. Ce qui ennuyait le plus Gregor c'était la crainte du bruit retentissant que cela produirait inmanquablement et qui sans doute susciterait, de l'autre côté de toutes les portes, sinon l'effroi, du moins des inquiétudes. Mais il fallait prendre le risque.

Quand Gregor dépassa déjà à moitié du lit – la nouvelle méthode était plus un jeu qu'un effort pénible, il lui suffisait de se balancer sans arrêt en se redonnant de l'élan –, il songea soudain combien tout eût été simple si on était venu l'aider. Deux personnes robustes – il pensait à son père et à la bonne – y auraient parfaitement suffi ; elles n'auraient eu qu'à glisser leurs bras sous son dos bombé, à le détacher de la gangue du lit, à se baisser avec leur fardeau, et ensuite uniquement à le laisser avec précaution opérer

son rétablissement sur le sol, où dès lors on pouvait espérer que les petites pattes auraient enfin un sens. Mais, sans compter que les portes étaient fermées à clé, aurait-il vraiment fallu appeler à l'aide ? À cette idée, en dépit de tout son désarroi, il ne put réprimer un sourire.

Il en était déjà au point où, en accentuant son balancement, il était près de perdre l'équilibre, et il lui fallait très vite prendre une décision définitive, car il ne restait que cinq minutes jusqu'à sept heures et quart... C'est alors qu'on sonna à la porte de l'appartement. « C'est quelqu'un de la firme », se dit-il, presque pétrifié, tandis que ses petites pattes n'en dansaient que plus frénétiquement. L'espace d'un instant, tout resta silencieux. « Ils n'ouvrent pas », se dit Gregor, obnubilé par quelque espoir insensé. Mais alors, naturellement, comme toujours, la bonne alla d'un pas ferme jusqu'à la porte et ouvrit. Gregor n'eut qu'à entendre la première parole de salutation prononcée par le visiteur pour savoir aussitôt qui c'était : le fondé de pouvoir en personne. Pourquoi diable Gregor était-il condamné à travailler dans une entreprise

où, à la moindre incartade, on vous soupçonnait du pire ? Les employés n'étaient-ils donc tous qu'une bande de salopards, n'y avait-il parmi eux pas un seul serviteur fidèle et dévoué, à qui la seule idée d'avoir manqué ne fût-ce que quelques heures de la matinée inspirait de tels remords qu'il en perdait la tête et n'était carrément plus en état de sortir de son lit ? Est-ce que vraiment il ne suffisait pas d'envoyer aux nouvelles un petit apprenti si tant est que cette chicanerie fût indispensable —. fallait-il que le fondé de pouvoir vînt en personne, et que du même coup l'on manifestât à toute l'innocente famille que l'instruction de cette ténébreuse affaire ne pouvait être confiée qu'à l'intelligence du fondé de pouvoir ? Et c'est plus l'excitation résultant de ces réflexions que le fruit d'une véritable décision qui fit que Gregor se jeta de toutes ses forces hors du lit. Il en résulta un choc sonore, mais pas vraiment un bruit retentissant. La chute fut un peu amortie par le tapis, et puis le dos de Gregor était plus élastique qu'il ne l'avait pensé, d'où ce son assourdi qui n'attirait pas tellement l'attention. Simplement, il n'avait pas tenu sa tête



avec assez de précaution, elle avait porté ; il la tourna et, sous le coup de la contrariété et de la douleur, la frotta sur le tapis.

« Il y a quelque chose qui vient de tomber, là-dedans », dit le fondé de pouvoir dans la chambre de gauche. Gregor essaya de s'imaginer si pareille mésaventure ne pourrait pas arriver un jour au fondé de pouvoir ; de fait, il fallait convenir que ce n'était pas là une éventualité à exclure. Mais voilà que, comme pour répondre brutalement à cette interrogation, le fondé de pouvoir faisait dans la chambre attenante quelques pas résolus, en faisant craquer ses bottines vernies. De la chambre de droite, la sœur de Gregor le mettait au courant en chuchotant : « Gregor, le fondé de pouvoir est là. – Je sais », dit Gregor à la cantonade, mais sans oser forcer suffisamment la voix pour que sa sœur pût l'entendre.

« Gregor », dit alors son père dans la chambre de gauche, « M, le fondé de pouvoir est là et demande pourquoi tu n'as pas pris le premier train. Nous ne savons que lui dire. Du reste, il

souhaite te parler personnellement. Donc, ouvre ta porte, je te prie. Il aura sûrement la bonté d'excuser le désordre de ta chambre. – Bonjour, monsieur Samsa ! » lança alors aimablement le fondé de pouvoir. « Il ne se sent pas bien », lui dit la mère de Gregor sans attendre que son père eût fini de parler derrière sa porte, « il ne se sent pas bien, croyez-moi, monsieur le fondé de pouvoir. Sinon, comment Gregor raterait-il un train ? Ce garçon n'a que son métier en tête. C'est au point que je suis presque fâchée qu'il ne sorte jamais le soir ; tenez, cela fait huit jours qu'il n'a pas eu de tournée, et il était tous les soirs à la maison. Il reste alors assis à la table familiale et lit le journal en silence, ou bien étudie les horaires des trains. C'est déjà pour lui une distraction que de manier la scie à découper. Ainsi, en deux ou trois soirées, il a par exemple confectionné un petit cadre ; vous serez étonné de voir comme il est joli ; il est accroché là dans sa chambre ; vous le verrez dès que Gregor aura ouvert. Je suis d'ailleurs bien contente que vous soyez là, monsieur le fondé de pouvoir ; à nous seuls, nous n'aurions pas pu persuader Gregor d'ouvrir sa porte ; il est si

entêté ; et il ne se sent sûrement pas bien, quoiqu'il ait affirmé le contraire ce matin. – J'arrive tout de suite », dit lentement et posément Gregor sans bouger pour autant, afin de ne pas perdre un mot de la conversation. « Je ne vois pas non plus d'autre explication, chère Madame », disait le fondé de pouvoir, « espérons que ce n'est rien de grave. Encore que nous autres gens d'affaires, je dois le dire, soyons bien souvent contraints – hélas ou heureusement, comme on veut – de faire tout bonnement passer nos obligations professionnelles avant une légère indisposition. – Alors, est-ce que M. le fondé de pouvoir peut venir te voir maintenant ? » demanda impatiemment le père en frappant de nouveau à la porte. « Non », dit Gregor. Il s'ensuivit un silence embarrassé dans la chambre de gauche, et dans la chambre de droite la sœur se mit à sangloter.

Pourquoi sa sœur ne rejoignait-elle donc pas les autres ? Sans doute venait-elle tout juste de se lever et n'avait-elle pas même commencé à s'habiller. Et pourquoi donc pleurait-elle ? Parce qu'il ne se levait pas et ne laissait pas entrer le

fondé de pouvoir, parce qu'il risquait de perdre son emploi et qu'alors le patron recommencerait à tourmenter leurs parents avec ses vieilles créances ? Mais c'étaient là pour le moment des soucis bien peu fondés. Gregor était toujours là et ne songeait pas le moins du monde à quitter sa famille. Pour l'instant, il était étendu là sur le tapis et personne, connaissant son état, n'aurait sérieusement exigé de lui qu'il reçût le fondé de pouvoir. Or, ce n'était pas cette petite impolitesse, à laquelle il serait d'ailleurs facile de trouver ultérieurement une excuse convenable, qui allait motiver un renvoi immédiat de Gregor. Et il trouvait qu'il eût été bien plus raisonnable qu'on le laissât tranquille pour le moment, au lieu de l'importuner en pleurant et en lui faisant la leçon. Mais voilà, c'était l'inquiétude qui tenaillait les autres et excusait leur attitude.

« Monsieur Samsa », lançait à présent le fondé de pouvoir en haussant la voix, « que se passe-t-il donc ? Vous vous barricadez dans votre chambre, vous ne répondez que par oui et par non, vous causez de graves et inutiles soucis à vos parents et – soit dit en passant – vous manquez à vos

obligations professionnelles d'une façon proprement inouïe. Je parle ici au nom de vos parents et de votre patron, et je vous prie solennellement de bien vouloir fournir une explication immédiate et claire. Je m'étonne, je m'étonne. Je vous voyais comme quelqu'un de posé, de sensé, et il semble soudain que vous vouliez vous mettre à faire étalage de surprenants caprices. Le patron, ce matin, me suggérait bien une possible explication de vos négligences – elle touchait les encaissements qui vous ont été récemment confiés –, mais en vérité je lui ai presque donné ma parole que cette explication ne pouvait être la bonne. Mais à présent je vois votre incompréhensible obstination et cela m'ôte toute espèce d'envie d'intervenir le moins du monde en votre faveur. Et votre situation n'est pas des plus assurées, loin de là. Au départ, j'avais l'intention de vous dire cela de vous à moi, mais puisque vous me faites perdre mon temps pour rien, je ne vois pas pourquoi vos parents ne devraient pas être mis au courant aussi. Eh bien, vos résultats, ces temps derniers, ont été fort peu satisfaisants ; ce n'est certes pas la saison pour faire des affaires

extraordinaires, et nous en convenons ; mais une saison pour ne pas faire d'affaires du tout, cela n'existe pas, monsieur Samsa, cela ne doit pas exister.

– Mais, monsieur le fondé de pouvoir », s'écria Gregor outré au point d'oublier toute autre considération, « j'ouvre tout de suite, à l'instant même. C'est un léger malaise, un vertige, qui m'a empêché de me lever. Je suis encore couché. Mais à présent je me sens de nouveau tout à fait dispos. Je suis en train de sortir de mon lit. Juste un petit instant de patience ! Cela ne va pas encore aussi bien que je le pensais. Mais je me sens déjà mieux. Comme ces choses-là vous prennent ! Hier soir encore j'allais très bien, mes parents le savent bien, ou plutôt, dès hier soir j'avais un petit pressentiment. Cela aurait dû se voir. Que n'ai-je prévenu la firme ! Mais voilà, on pense toujours surmonter la maladie sans rester chez soi. Monsieur le fondé de pouvoir ! Épargnez mes parents. Les reproches que vous me faites là ne sont pas fondés ; d'ailleurs, on ne m'en a pas soufflé mot. Peut-être n'avez-vous pas regardé les dernières commandes que j'ai

transmises. Au demeurant, je partirai par le train de huit heures au plus tard, ces quelques heures de repos m'ont redonné des forces. Ne perdez surtout pas votre temps, monsieur le fondé de pouvoir ; je vais de ce pas me présenter à nos bureaux, ayez la bonté de l'annoncer et présentez mes respects à notre patron. »

Et tout en débitant tout cela sans trop savoir ce qu'il disait, Gregor avec une facilité résultant sans doute de son entraînement sur le lit, s'était approché de la commode, et il essayait maintenant de se redresser en prenant appui sur elle. Il voulait effectivement ouvrir la porte, voulait effectivement se montrer et parler au fondé de pouvoir ; il était désireux de savoir ce que les autres, qui le réclamaient avec tant d'insistance, diraient en le voyant. S'ils étaient effrayés, alors Gregor ne serait plus responsable et pourrait être tranquille. Et si les autres prenaient tout cela avec calme, alors Gregor n'aurait plus non plus de raison de s'inquiéter et, en faisant vite, il pourrait effectivement être à huit heures à la gare. Il commença par glisser plusieurs fois, retombant au pied du meuble trop

lisse, mais finalement il prit un ultime élan et se retrouva debout ; il ne prêtait plus garde aux douleurs de son abdomen, si cuisantes qu'elles fussent. Puis il se laissa aller contre un dossier de chaise qui se trouvait à proximité, et s'y cramponna de ses petites pattes. Mais, du même coup, il avait retrouvé sa maîtrise de soi et il se tut, car maintenant il pouvait écouter ce qu'avait à dire le fondé de pouvoir

« Avez-vous compris un traître mot ? » demandait celui-ci aux parents, « il n'est tout de même pas en train de se payer notre tête ? – Mon Dieu », s'écriait la mère aussitôt en pleurs, il est peut-être gravement malade, et nous sommes là à le tourmenter. Grete ! Grete ! » À ce cri, la sœur répondit depuis l'autre chambre : « Maman ? » Elles se parlaient ainsi d'un côté à l'autre de la chambre de Gregor. « Tu vas tout de suite aller chercher le médecin. Gregor est malade. Vite, le médecin. Est-ce que tu as entendu Gregor parler, à l'instant ? – C'était une voix d'animal », dit le fondé de pouvoir tout doucement, alors que la mère avait crié. « Anna ! Anna ! » lança le père en direction de la cuisine, depuis l'antichambre,

en frappant dans ses mains, « allez tout de suite chercher un serrurier ! » Et déjà les deux filles traversaient en courant l'antichambre dans un frou-frou de jupes – comment avait fait Grete pour s'habiller si vite ? – et ouvraient bruyamment la porte de l'appartement. On ne l'entendit pas se refermer ; sans doute l'avaient-elles laissée ouverte, comme c'est le cas dans les maisons où un malheur est arrivé.

Or Gregor était maintenant beaucoup plus calme. Certes, on ne comprenait donc plus ses paroles, bien que lui les aient trouvées passablement distinctes, plus distinctes que précédemment, peut-être parce que son oreille s'y était habituée. Mais enfin, désormais, l'on commençait à croire qu'il n'était pas tout à fait dans son état normal, et l'on était prêt à l'aider. L'assurance et la confiance avec lesquelles avaient été prises les premières dispositions lui faisaient du bien. Il se sentait de nouveau inclus dans le cercle de ses semblables et attendait, aussi bien du médecin que du serrurier, sans trop faire la distinction entre eux, des interventions spectaculaires et surprenantes. Pour avoir une

voix aussi claire que possible à l'approche de discussions décisives, il se racla un peu la gorge en toussotant, mais en s'efforçant de le faire en sourdine, car il était possible que même ce bruit eût déjà une autre résonance que celle d'une toux humaine, et il n'osait plus en décider lui-même. À côté, entre-temps, c'était le silence complet. Peut-être que ses parents étaient assis à la table avec le fondé de pouvoir et chuchotaient, peut-être qu'ils avaient tous l'oreille collée à la porte pour écouter.

Gregor se propulsa lentement vers la porte avec la chaise, puis lâcha celle-ci, se jeta contre la porte et se tint debout en s'accrochant à elle – les coussinets de ses petites pattes avaient un peu de colle –, puis se reposa un instant de son effort. Mais ensuite il entreprit de tourner la clé dans la serrure avec sa bouche. Il apparut, hélas, qu'il n'avait pas vraiment de dents – et avec quoi saisir la clé ? –, en revanche les mâchoires étaient fort robustes ; en se servant d'elles, il parvenait effectivement à faire bouger la clé, sans se soucier de ce qu'il était manifestement en train de se faire mal, car il y avait un liquide brunâtre qui

lui sortait de la bouche, coulait sur la clé et tombait goutte à goutte sur le sol. « Tenez, écoutez », dit à côté le fondé de pouvoir, « il tourne la clé. » Ce fut pour Gregor un grand encouragement ; mais ils auraient tous dû lui crier, son père et sa mère aussi : « Vas-y Gregor », ils auraient dû crier : « Tiens bon, ne lâche pas la serrure ! » Et à l'idée qu'ils suivaient tous avec passion ses efforts, il mordit farouchement la clé avec toute l'énergie qu'il pouvait rassembler. Selon où en était la rotation de la clé, c'était un ballet qu'il exécutait autour de la serrure, il ne tenait plus debout que par sa bouche, tantôt se suspendant à la clé s'il le fallait, ou bien pesant sur elle de toute la masse de son corps. Quand enfin la serrure céda, le son plus clair de son déclic réveilla littéralement Gregor. Avec un soupir de soulagement, il se dit : « Je n'ai donc pas eu besoin du serrurier. » Et il appuya la tête sur le bec-de-cane pour finir d'ouvrir la porte.

Comme il était obligé d'ouvrir la porte de cette façon, en fait elle fut déjà assez largement ouverte avant que lui-même fût visible. Il lui

fallut d'abord contourner lentement le panneau, et très prudemment, s'il ne voulait pas tomber maladroitement sur le dos juste au moment de faire son entrée. Il était encore occupé à exécuter ce mouvement délicat et n'avait pas le temps de se soucier d'autre chose, quand il entendit le fondé de pouvoir pousser un grand « oh ! » – on aurait dit le bruit du vent dans les arbres –, et Gregor le vit à son tour plus près de la porte que les autres, porter la main à sa bouche ouverte et reculer lentement, comme repoussé par une force invisible qui aurait agi continûment. La mère – elle était là, en dépit de la présence du fondé de pouvoir, avec les cheveux défaits comme pour la nuit, et qui se dressaient sur sa tête – commença par regarder le père en joignant les mains, puis fit deux pas en direction de Gregor et s'effondra au milieu de ses jupes étalées autour d'elle, la face tournée vers sa poitrine et impossible à discerner. Le père serra le poing d'un air hostile comme s'il voulait repousser Gregor dans sa chambre, puis regarda la pièce autour de lui d'un air égaré, puis se cacha les yeux derrière ses mains et se mit à pleurer tellement que sa puissante poitrine

tressautait.

Or, Gregor n'entra pas dans la pièce, il s'appuya au battant fixe de la porte, de telle sorte que son corps n'était visible qu'à moitié, couronné de sa tête inclinée de côté pour observer les autres. Il faisait à présent bien plus clair ; on voyait nettement, de l'autre côté de la rue, une portion de l'immeuble d'en face, immense et gris-noir – c'était un hôpital –, avec ses fenêtres régulières qui perçaient brutalement sa façade ; la pluie tombait encore, mais seulement à grosses gouttes visibles une à une et littéralement jetées aussi une à une sur le sol. Le couvert du petit déjeuner occupait abondamment la table, car pour le père de Gregor le plus important repas de la journée était le petit déjeuner, qu'il prolongeait des heures durant en lisant divers journaux. Au mur d'en face était accrochée une photographie de Gregor datant de son service militaire et le représentant en uniforme de sous-lieutenant, la main posée sur la poignée de son sabre, souriant crânement et entendant qu'on respectât son allure et sa tenue. La porte donnant sur l'antichambre était ouverte et, comme la porte de l'appartement

l'était aussi, on apercevait le palier et le haut de l'escalier.

« Eh bien », dit Gregor, bien conscient d'être le seul à avoir gardé son calme, « je vais tout de suite m'habiller, remballer ma collection et partir. Est-ce que vous, vous voulez bien me laisser partir ? Eh bien, vous voyez, monsieur le fondé de pouvoir, je ne suis pas buté, je ne demande qu'à travailler ; ces tournées sont fatigantes, mais je ne saurais vivre sans. Où donc allez-vous, monsieur le fondé de pouvoir ? Au bureau ? Oui ? Ferez-vous un rapport en tout point conforme à la vérité ? On peut n'être pas en état de travailler momentanément, mais c'est le moment ou jamais de se rappeler ce qui a été accompli naguère et de considérer qu'une fois l'obstacle écarté l'on en travaillera ensuite avec d'autant plus de zèle et de concentration. Tant de choses me lient à notre patron, vous le savez fort bien. D'autre part, j'ai le souci de mes parents et de ma sœur. Je me trouve coincé, mais je m'en tirerai. Seulement, ne me rendez pas les choses plus difficiles qu'elles ne sont. Prenez mon parti au bureau. Le représentant n'est pas aimé, je sais.

On s'imagine qu'il gagne une fortune et qu'il a la belle vie. C'est qu'on n'a pas de raison particulière de réviser ce préjugé. Mais vous, monsieur le fondé de pouvoir, vous avez de la situation une meilleure vue d'ensemble que le reste du personnel et même, soit dit entre nous, que le patron lui-même, qui en sa qualité de chef d'entreprise laisse aisément infléchir son jugement au détriment de l'employé. Vous savez aussi fort bien que le représentant, éloigné des bureaux presque toute l'année, est facilement victime des ragots, des incidents fortuits et des réclamations sans fondements, contre lesquels il lui est tout à fait impossible de se défendre, étant donné que généralement il n'en a pas vent et n'en ressent les cuisantes conséquences, sans plus pouvoir en démêler les causes, que lorsqu'il rentre épuisé de ses tournées. Monsieur le fondé de pouvoir ne partez pas sans m'avoir dit un mot qui me montre qu'au moins pour une petite part vous me donnez raison. »

Mais, dès les premiers mots de Gregor, le fondé de pouvoir s'était détourné et ne l'avait plus regardé, avec une moue de dégoût, que par-

dessus son épaule convulsivement crispée. Et tout le temps que Gregor parla, il ne se tint pas un instant immobile, mais, sans quitter Gregor des yeux, battit en retraite vers la porte, et ce très progressivement, comme si quelque loi secrète interdisait de quitter la pièce. Il était déjà dans l'antichambre et, au mouvement brusque qu'il eut pour faire son dernier pas hors de la pièce, on aurait pu croire qu'il venait de se brûler la plante du pied. Et dans l'antichambre il tendit la main droite aussi loin que possible en direction de l'escalier comme si l'attendait là-bas une délivrance proprement surnaturelle.

Gregor se rendit compte qu'il ne fallait à aucun prix laisser partir le fondé de pouvoir dans de telles dispositions, s'il ne voulait pas que sa position dans la firme fût extrêmement compromise. Ses parents ne comprenaient pas tout cela aussi bien ; tout au long des années, ils s'étaient forgé la conviction que, dans cette firme, l'avenir de Gregor était à jamais assuré, et du reste ils étaient à ce point absorbés par leurs soucis du moment qu'ils avaient perdu toute capacité de regarder vers le futur. Gregor, lui,



regardait vers le futur. Il fallait retenir le fondé de pouvoir, l'apaiser, le convaincre, et finalement le gagner à sa cause ; car enfin, l'avenir de Gregor et de sa famille en dépendait ! Si seulement sa sœur avait été là ! Elle au moins était perspicace ; elle avait pleuré tandis que Gregor était encore tranquillement couché sur le dos. Et le fondé de pouvoir, cet homme à femmes, se serait sûrement laissé manœuvrer par elle ; elle aurait refermé la porte de l'appartement et, dans l'antichambre, elle l'aurait fait revenir de sa frayeur. Mais sa sœur n'était justement pas là, il fallait que Gregor agisse lui-même. Et sans songer qu'il ignorait tout de ses actuelles capacités de déplacement, sans songer non plus qu'éventuellement, et même probablement, son discours une fois de plus n'avait pas été compris, il s'écarta du battant de la porte ; se propulsa par l'ouverture ; voulut s'avancer vers le fondé de pouvoir qui déjà sur le palier se cramponnait ridiculement des deux mains à la rampe ; mais aussitôt, cherchant à quoi se tenir, il retomba avec un petit cri sur toutes ses petites pattes. Dès que ce fut fait, il ressentit pour la première fois de la matinée une sensation de

bien-être ; les petites pattes reposaient fermement sur le sol ; elles obéissaient parfaitement, comme il le nota avec plaisir ; elles ne demandaient même qu'à le porter où il voudrait ; et il avait déjà l'impression que la guérison définitive de ses maux était imminente. Mais à l'instant même où, réprimant en oscillant son envie de se déplacer, il se trouvait ainsi étendu sur le sol non loin de sa mère et face à elle, voici que tout d'un coup, alors qu'elle paraissait complètement prostrée, elle bondit sur ses pieds, bras tendus et doigts écartés, criant « au secours, au nom du ciel, au secours ! » penchant la tête comme pour mieux voir Gregor, mais en même temps, au contraire, reculant absurdement à toute allure, oubliant qu'elle avait derrière elle la table dressée et, une fois contre elle, s'y asseyant à la hâte comme par distraction, et ne semblant pas remarquer qu'à côté d'elle la grande cafetière renversée inondait le tapis d'un flot de café.

« Maman, maman », dit doucement Gregor en la regardant d'en bas. Le fondé de pouvoir lui était sorti de l'esprit pour un instant ; en revanche, à la vue du café qui coulait, il ne put

empêcher ses mâchoires de happer dans le vide à plusieurs reprises. Ce qui derechef fit pousser les hauts cris à sa mère, qui s'enfuit de la table et alla tomber dans les bras du père qui se précipitait vers elle. Mais Gregor n'avait plus le temps de s'occuper de ses parents ; le fondé de pouvoir était déjà dans l'escalier ; le menton sur la rampe, il jetait un dernier regard derrière lui. Gregor prit son élan pour être bien sûr de le rattraper, le fondé de pouvoir dut se douter de quelque chose, car d'un bond il descendit plusieurs marches et disparut ; mais on l'entendit encore pousser un « ouh ! » qui retentit dans toute la cage d'escalier. Malheureusement, cette fuite du fondé de pouvoir parut mettre le père, resté jusque-là relativement maître de lui, dans un état de totale confusion car, au lieu de courir lui-même derrière le fondé de pouvoir, ou du moins de ne pas empêcher Gregor de le faire, il empoigna de la main droite la canne que le fuyard avait abandonnée sur une chaise avec son chapeau et son pardessus, attrapa de la main gauche un grand journal qui était posé sur la table, et entreprit, en tapant des pieds, et en brandissant canne et journal, de chasser Gregor et

de le faire rentrer dans sa chambre. Les prières de Gregor n'y changèrent rien, ces prières restèrent d'ailleurs incomprises, si humblement qu'il inclinât la tête, son père n'en tapait du pied que plus fort. À l'autre bout de la pièce, sa mère avait ouvert toute grande une fenêtre en dépit du temps froid et s'y penchait dangereusement en se cachant le visage dans les mains. Depuis la rue et l'escalier, il se créa un fort courant d'air, les rideaux volèrent, sur la table les journaux se froissèrent et s'effeuillèrent sur le sol. Son père repoussait Gregor implacablement, en émettant des sifflements de sauvage. Seulement Gregor n'avait encore aucun entraînement pour marcher à reculons, cela allait vraiment très lentement. Si seulement il avait eu la permission de se retourner, il aurait tout de suite été dans sa chambre, mais il craignait d'impatisser son père en perdant du temps à se retourner, et d'un instant à l'autre la canne, dans la main paternelle, le menaçait d'un coup meurtrier sur le dos ou sur la tête. Mais finalement Gregor n'eut tout de même pas le choix, car il s'aperçut avec effroi qu'en marche arrière il ne savait même pas garder sa

direction ; il se mit donc, sans cesser de jeter par côté à son père des regards angoissés, à se retourner aussi promptement que possible, mais en réalité fort lentement. Peut-être son père remarqua-t-il sa bonne volonté, car il s'abstint de le déranger dans sa rotation, qu'il guida au contraire de temps à autre de loin avec le bout de sa canne. Si seulement son père n'avait pas produit ces insupportables sifflements ! Gregor en perdait complètement la tête. Il s'était déjà presque entièrement retourné quand, guettant toujours ces sifflements, il se trompa et fit plus que le demi-tour. Mais lorsque, enfin, il eut bien la tête en face de la porte ouverte, il apparut que son corps était trop large pour passer comme ça. Son père, dans les dispositions où il se trouvait, était naturellement à cent lieues de songer par exemple à ouvrir le second battant pour que Gregor eût la place de passer. Il n'avait qu'une idée fixe, c'était que Gregor devait rentrer dans sa chambre aussi vite que possible. Jamais il ne l'aurait laissé exécuter les préparatifs compliqués qui auraient été nécessaires à Gregor pour se remettre debout et tenter de franchir ainsi la

porte. Au contraire, comme s'il n'y avait pas eu d'obstacle, il pressait Gregor en faisant à présent particulièrement de bruit ; déjà, ce que Gregor entendait retentir derrière lui n'était plus seulement la voix d'un seul père ; maintenant, il n'était vraiment plus question de plaisanter et Gregor – adviene que pourra – passa la porte en forçant. Son corps se releva d'un côté, il se trouva de biais dans l'ouverture de la porte, le flanc tout écorché, le blanc de la porte était maculé de vilaines taches, bientôt il fut coincé, et tout seul il n'aurait plus pu bouger, ses petites pattes de l'autre côté étaient suspendues en l'air toutes tremblantes, de ce côté-ci elles étaient douloureusement écrasées sur le sol... c'est alors que son père lui administra par-derrière un coup violent et véritablement libérateur qui le fit voler jusqu'au milieu de sa chambre, saignant abondamment. Ensuite, la porte fut encore claquée d'un coup de canne, puis ce fut enfin le silence.

C'est au crépuscule seulement que Gregor se réveilla, après un sommeil lourd et comateux. Même s'il n'avait pas été dérangé, il ne se serait sûrement pas éveillé beaucoup plus tard, car il eut le sentiment de s'être assez reposé et d'avoir dormi son soûl ; mais il eut l'impression d'avoir été réveillé par un pas furtif et par le bruit discret que faisait en se refermant la porte donnant sur l'antichambre. La lueur des lampadaires électriques de la rue posait des taches pâles au plafond et sur le haut des meubles, mais en bas, autour de Gregor, il faisait sombre. Tâtonnant encore lentement avec ses antennes, qu'il commençait seulement à apprécier, il se propulsa avec lenteur vers la porte, pour voir ce qui s'y était passé. Son côté gauche paraissait n'être qu'une longue cicatrice, qui tirait désagréablement, et, sur ses deux rangées de pattes, il boitait bel et bien. Du reste, au cours des

événements de la matinée, une petite patte avait subi une blessure grave – c'était presque un miracle qu'elle fût la seule – et elle traînait derrière lui comme un poids mort.

C'est seulement une fois arrivé près de la porte qu'il se rendit compte de ce qui l'avait attiré ; c'était l'odeur de quelque chose de comestible. Car il y avait là une écuelle de lait sucré, où l'on avait coupé des morceaux de pain blanc. Pour un peu, il aurait ri de joie, car il avait encore plus faim que le matin, et il plongea aussitôt la tête dans ce lait, jusqu'aux yeux ou presque. Mais il l'en retira bientôt avec déception ; non seulement il avait de la peine à manger, avec son flanc gauche meurtri – il ne pouvait manger qu'à condition que son corps entier y travaillât en haletant –, mais de surcroît le lait, qui était naguère sa boisson favorite, et c'était sûrement pour cela que sa sœur lui en avait apporté, ne lui disait plus rien, et ce fut même presque avec répugnance qu'il se détourna de l'écuelle et regagna en se traînant le centre de la chambre.

Dans la salle de séjour, Gregor vit par la fente de la porte que l'éclairage au gaz était allumé, mais alors que d'habitude c'était l'heure où son père lisait d'une voix forte à sa mère, et parfois aussi à sa sœur, le journal paraissant l'après-midi, on n'entendait cette fois pas le moindre son. Or peut-être que cette lecture, dont sa sœur lui parlait toujours, y compris dans ses lettres, ne se pratiquait plus du tout ces derniers temps. Mais, même aux alentours, il régnait un grand silence, bien que cependant l'appartement ne fût pas du tout désert. « Tout de même », se dit Gregor « quelle vie tranquille menait ma famille », et tout en regardant droit devant lui dans le noir il éprouvait une grande fierté d'avoir pu procurer à ses parents et à sa sœur une vie pareille dans un appartement aussi beau. Mais qu'allait-il se passer si maintenant toute cette tranquillité, cette aisance, cette satisfaction s'achevaient en catastrophe ? Pour ne pas s'égarer dans des idées de ce genre, Gregor préféra se mettre en mouvement et, toujours rampant, parcourir sa chambre en tous sens.

À un certain moment, au cours de cette longue

soirée, on entrouvrit un peu l'une des portes latérales, et puis l'autre, mais on les referma prestement ; sans doute quelqu'un avait-il éprouvé le besoin d'entrer, mais les scrupules l'avaient emporté. Gregor s'immobilisa dès lors près de la porte donnant sur l'antichambre, bien résolu à faire entrer d'une façon ou d'une autre ce visiteur hésitant, ou à savoir qui il était ; mais la porte ne s'ouvrit plus, et Gregor attendit en vain. Au début de la journée, quand toutes les portes étaient fermées à clé, tout le monde voulait entrer et maintenant qu'il en avait ouvert une et que les autres avaient manifestement été ouvertes au cours de la journée, plus personne ne venait, et d'ailleurs les clés étaient dans les serrures, mais de l'autre côté.

C'est seulement tard dans la nuit qu'on éteignit la lumière dans la salle de séjour et il fut alors facile de constater que ses parents et sa sœur étaient restés éveillés jusque-là, car on les entendit nettement s'éloigner tous les trois sur la pointe des pieds. À présent, jusqu'au matin, personne ne viendrait sûrement plus voir Gregor ; il disposait donc d'un long laps de temps pour

réfléchir en paix à la façon dont il allait désormais réorganiser sa vie. Mais la hauteur si dégagée de cette chambre où il était contraint de rester couché à plat lui fit peur sans qu'il pût découvrir pourquoi – car enfin c'était la chambre où il logeait depuis cinq ans –, et, d'un mouvement à demi conscient, et non sans une légère honte, il se précipita sous le canapé, où, quoique son dos y fût un peu écrasé et qu'il ne pût plus lever la tête, il se sentit aussitôt très à son aise, regrettant seulement que son corps fût trop large pour trouver entièrement place sous le canapé.

Il y resta la nuit entière, qu'il passa en partie dans un demi-sommeil d'où la faim le tirait régulièrement, et en partie à agiter des soucis et des espoirs vagues, mais qui l'amenaient tous à conclure qu'il lui fallait provisoirement se tenir tranquille et, par sa patience et son extrême sollicitude, rendre supportables à sa famille les désagréments qu'il se voyait décidément contraint de lui faire subir dans son état actuel.

Dès le petit matin, c'était encore presque la

nuit, Gregor eut l'occasion de vérifier la vigueur des résolutions qu'il venait de prendre, car sa sœur, presque entièrement habillée, ouvrit la porte de l'antichambre et regarda dans la chambre avec curiosité. Elle ne le découvrit pas tout de suite, mais quand elle l'aperçut sous le canapé – que diable, il fallait bien qu'il fût quelque part, il n'avait tout de même pas pu s'envoler –, elle en eut une telle frayeur que, sans pouvoir se contrôler, elle referma la porte de l'extérieur en la claquant à toute volée. Mais, comme si elle regrettait de s'être conduite ainsi, elle ouvrit de nouveau la porte aussitôt et entra sur la pointe des pieds, comme chez un grand malade, voire chez un inconnu. Gregor avait avancé la tête jusqu'au ras du canapé et l'observait. Allait-elle remarquer qu'il n'avait pas touché au lait, et que ce n'était pas faute d'appétit, et lui apporterait-elle un autre aliment qui lui conviendrait mieux ? Si elle ne le faisait pas d'elle-même, il aimerait mieux mourir de faim que de le lui signaler, bien qu'en fait il eût terriblement envie de jaillir de sous le canapé, de se jeter aux pieds de sa sœur et de lui demander

quelque chose de bon à manger. Mais sa sœur remarqua tout de suite avec stupeur l'écuelle encore pleine, à part les quelques éclaboussures de lait qu'on voyait autour, et elle la ramassa aussitôt, à vrai dire non pas à mains nues, mais avec un chiffon, et l'emporta. Gregor était extrêmement curieux de voir ce qu'elle allait rapporter à la place, et il fit là-dessus les hypothèses les plus diverses. Jamais pourtant il n'aurait pu deviner ce que sa sœur fit, dans sa bonté. Elle lui rapporta, pour tester ses goûts, tout un choix, étalé sur un vieux journal. Il y avait là des restes de légumes à moitié avariés ; des os du dîner de la veille, entourés de sauce blanche solidifiée ; quelques raisins secs, quelques amandes ; un fromage que Gregor eût déclaré immangeable deux jours plus tôt ; une tranche de pain sec, une autre tartinée de beurre, une troisième beurrée et salée. De plus, elle joignit encore à tout cela l'écuelle, vraisemblablement destinée à Gregor une fois pour toutes, et où elle avait mis de l'eau. Et, par délicatesse, sachant que Gregor ne mangerait pas devant elle, elle repartit très vite et donna même un tour de clé,

afin que Gregor notât bien qu'il pouvait se sentir tout à fait à son aise. Gregor sentit ses petites pattes s'agiter frénétiquement, en s'avançant vers la nourriture. D'ailleurs, ses blessures devaient être déjà complètement guéries, il ne ressentait plus aucune gêne, il s'en étonna et songea que, plus d'un mois auparavant, il s'était fait une toute petite coupure au doigt avec un couteau et qu'avant-hier encore la plaie lui faisait toujours passablement mal. « Est-ce que cela voudrait dire que j'ai maintenant une sensibilité moindre ? » pensa-t-il en suçotant avidement le fromage, qui l'avait aussitôt et fortement attiré, plutôt que tout autre mets. À la file et les yeux larmoyants de satisfaction, il consumma le fromage, les légumes et la sauce ; les denrées fraîches, en revanche, ne lui disaient rien, il ne pouvait pas même supporter leur odeur, il traîna même un peu à l'écart les choses qu'il voulait manger. Il avait fini depuis longtemps et restait juste là, paresseusement étendu au même endroit, quand sa sœur, pour lui signifier d'avoir à se retirer, tourna lentement la clé. Il sursauta de frayeur, quoique déjà il sommeillât presque, et se hâta de

retourner sous le canapé. Mais y rester lui coûta un gros effort d'abnégation, même pendant le peu de temps que sa sœur resta dans la chambre, car ce copieux repas lui avait donné un peu de rondeur et il était tellement à l'étroit là-dessous qu'il pouvait à peine respirer. Suffoquant par instants, il vit, les yeux quelque peu exorbités, que sa sœur, sans se douter de rien, ramassait avec un balai non seulement les reliefs du repas, mais même ce que Gregor n'avait pas touché, comme si cela aussi était désormais inutilisable, versant tout à la hâte dans un seau qu'elle coiffa d'un couvercle en bois, sur quoi elle emporta le tout. À peine s'était-elle retournée que Gregor s'empressa de s'extraire de sous le canapé pour s'étirer et se dilater à nouveau.

C'est ainsi désormais que Gregor fut alimenté chaque jour, une fois le matin quand les parents et la bonne dormaient encore, et une seconde fois quand tous les autres avaient pris leur repas de midi, car alors aussi les parents dormaient un moment, et la bonne était expédiée par la sœur pour faire quelque course. Sans doute ne voulaient-ils pas non plus que Gregor mourût de

faim, mais peut-être n'auraient-ils pas supporté d'être au courant de ses repas autrement que par ouï-dire, peut-être aussi que la sœur entendait leur épargner un chagrin, fût-il petit, car de fait ils souffraient suffisamment ainsi.

Quels prétextes l'on avait trouvés, le premier matin, pour se débarrasser du médecin et du serrurier, Gregor ne put l'apprendre ; car comme on ne le comprenait pas, personne ne songeait, même sa sœur, qu'il pût comprendre les autres, et, lorsqu'elle était dans sa chambre, il devait se contenter de l'entendre ça et là soupirer et invoquer les saints. C'est seulement plus tard, quand elle se fut un peu habituée à tout cela – jamais, naturellement, il ne fut question qu'elle s'y habituât complètement –, que Gregor put parfois saisir au vol une remarque qui partait d'un bon sentiment ou pouvait être ainsi interprétée. « Aujourd'hui, il a trouvé ça bon », disait-elle quand Gregor avait fait de sérieux dégâts dans la nourriture, tandis que dans le cas inverse, qui peu à peu se présenta de plus en plus fréquemment, elle disait d'un ton presque triste : « Voilà encore que tout est resté. »



Mais s'il ne pouvait apprendre aucune nouvelle directement, en revanche Gregor épiait beaucoup de choses dans les pièces attenantes, et il suffisait qu'il entende des voix pour qu'aussitôt il coure jusqu'à la porte correspondante et s'y colle de tout son corps. Les premiers temps surtout, il n'y eut pas une seule conversation qui ne portât sur lui, fût-ce à mots couverts. Deux jours durant, tous les repas donnèrent lieu à des conciliabules sur la façon dont il convenait désormais de se comporter ; mais même entre les repas on parlait du même sujet, car il y avait toujours deux membres de la famille à la maison, étant donné sans doute que personne ne voulait y rester seul, mais qu'en aucun cas on ne voulait qu'il n'y eût personne. En outre, dès le premier jour, la bonne – sans qu'on sût clairement si elle avait eu vent de l'événement et jusqu'à quel point – avait supplié à genoux la mère de Gregor de lui donner immédiatement son congé, et quand elle fit ses adieux un quart d'heure plus tard, c'est en pleurant qu'elle se confondit en remerciements, comme si ce congé avait été la plus grande bonté qu'on avait eue pour elle dans cette maison ; et,

sans qu'on lui eût rien demandé, elle jura ses grands dieux qu'elle ne dirait rien à personne, rien de rien.

Dès lors, ce fut la sœur, avec sa mère, qui dut faire aussi la cuisine ; il est vrai que ce n'était pas un gros travail, car on ne mangeait presque rien. Gregor les entendait s'encourager en vain les uns les autres à manger, sans obtenir d'autre réponse que « merci, ça suffit » ou quelque chose dans ce genre. Peut-être ne buvait-on pas non plus. Souvent la sœur demandait au père s'il voulait de la bière, et elle s'offrait gentiment à aller en chercher et, quand le père ne répondait pas, elle déclarait pour lui ôter tout scrupule qu'elle pouvait aussi y envoyer la concierge, mais le père disait finalement un grand « non », et l'on n'en parlait plus.

Dès le premier jour, le père avait exposé en détail, tant à la mère qu'à la sœur, quelle était la situation financière de la famille et ses perspectives en la matière. Se levant parfois de table, il allait jusqu'au petit coffre-fort qu'il avait sauvé cinq ans auparavant du naufrage de son

entreprise, pour en rapporter telle quittance ou tel agenda. On entendait le bruit de la serrure compliquée qui s'ouvrait et, une fois retiré le document en question, se refermait. Ces explications paternelles étaient, pour une part, la première bonne nouvelle qui parvenait à Gregor depuis sa captivité. Il avait cru qu'il n'était rien resté à son père de cette entreprise, du moins son père ne lui avait-il pas dit le contraire, et Gregor ne l'avait d'ailleurs pas interrogé là-dessus. À l'époque, l'unique souci de Gregor avait été de tout mettre en œuvre pour que sa famille oublie le plus rapidement possible la catastrophe commerciale qui les avait tous plongés dans un complet désespoir. Il s'était alors mis à travailler avec une ardeur toute particulière et, de petit commis qu'il était, presque du jour au lendemain il était devenu représentant, ce qui offrait naturellement de tout autres possibilités de gains, les succès remportés se traduisant aussitôt, sous forme de provision, en argent liquide qu'on pouvait rapporter à la maison et poser sur la table sous les yeux de la famille étonnée et ravie. C'était le bon temps, mais jamais cette première

période ne se retrouva par la suite, du moins avec le même éclat, quoique Gregor se mît à gagner de quoi subvenir aux besoins de toute la famille, ce qu'il faisait effectivement. On s'était tout bonnement habitué à cela, aussi bien la famille que Gregor lui-même, on acceptait cet argent avec reconnaissance, Gregor le fournissait de bon cœur, mais les choses n'avaient plus rien de chaleureux. Seule la sœur de Gregor était tout de même restée proche de lui, et il caressait un projet secret à son égard : elle qui, contrairement à lui, aimait beaucoup la musique et jouait du violon de façon émouvante, il voulait l'an prochain, sans se soucier des gros frais que cela entraînerait et qu'on saurait bien couvrir d'une autre matière, l'envoyer au conservatoire. Souvent, lors des brefs séjours que Gregor faisait dans la ville, ce conservatoire était évoqué dans ses conversations avec sa sœur mais toujours comme un beau rêve dont la réalisation était impensable, et les parents n'entendaient même pas ces évocations innocentes d'une très bonne oreille ; mais Gregor pensait très sérieusement à cette affaire et avait l'intention de l'annoncer

solennellement le soir de Noël.

Telles étaient les pensées, bien vaines dans l'état où il était, qui lui passaient par la tête tandis qu'il était là debout à épier, collé à la porte. Parfois il était pris d'une fatigue si générale qu'il n'était plus capable d'écouter et que sa tête allait heurter doucement la porte, mais aussitôt il la retenait, car le petit bruit ainsi provoqué avait été entendu à côté et les avait tous fait taire. « Savoir ce qu'il fabrique encore », disait son père au bout d'un moment, en se tournant manifestement vers la porte, et ce n'est qu'ensuite que la conversation interrompue reprenait peu à peu.

Gregor apprit alors tout à loisir – car son père, dans ses explications, se répétait fréquemment, en partie parce que lui-même ne s'était pas occupé de ces choses depuis longtemps, et en partie aussi parce que la mère de Gregor ne comprenait pas tout du premier coup – qu'en dépit de la catastrophe il restait encore, datant de la période précédente, un capital, à vrai dire très modeste, qu'avaient quelque peu arrondi entre-temps les intérêts, auxquels on n'avait pas touché. Mais, en

outre, l'argent que Gregor rapportait tous les mois à la maison – lui-même ne gardant à son usage que quelques écus – n'avait pas été entièrement dépensé et il avait constitué un petit capital. Gregor, derrière sa porte, hochait la tête avec enthousiasme, ravi de cette manifestation inattendue de prudence et d'économie. De fait, ce surplus d'argent lui aurait permis d'éponger la dette que son père avait envers son patron, rapprochant d'autant le jour où il aurait pu rayer cette ligne de son budget, mais à présent il valait sûrement mieux que son père eût pris d'autres dispositions.

Seulement, cet argent était bien loin de suffire à faire vivre la famille des seuls intérêts ; cela suffirait peut-être à la faire vivre un an, deux ans tout au plus, mais c'était tout. Donc c'était juste une somme à laquelle on n'avait pas le droit de toucher et qu'il fallait mettre de côté en cas de besoin ; et il fallait gagner de quoi vivre. Or le père était en bonne santé, mais c'était un vieil homme, qui n'avait plus travaillé depuis déjà cinq ans et qui ne devait en tout cas pas présumer de ses forces ; pendant ces cinq années, qui étaient

les premières vacances de sa vie pénible et pourtant infructueuse, il avait beaucoup engraisé et était du coup devenu passablement lent. Et est-ce que sa vieille mère, peut-être, allait maintenant devoir gagner de l'argent, elle qui avait de l'asthme, elle pour qui la traversée de l'appartement était déjà un effort et qui passait un jour sur deux à suffoquer sur le sofa près de la fenêtre ouverte ? Et est-ce que sa sœur allait devoir gagner de l'argent, elle qui était encore une enfant, avec ses dix-sept ans, elle qu'on n'avait pas la moindre envie d'arracher à la vie qu'elle avait menée jusque-là, consistant à s'habiller joliment, à dormir longtemps, à aider aux travaux du ménage, à participer à quelques modestes distractions et surtout à jouer du violon ? Quand la conversation venait sur la nécessité de gagner de l'argent, Gregor commençait toujours par lâcher la porte et par se jeter sur le sofa qui se trouvait à proximité et dont le cuir était frais, car il était tout brûlant de honte et de chagrin.

Souvent il restait là couché de longues nuits durant, sans dormir un instant, grattant le cuir

pendant des heures. Ou bien il ne reculait pas devant l'effort considérable que lui coûtait le déplacement d'une chaise jusqu'à la fenêtre, puis l'escalade de son rebord où il restait appuyé, calé sur la chaise, manifestement juste pour se remémorer le sentiment de liberté qu'il éprouvait naguère à regarder par la fenêtre. Car en fait, de jour en jour, il voyait de plus en plus flou, même les choses peu éloignées ; il n'apercevait plus du tout l'hôpital d'en face, dont la vue par trop fréquente le faisait jadis pester, et s'il n'avait pas su habiter dans la rue calme, mais complètement citadine, qu'était la Charlottenstrasse, il aurait pu croire que sa fenêtre donnait sur un désert où le ciel gris et la terre grise se rejoignaient jusqu'à se confondre. Il suffit que sa sœur eût observé deux fois que la chaise était devant la fenêtre pour que désormais, chaque fois qu'elle avait fait le ménage, elle la remît soigneusement à cette place, laissant même dorénavant ouvert le panneau intérieur de la fenêtre.

Si seulement Gregor avait pu parler à sa sœur et la remercier de tout ce qu'elle était obligée de faire pour lui, il aurait plus aisément supporté les

services qu'elle lui rendait ; mais, dans ces conditions, il en souffrait. Certes, sa sœur s'efforçait d'atténuer autant que possible ce que tout cela avait d'extrêmement gênant et, naturellement, plus le temps passait, mieux elle y réussissait ; mais Gregor aussi voyait de plus en plus clairement son manège. Pour lui, déjà l'entrée de sa sœur était terrible. À peine était-elle dans la chambre que, sans prendre le temps de refermer la porte, si soucieuse qu'elle fût par ailleurs d'épargner à tout autre le spectacle qu'offrait la pièce de Gregor, elle courait jusqu'à la fenêtre et, comme si elle allait étouffer, l'ouvrait tout grand avec des mains fébriles ; et puis, si froid qu'il fût dehors, elle restait un petit moment à la fenêtre en respirant à fond. Par cette course et ce vacarme, elle effrayait Gregor deux fois par jour ; il passait tout ce moment à trembler sous le canapé, tout en sachant fort bien qu'elle lui aurait certainement épargné cela volontiers, si seulement elle s'était sentie capable de rester avec la fenêtre fermée dans une pièce où il se trouvait. Un jour – il devait bien s'être écoulé un mois déjà depuis la métamorphose de Gregor et

sa sœur, tout de même, n'avait plus lieu d'être frappée d'étonnement à sa vue –, elle entra un peu plus tôt que d'habitude et le trouva encore en train de regarder par la fenêtre, immobile et effectivement effrayant, dressé comme il l'était. Gregor n'eût point été surpris qu'elle n'entrât pas, puisque, placé comme il l'était, il l'empêchait d'ouvrir tout de suite la fenêtre ; mais, non contente de ne pas entrer, elle fit un bond en arrière et referma la porte ; quelqu'un d'étranger à l'affaire aurait pu penser que Gregor avait guetté sa sœur et avait voulu la mordre. Naturellement, il alla aussitôt se cacher sous le canapé, mais il dut attendre jusqu'à midi pour que sa sœur revienne, et elle lui parut beaucoup plus inquiète que d'habitude. Il comprit donc que sa vue lui était toujours insupportable et qu'elle ne pourrait que lui rester insupportable, et que sûrement il lui fallait faire un gros effort sur elle-même pour ne pas prendre la fuite au spectacle de la moindre partie de son corps dépassant du canapé. Afin de lui épargner même cela, il entreprit un jour – il lui fallut quatre heures de travail – de transporter sur son dos jusqu'au

canapé le drap de son lit et de l'y disposer de façon à être désormais complètement dissimulé, au point que sa sœur même en se penchant, ne pût pas le voir. Si elle avait estimé que ce drap n'était pas nécessaire, elle aurait pu l'enlever car enfin il était suffisamment clair que ce n'était pas pour son plaisir que Gregor se claquemurait ainsi ; mais elle laissa le drap en place et Gregor crut même surprendre un regard de gratitude, tandis qu'un jour il soulevait prudemment un peu le drap avec sa tête pour voir comment sa sœur prenait ce changement d'installation.

Pendant les quinze premiers jours, les parents ne purent se résoudre à entrer chez Gregor, et il les entendit souvent complimenter sa sœur du travail qu'elle faisait à présent, tandis que jusque-là ils lui manifestaient souvent leur irritation parce qu'à leurs yeux elle n'était pas bonne à grand-chose. Mais maintenant ils attendaient souvent tous les deux, le père et la mère, devant la chambre de Gregor, pendant que sa sœur y faisait le ménage et, dès qu'elle en sortait, il fallait qu'elle raconte avec précision dans quel état se trouvait la pièce, ce que Gregor avait

mangé, de quelle façon il s'était comporté cette fois, et si peut-être on notait une légère amélioration. Au reste, la mère de Gregor voulut relativement vite venir le voir, mais le père et la sœur la retinrent, en usant tout d'abord d'arguments rationnels, que Gregor écouta fort attentivement et approuva sans réserve. Mais par la suite on dut la retenir de force et, quand il l'entendit crier : « Mais laissez-moi donc voir Gregor, c'est mon fils, le malheureux ! Vous ne comprenez donc pas qu'il faut que je le voie ? » Gregor pensa alors que peut-être ce serait tout de même une bonne chose que sa mère vienne le voir, pas tous les jours, naturellement, mais peut-être une fois par semaine ; car enfin elle comprenait tout beaucoup mieux que sa sœur, qui en dépit de tout son courage n'était après tout qu'une enfant et qui finalement ne s'était peut-être chargée d'une aussi rude tâche que par une irréflexion d'enfant.

Le désir qu'avait Gregor de voir sa mère n'allait pas tarder à être satisfait. Pendant la journée, il ne voulait pas se montrer à la fenêtre, ne fût-ce que par égard pour ses parents, mais il

ne pouvait pas non plus se traîner bien longtemps sur ces quelques mètres carrés de plancher, la nourriture ne lui procura bientôt plus le moindre plaisir, aussi prit-il l'habitude, pour se distraire, d'évoluer en tous sens sur les murs et le plafond. Il aimait particulièrement rester suspendu au plafond ; c'était tout autre chose que d'être allongé sur le sol ; une oscillation légère parcourait le corps ; et dans l'état de distraction presque heureuse où il se trouvait là-haut, il pouvait arriver que Gregor, à sa grande surprise, se lâche et atterrisse en claquant sur le plancher. Mais à présent il était naturellement bien plus maître de son corps qu'auparavant et, même en tombant de si haut, il ne se faisait pas de mal. Or sa sœur remarqua sans tarder le nouveau divertissement que Gregor s'était trouvé – d'ailleurs sa reptation laissait çà et là des traces de colle – et elle se mit en tête de faciliter largement ces évolutions et d'enlever les meubles qui les gênaient, donc surtout la commode et le bureau. Seulement elle ne pouvait pas faire cela toute seule ; son père, elle n'osait pas lui demander de l'aider ; la petite bonne aurait

certainement refusé, car cette enfant de seize ans tenait bravement le coup depuis le départ de l'ancienne cuisinière, mais elle avait demandé comme une faveur de pouvoir tenir la porte de la cuisine constamment fermée à clé et de n'avoir à ouvrir que sur appel spécial ; il ne restait donc plus à la sœur qu'à aller chercher la mère, un jour que le père était sorti. La mère de Gregor arriva d'ailleurs en poussant des cris d'excitation joyeuse, mais devant la porte de la chambre elle se tut. La sœur commença naturellement par vérifier que tout fût bien en place dans la pièce, et c'est seulement ensuite qu'elle laissa entrer sa mère. Gregor, en toute hâte, avait tiré son drap encore plus bas et en lui faisant faire plus de plis, l'ensemble avait vraiment l'air d'un drap jeté par hasard sur le canapé. Aussi bien Gregor s'abstint-il cette fois d'espionner sous son drap ; il renonça à voir sa mère dès cette première fois, trop content qu'elle eût fini par venir. « Viens, on ne le voit pas », disait la sœur, et manifestement elle tenait sa mère par la main. Gregor entendit alors ces deux faibles femmes déplacer la vieille commode, malgré tout assez lourde, et sa sœur

réclamer constamment que sa mère lui laissât le plus gros du travail, ignorant les mises en garde maternelles sur le risque qu'elle courait de se fatiguer à l'excès. Cela dura très longtemps. Après un bon quart d'heure d'efforts, la mère déclara qu'il valait mieux laisser la commode là, car d'abord elle était trop lourde et elles n'en viendraient pas à bout avant le retour du père, barrant alors tous les chemins à Gregor en la laissant en plein milieu, et ensuite il n'était pas si sûr qu'on fit plaisir à Gregor en enlevant ces meubles. Elle avait plutôt l'impression inverse ; elle avait le cœur tout serré en voyant ce mur vide ; et pourquoi Gregor n'aurait-il pas le même sentiment, puisqu'il était habitué de longue date aux meubles de cette chambre et que par conséquent il se sentirait perdu quand elle serait vide. « Et d'ailleurs », conclut-elle tout bas, chuchotant plus que jamais, comme pour éviter que Gregor, dont elle ne savait pas où il se trouvait précisément, n'entendît même le son de sa voix, car pour les mots, elle était convaincue qu'il ne les comprenait pas, « et d'ailleurs, en enlevant ces meubles, est-ce que nous ne sommes

pas en train de montrer que nous abandonnons tout espoir qu'il aille mieux, et de le laisser cruellement seul avec lui-même ? Je crois que le mieux serait d'essayer de maintenir sa chambre dans l'état exact où elle était, afin que Gregor, lorsqu'il reviendra parmi nous, trouve tout inchangé, et qu'il en oublie d'autant plus facilement cette période. »

En écoutant ces paroles de sa mère, Gregor se rendit compte que le manque de toute conversation humaine directe, allié à cette vie monotone au sein de sa famille, lui avait sûrement troublé l'esprit tout au long de ces deux mois ; car comment s'expliquer autrement qu'il ait pu souhaiter sérieusement de voir sa chambre vidée ? Avait-il réellement envie que cette pièce douillette, agréablement installée avec des meubles de famille, se métamorphosât en un antre où il pourrait certes évoluer à sa guise en tous sens, mais où en même temps il ne pourrait qu'oublier rapidement, totalement, son passé d'être humain ? Car enfin il était déjà à deux doigts de l'oubli, et il avait fallu la voix de sa mère, qu'il n'avait pas entendue depuis



longtemps, pour le secouer. Il ne fallait rien enlever ; tout devait rester ; les effets bénéfiques de ces meubles sur son état lui étaient indispensables ; et si les meubles l'empêchaient de se livrer à ces évolutions ineptes, ce ne serait pas un mal, ce serait au contraire une bonne chose.

Mais sa sœur était malheureusement d'un avis différent ; elle avait pris l'habitude, non sans raison à vrai dire, de se poser en expert face à ses parents lorsqu'il s'agissait des affaires de Gregor et cette fois encore le conseil donné par sa mère suffit pour qu'elle s'obstinât à vouloir enlever non seulement les meubles auxquels elle avait d'abord pensé, la commode et le bureau, mais bien tous les meubles, à l'exception de l'indispensable canapé. Naturellement, cette exigence n'était pas inspirée que par un mouvement enfantin de défi, ni par l'assurance qu'elle avait acquise ces derniers temps de façon aussi laborieuse qu'inopinée ; de fait, elle avait aussi observé que Gregor avait besoin de beaucoup d'espace pour évoluer mais qu'en revanche, pour ce qu'on voyait, il n'utilisait pas

du tout les meubles. Mais peut-être que jouait aussi l'esprit exalté des jeunes filles de son âge : il cherche à se satisfaire en toute occasion et, en l'occurrence, il inspirait à Grete le désir de rendre encore plus effrayante la situation de Gregor, afin de pouvoir dès lors en faire plus pour lui qu'auparavant. Car, dans une pièce où Gregor régnerait en maître sur les murs vides, personne d'autre que Grete n'aurait sans doute jamais le courage de pénétrer.

Aussi ne voulut-elle pas démordre de sa décision, malgré sa mère que d'ailleurs cette chambre inquiétait et semblait faire hésiter, et qui bientôt se tut, aidant de son mieux sa fille à emporter la commode. Eh bien, la commode, Gregor pouvait encore s'en passer à la rigueur ; mais le bureau, déjà, devait rester. Et à peine les deux femmes, se pressant en gémissant contre la commode, eurent-elles quitté la pièce, que Gregor sortit la tête de sous le canapé pour voir comment il pourrait intervenir avec prudence et autant de discrétion que possible. Mais par malheur ce fut justement sa mère qui revint la première, pendant que dans la pièce voisine Grete tenait la

commode enlacée, parvenant juste à la faire osciller de-ci, de-là, mais évidemment pas à la faire avancer. Or la mère de Gregor n'était pas habituée à l'aspect qu'il avait et qui aurait pu la rendre malade, aussi Gregor repartit-il bien vite en marche arrière jusqu'au fond du canapé, mais sans pouvoir empêcher que le drap bouge un peu au premier plan. Cela suffit pour attirer l'attention de sa mère. Elle s'immobilisa, resta figée un instant, puis repartit trouver Grete.

Quoiqu'il se dît sans cesse qu'il ne se passait rien d'extraordinaire, qu'on déplaçait juste quelques meubles, Gregor dut bientôt s'avouer que les allées et venues des deux femmes, leurs petites exclamations, le raclement des meubles sur le sol avaient sur lui l'effet d'un grand chambardement qui l'assaillait de toutes parts ; et bien qu'il rentrât la tête et les pattes, et enfonçât presque son corps dans le sol, il se dit qu'immanquablement il n'allait pas pouvoir supporter tout cela longtemps. Elles étaient en train de vider sa chambre ; elles lui prenaient tout ce qu'il aimait ; déjà la commode contenant la scie à découper et ses autres outils avait été

emportée ; elles arrachaient à présent du sol où il était presque enraciné le bureau où il avait fait ses devoirs quand il était à l'école de commerce, quand il était au lycée, et même déjà lorsqu'il était à l'école primaire... Il n'était vraiment plus temps d'apprécier si les deux femmes étaient animées de bonnes intentions, d'ailleurs il avait presque oublié leur existence, car leur épuisement les faisait travailler en silence, et l'on n'entendait plus que le bruit lourd de leurs pas.

Il se jeta donc hors de son repaire – les femmes, dans l'autre pièce, s'étaient accotées un instant au bureau pour reprendre un peu leur souffle –, changea quatre fois de direction, ne sachant vraiment pas que sauver en priorité ; c'est alors que lui sauta aux yeux, accrochée sur le mur par ailleurs nu, l'image de la dame vêtue uniquement de fourrure ; il grimpa prestement jusqu'à elle et se colla contre le verre, qui le retint et fit du bien à son ventre brûlant. Cette image, du moins, que Gregor à présent recouvrait en entier, on pouvait être sûr que personne n'allait la lui enlever. Il tordit la tête vers la porte de l'antichambre, pour observer les femmes à

leur retour.

Elles ne s'étaient pas accordé beaucoup de repos et revenaient déjà ; Grete tenait sa mère à bras-le-corps et la portait presque. « Eh bien, qu'emportons-nous maintenant ? » dit-elle en regardant autour d'elle. C'est alors que se croisèrent le regard de Grete et celui de Gregor sur son mur. Sans doute uniquement à cause de la présence de sa mère, elle garda son calme, pencha le visage vers elle pour l'empêcher de regarder, puis dit tout à trac et non sans frémir : « Allez, tu ne préfères pas revenir un instant dans la salle de séjour ? » Pour Gregor, les intentions de sa sœur étaient claires : elle voulait mettre leur mère en sécurité, puis le chasser de son mur. Eh bien, elle pouvait toujours essayer. Il était installé sur son sous-verre et ne le lâcherait pas. Il sauterait plutôt à la figure de sa sœur.

Mais les paroles de Grete avaient bien plutôt inquiété sa mère, qui fit un pas de côté, aperçut la gigantesque tache brune sur le papier peint à fleurs et, avant de prendre vraiment conscience que c'était Gregor qu'elle voyait, cria d'une voix

étranglée « Ah, mon Dieu ! Ah, mon Dieu ! », pour s'abattre, bras en croix comme si elle renonçait à tout, sur le canapé, où elle ne bougea plus. « Ah, Gregor ! » s'écria Grete en levant le poing et en jetant à son frère des regards pénétrants. C'étaient, depuis sa métamorphose, les premiers mots qu'elle lui adressait directement. Elle courut chercher quelque flacon de sels dans la pièce voisine, pour faire revenir sa mère de son évanouissement. Gregor voulut aider lui aussi – pour sauver son sous-verre il serait toujours temps –, mais il collait solidement à la vitre et dut s'en arracher en forçant ; il se précipita alors à son tour dans l'autre pièce, comme s'il pouvait donner quelque conseil à sa sœur comme autrefois ; mais il ne put que rester derrière elle sans rien faire ; fouillant parmi divers flacons, elle eut de nouveau peur lorsqu'elle se retourna ; un flacon tomba par terre et se brisa ; un éclat blessa Gregor à la face, tandis qu'il se retrouvait dans une flaque de quelque médicament corrosif ; sans plus s'attarder, Grete ramassa autant de flacons qu'elle pouvait en tenir et fila rejoindre sa mère,

refermant la porte d'un coup de pied. Gregor se trouvait donc coupé de sa mère, qui était peut-être près de mourir par sa faute ; il ne fallait pas ouvrir la porte, s'il ne voulait pas chasser sa sœur qui devait rester auprès de sa mère ; il n'avait maintenant qu'à attendre ; assailli de remords et de souci, il se mit à ramper, évoluant sur les murs, les meubles et le plafond, pour finalement, désespéré et voyant toute la pièce se mettre à tourner autour de lui, se laisser choir au milieu de la grande table.

Il se passa un petit moment, Gregor gisait là exténué, alentour c'était le silence, peut-être était-ce bon signe. C'est alors qu'on sonna. La petite bonne était naturellement enfermée à clé dans la cuisine, et c'est donc Grete qui dut aller ouvrir. Le père rentrait. « Qu'est-ce qui s'est passé ? » tels furent ses premiers mots ; sans doute avait-il tout compris, rien qu'à voir l'air de Grete. Elle répondit d'une voix assourdie, pressant vraisemblablement son visage contre la poitrine de son père : « Maman s'est trouvée mal, mais ça va déjà mieux. Gregor s'est échappé. – Je m'y attendais, dit le père, je vous l'avais toujours dit ;

mais vous autres femmes, vous n'écoutez rien. » Gregor comprit que son père avait mal interprété le compte rendu excessivement bref que lui avait fait Grete, et qu'il supposait que Gregor s'était rendu coupable de quelque acte de violence. Il fallait donc maintenant que Gregor rassure son père ; car pour lui fournir des explications, il n'en avait ni le temps ni la possibilité. Aussi se réfugia-t-il contre la porte de sa chambre et se pressa contre elle, afin que son père, dès qu'il entrerait dans l'antichambre, pût aussitôt voir que Gregor était animé des meilleures intentions, qu'il voulait tout de suite rentrer dans sa chambre et qu'il n'était pas nécessaire de le chasser, qu'il suffisait d'ouvrir la porte pour qu'il disparût immédiatement.

Mais le père n'était pas d'humeur à discerner ce genre de finesses. « Ah ! » s'écria-t-il dès son entrée, sur un ton qui exprimait à la fois la fureur et la satisfaction. Gregor écarta la tête de la porte et la leva vers son père. Il n'avait vraiment pas imaginé son père tel qu'il le voyait là ; certes, ces derniers temps, à force de se livrer à ses évolutions rampantes d'un genre nouveau, il avait

négligé de se préoccuper comme naguère de ce qui se passait dans le reste de l'appartement, et il aurait dû effectivement s'attendre à découvrir des faits nouveaux. Mais tout de même, tout de même, était-ce encore là son père ? Était-ce le même homme qui, naguère encore, était fatigué et enfoui dans son lit, quand Gregor partait pour une tournée ; qui, les soirs où Gregor rentrait, l'accueillait en robe de chambre dans son fauteuil ; qui n'était guère capable de se lever et se contentait de tendre les bras en signe de joie, et qui, lors des rares promenades communes que la famille faisait quelques dimanches par an et pour les jours fériés importants, marchant entre Gregor et sa mère qui allaient pourtant déjà lentement, les ralentissait encore un peu plus, emmitouflé dans son vieux manteau, tâtant laborieusement le sol d'une béquille précautionneuse et, quand il voulait dire quelque chose, s'arrêtant presque à chaque fois pour rameuter autour de lui son escorte ? Mais à présent il se tenait tout ce qu'il y a de plus droit ; revêtu d'un uniforme strict, bleu à boutons dorés, comme en portent les employés des banques, il déployait son puissant double

menton sur le col haut et raide de sa vareuse ; sous ses sourcils broussailleux, ses yeux noirs lançaient des regards vifs et vigilants ; ses cheveux blancs, naguère en bataille, étaient soigneusement lissés et séparés par une raie impeccable. Sa casquette, ornée d'un monogramme doré, sans doute celui d'une banque, décrivit une courbe à travers toute la pièce pour atterrir sur le canapé ; puis, les mains dans les poches de son pantalon et retroussant ainsi les pans de sa longue vareuse, il marcha vers Gregor avec un air d'irritation contenue. Il ne savait sans doute pas lui-même ce qu'il projetait de faire ; mais toujours est-il qu'il levait les pieds exceptionnellement haut, et Gregor s'étonna de la taille gigantesque qu'avaient les semelles de ses bottes. Mais il ne s'attarda pas là-dessus, sachant bien depuis le premier jour de sa nouvelle vie que son père considérait qu'il convenait d'user à son égard de la plus grande sévérité. Aussi se mit-il à courir devant son père, s'arrêtant quand son père s'immobilisait, et filant à nouveau dès que son père faisait un mouvement. Ils firent ainsi plusieurs fois le tour

de la pièce, sans qu'il se passât rien de décisif, et même sans que cela eût l'air d'une poursuite, tant tout cela se déroulait sur un rythme lent. C'est d'ailleurs pourquoi Gregor restait pour le moment sur le plancher, d'autant qu'il craignait, s'il se réfugiait sur les murs ou le plafond, que son père ne voie là de sa part une malice particulière. Encore Gregor était-il obligé de se dire qu'il ne tiendrait pas longtemps, même à ce régime, car pendant que son père faisait un pas, il devait exécuter, lui, quantité de petits mouvements. L'essoufflement commençait déjà à se manifester ; aussi bien n'avait-il pas le poumon bien robuste, même dans sa vie antérieure. Tandis qu'ainsi il titubait, ouvrant à peine les yeux pour mieux concentrer ses énergies sur sa course, et que dans son hébétude il n'avait pas idée de s'en tirer autrement qu'en courant, et qu'il avait déjà presque oublié qu'il disposait des murs – en l'occurrence encombrés de meubles délicatement sculptés, tout en pointes et en créneaux –, voilà que, lancé avec légèreté, quelque chose vint atterrir tout à côté de lui et rouler sous son nez. C'était une pomme ; elle fut aussitôt suivie d'une

deuxième ; Gregor se figea, terrifié ; poursuivre la course était vain, car son père avait décidé de le bombarder. Puisant dans la coupe de fruits sur la desserte, il s'était rempli les poches de pommes et maintenant, sans viser précisément pour l'instant, les lançait l'une après l'autre. Les petites pommes rouges roulaient par terre en tous sens, comme électrisées, et s'entrechoquaient. L'une d'elles, lancée mollement, effleura le dos de Gregor et glissa sans provoquer de dommage. Mais elle fut aussitôt suivie d'une autre qui, au contraire, s'enfonça littéralement dans le dos de Gregor ; il voulut se traîner un peu plus loin, comme si cette surprenante et incroyable douleur pouvait passer en changeant de lieu ; mais il se sentit comme cloué sur place et s'étira de tout son long, dans une complète confusion de tous ses sens. Il vit seulement encore, d'un dernier regard, qu'on ouvrait brutalement la porte de sa chambre et que, suivie par sa sœur qui criait, sa mère en sortait précipitamment, en chemise, car sa sœur l'avait déshabillée pour qu'elle respirât plus librement pendant son évanouissement, puis que sa mère courait vers son père en perdant en

chemin, l'un après l'autre, ses jupons délacés qui glissaient à terre, et qu'en trébuchant sur eux elle se précipitait sur le père, l'enlaçait, ne faisait plus qu'un avec lui – mais Gregor perdait déjà la vue – et, les mains derrière la nuque du père, le suppliait d'épargner la vie de Gregor.

## 3

Cette grave blessure, dont Gregor souffrit plus d'un mois – personne n'osant enlever la pomme, elle resta comme un visible souvenir, fichée dans sa chair – parut rappeler, même à son père, qu'en dépit de la forme affligeante et répugnante qu'il avait à présent, Gregor était un membre de la famille, qu'on n'avait pas le droit de le traiter en ennemi et qu'au contraire le devoir familial imposait qu'à son égard on ravalât toute aversion et l'on s'armât de patience, rien que de patience.

Et si, du fait de sa blessure, Gregor avait désormais perdu pour toujours une part de sa mobilité, et que pour le moment il lui fallait, pour traverser sa chambre, comme un vieil invalide, de longues, longues minutes – quant à évoluer en hauteur, il n'en était plus question –, en revanche il reçut pour cette détérioration de son état une compensation qu'il jugea tout à fait satisfaisante : c'est que régulièrement, vers le soir, on lui ouvrit

la porte donnant sur la pièce commune, porte qu'il prit l'habitude de guetter attentivement une ou deux heures à l'avance, et qu'ainsi, étendu dans l'obscurité de sa chambre, invisible depuis la salle de séjour, il pouvait voir toute la famille attablée sous la lampe et écouter ses conversations, avec une sorte d'assentiment général, et donc tout autrement qu'avant.

Certes, ce n'étaient plus les entretiens animés d'autrefois, ceux auxquels Gregor, dans ses petites chambres d'hôtel, songeait toujours avec un peu de nostalgie au moment où, fatigué, il devait se glisser entre des draps humides. Maintenant, tout se passait en général fort silencieusement. Le père s'endormait sur sa chaise peu après la fin du dîner ; la mère et la sœur se rappelaient mutuellement de ne pas faire de bruit ; la mère, courbée sous la lampe, cousait de la lingerie pour un magasin de nouveautés ; la sœur, qui avait pris un emploi de vendeuse, consacrait ses soirées à apprendre la sténographie et le français, dans l'espoir de trouver un jour une meilleure place. Parfois, le père se réveillait et, comme ne sachant pas qu'il avait dormi, disait à

la mère : « Comme tu couds longtemps, ce soir encore ! » Puis il se rendormait aussitôt, tandis que la mère et la sœur échangeaient des sourires las.

Avec une sorte d'entêtement, le père se refusait, même en famille, à quitter son uniforme ; et tandis que sa robe de chambre pendait, inutile, à la patère, il sommeillait en grande tenue sur sa chaise, comme s'il était toujours prêt à assurer son service et attendait, même ici, la voix de son supérieur. En conséquence, cette tenue, qui au début déjà n'était pas neuve, perdit de sa propreté en dépit du soin qu'en prenaient la mère et la fille, et Gregor contemplait souvent des soirs durant cet uniforme constellé de taches, mais brillant de ses boutons dorés toujours astiqués, dans lequel le vieil homme dormait fort inconfortablement et pourtant tranquillement.

Dès que la pendule sonnait dix heures, la mère s'efforçait de réveiller le père en lui parlant doucement, puis de le persuader d'aller se coucher, car cette façon de dormir n'en était pas



une et, devant prendre son service à six heures, le père avait absolument besoin de vrai sommeil. Mais avec l'entêtement qui s'était emparé de lui depuis qu'il était employé, il s'obstinait régulièrement à rester encore plus longtemps à la table, quoiqu'il s'endormît immanquablement, et ce n'est qu'à grand-peine qu'on pouvait l'amener ensuite à troquer sa chaise contre son lit. La mère et la sœur pouvaient bien l'assaillir de petites exhortations, il secouait lentement la tête des quarts d'heure durant, gardait les yeux fermés et ne se levait pas. La mère le tirait par la manche, lui disait des mots doux à l'oreille, la sœur lâchait son travail pour aider sa mère, mais ça ne prenait pas. Le père ne faisait que s'affaïsser encore davantage sur sa chaise. Ce n'est que quand les femmes l'empoignaient sous les bras qu'il ouvrait les yeux, regardait tour à tour la mère et la fille, et disait habituellement : « Voilà ma vie ! Voilà le repos de mes vieux jours ! » S'appuyant alors sur les deux femmes, il se levait, en en faisant toute une histoire, comme si c'était à lui que sa masse pesait le plus, se laissait conduire jusqu'à la porte, faisait alors signe aux femmes de le

laisser, puis continuait tout seul, tandis qu'elles s'empressaient de lâcher, qui sa couture, qui son porte-plume, pour courir derrière lui et continuer de l'aider.

Dans cette famille surmenée et exténuée, qui avait le temps de s'occuper de Gregor plus qu'il n'était strictement nécessaire ? Le train de maison fut réduit de plus en plus ; la petite bonne fut finalement congédiée ; une gigantesque femme de ménage, toute en os, avec des cheveux blancs qui lui flottaient tout autour de la tête, vint matin et soir pour exécuter les gros travaux ; tout le reste était fait par la mère, en plus de toute sa couture. On en vint même à vendre divers bijoux de famille qu'autrefois la mère et la sœur portaient avec ravissement à l'occasion de soirées et de fêtes : Gregor l'apprit un soir en les entendant tous débattre des prix qu'on en avait retirés. Mais le grand sujet de récrimination, c'était toujours que cet appartement était trop grand dans l'état actuel des choses, mais qu'on ne pouvait pas en changer car on ne pouvait imaginer comment déménager Gregor. Mais l'intéressé se rendait bien compte que ce qui

empêchait un déménagement, ce n'était pas seulement qu'on prît en compte sa présence, car enfin l'on aurait pu aisément le transporter dans une caisse appropriée percée de quelques trous d'aération ; ce qui retenait surtout sa famille de changer de logement, c'était bien plutôt qu'elle n'avait plus le moindre espoir et estimait être victime d'un malheur sans égal dans tout le cercle de leurs parents et de leurs connaissances. Tout ce que le monde exige de gens pauvres, ils s'en acquittaient jusqu'au bout, le père allait chercher leur déjeuner aux petits employés de la banque, la mère s'immolait pour le linge de personnes inconnues, la sœur courait de-ci de-là derrière son comptoir au gré des clients qui la commandaient, et les forces de la famille suffisaient tout juste à cela, pas davantage. Et la blessure dans le dos de Gregor recommençait à lui faire mal comme au premier jour quand sa mère et sa sœur ayant mis le père au lit, revenaient et laissaient en plan leur travail, se serraient l'une contre l'autre et déjà s'asseyaient joue contre joue ; et quand alors sa mère, montrant la chambre de Gregor disait « Ferme donc cette porte, Grete », et quand

ensuite Gregor se retrouvait dans l'obscurité, tandis qu'à côté les deux femmes mêlaient leurs larmes ou, pire encore, regardaient fixement la table sans pleurer.

Gregor passait les nuits et les journées presque sans dormir. Quelquefois il songeait qu'à la prochaine ouverture de la porte il allait reprendre en main les affaires de la famille, tout comme naguère ; dans ses pensées surgissaient à nouveau, après bien longtemps, son patron et le fondé de pouvoir, les commis et les petits apprentis, le portier qui était tellement stupide, deux ou trois amis travaillant dans d'autres maisons, une femme de chambre d'un hôtel de province, souvenir fugitif et charmant, la caissière d'une chapellerie à qui il avait fait une cour sérieuse, mais trop lente... Tous ces gens apparaissaient, entremêlés d'inconnus ou de gens déjà oubliés, mais au lieu d'apporter une aide à sa famille et à lui-même, ils étaient aussi inaccessibles les uns que les autres, et il était content de les voir disparaître. D'autres fois, il n'était pas du tout d'humeur à se soucier de sa famille, il n'éprouvait que fureur qu'on s'occupât

si mal de lui et, quoique incapable d'imaginer ce qu'il aurait eu envie de manger, il n'en forgeait pas moins des plans pour parvenir jusqu'à l'office et y prendre ce qui malgré tout lui revenait, même s'il n'avait pas faim. Sans plus réfléchir à ce qui aurait pu faire plaisir à Gregor, sa sœur poussait du pied dans sa chambre, en vitesse, avant de partir travailler le matin et l'après-midi, un plat quelconque que le soir, sans se soucier si Gregor y avait éventuellement goûté ou si comme c'était le cas le plus fréquent – il n'y avait pas touché, elle enlevait d'un coup de balai. Le ménage de la chambre, dont désormais elle s'occupait toujours le soir, n'aurait guère pu être fait plus vite. Des traînées de crasse s'épalaient sur les murs, de petits amas de poussière et d'ordure entremêlées gisaient çà et là sur le sol. Dans les premiers temps, Gregor se postait, à l'arrivée de sa sœur dans tel ou tel coin précis, afin de lui exprimer une sorte de reproche par la façon dont il se plaçait. Mais sans doute aurait-il pu y rester des semaines sans que sa sœur s'améliorât pour autant ; car enfin elle voyait la saleté tout aussi bien que lui, simplement elle

avait décidé de la laisser. Avec cela, c'est avec une susceptibilité toute nouvelle qu'elle veillait à ce que le ménage dans la chambre de Gregor lui demeurât réservé, et ce genre de susceptibilité avait gagné toute la famille. Un jour, la mère de Gregor avait soumis sa chambre à un nettoyage en grand qui avait nécessité l'emploi de plusieurs seaux d'eau – à vrai dire, toute cette humidité offusqua Gregor aussi, qui s'étalait sur le canapé, immobile et renfrogné –, mais elle en fut bien punie. Car, le soir, à peine la sœur eut-elle remarqué le changement intervenu dans la chambre que, complètement ulcérée, elle revint en courant dans la salle de séjour et, ignorant le geste d'adjuration de sa mère, piqua une crise de larmes que ses parents – le père ayant naturellement sursauté sur sa chaise – commencèrent par regarder avec stupeur et désarroi ; jusqu'au moment où, à leur tour, ils se mirent en branle ; le père faisant, côté cour, des reproches à la mère pour n'avoir pas laissé à la sœur le soin du ménage dans la chambre de Gregor, tandis que, côté jardin, il criait à la sœur que jamais plus elle n'aurait le droit de faire

ladite chambre ; pendant que la mère tentait d'entraîner vers la chambre à coucher le père surexcité qui ne se connaissait plus ; que la sœur, secouée de sanglots, maltraitait la table avec ses petits poings ; et que Gregor sifflait comme un serpent, furieux que personne n'eût l'idée de fermer la porte et de lui épargner ce spectacle et ce vacarme.

Mais même si, exténuée par son travail professionnel, la sœur s'était fatiguée de prendre soin de Gregor comme naguère, sa mère n'aurait pas eu besoin pour autant de prendre sa relève et il n'y aurait pas eu de raison que Gregor fût négligé. Car il y avait maintenant la femme de ménage. Cette veuve âgée, qui sans doute, au cours de sa longue vie, avait dû à sa forte charpente osseuse de surmonter les plus rudes épreuves, n'avait pas vraiment de répugnance pour Gregor. Sans être le moins du monde curieuse, elle avait un jour ouvert par hasard la porte de sa chambre et, à la vue de Gregor tout surpris, qui s'était mis à courir en tous sens bien que personne ne le poursuivît, elle était restée plantée, les mains jointes sur le ventre, l'air

étonné. Dès lors, elle ne manqua jamais, matin et soir, d'entrouvrir un instant la porte et de jeter un coup d'œil sur Gregor. Au début, elle l'appelait même en lui parlant d'une façon qu'elle estimait sans doute gentille, lui disant par exemple : « Viens un peu ici, vieux cafard ! » ou : « Voyez-moi ce vieux cafard ! » Ainsi interpellé, Gregor restait de marbre et ne bougeait pas, comme si la porte n'avait pas été ouverte. Au lieu de laisser cette femme de ménage le déranger pour rien au gré de son caprice, on aurait mieux fait de lui commander de faire sa chambre tous les jours ! Un matin, de bonne heure – une pluie violente frappait les vitres, peut-être déjà un signe du printemps qui arrivait –, Gregor fut à ce point irrité d'entendre la femme de ménage recommencer sur le même ton qu'il fit mine de s'avancer sur elle pour l'attaquer, encore que d'une démarche lente et chancelante. Mais elle, au lieu de prendre peur, se contenta de brandir bien haut une chaise qui se trouvait près de la porte et resta là, la bouche ouverte, avec l'intention évidente de ne la refermer qu'une fois que la chaise se serait abattue sur le dos de

Gregor. « Alors, ça s'arrête là ? » dit-elle quand Gregor fit demi-tour, et elle reposa calmement la chaise dans son coin.

Gregor ne mangeait à présent presque plus rien. C'est tout juste si, passant par hasard près du repas préparé, il en prenait par jeu une bouchée, la gardait dans sa bouche pendant des heures, puis généralement la recrachait. Il commença par penser que c'était la tristesse provoquée par l'état de sa chambre qui le dégoûtait de manger, mais justement il se fit très vite aux modifications subies par la pièce. On avait pris l'habitude, quand des choses ne trouvaient pas leur place ailleurs, de s'en débarrasser en les mettant dans sa chambre, et il y avait maintenant beaucoup de choses qui se trouvaient dans ce cas, vu qu'on avait loué une pièce de l'appartement à trois sous-locataires. Ces messieurs austères – tous trois portaient la barbe, comme Gregor le constata un jour par une porte entrouverte – étaient très pointilleux sur le chapitre de l'ordre, non seulement dans leur chambre, mais dans toute la maison, puisque enfin ils y logeaient, et en particulier dans la

cuisine. Ils ne supportaient pas la pagaille, et encore moins la saleté. De plus, ils avaient apporté presque tout ce qu'il leur fallait. C'est pourquoi beaucoup de choses étaient devenues superflues et, bien qu'elles ne fussent pas vendables, on ne voulait pas non plus les jeter. Elles se retrouvèrent toutes dans la chambre de Gregor. De même, la poubelle aux cendres et, en provenance de la cuisine, celle des détritits. Tout ce qui n'avait pas son utilité sur le moment, la femme de ménage, toujours extrêmement pressée, le balançait tout simplement dans la chambre de Gregor ; heureusement, Gregor ne voyait le plus souvent que l'objet en question et la main qui le tenait. La femme de ménage avait peut-être l'intention, à terme et à l'occasion, de revenir chercher ces objets ou bien de les jeter tous à la fois, mais de fait ils gisaient à l'endroit où ils avaient d'abord été lancés et ils y restaient, sauf quand Gregor se faufilait à travers ce fatras et le faisait bouger, par nécessité d'abord, parce que sinon il n'avait pas de place pour évoluer, et ensuite de plus en plus par plaisir, bien qu'au terme de telles pérégrinations il fût fatigué et

triste à mourir, et ne bougeât plus pendant des heures.

Comme parfois les sous-locataires prenaient aussi leur dîner à la maison, dans la salle de séjour, la porte de celle-ci restait parfois fermée ; mais Gregor s'y résignait sans peine, car bien des soirs où elle avait été ouverte il n'en avait pas profité, il était au contraire resté tapi, sans que sa famille s'en aperçût, dans le coin le plus sombre de sa chambre. Mais, un jour, la femme de ménage avait laissé cette porte entrouverte, et celle-ci le resta même quand ces messieurs rentrèrent le soir et qu'on alluma la lumière. Ils s'assirent en bout de table, aux places jadis occupées par Gregor, son père et sa mère, déployèrent leurs serviettes et saisirent fourchette et couteau. Aussitôt, la mère apparut sur le seuil, portant un plat de viande, et sur ses talons la sœur, avec un plat surchargé de pommes de terre. Ces mets étaient tout fumants d'une épaisse vapeur. Les messieurs se penchèrent sur les plats qu'on posait devant eux, comme pour les examiner avant d'en manger, et de fait celui du milieu, qui semblait être une autorité aux yeux

des deux autres, coupa en deux, dans le plat, un morceau de viande, manifestement pour s'assurer s'il était assez bien cuit et si peut-être il ne fallait pas le renvoyer à la cuisine. Il fut satisfait, et la mère et la sœur qui l'avaient observé avec anxiété, eurent un sourire de soulagement.

La famille elle-même mangeait à la cuisine. Néanmoins, avant de s'y rendre, le père entra dans la salle de séjour et fit le tour de la table en restant courbé, la casquette à la main. Les messieurs se levèrent, tous autant qu'ils étaient, et marmottèrent quelque chose dans leurs barbes. Une fois seuls, ils mangèrent dans un silence presque parfait. Gregor trouva singulier que, parmi les divers bruits du repas, on distinguât régulièrement celui des dents qui mâchaient, comme s'il s'était agi de montrer à Gregor qu'il faut des dents pour manger et qu'on ne saurait arriver à rien avec des mâchoires sans dents, si belles soient ces mâchoires. « J'ai pourtant de l'appétit, se disait Gregor soucieux, mais pas pour ces choses. Comme ces sous-locataires se nourrissent, et moi je dépéris ! »

Ce soir-là précisément – Gregor ne se souvenait pas d'avoir entendu le violon pendant toute cette période – le son de l'instrument retentit dans la cuisine. Les messieurs avaient déjà fini de dîner, celui du milieu avait tiré de sa poche un journal et en avait donné une feuille à chacun des deux autres, et tous trois lisaient, bien adossés, et fumaient. Lorsque le violon se mit à jouer, ils dressèrent l'oreille, se levèrent et, sur la pointe des pieds, gagnèrent la porte de l'antichambre, où ils restèrent debout, serrés l'un contre l'autre. On avait dû les entendre depuis la cuisine, car le père cria : « Cette musique importune peut-être ces messieurs ? Elle peut cesser immédiatement. – Au contraire, dit le monsieur du milieu, est-ce que la demoiselle ne veut pas venir nous rejoindre et jouer dans cette pièce, où c'est tout de même bien plus confortable et sympathique ? – Mais certainement », dit le père comme si c'était lui le violoniste. Les messieurs réintégrèrent la pièce et attendirent. On vit bientôt arriver le père avec le pupitre, la mère avec la partition et la sœur avec son violon. La sœur s'apprêta calmement à

jouer ; ses parents, qui n'avaient jamais loué de chambre auparavant et poussaient donc trop loin la courtoisie envers leurs locataires, n'osèrent pas s'asseoir sur leurs propres chaises ; le père s'accota à la porte, la main droite glissée entre deux boutons de sa veste d'uniforme, qu'il avait refermée ; quant à la mère, l'un des messieurs lui offrit une chaise et, comme elle la laissa là où il l'avait par hasard placée, elle se retrouva assise à l'écart, dans un coin.

La sœur se mit à jouer ; le père et la mère suivaient attentivement, chacun de son côté, les mouvements de ses mains. Gregor, attiré par la musique, s'était risqué à s'avancer un peu et avait déjà la tête dans la salle de séjour. Il ne s'étonnait guère d'avoir si peu d'égards pour les autres, ces derniers temps ; naguère, ces égards avaient fait sa fierté. Et pourtant il aurait eu tout lieu de se cacher, surtout maintenant, car du fait de la poussière qu'il y avait partout dans sa chambre et qui volait au moindre mouvement, il était couvert de poussière lui aussi ; sur son dos et ses flancs, il traînait avec lui des fils, des cheveux, des débris alimentaires ; il était bien trop indifférent à tout

pour se mettre sur le dos et se frotter au tapis, comme il le faisait auparavant plusieurs fois par jour. Et en dépit de l'état où il était, il n'éprouva aucune gêne à s'engager un peu sur le parquet immaculé de la salle de séjour.

Du reste, personne ne se souciait de lui. La famille était toute occupée par le violon ; les sous-locataires, en revanche, qui avaient commencé par se planter, les mains dans les poches de leur pantalon, beaucoup trop près du pupitre de la sœur, au point de tous pouvoir suivre la partition, ce qui ne pouvait assurément que gêner l'exécutante, se retirèrent bientôt du côté de la fenêtre en devisant à mi-voix, têtes penchées, et restèrent là-bas, observés par le père avec inquiétude. On avait vraiment l'impression un peu trop nette qu'ils avaient espéré entendre bien jouer, ou agréablement, et qu'ils étaient déçus, qu'ils avaient assez de tout ce numéro et que c'était par pure courtoisie qu'ils laissaient encore troubler leur tranquillité. En particulier, la façon qu'ils avaient tous de rejeter la fumée de leur cigare vers le haut, par le nez et par la bouche, démontrait une extrême nervosité. Et

pourtant, la sœur de Gregor jouait si bien ! Son visage était incliné sur le côté, ses regards suivaient la portée en la scrutant d'un air triste. Gregor avança encore un peu, tenant la tête au ras du sol afin de croiser éventuellement le regard de sa sœur. Était-il une bête, pour être à ce point ému par la musique ? Il avait le sentiment d'apercevoir le chemin conduisant à la nourriture inconnue dont il avait le désir. Il était résolu à s'avancer jusqu'à sa sœur, à tirer sur sa jupe et à lui suggérer par là de bien vouloir venir dans sa chambre avec son violon, car personne ici ne méritait qu'elle jouât comme lui entendait le mériter. Il ne la laisserait plus sortir de sa chambre, du moins tant qu'il vivrait ; son apparence effrayante le servirait, pour la première fois ; il serait en même temps à toutes les portes de sa chambre, crachant comme un chat à la figure des agresseurs ; mais il ne faudrait pas que sa sœur restât par contrainte, elle demeurerait de son plein gré auprès de lui ; elle serait assise à ses côtés sur le canapé, elle inclinerait vers lui son oreille, et alors il lui confierait avoir eu la ferme intention de l'envoyer au conservatoire, il lui



dirait que, si le malheur ne s'était pas produit entre-temps, il l'aurait annoncé à tous au Noël dernier – Noël était bien déjà passé, n'est-ce pas ? – en ignorant toutes les objections. Après cette déclaration, sa sœur attendrie fondrait en larmes, et Gregor se hisserait jusqu'à son épaule et l'embrasserait dans le cou, lequel, depuis qu'elle travaillait au magasin, elle portait dégagé, sans ruban ni col.

« Monsieur Samsa ! » lança au père le monsieur du milieu en montrant du doigt, sans un mot de plus, Gregor qui progressait lentement. Le violon se tut, le monsieur hocha d'abord la tête en adressant un sourire à ses amis, puis se tourna de nouveau vers Gregor. Au lieu de chasser celui-ci, son père parut juger plus nécessaire de commencer par apaiser les sous-locataires, bien que ceux-ci ne parussent nullement bouleversés et que Gregor semblât les amuser plus que le violon. Il se précipita vers eux et, les bras écartés, chercha à les refouler vers leur chambre, et en même temps à les empêcher de regarder Gregor. Ils commencèrent effectivement à se fâcher quelque peu, sans qu'on sût trop bien si c'était à

propos du comportement du père ou parce qu'ils découvraient maintenant qu'ils avaient eu, sans le savoir, un voisin de chambre comme Gregor. Ils exigeaient du père des explications, levaient les bras à leur tour, tiraient nerveusement sur leurs barbes et ne reculaient que lentement en direction de leur chambre. Entre-temps, la sœur avait surmonté l'hébétude où elle avait été plongée après la brusque interruption de sa musique et, après un moment pendant lequel elle avait tenu l'instrument et l'archet au bout de ses mains molles en continuant de regarder la partition comme si elle jouait encore, elle s'était ressaisie d'un coup, avait posé le violon sur les genoux de sa mère, laquelle était toujours sur sa chaise et respirait à grand-peine en haletant laborieusement, et avait filé dans la pièce voisine, dont les messieurs approchaient déjà plus rapidement sous les injonctions du père. Sous les mains expertes de Grete, on y vit alors voler en l'air les couvertures et les oreillers des lits, qui trouvaient leur bonne ordonnance. Avant même que les messieurs eussent atteint la chambre, elle avait fini leur couverture et s'éclipsait. Le père

semblait à ce point repris par son entêtement qu'il en oubliait tout le respect qu'il devait malgré tout à ses pensionnaires. Il ne faisait que les presser, les pressait encore, jusqu'au moment où, déjà sur le seuil de la chambre, le monsieur du milieu tapa du pied avec un bruit de tonnerre, stoppant ainsi le père. « Je déclare », dit-il en levant la main et en cherchant des yeux aussi la mère et la sœur « qu'étant donné les conditions révoltantes qui règnent dans cet appartement et cette famille », et en disant cela il cracha résolument sur le sol, « je vous donne mon congé séance tenante. Il va de soi que même pour les jours où j'ai logé ici, je ne vous verserai pas un sou ; en revanche, je n'exclus pas de faire valoir à votre encontre des droits, facilement démontrables – croyez-moi –, à dédommagement. » Il se tut et regarda droit devant lui, comme s'il attendait quelque chose. Effectivement, ses deux amis déclarèrent sans plus tarder : « Nous aussi, nous donnons congé séance tenante. » Là-dessus, il empoigna le bec-de-cane et referma la porte avec fracas.

Le père tituba jusqu'à sa chaise en tâtonnant, et s'y laissa tomber ; on aurait pu croire qu'il

prenait ses aises pour l'un de ses habituels petits sommes d'après-dîner, mais le violent hochement de sa tête branlante montrait qu'il ne dormait nullement. Pendant tout ce temps, Gregor s'était tenu coi à l'endroit même où les messieurs l'avaient surpris. La déception de voir son plan échouer, mais peut-être aussi la faiblesse résultant de son jeûne prolongé le rendait incapable de se mouvoir. Il craignait avec une quasi-certitude que d'un instant à l'autre un effondrement général lui retombât dessus, et il attendait. Même le violon ne le fit pas bouger qui, échappant aux doigts tremblants de la mère, tomba de ses genoux par terre en résonnant très fort.

« Mes chers parents », dit la sœur en abattant sa main sur la table en guise d'entrée en matière, « cela ne peut plus durer. Peut-être ne vous rendez-vous pas à l'évidence ; moi, si. Je ne veux pas, face à ce monstrueux animal, prononcer le nom de mon frère, et je dis donc seulement : nous devons tenter de nous en débarrasser. Nous avons tenté tout ce qui était humainement possible pour prendre soin de lui et le supporter avec patience ;

je crois que personne ne peut nous faire le moindre reproche. »

« Elle a mille fois raison », dit le père à part lui. La mère, qui n'arrivait toujours pas à reprendre son souffle, porta la main à sa bouche et, les yeux hagards, fit entendre une toux caverneuse.

La sœur courut vers elle et lui prit le front. Ses paroles semblaient avoir éclairci les idées de son père, il s'était redressé sur sa chaise, jouait avec sa casquette d'uniforme entre les assiettes qui restaient encore sur la table après le dîner des locataires, et regardait de temps à autre vers l'impassible Gregor.

« Nous devons tenter de nous en débarrasser », dit la sœur, cette fois à l'adresse de son père seulement, car sa mère dans sa toux n'entendait rien, « il finira par vous tuer tous les deux, je vois cela venir. Quand on doit déjà travailler aussi dur que nous tous, on ne peut pas en plus supporter chez soi ce supplice perpétuel. Je n'en peux plus, moi non plus. » Et elle se mit à pleurer si fort que ses larmes coulèrent sur le

visage de sa mère, où elle les essuyait d'un mouvement machinal de la main.

« Mais, mon petit », dit le père avec compassion et une visible compréhension, « que veux-tu que nous fassions ? »

La sœur se contenta de hausser les épaules pour manifester le désarroi qui s'était emparé d'elle tandis qu'elle pleurait, contrairement à son assurance de tout à l'heure.

« S'il nous comprenait », dit le père, à demi comme une question ; du fond de ses pleurs, la sœur agita violemment la main pour signifier qu'il ne fallait pas y penser.

« S'il nous comprenait », répéta le père en fermant les yeux pour enregistrer la conviction de sa fille que c'était impossible, « alors un accord serait peut-être possible avec lui. Mais dans ces conditions...

– Il faut qu'il disparaisse, s'écria la sœur, c'est le seul moyen, père. Il faut juste essayer de te débarrasser de l'idée que c'est Gregor. Nous l'avons cru tellement longtemps, et c'est bien là

qu'est notre véritable malheur. Mais comment est-ce que ça pourrait être Gregor ? Si c'était lui, il aurait depuis longtemps compris qu'à l'évidence des êtres humains ne sauraient vivre en compagnie d'une telle bête, et il serait parti de son plein gré. Dès lors, nous n'aurions pas de frère, mais nous pourrions continuer à vivre et pourrions honorer son souvenir. Mais, là, cette bête nous persécute, chasse les locataires, entend manifestement occuper tout l'appartement et nous faire coucher dans la rue. Mais regarde, papa, cria-t-elle brusquement, le voilà qui recommence ! » Et, avec un effroi tout à fait incompréhensible pour Gregor, elle abandonna même sa mère en se rejetant littéralement loin de sa chaise, comme si elle aimait mieux sacrifier sa mère que de rester à proximité de Gregor, et elle courut se réfugier derrière son père, lequel, uniquement troublé par son comportement à elle, se dressa aussi et tendit à demi les bras devant elle comme pour la protéger.

Mais Gregor ne songeait nullement à faire peur à qui que ce fût, et surtout pas à sa sœur. Il avait simplement entrepris de se retourner pour

regagner sa chambre, et il est vrai que cela faisait un drôle d'effet, obligé qu'il était par son état peu brillant, dans les manœuvres délicates, de s'aider de sa tête, qu'il dressait et cognait sur le sol alternativement. Il s'interrompit et regarda alentour. Ses bonnes intentions paraissaient avoir été comprises ; ce n'avait été qu'une frayeur passagère. À présent tout le monde le regardait en silence et d'un air triste. La mère était renversée sur sa chaise, les jambes tendues et jointes, ses yeux se fermaient presque d'épuisement ; le père et la sœur étaient assis côte à côte, la sœur tenait le père par le cou.

« Je vais peut-être enfin avoir le droit de me retourner », songea Gregor en se remettant au travail. Dans son effort, il ne pouvait s'empêcher de souffler bruyamment, et il dut même à plusieurs reprises s'arrêter pour se reposer. Au demeurant, personne ne le pressait, on le laissa faire entièrement à sa guise. Lorsqu'il eut accompli son demi-tour, il entama aussitôt son trajet de retour en ligne droite. Il s'étonna de la grande distance qui le séparait de sa chambre et il ne put concevoir qu'il ait pu, un moment avant,

faible comme il l'était, parcourir le même chemin presque sans s'en rendre compte. Uniquement et constamment soucieux de ramper vite, c'est à peine s'il nota que nulle parole, nulle exclamation de sa famille ne venait le troubler. C'est seulement une fois sur le seuil de sa chambre qu'il tourna la tête – pas complètement, car il sentait son cou devenir raide – et put tout de même encore voir que derrière lui rien n'avait changé ; simplement, sa sœur s'était levée. Son dernier regard effleura sa mère, qui maintenant s'était endormie tout à fait.

À peine fut-il à l'intérieur de sa chambre que la porte en fut précipitamment claquée et fermée à double tour. Ce bruit inopiné derrière lui fit une telle peur à Gregor que ses petites pattes cédèrent sous lui. C'était sa sœur qui s'était ainsi précipitée. Elle s'était tenue debout à l'avance et avait attendu, puis elle avait bondi sur la pointe des pieds, Gregor ne l'avait pas du tout entendu venir, et tout en tournant la clé dans la serrure elle lança à ses parents un « Enfin ! »

« Et maintenant ? » se demanda Gregor en

regardant autour de lui dans l'obscurité. Il découvrit bientôt qu'à présent il ne pouvait plus bouger du tout. Il n'en fut pas surpris ; c'était bien plutôt d'avoir pu jusque-là se propulser effectivement sur ces petites pattes grêles qui lui paraissait peu naturel. Au demeurant, il éprouvait un relatif bien-être. Il avait certes des douleurs dans tout le corps, mais il avait l'impression qu'elles devenaient peu à peu de plus en plus faibles, et qu'elles finiraient par passer tout à fait. La pomme pourrie dans son dos et la région enflammée tout autour, sous leur couche de poussière molle, ne se sentaient déjà plus guère. Il repensa à sa famille avec attendrissement et amour. L'idée qu'il devait disparaître était encore plus ancrée, si c'était possible, chez lui que chez sa sœur. Il demeura dans cet état de songerie creuse et paisible jusqu'au moment où trois heures du matin sonnèrent au clocher. Il vit encore la clarté qui commençait de se répandre devant la fenêtre, au-dehors. Puis, malgré lui, sa tête retomba tout à fait, et ses narines laissèrent s'échapper faiblement son dernier souffle.

Quand, de bon matin, la femme de ménage

arriva – à force d'énergie et de diligence, quoiqu'on l'eût souvent priée de s'en abstenir, elle faisait claquer si fort toutes les portes que, dans tout l'appartement, il n'était plus possible de dormir tranquille dès qu'elle était là –, et qu'elle fit à Gregor sa brève visite habituelle, elle ne lui trouva tout d'abord rien de particulier. Elle pensa que c'était exprès qu'il restait ainsi sans bouger, et qu'il faisait la tête ; elle était convaincue qu'il était fort intelligent. Comme il se trouvait qu'elle tenait à la main le grand balai, elle s'en servit pour essayer de chatouiller Gregor depuis la porte. Comme cela ne donnait rien non plus, elle en fut agacée et lui donna une petite bourrade, et ce n'est que quand elle l'eut poussé et déplacé sans rencontrer de résistance qu'elle commença à tiquer. Ayant bientôt vu de quoi il retournait, elle ouvrit de grands yeux, siffla entre ses dents, mais sans plus tarder alla ouvrir d'un grand coup la porte de la chambre à coucher et cria dans l'obscurité, d'une voix forte : « Venez un peu voir ça, il est crevé ; il est là-bas par terre, tout ce qu'il y a de plus crevé ! »

Le couple Samsa était assis bien droit dans son

lit et avait du mal à surmonter la frayeur que lui avait causée la femme de ménage, avant même de saisir la nouvelle annoncée. Ensuite, M. et Mme Samsa, chacun de son côté, sortirent du lit, M. Samsa se jeta la couverture sur les épaules, Mme Samsa apparut en simple chemise de nuit ; c'est dans cette tenue qu'ils entrèrent chez Gregor. Pendant ce temps s'était aussi ouverte la porte de la salle de séjour, où Grete dormait depuis l'installation des sous-locataires ; elle était habillée de pied en cap, comme si elle n'avait pas dormi, la pâleur de son visage semblait le confirmer. « Mort ? » dit Mme Samsa en levant vers la femme de ménage un regard interrogateur, bien qu'elle pût s'en assurer elle-même, et même le voir sans avoir besoin de s'en assurer. « Je pense bien », dit la femme de ménage, et pour bien le montrer elle poussa encore le cadavre de Gregor d'un grand coup de balai sur le côté. Mme Samsa eut un mouvement pour retenir le balai, mais elle n'en fit rien. « Eh bien, dit M. Samsa, nous pouvons maintenant rendre grâce à Dieu. » Il se signa, et les trois femmes suivirent son exemple. Grete, qui ne quittait pas des yeux le

cadavre, dit : « Voyez comme il était maigre. Cela faisait d'ailleurs bien longtemps qu'il ne mangeait rien. Les plats repartaient tels qu'ils étaient arrivés. » De fait, le corps de Gregor était complètement plat et sec, on ne s'en rendait bien compte que maintenant, parce qu'il n'était plus rehaussé par les petites pattes et que rien d'autre ne détournait le regard.

« Grete, viens donc un moment dans notre chambre », dit Mme Samsa avec un sourire mélancolique, et Grete, non sans se retourner encore vers le cadavre, suivit ses parents dans la chambre à coucher. La femme de ménage referma la porte et ouvrit en grand la fenêtre. Bien qu'il fût tôt dans la matinée, l'air frais était déjà mêlé d'un peu de tiédeur. C'est qu'on était déjà fin mars.

Les trois sous-locataires sortirent de leur chambre et, d'un air étonné, cherchèrent des yeux leur petit déjeuner ; on les avait oubliés. « Où est le déjeuner ? » demanda d'un ton rogue à la femme de ménage celui des messieurs qui était toujours au milieu. Mais elle mit le doigt sur ses

lèvres et, sans dire mot, invita par des signes pressants ces messieurs à pénétrer dans la chambre de Gregor. Ils y allèrent et, les mains dans les poches de leurs vestons quelque peu élimés, firent cercle autour du cadavre de Gregor, dans la pièce maintenant tout à fait claire.

Alors, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et M. Samsa fit son apparition, en tenue, avec sa femme à un bras et sa fille à l'autre. On voyait que tous trois avaient pleuré ; Grete appuyait par instants son visage contre le bras de son père.

« Quittez immédiatement mon appartement », dit M. Samsa en montrant la porte, sans pourtant lâcher les deux femmes. « Qu'est-ce que ça signifie ? » dit le monsieur du milieu, un peu décontenancé, et il eut un sourire doux. Les deux autres avaient les mains croisées derrière le dos et ne cessaient de les frotter l'une contre l'autre, comme s'ils se régalaient d'avance d'une grande altercation, mais qui ne pouvait que tourner à leur avantage. « Cela signifie exactement ce que je viens de dire », répondit M.

Samsa et, son escorte féminine et lui restant sur un seul rang, il marcha vers le monsieur.

Celui-ci commença par rester là sans rien dire en regardant à terre, comme si dans sa tête les choses se remettaient dans un autre ordre. « Eh bien, donc, nous partons », dit-il ensuite en relevant les yeux vers M. Samsa, comme si, dans un brusque accès d'humilité, il quêtait derechef son approbation même pour cette décision-là. M. Samsa se contenta d'opiner plusieurs fois brièvement de la tête, en ouvrant grands les yeux. Sur quoi, effectivement, le monsieur gagna aussitôt à grands pas l'antichambre ; ses deux amis, qui depuis déjà un petit moment avaient les mains tranquilles et l'oreille aux aguets, sautillèrent carrément sur ses talons, comme craignant que M. Samsa les précédât dans l'antichambre et compromît le contact entre leur chef et eux. Dans l'antichambre, ils prirent tous trois leur chapeau au portemanteau, tirèrent leur canne du porte-parapluies, s'inclinèrent en silence et quittèrent l'appartement. Animé d'une méfiance qui se révéla sans aucun fondement, M. Samsa s'avança sur le palier avec les deux

femmes ; penchés sur la rampe, ils regardèrent les trois messieurs descendre, lentement certes, mais sans s'arrêter, le long escalier, et les virent à chaque étage disparaître dans une certaine courbe de la cage pour en resurgir au bout de quelques instants ; plus ils descendaient, plus s'amenuisait l'intérêt que leur portait la famille Samsa ; et quand ils croisèrent un garçon boucher qui, portant fièrement son panier sur la tête, s'éleva rapidement bien au-dessus d'eux, M. Samsa ne tarda pas à s'écarter de la rampe avec les deux femmes, et ils rentrèrent tous dans leur appartement avec une sorte de soulagement.

Ils décidèrent de consacrer la journée au repos et à la promenade ; non seulement ils avaient mérité ce petit congé, mais ils en avaient même absolument besoin. Ils se mirent donc à la table et écrivirent trois lettres d'excuses, M. Samsa à sa direction, Mme Samsa à son bailleur d'ouvrage, et Grete à son chef du personnel. Pendant qu'ils écrivaient, la femme de ménage entra pour dire qu'elle s'en allait, car son travail de la matinée était achevé. Tous les trois se contentèrent d'abord d'opiner de la tête sans lever les yeux de



leurs lettres, mais comme la femme ne faisait toujours pas mine de se retirer, alors on se redressa d'un air agacé. « Eh bien ? » demanda M. Samsa. La femme de ménage était plantée sur le seuil et souriait comme si elle avait un grand bonheur à annoncer à la famille, mais qu'elle ne le ferait que si on la questionnait à fond. La petite plume d'autruche qui était plantée tout droit sur son chapeau et qui agaçait M. Samsa depuis qu'elle était à leur service, oscillait doucement dans tous les sens. « Mais qu'est-ce que vous voulez donc ? » demanda Mme Samsa, qui était encore celle pour qui la femme avait le plus de respect. « Ben... » répondit-elle, gênée pour parler tant elle affichait un grand sourire, « pour ce qui est de vous débarrasser de la chose d'à côté, ne vous faites pas de souci. C'est déjà réglé. » Mme Samsa et Grete se penchèrent sur leurs lettres comme si elles voulaient les continuer ; M. Samsa, voyant que la femme de ménage voulait maintenant se mettre à tout décrire par le menu, tendit la main pour couper court de la façon la plus ferme. Puisqu'elle n'avait pas le droit de raconter, elle se rappela

combien elle était pressée, lança sur un ton manifestement vexé « Bonjour tout le monde », fit un demi-tour furieux et quitta l'appartement dans d'épouvantables claquements de portes.

« Ce soir, je la mets à la porte », dit M. Samsa, mais sans obtenir de réponse ni de sa femme ni de sa fille, car la femme de ménage parut avoir à nouveau troublé la sérénité qu'elles avaient à peine recouvrée. Elles se levèrent, allèrent à la fenêtre, et y restèrent en se tenant enlacées. M. Samsa pivota sur sa chaise pour les suivre des yeux et les observa un petit moment en silence. Puis il lança : « Allons, venez un peu là. Finissez-en donc avec les vieilles histoires. Et puis occupez-vous aussi un peu de moi. » Les deux femmes s'exécutèrent aussitôt, coururent vers lui, lui firent des caresses et terminèrent rapidement leurs lettres.

Puis tous trois quittèrent de concert l'appartement, ce qui ne leur était plus arrivé depuis déjà des mois, et prirent le tramway pour aller prendre l'air à l'extérieur de la ville. Le wagon, où ils étaient seuls, était tout inondé par

le chaud soleil. Confortablement carrés sur leurs banquettes, ils évoquèrent les perspectives d'avenir et, à y regarder de plus près, il apparut qu'elles n'étaient pas tellement mauvaises, car les places qu'ils occupaient respectivement, et sur lesquelles ils ne s'étaient jamais en fait mutuellement demandés beaucoup de détails, étaient d'excellentes places et, en particulier, fort prometteuses. La principale amélioration immédiate de leur situation résulterait, d'une façon nécessaire et toute naturelle, d'un changement d'appartement ; ils allaient en louer un plus petit et meilleur marché mais mieux situé et généralement plus pratique que l'actuel, qui était encore un choix fait par Gregor. Tandis qu'ils devisaient ainsi, M. et Mme Samsa, à la vue de leur fille qui s'animait de plus en plus, songèrent presque simultanément que, ces derniers temps, en dépit des corvées et des tourments qui avaient fait pâlir ses joues, elle s'était épanouie et était devenue un beau brin de fille. Ils furent dès lors plus silencieux et, échangeant presque involontairement des regards entendus, songèrent qu'il allait être temps de lui

chercher aussi quelque brave garçon pour mari. Et ce fut pour eux comme la confirmation de ces rêves nouveaux et de ces bonnes intentions, lorsqu'en arrivant à destination ils virent leur fille se lever la première et étirer son jeune corps.

Nom : \_\_\_\_\_

Gr. : \_\_\_\_\_

# La Métamorphose

Cours de français  
5<sup>e</sup> secondaire

## Analyse littéraire et table ronde

Nom : \_\_\_\_\_

Gr. : \_\_\_\_\_



### QUESTION 1

Pourquoi est-il juste de dire que Gregor Samsa est infantilisé?  
Explique.



### QUESTION 2

Parle de la relation que Gregor a avec sa famille.  
Explique.



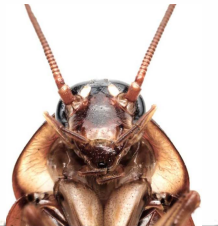
### QUESTION 3

Gregor a-t-il souhaité cette transformation?  
Explique.



### QUESTION 4

Est-il juste de penser que la **Métamorphose** en question est plutôt celle de la famille de Gregor?  
Explique.



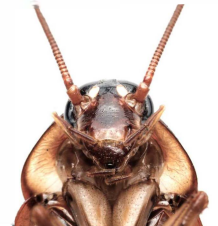
### QUESTION 5

En quoi cette oeuvre est-elle une critique sociale de l'époque?  
Explique.



### QUESTION 6

Quel parallèle peut-on établir entre L'oeuvre de Kafka et celle de Camus?  
Explique.



QUESTION 7

Explique les rapports de pouvoir entre les personnages.



QUESTION 8

La soeur de Gregor est-elle perverse ?  
Explique.



QUESTION 13

La famille de Gregor est hypocrite.  
Explique.



QUESTION 14

L'aliénation de Gregor est-elle dû à son aspect physique ou à sa condition sociale?  
Explique.



QUESTION 9

Les trois locataires, bousculent l'ordre familial.  
Explique.



QUESTION 10

La famille de Gregor a-t-elle commis un crime ou un sacrifice?  
Explique.



QUESTION 15

Quel rôle joue l'argent (\$\$\$) dans ce récit?  
Explique.



QUESTION 16

Gregor, est-il en amour avec sa soeur?  
Explique.



QUESTION 11

Quel pertinence a le changement physique « fantastique » de Gregor dans le récit ?  
Explique.



QUESTION 12

Est-il juste de dire que malgré son apparence, Gregor est plus humain que les membres de sa famille?  
Explique.



QUESTION 17

La description physique des locataires est significative.  
Explique.



QUESTION 18

La dernière phrase du roman.  
Explique.



# Albert Camus



# Portrait d'auteur

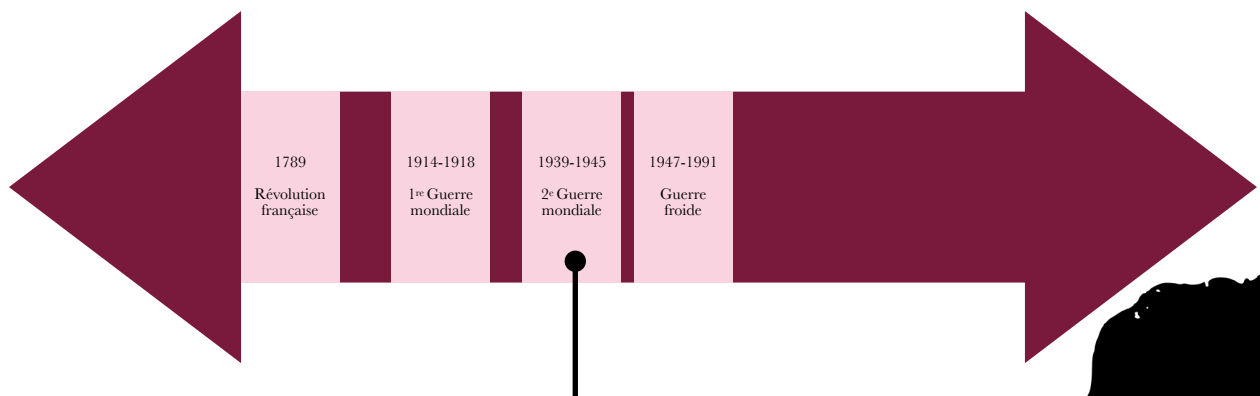
Né le 7 novembre 1913 à Mondovi en Algérie sur la côte orientale de parents pieds-noirs (Français originaires d'Algérie), Camus passe son enfance dans les quartiers pauvres et populaires. Il est mort accidentellement en voiture le 4 janvier 1960 à Villeblevin en France en compagnie de son éditeur et ami Michel Gallimard. Camus est un écrivain, philosophe, romancier, dramaturge, essayiste et nouvelliste français. Prix Nobel de littérature en 1957, il a marqué l'univers littéraire de l'époque en abordant des thèmes comme l'absurde et de la révolte.

**Parents** : Catherine Hélène Sintés, Lucien Auguste Camus

**Enfants** : Catherine Camus, Jean Camus

**Épouse** : Francine Faure (1940-1960), Simone Hie (1934-1940)

**Oeuvres** : La peste, L'étranger. Le mythe de Sisyphe, La chute, L'homme révolté, etc.



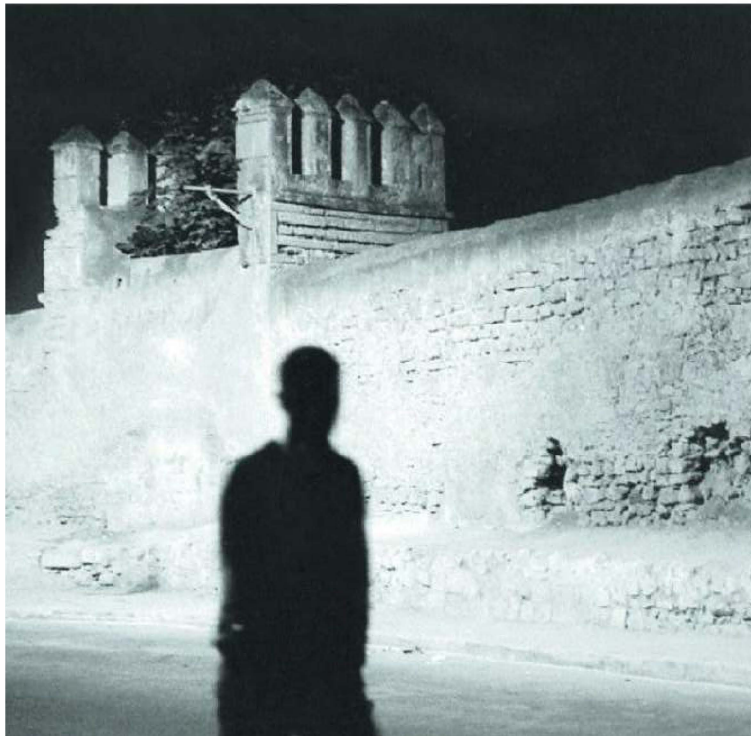
Roman  
L'étranger  
1942

# Albert Camus



# Albert Camus

## L'étranger



### REMARQUE :

Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

## PREMIÈRE PARTIE

### I

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et



quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'était un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « M<sup>me</sup> Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son seul soutien. » J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait, elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « Oui, monsieur le Directeur. » Il a ajouté : « Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et elle devait s'ennuyer avec vous. »

C'était vrai. Quand elle était à la maison, maman passait son temps à me suivre des yeux en silence. Dans les premiers jours où elle était à l'asile, elle pleurait souvent. Mais c'était à cause de l'habitude. Au bout de quelques mois, elle aurait pleuré si on l'avait retirée de l'asile. Toujours à cause de l'habitude. C'est un peu pour cela que dans la dernière année je n'y suis presque plus allé. Et aussi parce que cela me prenait mon dimanche – sans compter l'effort pour aller à l'autobus, prendre des tickets et faire deux heures de route.

Le directeur m'a encore parlé. Mais je ne l'écoutais presque plus. Puis il m'a dit : « Je suppose que vous voulez voir votre

mère. » Je me suis levé sans rien dire et il m'a précédé vers la porte. Dans l'escalier, il m'a expliqué : « Nous l'avons transportée dans notre petite morgue. Pour ne pas impressionner les autres. Chaque fois qu'un pensionnaire meurt, les autres sont nerveux pendant deux ou trois jours. Et ça rend le service difficile. » Nous avons traversé une cour où il y avait beaucoup de vieillards, bavardant par petits groupes. Ils se taisaient quand nous passions. Et derrière nous, les conversations reprenaient. On aurait dit d'un jacassement assourdi de perruches. À la porte d'un petit bâtiment, le directeur m'a quitté : « Je vous laisse, monsieur Meursault. Je suis à votre disposition dans mon bureau. En principe, l'enterrement est fixé à dix heures du matin. Nous avons pensé que vous pourriez ainsi veiller la disparue. Un dernier mot : votre mère a, paraît-il, exprimé souvent à ses compagnons le désir d'être enterrée religieusement. J'ai pris sur moi de faire le nécessaire. Mais je voulais vous en informer. » Je l'ai remercié. Maman, sans être athée, n'avait jamais pensé de son vivant à la religion.

Je suis entré. C'était une salle très claire, blanchie à la chaux et recouverte d'une verrière. Elle était meublée de chaises et de chevalets en forme de X. Deux d'entre eux, au centre, supportaient une bière recouverte de son couvercle. On voyait seulement des vis brillantes, à peine enfoncées, se détacher sur les planches passées au brou de noix. Près de la bière, il y avait une infirmière arabe en sarrau blanc, un foulard de couleur vive sur la tête.

À ce moment, le concierge est entré derrière mon dos. Il avait dû courir. Il a bégayé un peu : « On l'a couverte, mais je dois dévisser la bière pour que vous puissiez la voir. » Il s'approchait de la bière quand je l'ai arrêté. Il m'a dit : « Vous ne voulez pas ? » J'ai répondu : « Non. » Il s'est interrompu et j'étais gêné parce que je sentais que je n'aurais pas dû dire cela. Au bout d'un moment, il m'a regardé et il m'a demandé : « Pourquoi ? » mais sans reproche, comme s'il s'informait. J'ai

dit : « Je ne sais pas. » Alors, tortillant sa moustache blanche, il a déclaré sans me regarder : « Je comprends. » Il avait de beaux yeux, bleu clair, et un teint un peu rouge. Il m'a donné une chaise et lui-même s'est assis un peu en arrière de moi. La garde s'est levée et s'est dirigée vers la sortie. À ce moment, le concierge m'a dit : « C'est un chancre qu'elle a. » Comme je ne comprenais pas, j'ai regardé l'infirmière et j'ai vu qu'elle portait sous les yeux un bandeau qui faisait le tour de la tête. À la hauteur du nez, le bandeau était plat. On ne voyait que la blancheur du bandeau dans son visage.

Quand elle est partie, le concierge a parlé : « Je vais vous laisser seul. » Je ne sais pas quel geste j'ai fait, mais il est resté, debout derrière moi. Cette présence dans mon dos me gênait. La pièce était pleine d'une belle lumière de fin d'après-midi. Deux frelons bourdonnaient contre la verrière. Et je sentais le sommeil me gagner. J'ai dit au concierge, sans me retourner vers lui : « Il y a longtemps que vous êtes là ? » Immédiatement il a répondu : « Cinq ans » – comme s'il avait attendu depuis toujours ma demande.

Ensuite, il a beaucoup bavardé. On l'aurait bien étonné en lui disant qu'il finirait concierge à l'asile de Marengo. Il avait soixante-quatre ans et il était Parisien. À ce moment je l'ai interrompu : « Ah ! vous n'êtes pas d'ici ? » Puis je me suis souvenu qu'avant de me conduire chez le directeur, il m'avait parlé de maman. Il m'avait dit qu'il fallait l'enterrer très vite, parce que dans la plaine il faisait chaud, surtout dans ce pays. C'est alors qu'il m'avait appris qu'il avait vécu à Paris et qu'il avait du mal à l'oublier. À Paris, on reste avec le mort trois, quatre jours quelquefois. Ici on n'a pas le temps, on ne s'est pas fait à l'idée que déjà il faut courir derrière le corbillard. Sa femme lui avait dit alors : « Tais-toi, ce ne sont pas des choses à raconter à monsieur. » Le vieux avait rougi et s'était excusé. J'étais intervenu pour dire : « Mais non. Mais non. » Je trouvais ce qu'il racontait juste et intéressant.

Dans la petite morgue, il m'a appris qu'il était entré à l'asile comme indigent. Comme il se sentait valide, il s'était proposé pour cette place de concierge. Je lui ai fait remarquer qu'en somme il était un pensionnaire. Il m'a dit que non. J'avais déjà été frappé par la façon qu'il avait de dire : « ils », « les autres », et plus rarement « les vieux », en parlant des pensionnaires dont certains n'étaient pas plus âgés que lui. Mais naturellement, ce n'était pas la même chose. Lui était concierge, et, dans une certaine mesure, il avait des droits sur eux.

La garde est entrée à ce moment. Le soir était tombé brusquement. Très vite, la nuit s'était épaissie au-dessus de la verrière. Le concierge a tourné le commutateur et j'ai été aveuglé par l'éclaboussement soudain de la lumière. Il m'a invité à me rendre au réfectoire pour dîner. Mais je n'avais pas faim. Il m'a offert alors d'apporter une tasse de café au lait. Comme j'aime beaucoup le café au lait, j'ai accepté et il est revenu un moment après avec un plateau. J'ai bu. J'ai eu alors envie de fumer. Mais j'ai hésité parce que je ne savais pas si je pouvais le faire devant maman. J'ai réfléchi, cela n'avait aucune importance. J'ai offert une cigarette au concierge et nous avons fumé.

À un moment, il m'a dit : « Vous savez, les amis de madame votre mère vont venir la veiller aussi. C'est la coutume. Il faut que j'aille chercher des chaises et du café noir. » Je lui ai demandé si on pouvait éteindre une des lampes. L'éclat de la lumière sur les murs blancs me fatiguait. Il m'a dit que ce n'était pas possible. L'installation était ainsi faite : c'était tout ou rien. Je n'ai plus beaucoup fait attention à lui. Il est sorti, est revenu, a disposé des chaises. Sur l'une d'elles, il a empilé des tasses autour d'une cafetière. Puis il s'est assis en face de moi, de l'autre côté de maman. La garde était aussi au fond, le dos tourné. Je ne voyais pas ce qu'elle faisait. Mais au mouvement de ses bras, je pouvais croire qu'elle tricotait. Il faisait doux, le café m'avait

réchauffé et par la porte ouverte entraînait une odeur de nuit et de fleurs. Je crois que j'ai somnolé un peu.

C'est un frôlement qui m'a réveillé. D'avoir fermé les yeux, la pièce m'a paru encore plus éclatante de blancheur. Devant moi, il n'y avait pas une ombre et chaque objet, chaque angle, toutes les courbes se dessinaient avec une pureté blessante pour les yeux. C'est à ce moment que les amis de maman sont entrés. Ils étaient en tout une dizaine, et ils glissaient en silence dans cette lumière aveuglante. Ils se sont assis sans qu'aucune chaise grinçât. Je les voyais comme je n'ai jamais vu personne et pas un détail de leurs visages ou de leurs habits ne m'échappait. Pourtant je ne les entendais pas et j'avais peine à croire à leur réalité. Presque toutes les femmes portaient un tablier et le cordon qui les serrait à la taille faisait encore ressortir leur ventre bombé. Je n'avais encore jamais remarqué à quel point les vieilles femmes pouvaient avoir du ventre. Les hommes étaient presque tous très maigres et tenaient des cannes. Ce qui me frappait dans leurs visages, c'est que je ne voyais pas leurs yeux, mais seulement une lueur sans éclat au milieu d'un nid de rides. Lorsqu'ils se sont assis, la plupart m'ont regardé et ont hoché la tête avec gêne, les lèvres toutes mangées par leur bouche sans dents, sans que je puisse savoir s'ils me saluaient ou s'il s'agissait d'un tic. Je crois plutôt qu'ils me saluaient. C'est à ce moment que je me suis aperçu qu'ils étaient tous assis en face de moi à dodeliner de la tête, autour du concierge. J'ai eu un moment l'impression ridicule qu'ils étaient là pour me juger.

Peu après, une des femmes s'est mise à pleurer. Elle était au second rang, cachée par une de ses compagnes, et je la voyais mal. Elle pleurait à petits cris, régulièrement : il me semblait qu'elle ne s'arrêterait jamais. Les autres avaient l'air de ne pas l'entendre. Ils étaient affaissés, mornes et silencieux. Ils regardaient la bière ou leur canne, ou n'importe quoi, mais ils ne regardaient que cela. La femme pleurait toujours. J'étais très étonné parce que je ne la connaissais pas. J'aurais voulu ne plus

l'entendre. Pourtant je n'osais pas le lui dire. Le concierge s'est penché vers elle, lui a parlé, mais elle a secoué la tête, a bredouillé quelque chose, et a continué de pleurer avec la même régularité. Le concierge est venu alors de mon côté. Il s'est assis près de moi. Après un assez long moment, il m'a renseigné sans me regarder : « Elle était très liée avec madame votre mère. Elle dit que c'était sa seule amie ici et que maintenant elle n'a plus personne. »

Nous sommes restés un long moment ainsi. Les soupirs et les sanglots de la femme se faisaient plus rares. Elle reniflait beaucoup. Elle s'est tue enfin. Je n'avais plus sommeil, mais j'étais fatigué et les reins me faisaient mal. À présent c'était le silence de tous ces gens qui m'était pénible. De temps en temps seulement, j'entendais un bruit singulier et je ne pouvais comprendre ce qu'il était. À la longue, j'ai fini par deviner que quelques-uns d'entre les vieillards suçaient l'intérieur de leurs joues et laissaient échapper ces clappements bizarres. Ils ne s'en apercevaient pas tant ils étaient absorbés dans leurs pensées. J'avais même l'impression que cette morte, couchée au milieu d'eux, ne signifiait rien à leurs yeux. Mais je crois maintenant que c'était une impression fausse.

Nous avons tous pris du café, servi par le concierge. Ensuite, je ne sais plus. La nuit a passé. Je me souviens qu'à un moment j'ai ouvert les yeux et j'ai vu que les vieillards dormaient tassés sur eux-mêmes, à l'exception d'un seul qui, le menton sur le dos de ses mains agrippées à la canne, me regardait fixement comme s'il n'attendait que mon réveil. Puis j'ai encore dormi. Je me suis réveillé parce que j'avais de plus en plus mal aux reins. Le jour glissait sur la verrière. Peu après, l'un des vieillards s'est réveillé et il a beaucoup toussé. Il crachait dans un grand mouchoir à carreaux et chacun de ses crachats était comme un arrachement. Il a réveillé les autres et le concierge a dit qu'ils devaient partir. Ils se sont levés. Cette veille inconmode leur avait fait des visages de cendre. En sor-

tant, et à mon grand étonnement, ils m'ont tous serré la main – comme si cette nuit où nous n'avions pas échangé un mot avait accru notre intimité.

J'étais fatigué. Le concierge m'a conduit chez lui et j'ai pu faire un peu de toilette. J'ai encore pris du café au lait qui était très bon. Quand je suis sorti, le jour était complètement levé. Au-dessus des collines qui séparent Marengo de la mer, le ciel était plein de rougeurs. Et le vent qui passait au-dessus d'elles apportait ici une odeur de sel. C'était une belle journée qui se préparait. Il y avait longtemps que j'étais allé à la campagne et je sentais quel plaisir j'aurais pris à me promener s'il n'y avait pas eu maman.

Mais j'ai attendu dans la cour, sous un platane. Je respirais l'odeur de la terre fraîche et je n'avais plus sommeil. J'ai pensé aux collègues du bureau. À cette heure, ils se levaient pour aller au travail : pour moi c'était toujours l'heure la plus difficile. J'ai encore réfléchi un peu à ces choses, mais j'ai été distrait par une cloche qui sonnait à l'intérieur des bâtiments. Il y a eu du remue-ménage derrière les fenêtres, puis tout s'est calmé. Le soleil était monté un peu plus dans le ciel : il commençait à chauffer mes pieds. Le concierge a traversé la cour et m'a dit que le directeur me demandait. Je suis allé dans son bureau. Il m'a fait signer un certain nombre de pièces. J'ai vu qu'il était habillé de noir avec un pantalon rayé. Il a pris le téléphone en main et il m'a interpellé : « Les employés des pompes funèbres sont là depuis un moment. Je vais leur demander de venir fermer la bière. Voulez-vous auparavant voir votre mère une dernière fois ? » J'ai dit non. Il a ordonné dans le téléphone en baissant la voix : « Figeac, dites aux hommes qu'ils peuvent aller. »

Ensuite il m'a dit qu'il assisterait à l'enterrement et je l'ai remercié. Il s'est assis derrière son bureau, il a croisé ses petites jambes. Il m'a averti que moi et lui serions seuls, avec l'infirmière de service. En principe, les pensionnaires ne de-

vaient pas assister aux enterrements. Il les laissait seulement veiller : « C'est une question d'humanité », a-t-il remarqué. Mais en l'espèce, il avait accordé l'autorisation de suivre le convoi à un vieil ami de maman : « Thomas Pérez. » Ici, le directeur a souri. Il m'a dit : « Vous comprenez, c'est un sentiment un peu puéril. Mais lui et votre mère ne se quittaient guère. À l'asile, on les plaisantait, on disait à Pérez : « C'est votre fiancée. » Lui riait. Ça leur faisait plaisir. Et le fait est que la mort de M<sup>me</sup> Meursault l'a beaucoup affecté. Je n'ai pas cru devoir lui refuser l'autorisation. Mais sur le conseil du médecin visiteur, je lui ai interdit la veillée d'hier. »

Nous sommes restés silencieux assez longtemps. Le directeur s'est levé et a regardé par la fenêtre de son bureau. À un moment, il a observé : « Voilà déjà le curé de Marengo. Il est en avance. » Il m'a prévenu qu'il faudrait au moins trois quarts d'heure de marche pour aller à l'église qui est au village même. Nous sommes descendus. Devant le bâtiment, il y avait le curé et deux enfants de chœur. L'un de ceux-ci tenait un encensoir et le prêtre se baissait vers lui pour régler la longueur de la chaîne d'argent. Quand nous sommes arrivés, le prêtre s'est relevé. Il m'a appelé « mon fils » et m'a dit quelques mots. Il est entré ; je l'ai suivi.

J'ai vu d'un coup que les vis de la bière étaient enfoncées et qu'il y avait quatre hommes noirs dans la pièce. J'ai entendu en même temps le directeur me dire que la voiture attendait sur la route et le prêtre commencer ses prières. À partir de ce moment, tout est allé très vite. Les hommes se sont avancés vers la bière avec un drap. Le prêtre, ses suivants, le directeur et moi-même sommes sortis. Devant la porte, il y avait une dame que je ne connaissais pas : « M. Meursault », a dit le directeur. Je n'ai pas entendu le nom de cette dame et j'ai compris seulement qu'elle était infirmière déléguée. Elle a incliné sans un sourire son visage osseux et long. Puis nous nous sommes rangés pour laisser passer le corps. Nous avons suivi les porteurs et nous

sommes sortis de l'asile. Devant la porte, il y avait la voiture. Vernie, oblongue et brillante, elle faisait penser à un plumier. À côté d'elle, il y avait, l'ordonnateur, petit homme aux habits ridicules, et un vieillard à l'allure empruntée. J'ai compris que c'était M. Pérez. Il avait un feutre mou à la calotte ronde et aux ailes larges (il l'a ôté quand la bière a passé la porte), un costume dont le pantalon tirebouchonnait sur les souliers et un nœud d'étoffe noire trop petit pour sa chemise à grand col blanc. Ses lèvres tremblaient au-dessous d'un nez truffé de points noirs. Ses cheveux blancs assez fins laissaient passer de curieuses oreilles ballantes et mal ourlées dont la couleur rouge sang dans ce visage blafard me frappa. L'ordonnateur nous donna nos places. Le curé marchait en avant, puis la voiture. Autour d'elle, les quatre hommes. Derrière, le directeur, moi-même et, fermant la marche, l'infirmière déléguée et M. Pérez.

Le ciel était déjà plein de soleil. Il commençait à peser sur la terre et la chaleur augmentait rapidement. Je ne sais pas pourquoi nous avons attendu assez longtemps avant de nous mettre en marche. J'avais chaud sous mes vêtements sombres. Le petit vieux, qui s'était recouvert, a de nouveau ôté son chapeau. Je m'étais un peu tourné de son côté, et je le regardais lorsque le directeur m'a parlé de lui. Il m'a dit que souvent ma mère et M. Pérez allaient se promener le soir jusqu'au village, accompagnés d'une infirmière. Je regardais la campagne autour de moi. À travers les lignes de cyprès qui menaient aux collines près du ciel, cette terre rousse et verte, ces maisons rares et bien dessinées, je comprenais maman. Le soir, dans ce pays, devait être comme une trêve mélancolique. Aujourd'hui, le soleil débordant qui faisait tressaillir le paysage le rendait inhumain et déprimant.

Nous nous sommes mis en marche. C'est à ce moment que je me suis aperçu que Pérez claudiquait légèrement. La voiture, peu à peu, prenait de la vitesse et le vieillard perdait du terrain. L'un des hommes qui entouraient la voiture s'était laissé dépas-

ser aussi et marchait maintenant à mon niveau. J'étais surpris de la rapidité avec laquelle le soleil montait dans le ciel. Je me suis aperçu qu'il y avait déjà longtemps que la campagne bourdonnait du chant des insectes et de crépitements d'herbe. La sueur coulait sur mes joues. Comme je n'avais pas de chapeau, je m'éventais avec mon mouchoir. L'employé des pompes funèbres m'a dit alors quelque chose que je n'ai pas entendu. En même temps, il s'essuyait le crâne avec un mouchoir qu'il tenait dans sa main gauche, la main droite soulevant le bord de sa casquette. Je lui ai dit : « Comment ? » Il a répété en montrant le ciel : « Ça tape. » J'ai dit : « Oui. » Un peu après, il m'a demandé : « C'est votre mère qui est là ? » J'ai encore dit : « Oui. » « Elle était vieille ? » J'ai répondu : « Comme ça », parce que je ne savais pas le chiffre exact. Ensuite, il s'est tu. Je me suis retourné et j'ai vu le vieux Pérez à une cinquantaine de mètres derrière nous. Il se hâtait en balançant son feutre à bout de bras. J'ai regardé aussi le directeur. Il marchait avec beaucoup de dignité, sans un geste inutile. Quelques gouttes de sueur perlaient sur son front, mais il ne les essuyait pas.

Il me semblait que le convoi marchait un peu plus vite. Autour de moi, c'était toujours la même campagne lumineuse gorgée de soleil. L'éclat du ciel était insoutenable. À un moment donné, nous sommes passés sur une partie de la route qui avait été récemment refaite. Le soleil avait fait éclater le goudron. Les pieds y enfonçaient et laissaient ouverte sa pulpe brillante. Au-dessus de la voiture, le chapeau du cocher, en cuir bouilli, semblait avoir été pétri dans cette boue noire. J'étais un peu perdu entre le ciel bleu et blanc et la monotonie de ces couleurs, noir gluant du goudron ouvert, noir terne des habits, noir laqué de la voiture. Tout cela, le soleil, l'odeur de cuir et de crottin de la voiture, celle du vernis et celle de l'encens, la fatigue d'une nuit d'insomnie, me troublait le regard et les idées. Je me suis retourné une fois de plus : Pérez m'a paru très loin, perdu dans une nuée de chaleur, puis je ne l'ai plus aperçu. Je l'ai cherché du regard et j'ai vu qu'il avait quitté la route et pris à travers

champs. J'ai constaté aussi que devant moi la route tournait. J'ai compris que Pérez qui connaissait le pays coupait au plus court pour nous rattraper. Au tournant il nous avait rejoints. Puis nous l'avons perdu. Il a repris encore à travers champs et comme cela plusieurs fois. Moi, je sentais le sang qui me battait aux tempes.

Tout s'est passé ensuite avec tant de précipitation, de certitude et de naturel, que je ne me souviens plus de rien. Une chose seulement : à l'entrée du village, l'infirmière déléguée m'a parlé. Elle avait une voix singulière qui n'allait pas avec son visage, une voix mélodieuse et tremblante. Elle m'a dit : « Si on va doucement, on risque une insolation. Mais si on va trop vite, on est en transpiration et dans l'église on attrape un chaud et froid. » Elle avait raison. Il n'y avait pas d'issue. J'ai encore gardé quelques images de cette journée : par exemple, le visage de Pérez quand, pour la dernière fois, il nous a rejoints près du village. De grosses larmes d'énervement et de peine ruisselaient sur ses joues. Mais, à cause des rides, elles ne s'écoulaient pas. Elles s'épalaient, se rejoignaient et formaient un vernis d'eau sur ce visage détruit. Il y a eu encore l'église et les villageois sur les trottoirs, les géraniums rouges sur les tombes du cimetière, l'évanouissement de Pérez (on eût dit un pantin disloqué), la terre couleur de sang qui roulait sur la bière de maman, la chair blanche des racines qui s'y mêlaient, encore du monde, des voix, le village, l'attente devant un café, l'incessant ronflement du moteur, et ma joie quand l'autobus est entré dans le nid de lumières d'Alger et que j'ai pensé que j'allais me coucher et dormir pendant douze heures.

## II

En me réveillant, j'ai compris pourquoi mon patron avait l'air mécontent quand je lui ai demandé mes deux jours de congé : c'est aujourd'hui samedi. Je l'avais pour ainsi dire oublié, mais en me levant, cette idée m'est venue. Mon patron, tout naturellement, a pensé que j'aurais ainsi quatre jours de vacances avec mon dimanche et cela ne pouvait pas lui faire plaisir. Mais d'une part, ce n'est pas de ma faute si on a enterré maman hier au lieu d'aujourd'hui et d'autre part, j'aurais eu mon samedi et mon dimanche de toute façon. Bien entendu, cela ne m'empêche pas de comprendre tout de même mon patron.

J'ai eu de la peine à me lever parce que j'étais fatigué de ma journée d'hier. Pendant que je me rasais, je me suis demandé ce que j'allais faire et j'ai décidé d'aller me baigner. J'ai pris le tram pour aller à l'établissement de bains du port. Là, j'ai plongé dans la passe. Il y avait beaucoup de jeunes gens. J'ai retrouvé dans l'eau Marie Cardona, une ancienne dactylo de mon bureau dont j'avais eu envie à l'époque. Elle aussi, je crois. Mais elle est partie peu après et nous n'avons pas eu le temps. Je l'ai aidée à monter sur une bouée et, dans ce mouvement, j'ai effleuré ses seins. J'étais encore dans l'eau quand elle était déjà à plat ventre sur la bouée. Elle s'est retournée vers moi. Elle avait les cheveux dans les yeux et elle riait. Je me suis hissé à côté d'elle sur la bouée. Il faisait bon et, comme en plaisantant, j'ai laissé aller ma tête en arrière et je l'ai posée sur son ventre. Elle n'a rien dit et je suis resté ainsi. J'avais tout le ciel dans les yeux et il était bleu et doré. Sous ma nuque, je sentais le ventre de Marie battre doucement. Nous sommes restés longtemps sur la bouée, à moitié endormis. Quand le soleil est devenu trop fort, elle a plongé

et je l'ai suivie. Je l'ai rattrapée, j'ai passé ma main autour de sa taille et nous avons nagé ensemble. Elle riait toujours. Sur le quai, pendant que nous nous séchions, elle m'a dit : « Je suis plus brune que vous. » Je lui ai demandé si elle voulait venir au cinéma, le soir. Elle a encore ri et m'a dit qu'elle avait envie de voir un film avec Fernandel. Quand nous nous sommes rhabillés, elle a eu l'air très surprise de me voir avec une cravate noire et elle m'a demandé si j'étais en deuil. Je lui ai dit que maman était morte. Comme elle voulait savoir depuis quand, j'ai répondu : « Depuis hier. » Elle a eu un petit recul, mais n'a fait aucune remarque. J'ai eu envie de lui dire que ce n'était pas de ma faute, mais je me suis arrêté parce que j'ai pensé que je l'avais déjà dit à mon patron. Cela ne signifiait rien. De toute façon, on est toujours un peu fautif.

Le soir, Marie avait tout oublié. Le film était drôle par moments et puis vraiment trop bête. Elle avait sa jambe contre la mienne. Je lui caressais les seins. Vers la fin de la séance, je l'ai embrassée, mais mal. En sortant, elle est venue chez moi.

Quand je me suis réveillé, Marie était partie. Elle m'avait expliqué qu'elle devait aller chez sa tante. J'ai pensé que c'était dimanche et cela m'a ennuyé : je n'aime pas le dimanche. Alors, je me suis retourné dans mon lit, j'ai cherché dans le traversin l'odeur de sel que les cheveux de Marie y avaient laissée et j'ai dormi jusqu'à dix heures. J'ai fumé ensuite des cigarettes, toujours couché, jusqu'à midi. Je ne voulais pas déjeuner chez Céleste comme d'habitude parce que, certainement, ils m'auraient posé des questions et je n'aime pas cela. Je me suis fait cuire des œufs et je les ai mangés à même le plat, sans pain parce que je n'en avais plus et que je ne voulais pas descendre pour en acheter.

Après le déjeuner, je me suis ennuyé un peu et j'ai erré dans l'appartement. Il était commode quand maman était là. Maintenant il est trop grand pour moi et j'ai dû transporter

dans ma chambre la table de la salle à manger. Je ne vis plus que dans cette pièce, entre les chaises de paille un peu creusées, l'armoire dont la glace est jaunie, la table de toilette et le lit de cuivre. Le reste est à l'abandon. Un peu plus tard, pour faire quelque chose, j'ai pris un vieux journal et je l'ai lu. J'y ai découpé une réclame des sels Kruschen et je l'ai collée dans un vieux cahier où je mets les choses qui m'amuse dans les journaux. Je me suis aussi lavé les mains et, pour finir, je me suis mis au balcon.

Ma chambre donne sur la rue principale du faubourg. L'après-midi était beau. Cependant, le pavé était gras, les gens rares et pressés encore. C'étaient d'abord des familles allant en promenade, deux petits garçons en costume marin, la culotte au-dessous du genou, un peu empêtrés dans leurs vêtements raides, et une petite fille avec un gros nœud rose et des souliers noirs vernis. Derrière eux, une mère énorme, en robe de soie marron, et le père, un petit homme assez frêle que je connais de vue. Il avait un canotier, un nœud papillon et une canne à la main. En le voyant avec sa femme, j'ai compris pourquoi dans le quartier on disait de lui qu'il était distingué. Un peu plus tard passèrent les jeunes gens du faubourg, cheveux laqués et cravate rouge, le veston très cintré, avec une pochette brodée et des souliers à bouts carrés. J'ai pensé qu'ils allaient aux cinémas du centre. C'était pourquoi ils partaient si tôt et se dépêchaient vers le tram en riant très fort.

Après eux, la rue peu à peu est devenue déserte. Les spectacles étaient partout commencés, je crois. Il n'y avait plus dans la rue que les boutiquiers et les chats. Le ciel était pur mais sans éclat au-dessus des ficus qui bordent la rue. Sur le trottoir d'en face, le marchand de tabac a sorti une chaise, l'a installée devant sa porte et l'a enfourchée en s'appuyant des deux bras sur le dossier. Les trams tout à l'heure bondés étaient presque vides. Dans le petit café « Chez Pierrot », à côté du marchand de tabac,

le garçon balayait de la sciure dans la salle déserte. C'était vraiment dimanche.

J'ai retourné ma chaise et je l'ai placée comme celle du marchand de tabac parce que j'ai trouvé que c'était plus commode. J'ai fumé deux cigarettes, je suis rentré pour prendre un morceau de chocolat et je suis revenu le manger à la fenêtre. Peu après, le ciel s'est assombri et j'ai cru que nous allions avoir un orage d'été. Il s'est découvert peu à peu cependant. Mais le passage des nuées avait laissé sur la rue comme une promesse de pluie qui l'a rendue plus sombre. Je suis resté longtemps à regarder le ciel.

À cinq heures, des tramways sont arrivés dans le bruit. Ils ramenaient du stade de banlieue des grappes de spectateurs perchés sur les marchepieds et les rambardes. Les tramways suivants ont ramené les joueurs que j'ai reconnus à leurs petites valises. Ils hurlaient et chantaient à pleins poumons que leur club ne périrait pas. Plusieurs m'ont fait des signes. L'un m'a même crié : « On les a eus. » Et j'ai fait : « Oui », en secouant la tête. À partir de ce moment, les autos ont commencé à affluer.

La journée a tourné encore un peu. Au-dessus des toits, le ciel est devenu rougeâtre et, avec le soir naissant, les rues se sont animées. Les promeneurs revenaient peu à peu. J'ai reconnu le monsieur distingué au milieu d'autres. Les enfants pleuraient ou se laissaient traîner. Presque aussitôt, les cinémas du quartier ont déversé dans la rue un flot de spectateurs. Parmi eux, les jeunes gens avaient des gestes plus décidés que d'habitude et j'ai pensé qu'ils avaient vu un film d'aventures. Ceux qui revenaient des cinémas de la ville arrivèrent un peu plus tard. Ils semblaient plus graves. Ils riaient encore, mais de temps en temps, ils paraissaient fatigués et songeurs. Ils sont restés dans la rue, allant et venant sur le trottoir d'en face. Les jeunes filles du quartier, en cheveux, se tenaient par le bras. Les jeunes gens s'étaient arrangés pour les croiser et ils lançaient

des plaisanteries dont elles riaient en détournant la tête. Plusieurs d'entre elles, que je connaissais, m'ont fait des signes.

Les lampes de la rue se sont alors allumées brusquement et elles ont fait pâlir les premières étoiles qui montaient dans la nuit. J'ai senti mes yeux se fatiguer à regarder les trottoirs avec leur chargement d'hommes et de lumières. Les lampes faisaient luire le pavé mouillé, et les tramways, à intervalles réguliers, mettaient leurs reflets sur des cheveux brillants, un sourire ou un bracelet d'argent. Peu après, avec les tramways plus rares et la nuit déjà noire au-dessus des arbres et des lampes, le quartier s'est vidé insensiblement, jusqu'à ce que le premier chat traverse lentement la rue de nouveau déserte. J'ai pensé alors qu'il fallait dîner. J'avais un peu mal au cou d'être resté longtemps appuyé sur le dos de ma chaise. Je suis descendu acheter du pain et des pâtes, j'ai fait ma cuisine et j'ai mangé debout. J'ai voulu fumer une cigarette à la fenêtre, mais l'air avait fraîchi et j'ai eu un peu froid. J'ai fermé mes fenêtres et en revenant j'ai vu dans la glace un bout de table où ma lampe à alcool voisinait avec des morceaux de pain. J'ai pensé que c'était toujours un dimanche de tiré, que maman était maintenant enterrée, que j'allais reprendre mon travail et que, somme toute, il n'y avait rien de changé.



### III

Aujourd'hui j'ai beaucoup travaillé au bureau. Le patron a été aimable. Il m'a demandé si je n'étais pas trop fatigué et il a voulu savoir aussi l'âge de maman. J'ai dit « une soixantaine d'années », pour ne pas me tromper et je ne sais pas pourquoi il a eu l'air d'être soulagé et de considérer que c'était une affaire terminée.

Il y avait un tas de connaissances qui s'amoncelaient sur ma table et il a fallu que je les dépouille tous. Avant de quitter le bureau pour aller déjeuner, je me suis lavé les mains. À midi, j'aime bien ce moment. Le soir, j'y trouve moins de plaisir parce que la serviette roulante qu'on utilise est tout à fait humide : elle a servi toute la journée. J'en ai fait la remarque un jour à mon patron. Il m'a répondu qu'il trouvait cela regrettable, mais que c'était tout de même un détail sans importance. Je suis sorti un peu tard, à midi et demi, avec Emmanuel, qui travaille à l'expédition. Le bureau donne sur la mer et nous avons perdu un moment à regarder les cargos dans le port brûlant de soleil. À ce moment, un camion est arrivé dans un fracas de chaînes et d'explosions. Emmanuel m'a demandé « si on y allait » et je me suis mis à courir. Le camion nous a dépassés et nous nous sommes lancés à sa poursuite. J'étais noyé dans le bruit et la poussière. Je ne voyais plus rien et ne sentais que cet élan désordonné de la course, au milieu des treuils et des machines, des mâts qui dansaient sur l'horizon et des coques que nous longions. J'ai pris appui le premier et j'ai sauté au vol. Puis j'ai aidé Emmanuel à s'asseoir. Nous étions hors de souffle, le camion sautait sur les pavés inégaux du quai, au milieu de la poussière et du soleil. Emmanuel riait à perdre haleine.

Nous sommes arrivés en nage chez Céleste. Il était toujours là, avec son gros ventre, son tablier et ses moustaches blanches. Il m'a demandé si « ça allait quand même ». Je lui ai dit que oui et que j'avais faim. J'ai mangé très vite et j'ai pris du café. Puis je suis rentré chez moi, j'ai dormi un peu parce que j'avais trop bu de vin et, en me réveillant, j'ai eu envie de fumer. Il était tard et j'ai couru pour attraper un tram. J'ai travaillé tout l'après-midi. Il faisait très chaud dans le bureau et le soir, en sortant, j'ai été heureux de revenir en marchant lentement le long des quais. Le ciel était vert, je me sentais content. Tout de même, je suis rentré directement chez moi parce que je voulais me préparer des pommes de terre bouillies.

En montant, dans l'escalier noir, j'ai heurté le vieux Salamano, mon voisin de palier. Il était avec son chien. Il y a huit ans qu'on les voit ensemble. L'épagneul a une maladie de peau, le rouge, je crois, qui lui fait perdre presque tous ses poils et qui le couvre de plaques et de croûtes brunes. À force de vivre avec lui, seuls tous les deux dans une petite chambre, le vieux Salamano a fini par lui ressembler. Il a des croûtes rougeâtres sur le visage et le poil jaune et rare. Le chien, lui, a pris de son patron une sorte d'allure voûtée, le museau en avant et le cou tendu. Ils ont l'air de la même race et pourtant ils se détestent. Deux fois par jour, à onze heures et à six heures, le vieux mène son chien promener. Depuis huit ans, ils n'ont pas changé leur itinéraire. On peut les voir le long de la rue de Lyon, le chien tirant l'homme jusqu'à ce que le vieux Salamano bute. Il bat son chien alors et il l'insulte. Le chien rampe de frayeur et se laisse traîner. À ce moment, c'est au vieux de le tirer. Quand le chien a oublié, il entraîne de nouveau son maître et il est de nouveau battu et insulté. Alors, ils restent tous les deux sur le trottoir et ils se regardent, le chien avec terreur, l'homme avec haine. C'est ainsi tous les jours. Quand le chien veut uriner, le vieux ne lui en laisse pas le temps et il le tire, l'épagneul semant derrière lui une traînée de petites gouttes. Si par hasard le chien fait dans la

chambre, alors il est encore battu. Il y a huit ans que cela dure. Céleste dit toujours que « c'est malheureux », mais au fond, personne ne peut savoir. Quand je l'ai rencontré dans l'escalier, Salamano était en train d'insulter son chien. Il lui disait : « Salaud ! Charogne ! » et le chien gémissait. J'ai dit : « Bonsoir », mais le vieux insultait toujours. Alors je lui ai demandé ce que le chien lui avait fait. Il ne m'a pas répondu. Il disait seulement : « Salaud ! Charogne ! » Je le devinais, penché sur son chien, en train d'arranger quelque chose sur le collier. J'ai parlé plus fort. Alors sans se retourner, il m'a répondu avec une sorte de rage rentrée : « Il est toujours là. » Puis il est parti en tirant la bête qui se laissait traîner sur ses quatre pattes, et gémissait.

Juste à ce moment est entré mon deuxième voisin de palier. Dans le quartier, on dit qu'il vit des femmes. Quand on lui demande son métier, pourtant, il est « magasinier ». En général, il n'est guère aimé. Mais il me parle souvent et quelquefois il passe un moment chez moi parce que je l'écoute. Je trouve que ce qu'il dit est intéressant. D'ailleurs, je n'ai aucune raison de ne pas lui parler. Il s'appelle Raymond Sintès. Il est assez petit, avec de larges épaules et un nez de boxeur. Il est toujours habillé très correctement. Lui aussi m'a dit, en parlant de Salamano : « Si c'est pas malheureux ! » Il m'a demandé si ça ne me dégoûtait pas et j'ai répondu que non.

Nous sommes montés et j'allais le quitter quand il m'a dit : « J'ai chez moi du boudin et du vin. Si vous voulez manger un morceau avec moi ?... » J'ai pensé que cela m'éviterait de faire ma cuisine et j'ai accepté. Lui aussi n'a qu'une chambre, avec une cuisine sans fenêtre. Au-dessus de son lit, il a un ange en stuc blanc et rose, des photos de champions et deux ou trois clichés de femmes nues. La chambre était sale et le lit défait. Il a d'abord allumé sa lampe à pétrole, puis il a sorti un pansement assez douteux de sa poche et a enveloppé sa main droite. Je lui ai demandé ce qu'il avait. Il m'a dit qu'il avait eu une bagarre avec un type qui lui cherchait des histoires.

« Vous comprenez, monsieur Meursault, m'a-t-il dit, c'est pas que je suis méchant, mais je suis vif. L'autre, il m'a dit : « Descends du tram si tu es un homme. » Je lui ai dit : « Allez, reste tranquille. » Il m'a dit que je n'étais pas un homme. Alors je suis descendu et je lui ai dit : « Assez, ça vaut mieux, ou je vais te mûrir. » Il m'a répondu : « De quoi ? » Alors je lui en ai donné un. Il est tombé. Moi, j'allais le relever. Mais il m'a donné des coups de pied de par terre. Alors je lui ai donné un coup de genou et deux taquets. Il avait la figure en sang. Je lui ai demandé s'il avait son compte. Il m'a dit : « Oui. »

Pendant tout ce temps, Sintès arrangeait son pansement. J'étais assis sur le lit. Il m'a dit : « Vous voyez que je ne l'ai pas cherché. C'est lui qui m'a manqué. » C'était vrai et je l'ai reconnu. Alors il m'a déclaré que, justement, il voulait me demander un conseil au sujet de cette affaire, que moi, j'étais un homme, je connaissais la vie, que je pouvais l'aider et qu'ensuite il serait mon copain. Je n'ai rien dit et il m'a demandé encore si je voulais être son copain. J'ai dit que ça m'était égal : il a eu l'air content. Il a sorti du boudin, il l'a fait cuire à la poêle, et il a installé des verres, des assiettes, des couverts et deux bouteilles de vin. Tout cela en silence. Puis nous nous sommes installés. En mangeant, il a commencé à me raconter son histoire. Il hésitait d'abord un peu. « J'ai connu une dame... c'était pour autant dire ma maîtresse. » L'homme avec qui il s'était battu était le frère de cette femme. Il m'a dit qu'il l'avait entretenue. Je n'ai rien répondu et pourtant il a ajouté tout de suite qu'il savait ce qu'on disait dans le quartier, mais qu'il avait sa conscience pour lui et qu'il était magasinier.

« Pour en venir à mon histoire, m'a-t-il dit, je me suis aperçu qu'il y avait de la tromperie. » Il lui donnait juste de quoi vivre. Il payait lui-même le loyer de sa chambre et il lui donnait vingt francs par jour pour la nourriture. « Trois cents francs de chambre, six cents francs de nourriture, une paire de bas de

temps en temps, ça faisait mille francs. Et madame ne travaillait pas. Mais elle me disait que c'était juste, qu'elle n'arrivait pas avec ce que je lui donnais. Pourtant, je lui disais : « Pourquoi tu travailles pas une demi-journée ? Tu me soulagerais bien pour toutes ces petites choses. Je t'ai acheté un ensemble ce mois-ci, je te paye vingt francs par jour, je te paye le loyer et toi, tu prends le café l'après-midi avec tes amies. Tu leur donnes le café et le sucre. Moi, je te donne l'argent. J'ai bien agi avec toi et tu me le rends mal. » Mais elle ne travaillait pas, elle disait toujours qu'elle n'arrivait pas et c'est comme ça que je me suis aperçu qu'il y avait de la tromperie. »

Il m'a alors raconté qu'il avait trouvé un billet de loterie dans son sac et qu'elle n'avait pas pu lui expliquer comment elle l'avait acheté. Un peu plus tard, il avait trouvé chez elle « une indication » du mont-de-piété qui prouvait qu'elle avait engagé deux bracelets. Jusque-là, il ignorait l'existence de ces bracelets. « J'ai bien vu qu'il y avait de la tromperie. Alors, je l'ai quittée. Mais d'abord, je l'ai tapée. Et puis, je lui ai dit ses vérités. Je lui ai dit que tout ce qu'elle voulait, c'était s'amuser avec sa chose. Comme je lui ai dit, vous comprenez, monsieur Meursault : « Tu ne vois pas que le monde il est jaloux du bonheur que je te donne. Tu connaîtras plus tard le bonheur que tu avais. »

Il l'avait battue jusqu'au sang. Auparavant, il ne la battait pas. « Je la tapais, mais tendrement pour ainsi dire. Elle criait un peu. Je fermais les volets et ça finissait comme toujours. Mais maintenant, c'est sérieux. Et pour moi, je l'ai pas assez punie. »

Il m'a expliqué alors que c'était pour cela qu'il avait besoin d'un conseil. Il s'est arrêté pour régler la mèche de la lampe qui charbonnait. Moi, je l'écoutais toujours. J'avais bu près d'un litre de vin et j'avais très chaud aux tempes. Je fumais les cigarettes de Raymond parce qu'il ne m'en restait plus. Les derniers trams passaient et emportaient avec eux les bruits maintenant

lointains du faubourg. Raymond a continué. Ce qui l'ennuyait, « c'est qu'il avait encore un sentiment pour son coït ». Mais il voulait la punir. Il avait d'abord pensé à l'emmener dans un hôtel et à appeler les « mœurs » pour causer un scandale et la faire mettre en carte. Ensuite, il s'était adressé à des amis qu'il avait dans le milieu. Ils n'avaient rien trouvé. Et comme me le faisait remarquer Raymond, c'était bien la peine d'être du milieu. Il le leur avait dit et ils avaient alors proposé de la « marquer ». Mais ce n'était pas ce qu'il voulait. Il allait réfléchir. Auparavant il voulait me demander quelque chose. D'ailleurs, avant de me le demander, il voulait savoir ce que je pensais de cette histoire. J'ai répondu que je n'en pensais rien mais que c'était intéressant. Il m'a demandé si je pensais qu'il y avait de la tromperie, et moi, il me semblait bien qu'il y avait de la tromperie, si je trouvais qu'on devait la punir et ce que je ferais à sa place, je lui ai dit qu'on ne pouvait jamais savoir, mais je comprenais qu'il veuille la punir. J'ai encore bu un peu de vin. Il a allumé une cigarette et il m'a découvert son idée. Il voulait lui écrire une lettre « avec des coups de pied et en même temps des choses pour la faire regretter ». Après, quand elle reviendrait, il coucherait avec elle et « juste au moment de finir » il lui cracherait à la figure et il la mettrait dehors. J'ai trouvé qu'en effet, de cette façon, elle serait punie. Mais Raymond m'a dit qu'il ne se sentait pas capable de faire la lettre qu'il fallait et qu'il avait pensé à moi pour la rédiger. Comme je ne disais rien, il m'a demandé si cela m'ennuierait de le faire tout de suite et j'ai répondu que non.

Il s'est alors levé après avoir bu un verre de vin. Il a repoussé les assiettes et le peu de boudin froid que nous avions laissé. Il a soigneusement essuyé la toile cirée de la table. Il a pris dans un tiroir de sa table de nuit une feuille de papier quadrillé, une enveloppe jaune, un petit porte-plume de bois rouge et un encrier carré d'encre violette. Quand il m'a dit le nom de la femme, j'ai vu que c'était une Mauresque. J'ai fait la lettre. Je l'ai écrite un peu au hasard, mais je me suis appliqué à contenter Ray-

mond parce que je n'avais pas de raison de ne pas le contenter. Puis j'ai lu la lettre à haute voix. Il m'a écouté en fumant et en hochant la tête, puis il m'a demandé de la relire. Il a été tout à fait content. Il m'a dit : « Je savais bien que tu connaissais la vie. » Je ne me suis pas aperçu d'abord qu'il me tutoyait. C'est seulement quand il m'a déclaré : « Maintenant, tu es un vrai copain », que cela m'a frappé. Il a répété sa phrase et j'ai dit : « Oui. » Cela m'était égal d'être son copain et il avait vraiment l'air d'en avoir envie. Il a cacheté la lettre et nous avons fini le vin. Puis nous sommes restés un moment à fumer sans rien dire. Au-dehors, tout était calme, nous avons entendu le glissement d'une auto qui passait. J'ai dit : « Il est tard. » Raymond le pensait aussi. Il a remarqué que le temps passait vite et, dans un sens, c'était vrai. J'avais sommeil, mais j'avais de la peine à me lever. J'ai dû avoir l'air fatigué parce que Raymond m'a dit qu'il ne fallait pas se laisser aller. D'abord, je n'ai pas compris. Il m'a expliqué alors qu'il avait appris la mort de maman mais que c'était une chose qui devait arriver un jour ou l'autre. C'était aussi mon avis.

Je me suis levé, Raymond m'a serré la main très fort et m'a dit qu'entre hommes on se comprenait toujours. En sortant de chez lui, j'ai refermé la porte et je suis resté un moment dans le noir, sur le palier. La maison était calme et des profondeurs de la cage d'escalier montait un souffle obscur et humide. Je n'entendais que les coups de mon sang qui bourdonnait à mes oreilles. Je suis resté immobile. Mais dans la chambre du vieux Salamano, le chien a gémi sourdement.

## IV

J'ai bien travaillé toute la semaine, Raymond est venu et m'a dit qu'il avait envoyé la lettre. Je suis allé au cinéma deux fois avec Emmanuel qui ne comprend pas toujours ce qui se passe sur l'écran. Il faut alors lui donner des explications. Hier, c'était samedi et Marie est venue, comme nous en étions convenus. J'ai eu très envie d'elle parce qu'elle avait une belle robe à raies rouges et blanches et des sandales de cuir. On devinait ses seins durs et le brun du soleil lui faisait un visage de fleur. Nous avons pris un autobus et nous sommes allés à quelques kilomètres d'Alger, sur une plage resserrée entre des rochers et bordée de roseaux du côté de la terre. Le soleil de quatre heures n'était pas trop chaud, mais l'eau était tiède, avec de petites vagues longues et paresseuses. Marie m'a appris un jeu. Il fallait, en nageant, boire à la crête des vagues, accumuler dans sa bouche toute l'écume et se mettre ensuite sur le dos pour la projeter contre le ciel. Cela faisait alors une dentelle mousseuse qui disparaissait dans l'air ou me retombait en pluie tiède sur le visage. Mais au bout de quelque temps, j'avais la bouche brûlée par l'amertume du sel. Marie m'a rejoint alors et s'est collée à moi dans l'eau. Elle a mis sa bouche contre la mienne. Sa langue rafraîchissait mes lèvres et nous nous sommes roulés dans les vagues pendant un moment.

Quand nous nous sommes rhabillés sur la plage, Marie me regardait avec des yeux brillants. Je l'ai embrassée. À partir de ce moment, nous n'avons plus parlé. Je l'ai tenue contre moi et nous avons été pressés de trouver un autobus, de rentrer, d'aller chez moi et de nous jeter sur mon lit. J'avais laissé ma fenêtre

ouverte et c'était bon de sentir la nuit d'été couler sur nos corps bruns.

Ce matin, Marie est restée et je lui ai dit que nous déjeunions ensemble. Je suis descendu pour acheter de la viande. En remontant, j'ai entendu une voix de femme dans la chambre de Raymond. Un peu après, le vieux Salamano a grondé son chien, nous avons entendu un bruit de semelles et de griffes sur les marches en bois de l'escalier et puis : « Salaud, charogne », ils sont sortis dans la rue. J'ai raconté à Marie l'histoire du vieux et elle a ri. Elle avait un de mes pyjamas dont elle avait retroussé les manches. Quand elle a ri, j'ai eu encore envie d'elle. Un moment après, elle m'a demandé si je l'aimais. Je lui ai répondu que cela ne voulait rien dire, mais qu'il me semblait que non. Elle a eu l'air triste. Mais en préparant le déjeuner, et à propos de rien, elle a encore ri de telle façon que je l'ai embrassée. C'est à ce moment que les bruits d'une dispute ont éclaté chez Raymond.

On a d'abord entendu une voix aiguë de femme et puis Raymond qui disait : « Tu m'as manqué, tu m'as manqué. Je vais t'apprendre à me manquer. » Quelques bruits sourds et la femme a hurlé, mais de si terrible façon qu'immédiatement le palier s'est rempli de monde. Marie et moi nous sommes sortis aussi. La femme criait toujours et Raymond frappait toujours. Marie m'a dit que c'était terrible et je n'ai rien répondu. Elle m'a demandé d'aller chercher un agent, mais je lui ai dit que je n'aimais pas les agents. Pourtant, il en est arrivé un avec le locataire du deuxième qui est plombier. Il a frappé à la porte et on n'a plus rien entendu. Il a frappé plus fort et au bout d'un moment, la femme a pleuré et Raymond a ouvert. Il avait une cigarette à la bouche et l'air doux. La fille s'est précipitée à la porte et a déclaré à l'agent que Raymond l'avait frappée. « Ton nom », a dit l'agent. Raymond a répondu. « Enlève ta cigarette de la bouche quand tu me parles », a dit l'agent. Raymond a hésité, m'a regardé et a tiré sur sa cigarette. À ce moment, l'agent

l'a giflé à toute volée d'une claque épaisse et lourde, en pleine joue. La cigarette est tombée quelques mètres plus loin. Raymond a changé de visage, mais il n'a rien dit sur le moment et puis il a demandé d'une voix humble s'il pouvait ramasser son mégot. L'agent a déclaré qu'il le pouvait et il a ajouté : « Mais la prochaine fois, tu sauras qu'un agent n'est pas un guignol. » Pendant ce temps, la fille pleurait et elle a répété : « Il m'a tapée. C'est un maquereau. » – « Monsieur l'agent, a demandé alors Raymond, c'est dans la loi, ça, de dire maquereau à un homme ? » Mais l'agent lui a ordonné « de fermer sa gueule ». Raymond s'est alors retourné vers la fille et il lui a dit : « Attends, petite, on se retrouvera. » L'agent lui a dit de fermer ça, que la fille devait partir et lui rester dans sa chambre en attendant d'être convoqué au commissariat. Il a ajouté que Raymond devrait avoir honte d'être soûl au point de trembler comme il le faisait. À ce moment, Raymond lui a expliqué : « Je ne suis pas soûl, monsieur l'agent. Seulement, je suis là, devant vous, et je tremble, c'est forcé. » Il a fermé sa porte et tout le monde est parti. Marie et moi avons fini de préparer le déjeuner. Mais elle n'avait pas faim, j'ai presque tout mangé. Elle est partie à une heure et j'ai dormi un peu.

Vers trois heures, on a frappé à ma porte et Raymond est entré. Je suis resté couché. Il s'est assis sur le bord de mon lit. Il est resté un moment sans parler et je lui ai demandé comment son affaire s'était passée. Il m'a raconté qu'il avait fait ce qu'il voulait mais qu'elle lui avait donné une gifle et qu'alors il l'avait battue. Pour le reste, je l'avais vu. Je lui ai dit qu'il me semblait que maintenant elle était punie et qu'il devait être content. C'était aussi son avis, et il a observé que l'agent avait beau faire, il ne changerait rien aux coups qu'elle avait reçus. Il a ajouté qu'il connaissait bien les agents et qu'il savait comment il fallait s'y prendre avec eux. Il m'a demandé alors si j'avais attendu qu'il réponde à la gifle de l'agent. J'ai répondu que je n'attendais rien du tout et que d'ailleurs je n'aimais pas les agents. Raymond a eu l'air très content. Il m'a demandé si je voulais sortir

avec lui. Je me suis levé et j'ai commencé à me peigner. Il m'a dit qu'il fallait que je lui serve de témoin. Moi cela m'était égal, mais je ne savais pas ce que je devais dire. Selon Raymond, il suffisait de déclarer que la fille lui avait manqué. J'ai accepté de lui servir de témoin.

Nous sommes sortis et Raymond m'a offert une fine. Puis il a voulu faire une partie de billard et j'ai perdu de justesse. Il voulait ensuite aller au bordel, mais j'ai dit non parce que je n'aime pas ça. Alors nous sommes rentrés doucement et il me disait combien il était content d'avoir réussi à punir sa maîtresse. Je le trouvais très gentil avec moi et j'ai pensé que c'était un bon moment.

De loin, j'ai aperçu sur le pas de la porte le vieux Salamano qui avait l'air agité. Quand nous nous sommes rapprochés, j'ai vu qu'il n'avait pas son chien. Il regardait de tous les côtés, tournait sur lui-même, tentait de percer le noir du couloir, marmonnait des mots sans suite et recommençait à fouiller la rue de ses petits yeux rouges. Quand Raymond lui a demandé ce qu'il avait, il n'a pas répondu tout de suite. J'ai vaguement entendu qu'il murmurait : « Salaud, charogne », et il continuait à s'agiter. Je lui ai demandé où était son chien. Il m'a répondu brusquement qu'il était parti. Et puis tout d'un coup, il a parlé avec volubilité : « Je l'ai emmené au Champ de Manœuvres, comme d'habitude. Il y avait du monde, autour des baraques foraines. Je me suis arrêté pour regarder « le Roi de l'Évasion ». Et quand j'ai voulu repartir, il n'était plus là. Bien sûr, il y a longtemps que je voulais lui acheter un collier moins grand. Mais je n'aurais jamais cru que cette charogne pourrait partir comme ça. »

Raymond lui a expliqué alors que le chien avait pu s'égarer et qu'il allait revenir. Il lui a cité des exemples de chiens qui avaient fait des dizaines de kilomètres pour retrouver leur maître Malgré cela, le vieux a eu l'air plus agité. « Mais ils me le

prendront, vous comprenez. Si encore quelqu'un le recueillait. Mais ce n'est pas possible, il dégoûte tout le monde avec ses croûtes. Les agents le prendront, c'est sûr. » Je lui ai dit alors qu'il devait aller à la fourrière et qu'on le lui rendrait moyennant le paiement de quelques droits. Il m'a demandé si ces droits étaient élevés. Je ne savais pas. Alors, il s'est mis en colère : « Donner de l'argent pour cette charogne. Ah ! il peut bien crever ! » Et il s'est mis à l'insulter. Raymond a ri et a pénétré dans la maison. Je l'ai suivi et nous nous sommes quittés sur le palier de l'étage. Un moment après, j'ai entendu le pas du vieux et il a frappé à ma porte. Quand j'ai ouvert, il est resté un moment sur le seuil et il m'a dit : « Excusez-moi, excusez-moi. » Je l'ai invité à entrer, mais il n'a pas voulu. Il regardait la pointe de ses souliers et ses mains croûteuses tremblaient. Sans me faire face, il m'a demandé : « Ils ne vont pas me le prendre, dites, monsieur Meursault. Ils vont me le rendre. Ou qu'est-ce que je vais devenir ? » Je lui ai dit que la fourrière gardait les chiens trois jours à la disposition de leurs propriétaires et qu'ensuite elle en faisait ce que bon lui semblait. Il m'a regardé en silence. Puis il m'a dit : « Bonsoir. » Il a fermé sa porte et je l'ai entendu aller et venir. Son lit a craqué. Et au bizarre petit bruit qui a traversé la cloison, j'ai compris qu'il pleurait. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à maman. Mais il fallait que je me lève tôt le lendemain. Je n'avais pas faim et je me suis couché sans dîner.

## V

Raymond m'a téléphoné au bureau. Il m'a dit qu'un de ses amis (il lui avait parlé de moi) m'invitait à passer la journée de dimanche dans son cabanon, près d'Alger. J'ai répondu que je le voulais bien, mais que j'avais promis ma journée à une amie. Raymond m'a tout de suite déclaré qu'il l'invitait aussi. La femme de son ami serait très contente de ne pas être seule au milieu d'un groupe d'hommes.

J'ai voulu raccrocher tout de suite parce que je sais que le patron n'aime pas qu'on nous téléphone de la ville. Mais Raymond m'a demandé d'attendre et il m'a dit qu'il aurait pu me transmettre cette invitation le soir, mais qu'il voulait m'avertir d'autre chose. Il avait été suivi toute la journée par un groupe d'Arabes parmi lesquels se trouvait le frère de son ancienne maîtresse. » Si tu le vois près de la maison ce soir en rentrant, avertis-moi. » J'ai dit que c'était entendu.

Peu après, le patron m'a fait appeler et, sur le moment, j'ai été ennuyé parce que j'ai pensé qu'il allait me dire de moins téléphoner et de mieux travailler. Ce n'était pas cela du tout. Il m'a déclaré qu'il allait me parler d'un projet encore très vague. Il voulait seulement avoir mon avis sur la question. Il avait l'intention d'installer un bureau à Paris qui traiterait ses affaires sur la place, et directement, avec les grandes compagnies et il voulait savoir si j'étais disposé à y aller. Cela me permettrait de vivre à Paris et aussi de voyager une partie de l'année. « Vous êtes jeune, et il me semble que c'est une vie qui doit vous plaire. » J'ai dit que oui mais que dans le fond cela m'était égal. Il m'a demandé alors si je n'étais pas intéressé par un change-

ment de vie. J'ai répondu qu'on ne changeait jamais de vie, qu'en tout cas toutes se valaient et que la mienne ici ne me déplaissait pas du tout. Il a eu l'air mécontent, m'a dit que je répondais toujours à côté, que je n'avais pas d'ambition et que cela était désastreux dans les affaires. Je suis retourné travailler alors. J'aurais préféré ne pas le mécontenter, mais je ne voyais pas de raison pour changer ma vie. En y réfléchissant bien, je n'étais pas malheureux. Quand j'étais étudiant, j'avais beaucoup d'ambitions de ce genre. Mais quand j'ai dû abandonner mes études, j'ai très vite compris que tout cela était sans importance réelle.

Le soir, Marie est venue me chercher et m'a demandé si je voulais me marier avec elle. J'ai dit que cela m'était égal et que nous pourrions le faire si elle le voulait. Elle a voulu savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois, que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas. « Pourquoi m'épouser alors ? » a-t-elle dit. Je lui ai expliqué que cela n'avait aucune importance et que si elle le désirait, nous pouvions nous marier. D'ailleurs, c'était elle qui le demandait et moi je me contentais de dire oui. Elle a observé alors que le mariage était une chose grave. J'ai répondu : « Non. » Elle s'est tue un moment et elle m'a regardé en silence. Puis elle a parlé. Elle voulait simplement savoir si j'aurais accepté la même proposition venant d'une autre femme, à qui je serais attaché de la même façon. J'ai dit : « Naturellement. » Elle s'est demandé alors si elle m'aimait et moi, je ne pouvais rien savoir sur ce point. Après un autre moment de silence, elle a murmuré que j'étais bizarre, qu'elle m'aimait sans doute à cause de cela mais que peut-être un jour je la dégoûterais pour les mêmes raisons. Comme je me taisais, n'ayant rien à ajouter, elle m'a pris le bras en souriant et elle a déclaré qu'elle voulait se marier avec moi. J'ai répondu que nous le ferions dès qu'elle le voudrait. Je lui ai parlé alors de la proposition du patron et Marie m'a dit qu'elle aimerait connaître Paris. Je lui ai appris que j'y avais vécu dans un temps et elle m'a demandé comment c'était. Je lui ai dit :

« C'est sale. Il y a des pigeons et des cours noires. Les gens ont la peau blanche. »

Puis nous avons marché et traversé la ville par ses grandes rues. Les femmes étaient belles et j'ai demandé à Marie si elle le remarquait. Elle m'a dit que oui et qu'elle me comprenait. Pendant un moment, nous n'avons plus parlé. Je voulais cependant qu'elle reste avec moi et je lui ai dit que nous pouvions dîner ensemble chez Céleste. Elle en avait bien envie, mais elle avait à faire. Nous étions près de chez moi et je lui ai dit au revoir. Elle m'a regardé : « Tu ne veux pas savoir ce que j'ai à faire ? » Je voulais bien le savoir, mais je n'y avais pas pensé et c'est ce qu'elle avait l'air de me reprocher. Alors, devant mon air empêtré, elle a encore ri et elle a eu vers moi un mouvement de tout le corps pour me tendre sa bouche.

J'ai dîné chez Céleste. J'avais déjà commencé à manger lorsqu'il est entré une bizarre petite femme qui m'a demandé si elle pouvait s'asseoir à ma table. Naturellement, elle le pouvait. Elle avait des gestes saccadés et des yeux brillants dans une petite figure de pomme. Elle s'est débarrassée de sa jaquette, s'est assise et a consulté fiévreusement la carte. Elle a appelé Céleste et a commandé immédiatement tous ses plats d'une voix à la fois précise et précipitée. En attendant les hors-d'œuvre, elle a ouvert son sac, en a sorti un petit carré de papier et un crayon, a fait d'avance l'addition, puis a tiré d'un gousset, augmentée du pourboire, la somme exacte qu'elle a placée devant elle. À ce moment, on lui a apporté des hors-d'œuvre qu'elle a engloutis à toute vitesse. En attendant le plat suivant, elle a encore sorti de son sac un crayon bleu et un magazine qui donnait les programmes radiophoniques de la semaine. Avec beaucoup de soin, elle a coché une à une presque toutes les émissions. Comme le magazine avait une douzaine de pages, elle a continué ce travail méticuleusement pendant tout le repas. J'avais déjà fini qu'elle cochait encore avec la même application. Puis elle s'est levée, a remis sa jaquette avec les mêmes gestes précis d'automate et

elle est partie. Comme je n'avais rien à faire, je suis sorti aussi et je l'ai suivie un moment. Elle s'était placée sur la bordure du trottoir et avec une vitesse et une sûreté incroyables, elle suivait son chemin sans dévier et sans se retourner. J'ai fini par la perdre de vue et par revenir sur mes pas. J'ai pensé qu'elle était bizarre, mais je l'ai oubliée assez vite.

Sur le pas de ma porte, j'ai trouvé le vieux Salamano. Je l'ai fait entrer et il m'a appris que son chien était perdu, car il n'était pas à la fourrière. Les employés lui avaient dit que, peut-être, il avait été écrasé. Il avait demandé s'il n'était pas possible de le savoir dans les commissariats. On lui avait répondu qu'on ne gardait pas trace de ces choses-là, parce qu'elles arrivaient tous les jours. J'ai dit au vieux Salamano qu'il pourrait avoir un autre chien, mais il a eu raison de me faire remarquer qu'il était habitué à celui-là.

J'étais accroupi sur mon lit et Salamano s'était assis sur une chaise devant la table. Il me faisait face et il avait ses deux mains sur les genoux. Il avait gardé son vieux feutre. Il mâchonnait des bouts de phrases sous sa moustache jaunie. Il m'ennuyait un peu, mais je n'avais rien à faire et je n'avais pas sommeil. Pour dire quelque chose, je l'ai interrogé sur son chien. Il m'a dit qu'il l'avait eu après la mort de sa femme. Il s'était marié assez tard. Dans sa jeunesse, il avait eu envie de faire du théâtre : au régiment il jouait dans les vaudevilles militaires. Mais finalement, il était entré dans les chemins de fer et il ne le regrettait pas, parce que maintenant il avait une petite retraite. Il n'avait pas été heureux avec sa femme, mais dans l'ensemble il s'était bien habitué à elle. Quand elle était morte, il s'était senti très seul. Alors, il avait demandé un chien à un camarade d'atelier et il avait eu celui-là très jeune. Il avait fallu le nourrir au biberon. Mais comme un chien vit moins qu'un homme, ils avaient fini par être vieux ensemble. « Il avait mauvais caractère, m'a dit Salamano. De temps en temps, on avait des prises de bec. Mais c'était un bon chien quand même. » J'ai



dit qu'il était de belle race et Salamano a eu l'air content. « Et encore, a-t-il ajouté, vous ne l'avez pas connu avant sa maladie. C'était le poil qu'il avait de plus beau. » Tous les soirs et tous les matins, depuis que le chien avait eu cette maladie de peau, Salamano le passait à la pommade. Mais selon lui, sa vraie maladie, c'était la vieillesse, et la vieillesse ne se guérit pas.

À ce moment, j'ai bâillé et le vieux m'a annoncé qu'il allait partir. Je lui ai dit qu'il pouvait rester, et que j'étais ennuyé de ce qui était arrivé à son chien : il m'a remercié. Il m'a dit que maman aimait beaucoup son chien. En parlant d'elle, il l'appelait « votre pauvre mère ». Il a émis la supposition que je devais être bien malheureux depuis que maman était morte et je n'ai rien répondu. Il m'a dit alors, très vite et avec un air gêné, qu'il savait que dans le quartier on m'avait mal jugé parce que j'avais mis ma mère à l'asile, mais il me connaissait et il savait que j'aimais beaucoup maman. J'ai répondu, je ne sais pas encore pourquoi, que j'ignorais jusqu'ici qu'on me jugeât mal à cet égard, mais que l'asile m'avait paru une chose naturelle puisque je n'avais pas assez d'argent pour faire garder maman. « D'ailleurs, ai-je ajouté, il y avait longtemps qu'elle n'avait rien à me dire et qu'elle s'ennuyait toute seule. – Oui, m'a-t-il dit, et à l'asile, du moins, on se fait des camarades. » Puis il s'est excusé. Il voulait dormir. Sa vie avait changé maintenant et il ne savait pas trop ce qu'il allait faire. Pour la première fois depuis que je le connaissais, d'un geste furtif, il m'a tendu la main et j'ai senti les écailles de sa peau. Il a souri un peu et avant de partir, il m'a dit : « J'espère que les chiens n'aboieront pas cette nuit. Je crois toujours que c'est le mien. »

## VI

Le dimanche, j'ai eu de la peine à me réveiller et il a fallu que Marie m'appelle et me secoue. Nous n'avons pas mangé parce que nous voulions nous baigner tôt. Je me sentais tout à fait vide et j'avais un peu mal à la tête. Ma cigarette avait un goût amer. Marie s'est moquée de moi parce qu'elle disait que j'avais « une tête d'enterrement ». Elle avait mis une robe de toile blanche et lâché ses cheveux. Je lui ai dit qu'elle était belle, elle a ri de plaisir.

En descendant, nous avons frappé à la porte de Raymond. Il nous a répondu qu'il descendait. Dans la rue, à cause de ma fatigue et aussi parce que nous n'avons pas ouvert les persiennes, le jour, déjà tout plein de soleil, m'a frappé comme une giflle. Marie sautait de joie et n'arrêtait pas de dire qu'il faisait beau. Je me suis senti mieux et je me suis aperçu que j'avais faim. Je l'ai dit à Marie qui m'a montré son sac en toile cirée où elle avait mis nos deux maillots et une serviette. Je n'avais plus qu'à attendre et nous avons entendu Raymond fermer sa porte. Il avait un pantalon bleu et une chemise blanche à manches courtes. Mais il avait mis un canotier, ce qui a fait rire Marie, et ses avant-bras étaient très blancs sous les poils noirs. J'en étais un peu dégoûté. Il sifflait en descendant et il avait l'air très content. Il m'a dit : « Salut, vieux », et il a appelé Marie « made-moiselle ».

La veille nous étions allés au commissariat et j'avais témoigné que la fille avait « manqué » à Raymond. Il en a été quitte pour un avertissement. On n'a pas contrôlé mon affirmation. Devant la porte, nous en avons parlé avec Raymond, puis nous

avons décidé de prendre l'autobus. La plage n'était pas très loin, mais nous irions plus vite ainsi. Raymond pensait que son ami serait content de nous voir arriver tôt. Nous allions partir quand Raymond, tout d'un coup, m'a fait signe de regarder en face. J'ai vu un groupe d'Arabes adossés à la devanture du bureau de tabac. Ils nous regardaient en silence, mais à leur manière, ni plus ni moins que si nous étions des pierres ou des arbres morts. Raymond m'a dit que le deuxième à partir de la gauche était son type, et il a eu l'air préoccupé. Il a ajouté que, pourtant, c'était maintenant une histoire finie. Marie ne comprenait pas très bien et nous a demandé ce qu'il y avait. Je lui ai dit que c'étaient des Arabes qui en voulaient à Raymond. Elle a voulu qu'on parte tout de suite. Raymond s'est redressé et il a ri en disant qu'il fallait se dépêcher.

Nous sommes allés vers l'arrêt d'autobus qui était un peu plus loin et Raymond m'a annoncé que les Arabes ne nous suivaient pas. Je me suis retourné. Ils étaient toujours à la même place et ils regardaient avec la même indifférence l'endroit que nous venions de quitter. Nous avons pris l'autobus. Raymond, qui paraissait tout à fait soulagé, n'arrêtait pas de faire des plaisanteries pour Marie. J'ai senti qu'elle lui plaisait, mais elle ne lui répondait presque pas. De temps en temps, elle le regardait en riant.

Nous sommes descendus dans la banlieue d'Alger. La plage n'est pas loin de l'arrêt d'autobus. Mais il a fallu traverser un petit plateau qui domine la mer et qui dévale ensuite vers la plage. Il était couvert de pierres jaunâtres et d'asphodèles tout blancs sur le bleu déjà dur du ciel. Marie s'amusait à en éparpiller les pétales à grands coups de son sac de toile cirée. Nous avons marché entre des files de petites villas à barrières vertes ou blanches, quelques-unes enfouies avec leurs vérandas sous les tamaris, quelques autres nues au milieu des pierres. Avant d'arriver au bord du plateau, on pouvait voir déjà la mer immobile et plus loin un cap somnolent et massif dans l'eau claire. Un

léger bruit de moteur est monté dans l'air calme jusqu'à nous. Et nous avons vu, très loin, un petit chalutier qui avançait, imperceptiblement, sur la mer éclatante. Marie a cueilli quelques iris de roche. De la pente qui descendait vers la mer nous avons vu qu'il y avait déjà quelques baigneurs.

L'ami de Raymond habitait un petit cabanon de bois à l'extrémité de la plage. La maison était adossée à des rochers et les pilotis qui la soutenaient sur le devant baignaient déjà dans l'eau. Raymond nous a présentés. Son ami s'appelait Masson. C'était un grand type, massif de taille et d'épaules, avec une petite femme ronde et gentille, à l'accent parisien. Il nous a dit tout de suite de nous mettre à l'aise et qu'il y avait une friture de poissons qu'il avait pêchés le matin même. Je lui ai dit combien je trouvais sa maison jolie. Il m'a appris qu'il y venait passer le samedi, le dimanche et tous ses jours de congé. « Avec ma femme, on s'entend bien », a-t-il ajouté. Justement, sa femme riait avec Marie. Pour la première fois peut-être, j'ai pensé vraiment que j'allais me marier.

Masson voulait se baigner, mais sa femme et Raymond ne voulaient pas venir. Nous sommes descendus tous les trois et Marie s'est immédiatement jetée dans l'eau. Masson et moi, nous avons attendu un peu. Lui parlait lentement et j'ai remarqué qu'il avait l'habitude de compléter tout ce qu'il avançait par un « et je dirai plus », même quand, au fond, il n'ajoutait rien au sens de sa phrase. À propos de Marie, il m'a dit : « Elle est épatante, et je dirai plus, charmante. » Puis je n'ai plus fait attention à ce tic parce que j'étais occupé à éprouver que le soleil me faisait du bien. Le sable commençait à chauffer sous les pieds. J'ai retardé encore l'envie que j'avais de l'eau, mais j'ai fini par dire à Masson : « On y va ? » J'ai plongé. Lui est entré dans l'eau doucement et s'est jeté quand il a perdu pied. Il nageait à la brasse et assez mal, de sorte que je l'ai laissé pour rejoindre Marie. L'eau était froide et j'étais content de nager. Avec

Marie, nous nous sommes éloignés et nous nous sentions d'accord dans nos gestes et dans notre contentement.

Au large, nous avons fait la planche et sur mon visage tourné vers le ciel le soleil écartait les derniers voiles d'eau qui me coulaient dans la bouche. Nous avons vu que Masson regagnait la plage pour s'étendre au soleil. De loin, il paraissait énorme. Marie a voulu que nous nagions ensemble. Je me suis mis derrière elle pour la prendre par la taille et elle avançait à la force des bras pendant que je l'aidais en battant des pieds. Le petit bruit de l'eau battue nous a suivis dans le matin jusqu'à ce que je me sente fatigué. Alors j'ai laissé Marie et je suis rentré en nageant régulièrement et en respirant bien. Sur la plage, je me suis étendu à plat ventre près de Masson et j'ai mis ma figure dans le sable. Je lui ai dit que « c'était bon » et il était de cet avis. Peu après, Marie est venue. Je me suis retourné pour la regarder avancer. Elle était toute visqueuse d'eau salée et elle tenait ses cheveux en arrière. Elle s'est allongée flanc à flanc avec moi et les deux chaleurs de son corps et du soleil m'ont un peu endormi.

Marie m'a secoué et m'a dit que Masson était remonté chez lui, il fallait déjeuner. Je me suis levé tout de suite parce que j'avais faim, mais Marie m'a dit que je ne l'avais pas embrassée depuis ce matin. C'était vrai et pourtant j'en avais envie. « Viens dans l'eau », m'a-t-elle dit. Nous avons couru pour nous étaler dans les premières petites vagues. Nous avons fait quelques brasses et elle s'est collée contre moi. J'ai senti ses jambes autour des miennes et je l'ai désirée.

Quand nous sommes revenus, Masson nous appelait déjà. J'ai dit que j'avais très faim et il a déclaré tout de suite à sa femme que je lui plaisais. Le pain était bon, j'ai dévoré ma part de poisson. Il y avait ensuite de la viande et des pommes de terre frites. Nous mangions tous sans parler. Masson buvait souvent du vin et il me servait sans arrêt. Au café, j'avais la tête

un peu lourde et j'ai fumé beaucoup. Masson, Raymond et moi, nous avons envisagé de passer ensemble le mois d'août à la plage, à frais communs. Marie nous a dit tout d'un coup : « Vous savez quelle heure il est ? Il est onze heures et demie. » Nous étions tous étonnés, mais Masson a dit qu'on avait mangé très tôt, et que c'était naturel parce que l'heure du déjeuner, c'était l'heure où l'on avait faim. Je ne sais pas pourquoi cela a fait rire Marie. Je crois qu'elle avait un peu trop bu. Masson m'a demandé alors si je voulais me promener sur la plage avec lui. « Ma femme fait toujours la sieste après le déjeuner. Moi, je n'aime pas ça. Il faut que je marche. Je lui dis toujours que c'est meilleur pour la santé. Mais après tout, c'est son droit. » Marie a déclaré qu'elle resterait pour aider M<sup>me</sup> Masson à faire la vaisselle. La petite Parisienne a dit que pour cela, il fallait mettre les hommes dehors. Nous sommes descendus tous les trois.

Le soleil tombait presque d'aplomb sur le sable et son éclat sur la mer était insoutenable. Il n'y avait plus personne sur la plage. Dans les cabanons qui bordaient le plateau et qui surplombaient la mer, on entendait des bruits d'assiettes et de couverts. On respirait à peine dans la chaleur de pierre qui montait du sol. Pour commencer, Raymond et Masson ont parlé de choses et de gens que je ne connaissais pas. J'ai compris qu'il y avait longtemps qu'ils se connaissaient et qu'ils avaient même vécu ensemble à un moment. Nous nous sommes dirigés vers l'eau et nous avons longé la mer. Quelquefois, une petite vague plus longue que l'autre venait mouiller nos souliers de toile. Je ne pensais à rien parce que j'étais à moitié endormi par ce soleil sur ma tête nue.

À ce moment, Raymond a dit à Masson quelque chose que j'ai mal entendu. Mais j'ai aperçu en même temps, tout au bout de la plage et très loin de nous, deux Arabes en bleu de chauffe qui venaient dans notre direction. J'ai regardé Raymond et il m'a dit : « C'est lui. » Nous avons continué à marcher. Masson a demandé comment ils avaient pu nous suivre jusque-là. J'ai

pensé qu'ils avaient dû nous voir prendre l'autobus avec un sac de plage, mais je n'ai rien dit.

Les Arabes avançaient lentement et ils étaient déjà beaucoup plus rapprochés. Nous n'avons pas changé notre allure, mais Raymond a dit : « S'il y a de la bagarre, toi, Masson, tu prendras le deuxième. Moi, je me charge de mon type. Toi, Meursault, s'il en arrive un autre, il est pour toi. » J'ai dit : « Oui » et Masson a mis ses mains dans les poches. Le sable surchauffé me semblait rouge maintenant. Nous avançons d'un pas égal vers les Arabes. La distance entre nous a diminué régulièrement. Quand nous avons été à quelques pas les uns des autres, les Arabes se sont arrêtés. Masson et moi nous avons ralenti notre pas. Raymond est allé tout droit vers son type. J'ai mal entendu ce qu'il lui a dit, mais l'autre a fait mine de lui donner un coup de tête. Raymond a frappé alors une première fois et il a tout de suite appelé Masson. Masson est allé à celui qu'on lui avait désigné et il a frappé deux fois avec tout son poids. L'Arabe s'est aplati dans l'eau, la face contre le fond, et il est resté quelques secondes ainsi, des bulles crevant à la surface, autour de sa tête. Pendant ce temps Raymond aussi a frappé et l'autre avait la figure en sang. Raymond s'est retourné vers moi et a dit : « Tu vas voir ce qu'il va prendre. » Je lui ai crié : « Attention, il a un couteau ! » Mais déjà Raymond avait le bras ouvert et la bouche tailladée.

Masson a fait un bond en avant. Mais l'autre Arabe s'était relevé et il s'est placé derrière celui qui était armé. Nous n'avons pas osé bouger. Ils ont reculé lentement, sans cesser de nous regarder et de nous tenir en respect avec le couteau. Quand ils ont vu qu'ils avaient assez de champ, ils se sont enfuis très vite, pendant que nous restions cloués sous le soleil et que Raymond tenait serré son bras dégouttant de sang.

Masson a dit immédiatement qu'il y avait un docteur qui passait ses dimanches sur le plateau. Raymond a voulu y aller

tout de suite. Mais chaque fois qu'il parlait, le sang de sa blessure faisait des bulles dans sa bouche. Nous l'avons soutenu et nous sommes revenus au cabanon aussi vite que possible. Là, Raymond a dit que ses blessures étaient superficielles et qu'il pouvait aller chez le docteur. Il est parti avec Masson et je suis resté pour expliquer aux femmes ce qui était arrivé. M<sup>me</sup> Masson pleurait et Marie était très pâle. Moi, cela m'ennuyait de leur expliquer. J'ai fini par me taire et j'ai fumé en regardant la mer.

Vers une heure et demie, Raymond est revenu avec Masson. Il avait le bras bandé et du sparadrap au coin de la bouche. Le docteur lui avait dit que ce n'était rien, mais Raymond avait l'air très sombre. Masson a essayé de le faire rire. Mais il ne parlait toujours pas. Quand il a dit qu'il descendait sur la plage, je lui ai demandé où il allait. Il m'a répondu qu'il voulait prendre l'air. Masson et moi avons dit que nous allions l'accompagner. Alors, il s'est mis en colère et nous a insultés. Masson a déclaré qu'il ne fallait pas le contrarier. Moi, je l'ai suivi quand même.

Nous avons marché longtemps sur la plage. Le soleil était maintenant écrasant. Il se brisait en morceaux sur le sable et sur la mer. J'ai eu l'impression que Raymond savait où il allait, mais c'était sans doute faux. Tout au bout de la plage, nous sommes arrivés enfin à une petite source qui coulait dans le sable, derrière un gros rocher. Là, nous avons trouvé nos deux Arabes. Ils étaient couchés, dans leurs bleus de chauffe graisseux. Ils avaient l'air tout à fait calmes et presque contents. Notre venue n'a rien changé. Celui qui avait frappé Raymond le regardait sans rien dire. L'autre soufflait dans un petit roseau et répétait sans cesse, en nous regardant du coin de l'œil, les trois notes qu'il obtenait de son instrument.

Pendant tout ce temps, il n'y a plus eu que le soleil et ce silence, avec le petit bruit de la source et les trois notes. Puis Raymond a porté la main à sa poche revolver, mais l'autre n'a

pas bougé et ils se regardaient toujours. J'ai remarqué que celui qui jouait de la flûte avait les doigts des pieds très écartés. Mais sans quitter des yeux son adversaire, Raymond m'a demandé : « Je le descends ? » J'ai pensé que si je disais non il s'exciterait tout seul et tirerait certainement. Je lui ai seulement dit : « Il ne t'a pas encore parlé. Ça ferait vilain de tirer comme ça. » On a encore entendu le petit bruit d'eau et de flûte au cœur du silence et de la chaleur. Puis Raymond a dit : « Alors, je vais l'insulter et quand il répondra, je le descendrai. » J'ai répondu : « C'est ça. Mais s'il ne sort pas son couteau, tu ne peux pas tirer. » Raymond a commencé à s'exciter un peu. L'autre jouait toujours et tous deux observaient chaque geste de Raymond. « Non, ai-je dit à Raymond. Prends-le d'homme à homme et donne-moi ton revolver. Si l'autre intervient, ou s'il tire son couteau, je le descendrai. »

Quand Raymond m'a donné son revolver, le soleil a glissé dessus. Pourtant, nous sommes restés encore immobiles comme si tout s'était refermé autour de nous. Nous nous regardions sans baisser les yeux et tout s'arrêtait ici entre la mer, le sable et le soleil, le double silence de la flûte et de l'eau. J'ai pensé à ce moment qu'on pouvait tirer ou ne pas tirer. Mais brusquement, les Arabes, à reculons, se sont coulés derrière le rocher. Raymond et moi sommes alors revenus sur nos pas. Lui paraissait mieux et il a parlé de l'autobus du retour.

Je l'ai accompagné jusqu'au cabanon et, pendant qu'il gravissait l'escalier de bois, je suis resté devant la première marche, la tête retentissante de soleil, découragé devant l'effort qu'il fallait faire pour monter l'étage de bois et aborder encore les femmes. Mais la chaleur était telle qu'il m'était pénible aussi de rester immobile sous la pluie aveuglante qui tombait du ciel. Rester ici ou partir, cela revenait au même. Au bout d'un moment, je suis retourné vers la plage et je me suis mis à marcher.

C'était le même éclatement rouge. Sur le sable, la mer hale-tait de toute la respiration rapide et étouffée de ses petites vagues. Je marchais lentement vers les rochers et je sentais mon front se gonfler sous le soleil. Toute cette chaleur s'appuyait sur moi et s'opposait à mon avance. Et chaque fois que je sentais son grand souffle chaud sur mon visage, je serrais les dents, je fermais les poings dans les poches de mon pantalon, je me tendais tout entier pour triompher du soleil et de cette ivresse opaque qu'il me déversait. À chaque épée de lumière jaillie du sable, d'un coquillage blanchi ou d'un débris de verre, mes mâchoires se crispaient. J'ai marché longtemps.

Je voyais de loin la petite masse sombre du rocher entourée d'un halo aveuglant par la lumière et la poussière de mer. Je pensais à la source fraîche derrière le rocher. J'avais envie de retrouver le murmure de son eau, envie de fuir le soleil, l'effort et les pleurs de femme, envie enfin de retrouver l'ombre et son repos. Mais quand j'ai été plus près, j'ai vu que le type de Raymond était revenu.

Il était seul. Il reposait sur le dos, les mains sous la nuque, le front dans les ombres du rocher, tout le corps au soleil. Son bleu de chauffe fumait dans la chaleur. J'ai été un peu surpris. Pour moi, c'était une histoire finie et j'étais venu là sans y penser.

Dès qu'il m'a vu, il s'est soulevé un peu et a mis la main dans sa poche. Moi, naturellement, j'ai serré le revolver de Raymond dans mon veston. Alors de nouveau, il s'est laissé aller en arrière, mais sans retirer la main de sa poche. J'étais assez loin de lui, à une dizaine de mètres. Je devinais son regard par instants, entre ses paupières mi-closes. Mais le plus souvent, son image dansait devant mes yeux, dans l'air enflammé. Le bruit des vagues était encore plus paresseux, plus étale qu'à midi. C'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici. Il y avait déjà deux heures que la journée

n'avancait plus, deux heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant. À l'horizon, un petit vapeur est passé et j'en ai deviné la tache noire au bord de mon regard, parce que je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe.

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte

où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

## DEUXIÈME PARTIE

### I

Tout de suite après mon arrestation, j'ai été interrogé plusieurs fois. Mais il s'agissait d'interrogatoires d'identité qui n'ont pas duré longtemps. La première fois au commissariat, mon affaire semblait n'intéresser personne. Huit jours après, le juge d'instruction, au contraire, m'a regardé avec curiosité. Mais pour commencer, il m'a seulement demandé mon nom et mon adresse, ma profession, la date et le lieu de ma naissance. Puis il a voulu savoir si j'avais choisi un avocat. J'ai reconnu que non et je l'ai questionné pour savoir s'il était absolument nécessaire d'en avoir un. « Pourquoi ? » a-t-il dit. J'ai répondu que je trouvais mon affaire très simple. Il a souri en disant : « C'est un avis. Pourtant, la loi est là. Si vous ne choisissez pas d'avocat, nous en désignerons un d'office. » J'ai trouvé qu'il était très commode que la justice se chargeât de ces détails. Je le lui ai dit. Il m'a approuvé et a conclu que la loi était bien faite.

Au début, je ne l'ai pas pris au sérieux. Il m'a reçu dans une pièce tendue de rideaux, il avait sur son bureau une seule lampe qui éclairait le fauteuil où il m'a fait asseoir pendant que lui-même restait dans l'ombre. J'avais déjà lu une description semblable dans des livres et tout cela m'a paru un jeu. Après notre conversation, au contraire, je l'ai regardé et j'ai vu un homme aux traits fins, aux yeux bleus enfoncés, grand, avec une longue moustache grise et d'abondants cheveux presque blancs. Il m'a paru très raisonnable et, somme toute, sympathique, malgré quelques tics nerveux qui lui tiraient la bouche. En sortant, j'allais même lui tendre la main, mais je me suis souvenu à temps que j'avais tué un homme.

Le lendemain, un avocat est venu me voir à la prison. Il était petit et rond, assez jeune, les cheveux soigneusement col-

lés. Malgré la chaleur (j'étais en manches de chemise), il avait un costume sombre, un col cassé et une cravate bizarre à grosses raies noires et blanches. Il a posé sur mon lit la serviette qu'il portait sous le bras, s'est présenté et m'a dit qu'il avait étudié mon dossier. Mon affaire était délicate, mais il ne doutait pas du succès, si je lui faisais confiance. Je l'ai remercié et il m'a dit : « Entrons dans le vif du sujet. »

Il s'est assis sur le lit et m'a expliqué qu'on avait pris des renseignements sur ma vie privée. On avait su que ma mère était morte récemment à l'asile. On avait alors fait une enquête à Marengo. Les instructeurs avaient appris que « j'avais fait preuve d'insensibilité » le jour de l'enterrement de maman. « Vous comprenez, m'a dit mon avocat, cela me gêne un peu de vous demander cela. Mais c'est très important. Et ce sera un gros argument pour l'accusation, si je ne trouve rien à répondre. » Il voulait que je l'aide. Il m'a demandé si j'avais eu de la peine ce jour-là. Cette question m'a beaucoup étonné et il me semblait que j'aurais été très gêné si j'avais eu à la poser. J'ai répondu cependant que j'avais un peu perdu l'habitude de m'interroger et qu'il m'était difficile de le renseigner. Sans doute, j'aimais bien maman, mais cela ne voulait rien dire. Tous les êtres sains avaient plus ou moins souhaité la mort de ceux qu'ils aimaient. Ici, l'avocat m'a coupé et a paru très agité. Il m'a fait promettre de ne pas dire cela à l'audience, ni chez le magistrat instructeur. Cependant, je lui ai expliqué que j'avais une nature telle que mes besoins physiques dérangent souvent mes sentiments. Le jour où j'avais enterré maman, j'étais très fatigué, et j'avais sommeil. De sorte que je ne me suis pas rendu compte de ce qui se passait. Ce que je pouvais dire à coup sûr, c'est que j'aurais préféré que maman ne mourût pas. Mais mon avocat n'avait pas l'air content. Il m'a dit : « Ceci n'est pas assez. »

Il a réfléchi. Il m'a demandé s'il pouvait dire que ce jour-là j'avais dominé mes sentiments naturels. Je lui ai dit : « Non,

parce que c'est faux. » Il m'a regardé d'une façon bizarre, comme si je lui inspirais un peu de dégoût. Il m'a dit presque méchamment que dans tous les cas le directeur et le personnel de l'asile seraient entendus comme témoins et que « cela pouvait me jouer un très sale tour ». Je lui ai fait remarquer que cette histoire n'avait pas de rapport avec mon affaire, mais il m'a répondu seulement qu'il était visible que je n'avais jamais eu de rapports avec la justice.

Il est parti avec un air fâché. J'aurais voulu le retenir, lui expliquer que je désirais sa sympathie, non pour être mieux défendu, mais, si je puis dire, naturellement. Surtout, je voyais que je le mettais mal à l'aise. Il ne me comprenait pas et il m'en voulait un peu. J'avais le désir de lui affirmer que j'étais comme tout le monde, absolument comme tout le monde. Mais tout cela, au fond, n'avait pas grande utilité et j'y ai renoncé par paresse.

Peu de temps après, j'étais conduit de nouveau devant le juge d'instruction. Il était deux heures de l'après-midi et cette fois, son bureau était plein d'une lumière à peine tamisée par un rideau de voile. Il faisait très chaud. Il m'a fait asseoir et, avec beaucoup de courtoisie, m'a déclaré que mon avocat, « par suite d'un contretemps », n'avait pu venir. Mais j'avais le droit de ne pas répondre à ses questions et d'attendre que mon avocat pût m'assister. J'ai dit que je pouvais répondre seul. Il a touché du doigt un bouton sur la table. Un jeune greffier est venu s'installer presque dans mon dos.

Nous nous sommes tous les deux carrés dans nos fauteuils. L'interrogatoire a commencé. Il m'a d'abord dit qu'on me dépeignait comme étant d'un caractère taciturne et renfermé et il a voulu savoir ce que j'en pensais. J'ai répondu : « C'est que je n'ai jamais grand-chose à dire. Alors je me tais. » Il a souri comme la première fois, a reconnu que c'était la meilleure des raisons et a ajouté : « D'ailleurs, cela n'a aucune importance. » Il s'est tu,



m'a regardé et s'est redressé assez brusquement pour me dire très vite : « Ce qui m'intéresse, c'est vous. » Je n'ai pas bien compris ce qu'il entendait par là et je n'ai rien répondu. « Il y a des choses, a-t-il ajouté, qui m'échappent dans votre geste. Je suis sûr que vous allez m'aider à les comprendre. » J'ai dit que tout était très simple. Il m'a pressé de lui retracer ma journée. Je lui ai retracé ce que déjà je lui avais raconté : Raymond, la plage, le bain, la querelle, encore la plage, la petite source, le soleil et les cinq coups de revolver. À chaque phrase il disait : « Bien, bien. » Quand je suis arrivé au corps étendu, il a approuvé en disant : « Bon. » Moi, j'étais lassé de répéter ainsi la même histoire et il me semblait que je n'avais jamais autant parlé.

Après un silence, il s'est levé et m'a dit qu'il voulait m'aider, que je l'intéressais et qu'avec l'aide de Dieu, il ferait quelque chose pour moi. Mais auparavant, il voulait me poser encore quelques questions. Sans transition, il m'a demandé si j'aimais maman. J'ai dit : « Oui, comme tout le monde » et le greffier, qui jusqu'ici tapait régulièrement sur sa machine, a dû se tromper de touches, car il s'est embarrassé et a été obligé de revenir en arrière. Toujours sans logique apparente, le juge m'a alors demandé si j'avais tiré les cinq coups de revolver à la suite. J'ai réfléchi et précisé que j'avais tiré une seule fois d'abord et, après quelques secondes, les quatre autres coups. « Pourquoi avez-vous attendu entre le premier et le second coup ? » dit-il alors. Une fois de plus, j'ai revu la plage rouge et j'ai senti sur mon front la brûlure du soleil. Mais cette fois, je n'ai rien répondu. Pendant tout le silence qui a suivi le juge a eu l'air de s'agiter. Il s'est assis, a fourragé dans ses cheveux, a mis ses coudes sur son bureau et s'est penché un peu vers moi avec un air étrange : « Pourquoi, pourquoi avez-vous tiré sur un corps à terre ? » Là encore, je n'ai pas su répondre. Le juge a passé ses mains sur son front et a répété sa question d'une voix un peu altérée : « Pourquoi ? Il faut que vous me le disiez. Pourquoi ? » Je me taisais toujours.

Brusquement, il s'est levé, a marché à grands pas vers une extrémité de son bureau et a ouvert un tiroir dans un classeur. Il en a tiré un crucifix d'argent qu'il a brandi en revenant vers moi. Et d'une voix toute changée, presque tremblante, il s'est écrié : « Est-ce que vous le connaissez, celui-là ? » J'ai dit : « Oui, naturellement. » Alors il m'a dit très vite et d'une façon passionnée que lui croyait en Dieu, que sa conviction était qu'aucun homme n'était assez coupable pour que Dieu ne lui pardonnât pas, mais qu'il fallait pour cela que l'homme par son repentir devînt comme un enfant dont l'âme est vide et prête à tout accueillir. Il avait tout son corps penché sur la table. Il agitait son crucifix presque au-dessus de moi. À vrai dire, je l'avais très mal suivi dans son raisonnement, d'abord parce que j'avais chaud et qu'il y avait dans son cabinet de grosses mouches qui se posaient sur ma figure, et aussi parce qu'il me faisait un peu peur. Je reconnaissais en même temps que c'était ridicule parce que, après tout, c'était moi le criminel. Il a continué pourtant. J'ai à peu près compris qu'à son avis il n'y avait qu'un point d'obscur dans ma confession, le fait d'avoir attendu pour tirer mon second coup de revolver. Pour le reste, c'était très bien, mais cela, il ne le comprenait pas.

J'allais lui dire qu'il avait tort de s'obstiner : ce dernier point n'avait pas tellement d'importance. Mais il m'a coupé et m'a exhorté une dernière fois, dressé de toute sa hauteur, en me demandant si je croyais en Dieu. J'ai répondu que non. Il s'est assis avec indignation. Il m'a dit que c'était impossible, que tous les hommes croyaient en Dieu, même ceux qui se détournaient de son visage. C'était là sa conviction et, s'il devait jamais en douter, sa vie n'aurait plus de sens. « Voulez-vous, s'est-il exclamé, que ma vie n'ait pas de sens ? » À mon avis, cela ne me regardait pas et je le lui ai dit. Mais à travers la table, il avançait déjà le Christ sous mes yeux et s'écriait d'une façon déraisonnable : « Moi, je suis chrétien. Je demande pardon de tes fautes à celui-là. Comment peux-tu ne pas croire qu'il a souffert pour

toi ? » J'ai bien remarqué qu'il me tutoyait, mais j'en avais assez. La chaleur se faisait de plus en plus grande. Comme toujours, quand j'ai envie de me débarrasser de quelqu'un que j'écoute à peine, j'ai eu l'air d'approuver. À ma surprise, il a triomphé : « Tu vois, tu vois, disait-il. N'est-ce pas que tu crois et que tu vas te confier à lui ? » Évidemment, j'ai dit non une fois de plus. Il est retombé sur son fauteuil.

Il avait l'air très fatigué. Il est resté un moment silencieux pendant que la machine, qui n'avait pas cessé de suivre le dialogue, en prolongeait encore les dernières phrases. Ensuite, il m'a regardé attentivement et avec un peu de tristesse. Il a murmuré : « Je n'ai jamais vu d'âme aussi endurcie que la vôtre. Les criminels qui sont venus devant moi ont toujours pleuré devant cette image de la douleur. » J'allais répondre que c'était justement parce qu'il s'agissait de criminels. Mais j'ai pensé que moi aussi j'étais comme eux. C'était une idée à quoi je ne pouvais pas me faire. Le juge s'est alors levé, comme s'il me signifiait que l'interrogatoire était terminé. Il m'a seulement demandé du même air un peu las si je regrettais mon acte. J'ai réfléchi et j'ai dit que, plutôt que du regret véritable, j'éprouvais un certain ennui. J'ai eu l'impression qu'il ne me comprenait pas. Mais ce jour-là les choses ne sont pas allées plus loin.

Par la suite j'ai souvent revu le juge d'instruction. Seulement, j'étais accompagné de mon avocat à chaque fois. On se bornait à me faire préciser certains points de mes déclarations précédentes. Ou bien encore le juge discutait les charges avec mon avocat. Mais en vérité ils ne s'occupaient jamais de moi à ces moments-là. Peu à peu en tout cas, le ton des interrogatoires a changé. Il semblait que le juge ne s'intéressât plus à moi et qu'il eût classé mon cas en quelque sorte. Il ne m'a plus parlé de Dieu et je ne l'ai jamais revu dans l'excitation de ce premier jour. Le résultat, c'est que nos entretiens sont devenus plus cordiaux. Quelques questions, un peu de conversation avec mon avocat, les interrogatoires étaient finis. Mon affaire suivait son

cours, selon l'expression même du juge. Quelquefois aussi, quand la conversation était d'ordre général, on m'y mêlait. Je commençais à respirer. Personne, en ces heures-là, n'était méchant avec moi. Tout était si naturel, si bien réglé et si sobrement joué que j'avais l'impression ridicule de « faire partie de la famille ». Et au bout des onze mois qu'a duré cette instruction, je peux dire que je m'étonnais presque de m'être jamais réjoui d'autre chose que de ces rares instants où le juge me reconduisait à la porte de son cabinet en me frappant sur l'épaule et en me disant d'un air cordial : « C'est fini pour aujourd'hui, monsieur l'Antéchrist. » On me remettait alors entre les mains des gendarmes.

## II

Il y a des choses dont je n'ai jamais aimé parler. Quand je suis entré en prison, j'ai compris au bout de quelques jours que je n'aimerais pas parler de cette partie de ma vie.

Plus tard, je n'ai plus trouvé d'importance à ces répugnances. En réalité, je n'étais pas réellement en prison les premiers jours : j'attendais vaguement quelque événement nouveau. C'est seulement après la première et la seule visite de Marie que tout a commencé. Du jour où j'ai reçu sa lettre (elle me disait qu'on ne lui permettait plus de venir parce qu'elle n'était pas ma femme), de ce jour-là, j'ai senti que j'étais chez moi dans ma cellule et que ma vie s'y arrêta. Le jour de mon arrestation, on m'a d'abord enfermé dans une chambre où il y avait déjà plusieurs détenus, la plupart des Arabes. Ils ont ri en me voyant. Puis ils m'ont demandé ce que j'avais fait. J'ai dit que j'avais tué un Arabe et ils sont restés silencieux. Mais un moment après, le soir est tombé. Ils m'ont expliqué comment il fallait arranger la natte où je devais coucher. En roulant une des extrémités, on pouvait en faire un traversin. Toute la nuit, des punaises ont couru sur mon visage. Quelques jours après, on m'a isolé dans une cellule où je couchais sur un bat-flanc de bois. J'avais un baquet d'aisances et une cuvette de fer. La prison était tout en haut de la ville et, par une petite fenêtre, je pouvais voir la mer. C'est un jour que j'étais agrippé aux barreaux, mon visage tendu vers la lumière, qu'un gardien est entré et m'a dit que j'avais une visite. J'ai pensé que c'était Marie. C'était bien elle.

J'ai suivi pour aller au parloir un long corridor, puis un escalier et pour finir un autre couloir. Je suis entré dans une très

grande salle éclairée par une vaste baie. La salle était séparée en trois parties par deux grandes grilles qui la coupaient dans sa longueur. Entre les deux grilles se trouvait un espace de huit à dix mètres qui séparait les visiteurs des prisonniers. J'ai aperçu Marie en face de moi avec sa robe à raies et son visage bruni. De mon côté, il y avait une dizaine de détenus, des Arabes pour la plupart. Marie était entourée de Mauresques et se trouvait entre deux visiteuses : une petite vieille aux lèvres serrées, habillée de noir, et une grosse femme en cheveux qui parlait très fort avec beaucoup de gestes. À cause de la distance entre les grilles, les visiteurs et les prisonniers étaient obligés de parler très haut. Quand je suis entré, le bruit des voix qui rebondissaient contre les grands murs nus de la salle, la lumière crue qui coulait du ciel sur les vitres et rejaillissait dans la salle, me causèrent une sorte d'étourdissement. Ma cellule était plus calme et plus sombre. Il m'a fallu quelques secondes pour m'adapter. Pourtant, j'ai fini par voir chaque visage avec netteté, détaché dans le plein jour. J'ai observé qu'un gardien se tenait assis à l'extrémité du couloir entre les deux grilles. La plupart des prisonniers arabes ainsi que leurs familles s'étaient accroupis en vis-à-vis. Ceux-là ne criaient pas. Malgré le tumulte, ils parvenaient à s'entendre en parlant très bas. Leur murmure sourd, parti de plus bas, formait comme une basse continue aux conversations qui s'entrecroisaient au-dessus de leurs têtes. Tout cela, je l'ai remarqué très vite en m'avançant vers Marie. Déjà collée contre la grille, elle me souriait de toutes ses forces. Je l'ai trouvée très belle, mais je n'ai pas su le lui dire.

« Alors ? m'a-t-elle dit très haut. – Alors, voilà. – Tu es bien, tu as tout ce que tu veux ? – Oui, tout. »

Nous nous sommes tus et Marie souriait toujours. La grosse femme hurlait vers mon voisin, son mari sans doute, un grand type blond au regard franc. C'était la suite d'une conversation déjà commencée.

« Jeanne n'a pas voulu le prendre, criait-elle à tue-tête. – Oui, oui, disait l'homme. – Je lui ai dit que tu le reprendrais en sortant, mais elle n'a pas voulu le prendre. »

Marie a crié de son côté que Raymond me donnait le bonjour et j'ai dit : « Merci. » Mais ma voix a été couverte par mon voisin qui a demandé « s'il allait bien ». Sa femme a ri en disant « qu'il ne s'était jamais mieux porté ». Mon voisin de gauche, un petit jeune homme aux mains fines, ne disait rien. J'ai remarqué qu'il était en face de la petite vieille et que tous les deux se regardaient avec intensité. Mais je n'ai pas eu le temps de les observer plus longtemps parce que Marie m'a crié qu'il fallait espérer. J'ai dit : « Oui. » En même temps, je la regardais et j'avais envie de serrer son épaule par-dessus sa robe. J'avais envie de ce tissu fin et je ne savais pas très bien ce qu'il fallait espérer en dehors de lui. Mais c'était bien sans doute ce que Marie voulait dire parce qu'elle souriait toujours. Je ne voyais plus que l'éclat de ses dents et les petits plis de ses yeux. Elle a crié de nouveau : « Tu sortiras et on se mariera ! » J'ai répondu : « Tu crois ? » mais c'était surtout pour dire quelque chose. Elle a dit alors très vite et toujours très haut que oui, que je serais acquitté et qu'on prendrait encore des bains. Mais l'autre femme hurlait de son côté et disait qu'elle avait laissé un panier au greffe. Elle énumérait tout ce qu'elle y avait mis. Il fallait vérifier, car tout cela coûtait cher. Mon autre voisin et sa mère se regardaient toujours. Le murmure des Arabes continuait au-dessous de nous. Dehors la lumière a semblé se gonfler contre la baie.

Je me sentais un peu malade et j'aurais voulu partir. Le bruit me faisait mal. Mais d'un autre côté, je voulais profiter encore de la présence de Marie. Je ne sais pas combien de temps a passé. Marie m'a parlé de son travail et elle souriait sans arrêt. Le murmure, les cris, les conversations se croisaient. Le seul îlot de silence était à côté de moi dans ce petit jeune homme et cette vieille qui se regardaient. Peu à peu, on a emmené les Arabes. Presque tout le monde s'est tu dès que le premier est sorti. La

petite vieille s'est rapprochée des barreaux et, au même moment, un gardien a fait signe à son fils. Il a dit : « Au revoir, maman » et elle a passé sa main entre deux barreaux pour lui faire un petit signe lent et prolongé.

Elle est partie pendant qu'un homme entrait, le chapeau à la main, et prenait sa place. On a introduit un prisonnier et ils se sont parlé avec animation, mais à demi-voix, parce que la pièce était redevenue silencieuse. On est venu chercher mon voisin de droite et sa femme lui a dit sans baisser le ton comme si elle n'avait pas remarqué qu'il n'était plus nécessaire de crier : « Soigne-toi bien et fais attention. » Puis est venu mon tour. Marie a fait signe qu'elle m'embrassait. Je me suis retourné avant de disparaître. Elle était immobile, le visage écrasé contre la grille, avec le même sourire écartelé et crispé.

C'est peu après qu'elle m'a écrit. Et c'est à partir de ce moment qu'ont commencé les choses dont je n'ai jamais aimé parler. De toute façon, il ne faut rien exagérer et cela m'a été plus facile qu'à d'autres. Au début de ma détention, pourtant, ce qui a été le plus dur, c'est que j'avais des pensées d'homme libre. Par exemple, l'envie me prenait d'être sur une plage et de descendre vers la mer. À imaginer le bruit des premières vagues sous la plante de mes pieds, l'entrée du corps dans l'eau et la délivrance que j'y trouvais, je sentais tout d'un coup combien les murs de ma prison étaient rapprochés. Mais cela dura quelques mois. Ensuite, je n'avais que des pensées de prisonnier. J'attendais la promenade quotidienne que je faisais dans la cour ou la visite de mon avocat. Je m'arrangeais très bien avec le reste de mon temps. J'ai souvent pensé alors que si l'on m'avait fait vivre dans un tronc d'arbre sec, sans autre occupation que de regarder la fleur du ciel au-dessus de ma tête, je m'y serais peu à peu habitué. J'aurais attendu des passages d'oiseaux ou des rencontres de nuages comme j'attendais ici les curieuses cravates de mon avocat et comme, dans un autre monde, je patientais jusqu'au samedi pour étreindre le corps de Marie. Or, à

bien réfléchir, je n'étais pas dans un arbre sec. Il y avait plus malheureux que moi. C'était d'ailleurs une idée de maman, et elle le répétait souvent, qu'on finissait par s'habituer à tout.

Du reste, je n'allais pas si loin d'ordinaire. Les premiers mois ont été durs. Mais justement l'effort que j'ai dû faire aidait à les passer. Par exemple, j'étais tourmenté par le désir d'une femme. C'était naturel, j'étais jeune. Je ne pensais jamais à Marie particulièrement. Mais je pensais tellement à une femme, aux femmes, à toutes celles que j'avais connues, à toutes les circonstances où je les avais aimées, que ma cellule s'emplissait de tous les visages et se peuplait de mes désirs. Dans un sens, cela me déséquilibrait. Mais dans un autre, cela tuait le temps. J'avais fini par gagner la sympathie du gardien-chef qui accompagnait à l'heure des repas le garçon de cuisine. C'est lui qui, d'abord, m'a parlé des femmes. Il m'a dit que c'était la première chose dont se plaignaient les autres. Je lui ai dit que j'étais comme eux et que je trouvais ce traitement injuste. « Mais, a-t-il dit, c'est justement pour ça qu'on vous met en prison. – Comment, pour ça ? – Mais oui, la liberté, c'est ça. On vous prive de la liberté. » Je n'avais jamais pensé à cela. Je l'ai approuvé : « C'est vrai, lui ai-je dit, où serait la punition ? – Oui, vous comprenez les choses, vous. Les autres non. Mais ils finissent par se soulager eux-mêmes. » Le gardien est parti ensuite.

Il y a eu aussi les cigarettes. Quand je suis entré en prison, on m'a pris ma ceinture, mes cordons de souliers, ma cravate et tout ce que je portais dans mes poches, mes cigarettes en particulier. Une fois en cellule, j'ai demandé qu'on me les rende. Mais on m'a dit que c'était défendu. Les premiers jours ont été très durs. C'est peut-être cela qui m'a le plus abattu. Je suçais des morceaux de bois que j'arrachais de la planche de mon lit. Je promenais toute la journée une nausée perpétuelle. Je ne comprenais pas pourquoi on me privait de cela qui ne faisait de mal à personne. Plus tard, j'ai compris que cela faisait partie

aussi de la punition. Mais à ce moment-là, je m'étais habitué à ne plus fumer et cette punition n'en était plus une pour moi.

À part ces ennuis, je n'étais pas trop malheureux. Toute la question, encore une fois, était de tuer le temps. J'ai fini par ne plus m'ennuyer du tout à partir de l'instant où j'ai appris à me souvenir. Je me mettais quelquefois à penser à ma chambre et, en imagination, je partais d'un coin pour y revenir en dénombrant mentalement tout ce qui se trouvait sur mon chemin. Au début, c'était vite fait. Mais chaque fois que je recommençais, c'était un peu plus long. Car je me souvenais de chaque meuble, et, pour chacun d'entre eux, de chaque objet qui s'y trouvait et, pour chaque objet, de tous les détails et pour les détails eux-mêmes, une incrustation, une fêlure ou un bord ébréché, de leur couleur ou de leur grain. En même temps, j'essayais de ne pas perdre le fil de mon inventaire, de faire une énumération complète. Si bien qu'au bout de quelques semaines, je pouvais passer des heures, rien qu'à dénombrer ce qui se trouvait dans ma chambre. Ainsi, plus je réfléchissais et plus de choses méconues et oubliées je sortais de ma mémoire. J'ai compris alors qu'un homme qui n'aurait vécu qu'un seul jour pourrait sans peine vivre cent ans dans une prison. Il aurait assez de souvenirs pour ne pas s'ennuyer. Dans un sens, c'était un avantage.

Il y avait aussi le sommeil. Au début, je dormais mal la nuit et pas du tout le jour. Peu à peu, mes nuits ont été meilleures et j'ai pu dormir aussi le jour. Je peux dire que, dans les derniers mois, je dormais de seize à dix-huit heures par jour. Il me restait alors six heures à tuer avec les repas, les besoins naturels, mes souvenirs et l'histoire du Tchécoslovaque.

Entre ma paillasse et la planche du lit, j'avais trouvé, en effet, un vieux morceau de journal presque collé à l'étoffe, jauni et transparent. Il relatait un fait divers dont le début manquait, mais qui avait dû se passer en Tchécoslovaquie. Un homme était parti d'un village tchèque pour faire fortune. Au bout de vingt-

cinq ans, riche, il était revenu avec une femme et un enfant. Sa mère tenait un hôtel avec sa sœur dans son village natal. Pour les surprendre, il avait laissé sa femme et son enfant dans un autre établissement, était allé chez sa mère qui ne l'avait pas reconnu quand il était entré. Par plaisanterie, il avait eu l'idée de prendre une chambre. Il avait montré son argent. Dans la nuit, sa mère et sa sœur l'avaient assassiné à coups de marteau pour le voler et avaient jeté son corps dans la rivière. Le matin, la femme était venue, avait révélé sans le savoir l'identité du voyageur. La mère s'était pendue. La sœur s'était jetée dans un puits. J'ai dû lire cette histoire des milliers de fois. D'un côté, elle était invraisemblable. D'un autre, elle était naturelle. De toute façon, je trouvais que le voyageur l'avait un peu mérité et qu'il ne faut jamais jouer.

Ainsi, avec les heures de sommeil, les souvenirs, la lecture de mon fait divers et l'alternance de la lumière et de l'ombre, le temps a passé. J'avais bien lu qu'on finissait par perdre la notion du temps en prison. Mais cela n'avait pas beaucoup de sens pour moi. Je n'avais pas compris à quel point les jours pouvaient être à la fois longs et courts. Longs à vivre sans doute, mais tellement distendus qu'ils finissaient par déborder les uns sur les autres. Ils y perdaient leur nom. Les mots hier ou demain étaient les seuls qui gardaient un sens pour moi.

Lorsqu'un jour, le gardien m'a dit que j'étais là depuis cinq mois, je l'ai cru, mais je ne l'ai pas compris. Pour moi, c'était sans cesse le même jour qui déferlait dans ma cellule et la même tâche que je poursuivais. Ce jour-là, après le départ du gardien, je me suis regardé dans ma gamelle de fer. Il m'a semblé que mon image restait sérieuse alors même que j'essayais de lui sourire. Je l'ai agitée devant moi. J'ai souri et elle a gardé le même air sévère et triste. Le jour finissait et c'était l'heure dont je ne veux pas parler, l'heure sans nom, où les bruits du soir montaient de tous les étages de la prison dans un cortège de silence. Je me suis approché de la lucarne et, dans la dernière lumière,

j'ai contemplé une fois de plus mon image. Elle était toujours sérieuse, et quoi d'étonnant puisque, à ce moment, je l'étais aussi ? Mais en même temps et pour la première fois depuis des mois, j'ai entendu distinctement le son de ma voix. Je l'ai reconnue pour celle qui résonnait déjà depuis de longs jours à mes oreilles et j'ai compris que pendant tout ce temps j'avais parlé seul. Je me suis souvenu alors de ce que disait l'infirmière à l'enterrement de maman. Non, il n'y avait pas d'issue et personne ne peut imaginer ce que sont les soirs dans les prisons.

### III

Je peux dire qu'au fond l'été a très vite remplacé l'été. Je savais qu'avec la montée des premières chaleurs surviendrait quelque chose de nouveau pour moi. Mon affaire était inscrite à la dernière session de la cour d'assises et cette session se terminerait avec le mois de juin. Les débats se sont ouverts avec, dehors, tout le plein du soleil. Mon avocat m'avait assuré qu'ils ne dureraient pas plus de deux ou trois jours. « D'ailleurs, avait-il ajouté, la cour sera pressée parce que votre affaire n'est pas la plus importante de la session. Il y a un parricide qui passera tout de suite après. »

À sept heures et demie du matin, on est venu me chercher et la voiture cellulaire m'a conduit au Palais de justice. Les deux gendarmes m'ont fait entrer dans une petite pièce qui sentait l'ombre. Nous avons attendu, assis près d'une porte derrière laquelle on entendait des voix, des appels, des bruits de chaises et tout un remue-ménage qui m'a fait penser à ces fêtes de quartier où, après le concert, on range la salle pour pouvoir danser. Les gendarmes m'ont dit qu'il fallait attendre la cour et l'un d'eux m'a offert une cigarette que j'ai refusée. Il m'a demandé peu après « si j'avais le trac ». J'ai répondu que non. Et même, dans un sens, cela m'intéressait de voir un procès. Je n'en avais jamais eu l'occasion dans ma vie : « Oui, a dit le second gendarme, mais cela finit par fatiguer. »

Après un peu de temps, une petite sonnerie a résonné dans la pièce. Ils m'ont alors ôté les menottes. Ils ont ouvert la porte et m'ont fait entrer dans le box des accusés. La salle était pleine à craquer. Malgré les stores, le soleil s'infiltrait par endroits et

l'air était déjà étouffant. On avait laissé les vitres closes. Je me suis assis et les gendarmes m'ont encadré. C'est à ce moment que j'ai aperçu une rangée de visages devant moi. Tous me regardaient : j'ai compris que c'étaient les jurés. Mais je ne peux pas dire ce qui les distinguait les uns des autres. Je n'ai eu qu'une impression : j'étais devant une banquette de tramway et tous ces voyageurs anonymes épiaient le nouvel arrivant pour en apercevoir les ridicules. Je sais bien que c'était une idée niaise puisque ici ce n'était pas le ridicule qu'ils cherchaient, mais le crime. Cependant la différence n'est pas grande et c'est en tout cas l'idée qui m'est venue.

J'étais un peu étourdi aussi par tout ce monde dans cette salle close. J'ai regardé encore le prétoire et je n'ai distingué aucun visage. Je crois bien que d'abord je ne m'étais pas rendu compte que tout ce monde se pressait pour me voir. D'habitude, les gens ne s'occupaient pas de ma personne. Il m'a fallu un effort pour comprendre que j'étais la cause de toute cette agitation. J'ai dit au gendarme : « Que de monde ! » Il m'a répondu que c'était à cause des journaux et il m'a montré un groupe qui se tenait près d'une table sous le banc des jurés. Il m'a dit : « Les voilà. » J'ai demandé : « Qui ? » et il a répété : « Les journaux. » Il connaissait l'un des journalistes qui l'a vu à ce moment et qui s'est dirigé vers nous. C'était un homme déjà âgé, sympathique, avec un visage un peu grimaçant. Il a serré la main du gendarme avec beaucoup de chaleur. J'ai remarqué à ce moment que tout le monde se rencontrait, s'interpellait et conversait, comme dans un club où l'on est heureux de se retrouver entre gens du même monde. Je me suis expliqué aussi la bizarre impression que j'avais d'être de trop, un peu comme un intrus. Pourtant, le journaliste s'est adressé à moi en souriant. Il m'a dit qu'il espérait que tout irait bien pour moi. Je l'ai remercié et il a ajouté : « Vous savez, nous avons monté un peu votre affaire. L'été, c'est la saison creuse pour les journaux. Et il n'y avait que votre histoire et celle du parricide qui vaillent quelque chose. » Il m'a montré ensuite, dans le groupe qu'il venait de quitter, un petit

bonhomme qui ressemblait à une belette engraisée, avec d'énormes lunettes cerclées de noir. Il m'a dit que c'était l'envoyé spécial d'un journal de Paris : « Il n'est pas venu pour vous, d'ailleurs. Mais comme il est chargé de rendre compte du procès du parricide, on lui a demandé de câbler votre affaire en même temps. » Là encore, j'ai failli le remercier. Mais j'ai pensé que ce serait ridicule. Il m'a fait un petit signe cordial de la main et nous a quittés. Nous avons encore attendu quelques minutes.

Mon avocat est arrivé, en robe, entouré de beaucoup d'autres confrères. Il est allé vers les journalistes, a serré des mains. Ils ont plaisanté, ri et avaient l'air tout à fait à leur aise, jusqu'au moment où la sonnerie a retenti dans le prétoire. Tout le monde a regagné sa place. Mon avocat est venu vers moi, m'a serré la main et m'a conseillé de répondre brièvement aux questions qu'on me poserait, de ne pas prendre d'initiatives et de me reposer sur lui pour le reste.

À ma gauche, j'ai entendu le bruit d'une chaise qu'on reculait et j'ai vu un grand homme mince, vêtu de rouge, portant lorgnon, qui s'asseyait en pliant sa robe avec soin. C'était le procureur. Un huissier a annoncé la cour. Au même moment, deux gros ventilateurs ont commencé de vrombir. Trois juges, deux en noir, le troisième en rouge, sont entrés avec des dossiers et ont marché très vite vers la tribune qui dominait la salle. L'homme en robe rouge s'est assis sur le fauteuil du milieu, a posé sa toque devant lui, essuyé son petit crâne chauve avec un mouchoir et déclaré que l'audience était ouverte.

Les journalistes tenaient déjà leur stylo en main. Ils avaient tous le même air indifférent et un peu narquois. Pourtant, l'un d'entre eux, beaucoup plus jeune, habillé en flanelle grise avec une cravate bleue, avait laissé son stylo devant lui et me regardait. Dans son visage un peu asymétrique, je ne voyais que ses deux yeux, très clairs, qui m'examinaient attentivement, sans rien exprimer qui fût définissable. Et j'ai eu l'impression bizarre

d'être regardé par moi-même. C'est peut-être pour cela, et aussi parce que je ne connaissais pas les usages du lieu, que je n'ai pas très bien compris tout ce qui s'est passé ensuite, le tirage au sort des jurés, les questions posées par le président à l'avocat, au procureur et au jury (à chaque fois, toutes les têtes des jurés se retournaient en même temps vers la cour), une lecture rapide de l'acte d'accusation, où je reconnaissais des noms de lieux et de personnes, et de nouvelles questions à mon avocat.

Mais le président a dit qu'il allait faire procéder à l'appel des témoins. L'huissier a lu des noms qui ont attiré mon attention. Du sein de ce public tout à l'heure informe, j'ai vu se lever un à un, pour disparaître ensuite par une porte latérale, le directeur et le concierge de l'asile, le vieux Thomas Pérez, Raymond, Masson, Salamano, Marie. Celle-ci m'a fait un petit signe anxieux. Je m'étonnais encore de ne pas les avoir aperçus plus tôt, lorsque à l'appel de son nom, le dernier, Céleste s'est levé. J'ai reconnu à côté de lui la petite bonne femme du restaurant, avec sa jaquette et son air précis et décidé. Elle me regardait avec intensité. Mais je n'ai pas eu le temps de réfléchir parce que le président a pris la parole. Il a dit que les véritables débats allaient commencer et qu'il croyait inutile de recommander au public d'être calme. Selon lui, il était là pour diriger avec impartialité les débats d'une affaire qu'il voulait considérer avec objectivité. La sentence rendue par le jury serait prise dans un esprit de justice et, dans tous les cas, il ferait évacuer la salle au moindre incident.

La chaleur montait et je voyais dans la salle les assistants s'éventer avec des journaux. Cela faisait un petit bruit continu de papier froissé. Le président a fait un signe et l'huissier a apporté trois éventails de paille tressée que les trois juges ont utilisés immédiatement.

Mon interrogatoire a commencé aussitôt. Le président m'a questionné avec calme et même, m'a-t-il semblé, avec une



nuance de cordialité. On m'a encore fait décliner mon identité et malgré mon agacement, j'ai pensé qu'au fond c'était assez naturel, parce qu'il serait trop grave de juger un homme pour un autre. Puis le président a recommencé le récit de ce que j'avais fait, en s'adressant à moi toutes les trois phrases pour me demander : « Est-ce bien cela ? » À chaque fois, j'ai répondu : « Oui, monsieur le Président », selon les instructions de mon avocat. Cela a été long parce que le président apportait beaucoup de minutie dans son récit. Pendant tout ce temps, les journalistes écrivaient. Je sentais les regards du plus jeune d'entre eux et de la petite automate. La banquette de tramway était toute entière tournée vers le président. Celui-ci a toussé, feuilleté son dossier et il s'est tourné vers moi en s'éventant.

Il m'a dit qu'il devait aborder maintenant des questions apparemment étrangères à mon affaire, mais qui peut-être la touchaient de fort près. J'ai compris qu'il allait encore parler de maman et j'ai senti en même temps combien cela m'ennuyait. Il m'a demandé pourquoi j'avais mis maman à l'asile. J'ai répondu que c'était parce que je manquais d'argent pour la faire garder et soigner. Il m'a demandé si cela m'avait coûté personnellement et j'ai répondu que ni maman ni moi n'attendions plus rien l'un de l'autre, ni d'ailleurs de personne, et que nous nous étions habitués tous les deux à nos vies nouvelles. Le président a dit alors qu'il ne voulait pas insister sur ce point et il a demandé au procureur s'il ne voyait pas d'autre question à me poser.

Celui-ci me tournait à demi le dos et, sans me regarder, il a déclaré qu'avec l'autorisation du président, il aimerait savoir si j'étais retourné vers la source tout seul avec l'intention de tuer l'Arabe. « Non », ai-je dit. « Alors, pourquoi était-il armé et pourquoi revenir vers cet endroit précisément ? » J'ai dit que c'était le hasard. Et le procureur a noté avec un accent mauvais : « Ce sera tout pour le moment. » Tout ensuite a été un peu confus, du moins pour moi. Mais après quelques conciliabules, le

président a déclaré que l'audience était levée et renvoyée à l'après-midi pour l'audition des témoins.

Je n'ai pas eu le temps de réfléchir. On m'a emmené, fait monter dans la voiture cellulaire et conduit à la prison où j'ai mangé. Au bout de très peu de temps, juste assez pour me rendre compte que j'étais fatigué, on est revenu me chercher ; tout a recommencé et je me suis trouvé dans la même salle, devant les mêmes visages. Seulement la chaleur était beaucoup plus forte et comme par un miracle chacun des jurés, le procureur, mon avocat et quelques journalistes étaient munis aussi d'éventails de paille. Le jeune journaliste et la petite femme étaient toujours là. Mais ils ne s'éventaient pas et me regardaient encore sans rien dire.

J'ai essuyé la sueur qui couvrait mon visage et je n'ai repris un peu conscience du lieu et de moi-même que lorsque j'ai entendu appeler le directeur de l'asile. On lui a demandé si maman se plaignait de moi et il a dit que oui mais que c'était un peu la manie de ses pensionnaires de se plaindre de leurs proches. Le président lui a fait préciser si elle me reprochait de l'avoir mise à l'asile et le directeur a dit encore oui. Mais cette fois, il n'a rien ajouté. À une autre question, il a répondu qu'il avait été surpris de mon calme le jour de l'enterrement. On lui a demandé ce qu'il entendait par calme. Le directeur a regardé alors le bout de ses souliers et il a dit que je n'avais pas voulu voir maman, je n'avais pas pleuré une seule fois et j'étais parti aussitôt après l'enterrement sans me recueillir sur sa tombe. Une chose encore l'avait surpris : un employé des pompes funèbres lui avait dit que je ne savais pas l'âge de maman. Il y a eu un moment de silence et le président lui a demandé si c'était bien de moi qu'il avait parlé. Comme le directeur ne comprenait pas la question, il lui a dit : « C'est la loi. » Puis le président a demandé à l'avocat général s'il n'avait pas de question à poser au témoin et le procureur s'est écrié : « Oh ! non, cela suffit », avec un tel éclat et un tel regard triomphant dans ma direction que, pour la

première fois depuis bien des années, j'ai eu une envie stupide de pleurer parce que j'ai senti combien j'étais détesté par tous ces gens-là.

Après avoir demandé au jury et à mon avocat s'ils avaient des questions à poser, le président a entendu le concierge. Pour lui comme pour tous les autres, le même cérémonial s'est répété. En arrivant, le concierge m'a regardé et il a détourné les yeux. Il a répondu aux questions qu'on lui posait. Il a dit que je n'avais pas voulu voir maman, que j'avais fumé, que j'avais dormi et que j'avais pris du café au lait. J'ai senti alors quelque chose qui soulevait toute la salle et, pour la première fois, j'ai compris que j'étais coupable. On a fait répéter au concierge l'histoire du café au lait et celle de la cigarette. L'avocat général m'a regardé avec une lueur ironique dans les yeux. À ce moment, mon avocat a demandé au concierge s'il n'avait pas fumé avec moi. Mais le procureur s'est élevé avec violence contre cette question : « Quel est le criminel ici et quelles sont ces méthodes qui consistent à salir les témoins de l'accusation pour minimiser des témoignages qui n'en demeurent pas moins écrasants ! » Malgré tout, le président a demandé au concierge de répondre à la question. Le vieux a dit d'un air embarrassé : « Je sais bien que j'ai eu tort. Mais je n'ai pas osé refuser la cigarette que Monsieur m'a offerte. » En dernier lieu, on m'a demandé si je n'avais rien à ajouter. « Rien, ai-je répondu, seulement que le témoin a raison. Il est vrai que je lui ai offert une cigarette. » Le concierge m'a regardé alors avec un peu d'étonnement et une sorte de gratitude. Il a hésité, puis il a dit que c'était lui qui m'avait offert le café au lait. Mon avocat a triomphé bruyamment et a déclaré que les jurés apprécieraient. Mais le procureur a tonné au-dessus de nos têtes et il a dit : « Oui, MM. les Jurés apprécieront. Et ils concluront qu'un étranger pouvait proposer du café, mais qu'un fils devait le refuser devant le corps de celle qui lui avait donné le jour. » Le concierge a regagné son banc.

Quand est venu le tour de Thomas Pérez, un huissier a dû le soutenir jusqu'à la barre. Pérez a dit qu'il avait surtout connu ma mère et qu'il ne m'avait vu qu'une fois, le jour de l'enterrement. On lui a demandé ce que j'avais fait ce jour-là et il a répondu : « Vous comprenez, moi-même j'avais trop de peine. Alors, je n'ai rien vu. C'était la peine qui m'empêchait de voir. Parce que c'était pour moi une très grosse peine. Et même, je me suis évanoui. Alors, je n'ai pas pu voir monsieur. » L'avocat général lui a demandé si, du moins, il m'avait vu pleurer. Pérez a répondu que non. Le procureur a dit alors à son tour : « MM. les Jurés apprécieront. » Mais mon avocat s'est fâché. Il a demandé à Pérez, sur un ton qui m'a semblé exagéré, « s'il avait vu que je ne pleurais pas ». Pérez a dit : « Non. » Le public a ri. Et mon avocat, en retroussant une de ses manches, a dit d'un ton péremptoire : « Voilà l'image de ce procès. Tout est vrai et rien n'est vrai ! » Le procureur avait le visage fermé et piquait un crayon dans les titres de ses dossiers.

Après cinq minutes de suspension pendant lesquelles mon avocat m'a dit que tout allait pour le mieux, on a entendu Céleste qui était cité par la défense. La défense, c'était moi. Céleste jetait de temps en temps des regards de mon côté et roulait un panama entre ses mains. Il portait le costume neuf qu'il mettait pour venir avec moi, certains dimanches, aux courses de chevaux. Mais je crois qu'il n'avait pas pu mettre son col parce qu'il portait seulement un bouton de cuivre pour tenir sa chemise fermée. On lui a demandé si j'étais son client et il a dit : « Oui, mais c'était aussi un ami » ; ce qu'il pensait de moi et il a répondu que j'étais un homme ; ce qu'il entendait par là et il a déclaré que tout le monde savait ce que cela voulait dire ; s'il avait remarqué que j'étais renfermé et il a reconnu seulement que je ne parlais pas pour ne rien dire. L'avocat général lui a demandé si je payais régulièrement ma pension. Céleste a ri et il a déclaré : « C'étaient des détails entre nous. » On lui a demandé encore ce qu'il pensait de mon crime. Il a mis alors ses mains sur la barre et l'on voyait qu'il avait préparé quelque chose. Il a dit : « Pour

moi, c'est un malheur. Un malheur, tout le monde sait ce que c'est. Ça vous laisse sans défense. Eh bien ! pour moi c'est un malheur. » Il allait continuer, mais le président lui a dit que c'était bien et qu'on le remerciait. Alors Céleste est resté un peu interdit. Mais il a déclaré qu'il voulait encore parler. On lui a demandé d'être bref. Il a encore répété que c'était un malheur. Et le président lui a dit : « Oui, c'est entendu. Mais nous sommes là pour juger les malheurs de ce genre. Nous vous remercions. » Comme s'il était arrivé au bout de sa science et de sa bonne volonté, Céleste s'est alors retourné vers moi. Il m'a semblé que ses yeux brillaient et que ses lèvres tremblaient. Il avait l'air de me demander ce qu'il pouvait encore faire. Moi, je n'ai rien dit, je n'ai fait aucun geste, mais c'est la première fois de ma vie que j'ai eu envie d'embrasser un homme. Le président lui a encore enjoint de quitter la barre. Céleste est allé s'asseoir dans le prétoire. Pendant tout le reste de l'audience, il est resté là, un peu penché en avant, les coudes sur les genoux, le panama entre les mains, à écouter tout ce qui se disait. Marie est entrée. Elle avait mis un chapeau et elle était encore belle. Mais je l'aimais mieux avec ses cheveux libres. De l'endroit où j'étais, je devinais le poids léger de ses seins et je reconnaissais sa lèvre inférieure toujours un peu gonflée. Elle semblait très nerveuse. Tout de suite, on lui a demandé depuis quand elle me connaissait. Elle a indiqué l'époque où elle travaillait chez nous. Le président a voulu savoir quels étaient ses rapports avec moi. Elle a dit qu'elle était mon amie. À une autre question, elle a répondu qu'il était vrai qu'elle devait m'épouser. Le procureur qui feuilletait un dossier lui a demandé brusquement de quand datait notre liaison. Elle a indiqué la date. Le procureur a remarqué d'un air indifférent qu'il lui semblait que c'était le lendemain de la mort de maman. Puis il a dit avec quelque ironie qu'il ne voudrait pas insister sur une situation délicate, qu'il comprenait bien les scrupules de Marie, mais (et ici son accent s'est fait plus dur) que son devoir lui commandait de s'élever au-dessus des convenances. Il a donc demandé à Marie de résumer cette journée où je l'avais connue. Marie ne voulait pas parler, mais de-

vant l'insistance du procureur, elle a dit notre bain, notre sortie au cinéma et notre rentrée chez moi. L'avocat général a dit qu'à la suite des déclarations de Marie à l'instruction, il avait consulté les programmes de cette date. Il a ajouté que Marie elle-même dirait quel film on passait alors. D'une voix presque blanche, en effet, elle a indiqué que c'était un film de Fernandel. Le silence était complet dans la salle quand elle a eu fini. Le procureur s'est alors levé, très grave et d'une voix que j'ai trouvée vraiment émue, le doigt tendu vers moi, il a articulé lentement : « Messieurs les Jurés, le lendemain de la mort de sa mère, cet homme prenait des bains, commençait une liaison irrégulière, et allait rire devant un film comique. Je n'ai rien de plus à vous dire. » Il s'est assis, toujours dans le silence. Mais, tout d'un coup, Marie a éclaté en sanglots, a dit que ce n'était pas cela, qu'il y avait autre chose, qu'on la forçait à dire le contraire de ce qu'elle pensait, qu'elle me connaissait bien et que je n'avais rien fait de mal. Mais l'huissier, sur un signe du président, l'a emmenée et l'audience s'est poursuivie.

C'est à peine si, ensuite, on a écouté Masson qui a déclaré que j'étais un honnête homme « et qu'il dirait plus, j'étais un brave homme ». C'est à peine encore si on a écouté Salamano quand il a rappelé que j'avais été bon pour son chien et quand il a répondu à une question sur ma mère et sur moi en disant que je n'avais plus rien à dire à maman et que je l'avais mise pour cette raison à l'asile. « Il faut comprendre, disait Salamano, il faut comprendre. » Mais personne ne paraissait comprendre. On l'a emmené.

Puis est venu le tour de Raymond, qui était le dernier témoin. Raymond m'a fait un petit signe et a dit tout de suite que j'étais innocent. Mais le président a déclaré qu'on ne lui demandait pas des appréciations, mais des faits. Il l'a invité à attendre des questions pour répondre. On lui a fait préciser ses relations avec la victime. Raymond en a profité pour dire que c'était lui que cette dernière haïssait depuis qu'il avait giflé sa sœur. Le

président lui a demandé cependant si la victime n'avait pas de raison de me haïr. Raymond a dit que ma présence à la plage était le résultat d'un hasard. Le procureur lui a demandé alors comment il se faisait que la lettre qui était à l'origine du drame avait été écrite par moi. Raymond a répondu que c'était un hasard. Le procureur a rétorqué que le hasard avait déjà beaucoup de méfaits sur la conscience dans cette histoire. Il a voulu savoir si c'était par hasard que je n'étais pas intervenu quand Raymond avait giflé sa maîtresse, par hasard que j'avais servi de témoin au commissariat, par hasard encore que mes déclarations lors de ce témoignage s'étaient révélées de pure complaisance. Pour finir, il a demandé à Raymond quels étaient ses moyens d'existence, et comme ce dernier répondait : « Magasinier », l'avocat général a déclaré aux jurés que de notoriété générale le témoin exerçait le métier de souteneur. J'étais son complice et son ami. Il s'agissait d'un drame crapuleux de la plus basse espèce, aggravé du fait qu'on avait affaire à un monstre moral. Raymond a voulu se défendre et mon avocat a protesté, mais on leur a dit qu'il fallait laisser terminer le procureur. Celui-ci a dit : « J'ai peu de chose à ajouter. Était-il votre ami ? » a-t-il demandé à Raymond. « Oui, a dit celui-ci, c'était mon copain. » L'avocat général m'a posé alors la même question et j'ai regardé Raymond qui n'a pas détourné les yeux. J'ai répondu : « Oui. » Le procureur s'est alors retourné vers le jury et a déclaré : « Le même homme qui au lendemain de la mort de sa mère se livrait à la débauche la plus honteuse a tué pour des raisons futiles et pour liquider une affaire de mœurs inqualifiable. »

Il s'est assis alors. Mais mon avocat, à bout de patience, s'est écrié en levant les bras, de sorte que ses manches en retombant ont découvert les plis d'une chemise amidonnée : « Enfin, est-il accusé d'avoir enterré sa mère ou d'avoir tué un homme ? » Le public a ri. Mais le procureur s'est redressé encore, s'est drapé dans sa robe et a déclaré qu'il fallait avoir l'ingénuité de l'honorable défenseur pour ne pas sentir qu'il y

avait entre ces deux ordres de faits une relation profonde, pathétique, essentielle. « Oui, s'est-il écrié avec force, j'accuse cet homme d'avoir enterré une mère avec un cœur de criminel. » Cette déclaration a paru faire un effet considérable sur le public. Mon avocat a haussé les épaules et essuyé la sueur qui couvrait son front. Mais lui-même paraissait ébranlé et j'ai compris que les choses n'allaient pas bien pour moi.

L'audience a été levée. En sortant du palais de justice pour monter dans la voiture, j'ai reconnu un court instant l'odeur et la couleur du soir d'été. Dans l'obscurité de ma prison roulante, j'ai retrouvé un à un, comme du fond de ma fatigue, tous les bruits familiers d'une ville que j'aimais et d'une certaine heure où il m'arrivait de me sentir content. Le cri des vendeurs de journaux dans l'air déjà détendu, les derniers oiseaux dans le square, l'appel des marchands de sandwiches, la plainte des tramways dans les hauts tournants de la ville et cette rumeur du ciel avant que la nuit bascule sur le port, tout cela recomposait pour moi un itinéraire d'aveugle, que je connaissais bien avant d'entrer en prison. Oui, c'était l'heure où, il y avait bien longtemps, je me sentais content. Ce qui m'attendait alors, c'était toujours un sommeil léger et sans rêves. Et pourtant quelque chose était changé puisque, avec l'attente du lendemain, c'est ma cellule que j'ai retrouvée. Comme si les chemins familiers tracés dans les ciels d'été pouvaient mener aussi bien aux prisons qu'aux sommeils innocents.

## IV

Même sur un banc d'accusé, il est toujours intéressant d'entendre parler de soi. Pendant les plaidoiries du procureur et de mon avocat, je peux dire qu'on a beaucoup parlé de moi et peut-être plus de moi que de mon crime. Étaient-elles si différentes, d'ailleurs, ces plaidoiries ? L'avocat levait les bras et plaquait coupable, mais avec excuses. Le procureur tendait ses mains et dénonçait la culpabilité, mais sans excuses. Une chose pourtant me gênait vaguement. Malgré mes préoccupations, j'étais parfois tenté d'intervenir et mon avocat me disait alors : « Taisez-vous, cela vaut mieux pour votre affaire. » En quelque sorte, on avait l'air de traiter cette affaire en dehors de moi. Tout se déroulait sans mon intervention. Mon sort se réglait sans qu'on prenne mon avis. De temps en temps, j'avais envie d'interrompre tout le monde et de dire : « Mais tout de même, qui est l'accusé ? C'est important d'être l'accusé. Et j'ai quelque chose à dire. » Mais réflexion faite, je n'avais rien à dire. D'ailleurs, je dois reconnaître que l'intérêt qu'on trouve à occuper les gens ne dure pas longtemps. Par exemple, la plaidoirie du procureur m'a très vite lassé. Ce sont seulement des fragments, des gestes ou des tirades entières, mais détachées de l'ensemble, qui m'ont frappé ou ont éveillé mon intérêt.

Le fond de sa pensée, si j'ai bien compris, c'est que j'avais prémédité mon crime. Du moins, il a essayé de le démontrer. Comme il le disait lui-même : « J'en ferai la preuve, messieurs, et je la ferai doublement. Sous l'aveuglante clarté des faits d'abord et ensuite dans l'éclairage sombre que me fournira la psychologie de cette âme criminelle. » Il a résumé les faits à partir de la mort de maman. Il a rappelé mon insensibilité,

l'ignorance où j'étais de l'âge de maman, mon bain du lendemain, avec une femme, le cinéma, Fernandel et enfin la rentrée avec Marie. J'ai mis du temps à le comprendre, à ce moment, parce qu'il disait « sa maîtresse » et pour moi, elle était Marie. Ensuite, il en est venu à l'histoire de Raymond. J'ai trouvé que sa façon de voir les événements ne manquait pas de clarté. Ce qu'il disait était plausible. J'avais écrit la lettre d'accord avec Raymond pour attirer sa maîtresse et la livrer aux mauvais traitements d'un homme « de moralité douteuse ». J'avais provoqué sur la plage les adversaires de Raymond. Celui-ci avait été blessé. Je lui avais demandé son revolver. J'étais revenu seul pour m'en servir. J'avais abattu l'Arabe comme je le projetais. J'avais attendu. Et « pour être sûr que la besogne était bien faite », j'avais tiré encore quatre balles, posément, à coup sûr, d'une façon réfléchie en quelque sorte.

« Et voilà, messieurs, a dit l'avocat général. J'ai retracé devant vous le fil d'événements qui a conduit cet homme à tuer en pleine connaissance de cause. J'insiste là-dessus, a-t-il dit. Car il ne s'agit pas d'un assassinat ordinaire, d'un acte irréfléchi que vous pourriez estimer atténué par les circonstances. Cet homme, messieurs, cet homme est intelligent. Vous l'avez entendu, n'est-ce pas ? Il sait répondre. Il connaît la valeur des mots. Et l'on ne peut pas dire qu'il a agi sans se rendre compte de ce qu'il faisait. »

Moi j'écoutais et j'entendais qu'on me jugeait intelligent. Mais je ne comprenais pas bien comment les qualités d'un homme ordinaire pouvaient devenir des charges écrasantes contre un coupable. Du moins, c'était cela qui me frappait et je n'ai plus écouté le procureur jusqu'au moment où je l'ai entendu dire : « A-t-il seulement exprimé des regrets ? Jamais, messieurs. Pas une seule fois au cours de l'instruction cet homme n'a paru ému de son abominable forfait. » À ce moment, il s'est tourné vers moi et m'a désigné du doigt en continuant à m'accabler sans qu'en réalité je comprenne bien pourquoi. Sans

doute, je ne pouvais pas m'empêcher de reconnaître qu'il avait raison. Je ne regrettais pas beaucoup mon acte. Mais tant d'acharnement m'étonnait. J'aurais voulu essayer de lui expliquer cordialement, presque avec affection, que je n'avais jamais pu regretter vraiment quelque chose. J'étais toujours pris par ce qui allait arriver, par aujourd'hui ou par demain. Mais naturellement, dans l'état où l'on m'avait mis, je ne pouvais parler à personne sur ce ton. Je n'avais pas le droit de me montrer affectueux, d'avoir de la bonne volonté. Et j'ai essayé d'écouter encore parce que le procureur s'est mis à parler de mon âme.

Il disait qu'il s'était penché sur elle et qu'il n'avait rien trouvé, messieurs les Jurés. Il disait qu'à la vérité, je n'en avais point, d'âme, et que rien d'humain, et pas un des principes moraux qui gardent le cœur des hommes ne m'était accessible. « Sans doute, ajoutait-il, nous ne saurions le lui reprocher. Ce qu'il ne saurait acquiescer, nous ne pouvons nous plaindre qu'il en manque. Mais quand il s'agit de cette cour, la vertu toute négative de la tolérance doit se muer en celle, moins facile, mais plus élevée, de la justice. Surtout lorsque le vide du cœur tel qu'on le découvre chez cet homme devient un gouffre où la société peut succomber. » C'est alors qu'il a parlé de mon attitude envers maman. Il a répété ce qu'il avait dit pendant les débats. Mais il a été beaucoup plus long que lorsqu'il parlait de mon crime, si long même que, finalement, je n'ai plus senti que la chaleur de cette matinée. Jusqu'au moment, du moins, où l'avocat général s'est arrêté et, après un moment de silence, a repris d'une voix très basse et très pénétrée : « Cette même cour, messieurs, va juger demain le plus abominable des forfaits : le meurtre d'un père. » Selon lui, l'imagination reculait devant cet atroce attentat. Il osait espérer que la justice des hommes punirait sans faiblesse. Mais, il ne craignait pas de le dire, l'horreur que lui inspirait ce crime le cédait presque à celle qu'il ressentait devant mon insensibilité. Toujours selon lui, un homme qui tuait moralement sa mère se retranchait de la société des hommes au même titre que celui qui portait une main meurtrière sur

l'auteur de ses jours. Dans tous les cas, le premier préparait les actes du second, il les annonçait en quelque sorte et il les légitimait. « J'en suis persuadé, messieurs, a-t-il ajouté en élevant la voix, vous ne trouverez pas ma pensée trop audacieuse, si je dis que l'homme qui est assis sur ce banc est coupable aussi du meurtre que cette cour devra juger demain. Il doit être puni en conséquence. » Ici, le procureur a essuyé son visage brillant de sueur. Il a dit enfin que son devoir était douloureux, mais qu'il l'accomplirait fermement. Il a déclaré que je n'avais rien à faire avec une société dont je méconnaissais les règles les plus essentielles et que je ne pouvais pas en appeler à ce cœur humain dont j'ignorais les réactions élémentaires. « Je vous demande la tête de cet homme, a-t-il dit, et c'est le cœur léger que je vous la demande. Car s'il m'est arrivé au cours de ma déjà longue carrière de réclamer des peines capitales, jamais autant qu'aujourd'hui, je n'ai senti ce pénible devoir compensé, balancé, éclairé par la conscience d'un commandement impérieux et sacré et par l'horreur que je ressens devant un visage d'homme où je ne lis rien que de monstrueux. »

Quand le procureur s'est rassisi, il y a eu un moment de silence assez long. Moi, j'étais étourdi de chaleur et d'étonnement. Le président a toussé un peu et sur un ton très bas, il m'a demandé si je n'avais rien à ajouter. Je me suis levé et comme j'avais envie de parler, j'ai dit, un peu au hasard d'ailleurs, que je n'avais pas eu l'intention de tuer l'Arabe. Le président a répondu que c'était une affirmation, que jusqu'ici il saisisait mal mon système de défense et qu'il serait heureux, avant d'entendre mon avocat, de me faire préciser les motifs qui avaient inspiré mon acte. J'ai dit rapidement, en mêlant un peu les mots et en me rendant compte de mon ridicule, que c'était à cause du soleil. Il y a eu des rires dans la salle. Mon avocat a haussé les épaules et tout de suite après, on lui a donné la parole. Mais il a déclaré qu'il était tard, qu'il en avait pour plusieurs heures et qu'il demandait le renvoi à l'après-midi. La cour y a consenti.

L'après-midi, les grands ventilateurs brassaient toujours l'air épais de la salle, et les petits éventails multicolores des jurés s'agitaient tous dans le même sens. La plaidoirie de mon avocat me semblait ne devoir jamais finir. À un moment donné, cependant, je l'ai écouté parce qu'il disait : « Il est vrai que j'ai tué. » Puis il a continué sur ce ton, disant « je » chaque fois qu'il parlait de moi. J'étais très étonné. Je me suis penché vers un gendarme et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a dit de me taire et, après un moment, il a ajouté : « Tous les avocats font ça. » Moi, j'ai pensé que c'était m'écarter encore de l'affaire, me réduire à zéro et, en un certain sens, se substituer à moi. Mais je crois que j'étais déjà très loin de cette salle d'audience. D'ailleurs, mon avocat m'a semblé ridicule. Il a plaidé la provocation très rapidement et puis lui aussi a parlé de mon âme. Mais il m'a paru qu'il avait beaucoup moins de talent que le procureur. « Moi aussi, a-t-il dit, je me suis penché sur cette âme, mais, contrairement à l'éminent représentant du ministère public, j'ai trouvé quelque chose et je puis dire que j'y ai lu à livre ouvert. » Il y avait lu que j'étais un honnête homme, un travailleur régulier, infatigable, fidèle à la maison qui l'employait, aimé de tous et compatissant aux misères d'autrui. Pour lui, j'étais un fils modèle qui avait soutenu sa mère aussi longtemps qu'il l'avait pu. Finalement j'avais espéré qu'une maison de retraite donnerait à la vieille femme le confort que mes moyens ne me permettaient pas de lui procurer. « Je m'étonne, messieurs, a-t-il ajouté, qu'on ait mené si grand bruit autour de cet asile. Car enfin, s'il fallait donner une preuve de l'utilité et de la grandeur de ces institutions, il faudrait bien dire que c'est l'État lui-même qui les subventionne. » Seulement, il n'a pas parlé de l'enterrement et j'ai senti que cela manquait dans sa plaidoirie. Mais à cause de toutes ces longues phrases, de toutes ces journées et ces heures interminables pendant lesquelles on avait parlé de mon âme, j'ai eu l'impression que tout devenait comme une eau incolore où je trouvais le vertige.

À la fin, je me souviens seulement que, de la rue et à travers tout l'espace des salles et des prétoires, pendant que mon avocat continuait à parler, la trompette d'un marchand de glace a résonné jusqu'à moi. J'ai été assailli des souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus, mais où j'avais trouvé les plus pauvres et les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie. Tout ce que je faisais d'inutile en ce lieu m'est alors remonté à la gorge et je n'ai eu qu'une hâte, c'est qu'on en finisse et que je retrouve ma cellule avec le sommeil. C'est à peine si j'ai entendu mon avocat s'écrier, pour finir, que les jurés ne voudraient pas envoyer à la mort un travailleur honnête perdu par une minute d'égarement, et demander les circonstances atténuantes pour un crime dont je traînais déjà, comme le plus sûr de mes châtiments, le remords éternel. La cour a suspendu l'audience et l'avocat s'est assis d'un air épuisé. Mais ses collègues sont venus vers lui pour lui serrer la main. J'ai entendu : « Magnifique, mon cher. » L'un d'eux m'a même pris à témoin : « Hein ? » m'a-t-il dit. J'ai acquiescé, mais mon compliment n'était pas sincère, parce que j'étais trop fatigué.

Pourtant, l'heure déclinait au-dehors et la chaleur était moins forte. Aux quelques bruits de rue que j'entendais, je devinais la douceur du soir. Nous étions là, tous, à attendre. Et ce qu'ensemble nous attendions ne concernait que moi. J'ai encore regardé la salle. Tout était dans le même état que le premier jour. J'ai rencontré le regard du journaliste à la veste grise et de la femme automate. Cela m'a donné à penser que je n'avais pas cherché Marie du regard pendant tout le procès. Je ne l'avais pas oubliée, mais j'avais trop à faire. Je l'ai vue entre Céleste et Raymond. Elle m'a fait un petit signe comme si elle disait : « Enfin », et j'ai vu son visage un peu anxieux qui souriait. Mais je sentais mon cœur fermé et je n'ai même pas pu répondre à son sourire.

La cour est revenue. Très vite, on a lu aux jurés une série de questions. J'ai entendu « coupable de meurtre »... « préméditation »... « circonstances atténuantes ». Les jurés sont sortis et l'on m'a emmené dans la petite pièce où j'avais déjà attendu. Mon avocat est venu me rejoindre : il était très volubile et m'a parlé avec plus de confiance et de cordialité qu'il ne l'avait jamais fait. Il pensait que tout irait bien et que je m'en tirerais avec quelques années de prison ou de bagne. Je lui ai demandé s'il y avait des chances de cassation en cas de jugement défavorable. Il m'a dit que non. Sa tactique avait été de ne pas déposer de conclusions pour ne pas indisposer le jury. Il m'a expliqué qu'on ne cassait pas un jugement, comme cela, pour rien. Cela m'a paru évident et je me suis rendu à ses raisons. À considérer froidement la chose, c'était tout à fait naturel. Dans le cas contraire, il y aurait trop de paperasses inutiles. « De toute façon, m'a dit mon avocat, il y a le pourvoi. Mais je suis persuadé que l'issue sera favorable. »

Nous avons attendu très longtemps, près de trois quarts d'heure, je crois. Au bout de ce temps, une sonnerie a retenti. Mon avocat m'a quitté en disant : « Le président du jury va lire les réponses. On ne vous fera entrer que pour l'énoncé du jugement. » Des portes ont claqué. Des gens couraient dans des escaliers dont je ne savais pas s'ils étaient proches ou éloignés. Puis j'ai entendu une voix sourde lire quelque chose dans la salle. Quand la sonnerie a encore retenti, que la porte du box s'est ouverte, c'est le silence de la salle qui est monté vers moi, le silence, et cette singulière sensation que j'ai eue lorsque j'ai constaté que le jeune journaliste avait détourné ses yeux. Je n'ai pas regardé du côté de Marie. Je n'en ai pas eu le temps parce que le président m'a dit dans une forme bizarre que j'aurais la tête tranchée sur une place publique au nom du peuple français. Il m'a semblé alors reconnaître le sentiment que je lisais sur tous les visages. Je crois bien que c'était de la considération. Les gendarmes étaient très doux avec moi. L'avocat a posé sa main sur mon poignet. Je ne pensais plus à rien. Mais le président

m'a demandé si je n'avais rien à ajouter. J'ai réfléchi. J'ai dit : « Non. » C'est alors qu'on m'a emmené.



## V

Pour la troisième fois, j'ai refusé de recevoir l'aumônier. Je n'ai rien à lui dire, je n'ai pas envie de parler, je le verrai bien assez tôt. Ce qui m'intéresse en ce moment, c'est d'échapper à la mécanique, de savoir si l'inévitable peut avoir une issue. On m'a changé de cellule. De celle-ci, lorsque je suis allongé, je vois le ciel et je ne vois que lui. Toutes mes journées se passent à regarder sur son visage le déclin des couleurs qui conduit le jour à la nuit. Couché, je passe les mains sous ma tête et j'attends. Je ne sais combien de fois je me suis demandé s'il y avait des exemples de condamnés à mort qui eussent échappé au mécanisme implacable, disparu avant l'exécution, rompu les cordons d'agents. Je me reprochais alors de n'avoir pas prêté assez d'attention aux récits d'exécution. On devrait toujours s'intéresser à ces questions. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Comme tout le monde, j'avais lu des comptes rendus dans les journaux. Mais il y avait certainement des ouvrages spéciaux que je n'avais jamais eu la curiosité de consulter. Là, peut-être, j'aurais trouvé des récits d'évasion. J'aurais appris que dans un cas au moins la roue s'était arrêtée, que dans cette préméditation irrésistible, le hasard et la chance, une fois seulement, avaient changé quelque chose. Une fois ! Dans un sens, je crois que cela m'aurait suffi. Mon cœur aurait fait le reste. Les journaux parlaient souvent d'une dette qui était due à la société. Il fallait, selon eux, la payer. Mais cela ne parle pas à l'imagination. Ce qui comptait, c'était une possibilité d'évasion, un saut hors du rite implacable, une course à la folie qui offrît toutes les chances de l'espoir. Naturellement, l'espoir, c'était d'être abattu au coin d'une rue, en pleine course, et d'une balle à

la volée. Mais tout bien considéré, rien ne me permettait ce luxe, tout me l'interdisait, la mécanique me reprenait.

Malgré ma bonne volonté, je ne pouvais pas accepter cette certitude insolente. Car enfin, il y avait une disproportion ridicule entre le jugement qui l'avait fondée et son déroulement imperturbable à partir du moment où ce jugement avait été prononcé. Le fait que la sentence avait été lue à vingt heures plutôt qu'à dix-sept, le fait qu'elle aurait pu être tout autre, qu'elle avait été prise par des hommes qui changent de linge, qu'elle avait été portée au crédit d'une notion aussi imprécise que le peuple français (ou allemand, ou chinois), il me semblait bien que tout cela enlevait beaucoup de sérieux à une telle décision. Pourtant, j'étais obligé de reconnaître que dès la seconde où elle avait été prise, ses effets devenaient aussi certains, aussi sérieux, que la présence de ce mur tout le long duquel j'écrasais mon corps.

Je me suis souvenu dans ces moments d'une histoire que maman me racontait à propos de mon père. Je ne l'avais pas connu. Tout ce que je connaissais de précis sur cet homme, c'était peut-être ce que m'en disait alors maman : il était allé voir exécuter un assassin. Il était malade à l'idée d'y aller. Il l'avait fait cependant et au retour il avait vomi une partie de la matinée. Mon père me dégoûtait un peu alors. Maintenant je comprenais, c'était si naturel. Comment n'avais-je pas vu que rien n'était plus important qu'une exécution capitale et que, en somme, c'était la seule chose vraiment intéressante pour un homme ! Si jamais je sortais de cette prison, j'irais voir toutes les exécutions capitales. J'avais tort, je crois, de penser à cette possibilité. Car à l'idée de me voir libre par un petit matin derrière un cordon d'agents, de l'autre côté en quelque sorte, à l'idée d'être le spectateur qui vient voir et qui pourra vomir après, un flot de joie empoisonnée me montait au cœur. Mais ce n'était pas raisonnable. J'avais tort de me laisser aller à ces suppositions parce que, l'instant d'après, j'avais si affreusement

froid que je me recroquevillais sous ma couverture. Je claquais des dents sans pouvoir me retenir.

Mais, naturellement, on ne peut pas être toujours raisonnable. D'autres fois, par exemple, je faisais des projets de loi. Je réformais les pénalités. J'avais remarqué que l'essentiel était de donner une chance au condamné. Une seule sur mille, cela suffisait pour arranger bien des choses. Ainsi, il me semblait qu'on pouvait trouver une combinaison chimique dont l'absorption tuerait le patient (je pensais : le patient) neuf fois sur dix. Lui le saurait, c'était la condition. Car en réfléchissant bien, en considérant les choses avec calme, je constatais que ce qui était défectueux avec le couperet, c'est qu'il n'y avait aucune chance, absolument aucune. Une fois pour toutes, en somme, la mort du patient avait été décidée. C'était une affaire classée, une combinaison bien arrêtée, un accord entendu et sur lequel il n'était pas question de revenir. Si le coup ratait, par extraordinaire, on recommençait. Par suite, ce qu'il y avait d'ennuyeux, c'est qu'il fallait que le condamné souhaitât le bon fonctionnement de la machine. Je dis que c'est le côté défectueux. Cela est vrai, dans un sens. Mais, dans un autre sens, j'étais obligé de reconnaître que tout le secret d'une bonne organisation était là. En somme, le condamné était obligé de collaborer moralement. C'était son intérêt que tout marchât sans accroc.

J'étais obligé de constater aussi que jusqu'ici j'avais eu sur ces questions des idées qui n'étaient pas justes. J'ai cru longtemps – et je ne sais pas pourquoi – que pour aller à la guillotine, il fallait monter sur un échafaud, gravir des marches. Je crois que c'était à cause de la Révolution de 1789, je veux dire à cause de tout ce qu'on m'avait appris ou fait voir sur ces questions. Mais un matin, je me suis souvenu d'une photographie publiée par les journaux à l'occasion d'une exécution retentissante. En réalité, la machine était posée à même le sol, le plus simplement du monde. Elle était beaucoup plus étroite que je ne le pensais. C'était assez drôle que je ne m'en fusse pas avisé plus

tôt. Cette machine sur le cliché m'avait frappé par son aspect d'ouvrage de précision, fini et étincelant. On se fait toujours des idées exagérées de ce qu'on ne connaît pas. Je devais constater au contraire que tout était simple : la machine est au même niveau que l'homme qui marche vers elle. Il la rejoint comme on marche à la rencontre d'une personne. Cela aussi était ennuyeux. La montée vers l'échafaud, l'ascension en plein ciel, l'imagination pouvait s'y raccrocher. Tandis que, là encore, la mécanique écrasait tout : on était tué discrètement, avec un peu de honte et beaucoup de précision.

Il y avait aussi deux choses à quoi je réfléchissais tout le temps : l'aube et mon pourvoi. Je me raisonnais cependant et j'essayais de n'y plus penser. Je m'étendais, je regardais le ciel, je m'efforçais de m'y intéresser. Il devenait vert, c'était le soir. Je faisais encore un effort pour détourner le cours de mes pensées. J'écoutais mon cœur. Je ne pouvais imaginer que ce bruit qui m'accompagnait depuis si longtemps pût jamais cesser. Je n'ai jamais eu de véritable imagination. J'essayais pourtant de me représenter une certaine seconde où le battement de ce cœur ne se prolongerait plus dans ma tête. Mais en vain. L'aube ou mon pourvoi étaient là. Je finissais par me dire que le plus raisonnable était de ne pas me contraindre.

C'est à l'aube qu'ils venaient, je le savais. En somme, j'ai occupé mes nuits à attendre cette aube. Je n'ai jamais aimé être surpris. Quand il m'arrive quelque chose, je préfère être là. C'est pourquoi j'ai fini par ne plus dormir qu'un peu dans mes journées et, tout le long de mes nuits, j'ai attendu patiemment que la lumière naisse sur la vitre du ciel. Le plus difficile, c'était l'heure douteuse où je savais qu'ils opéraient d'habitude. Passé minuit, j'attendais et je guettais. Jamais mon oreille n'avait perçu tant de bruits, distingué de sons si ténus. Je peux dire, d'ailleurs, que d'une certaine façon j'ai eu de la chance pendant toute cette période, puisque je n'ai jamais entendu de pas. Maman disait souvent qu'on n'est jamais tout à fait malheureux. Je

l'approuvais dans ma prison, quand le ciel se colorait et qu'un nouveau jour glissait dans ma cellule. Parce qu'aussi bien, j'aurais pu entendre des pas et mon cœur aurait pu éclater. Même si le moindre glissement me jetait à la porte, même si, l'oreille collée au bois, j'attendais éperdument jusqu'à ce que j'entende ma propre respiration, effrayé de la trouver rauque et si pareille au râle d'un chien, au bout du compte mon cœur n'éclatait pas et j'avais encore gagné vingt-quatre heures.

Pendant tout le jour, il y avait mon pourvoi. Je crois que j'ai tiré le meilleur parti de cette idée. Je calculais mes effets et j'obtenais de mes réflexions le meilleur rendement. Je prenais toujours la plus mauvaise supposition : mon pourvoi était rejeté. « Eh bien, je mourrai donc. » Plus tôt que d'autres, c'était évident. Mais tout le monde sait que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Dans le fond, je n'ignorais pas que mourir à trente ans ou à soixante-dix ans importe peu puisque, naturellement, dans les deux cas, d'autres hommes et d'autres femmes vivront, et cela pendant des milliers d'années. Rien n'était plus clair, en somme. C'était toujours moi qui mourrais, que ce soit maintenant ou dans vingt ans. À ce moment, ce qui me gênait un peu dans mon raisonnement, c'était ce bond terrible que je sentais en moi à la pensée de vingt ans de vie à venir. Mais je n'avais qu'à l'étouffer en imaginant ce que seraient mes pensées dans vingt ans quand il me faudrait quand même en venir là. Du moment qu'on meurt, comment et quand, cela n'importe pas, c'était évident. Donc (et le difficile c'était de ne pas perdre de vue tout ce que ce « donc » représentait de raisonnements), donc, je devais accepter le rejet de mon pourvoi.

À ce moment, à ce moment seulement, j'avais pour ainsi dire le droit, je me donnais en quelque sorte la permission d'aborder la deuxième hypothèse : j'étais gracié. L'ennuyeux, c'est qu'il fallait rendre moins fougueux cet élan du sang et du corps qui me piquait les yeux d'une joie insensée. Il fallait que je m'applique à réduire ce cri, à le raisonner. Il fallait que je sois

naturel même dans cette hypothèse, pour rendre plus plausible ma résignation dans la première. Quand j'avais réussi, j'avais gagné une heure de calme. Cela, tout de même, était à considérer.

C'est à un semblable moment que j'ai refusé une fois de plus de recevoir l'aumônier. J'étais étendu et je devinais l'approche du soir d'été à une certaine blondeur du ciel. Je venais de rejeter mon pourvoi et je pouvais sentir les ondes de mon sang circuler régulièrement en moi. Je n'avais pas besoin de voir l'aumônier. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à Marie. Il y avait de longs jours qu'elle ne m'écrivait plus. Ce soir-là, j'ai réfléchi et je me suis dit qu'elle s'était peut-être fatiguée d'être la maîtresse d'un condamné à mort. L'idée m'est venue aussi qu'elle était peut-être malade ou morte. C'était dans l'ordre des choses. Comment l'aurais-je su puisqu'en dehors de nos deux corps maintenant séparés, rien ne nous liait et ne nous rappelait l'un à l'autre. À partir de ce moment, d'ailleurs, le souvenir de Marie m'aurait été indifférent. Morte, elle ne m'intéressait plus. Je trouvais cela normal comme je comprenais très bien que les gens m'oublient après ma mort. Ils n'avaient plus rien à faire avec moi. Je ne pouvais même pas dire que cela était dur à penser.

C'est à ce moment précis que l'aumônier est entré. Quand je l'ai vu, j'ai eu un petit tremblement. Il s'en est aperçu et m'a dit de ne pas avoir peur. Je lui ai dit qu'il venait d'habitude à un autre moment. Il m'a répondu que c'était une visite tout amicale qui n'avait rien à voir avec mon pourvoi dont il ne savait rien. Il s'est assis sur ma couchette et m'a invité à me mettre près de lui. J'ai refusé. Je lui trouvais tout de même un air très doux.

Il est resté un moment assis, les avant-bras sur les genoux, la tête baissée, à regarder ses mains. Elles étaient fines et musclées, elles me faisaient penser à deux bêtes agiles. Il les a frottées lentement l'une contre l'autre. Puis il est resté ainsi, la tête

toujours baissée, pendant si longtemps que j'ai eu l'impression, un instant, que je l'avais oublié.

Mais il a relevé brusquement la tête et m'a regardé en face : « Pourquoi, m'a-t-il dit, refusez-vous mes visites ? » J'ai répondu que je ne croyais pas en Dieu. Il a voulu savoir si j'en étais bien sûr et j'ai dit que je n'avais pas à me le demander : cela me paraissait une question sans importance. Il s'est alors renversé en arrière et s'est adossé au mur, les mains à plat sur les cuisses. Presque sans avoir l'air de me parler, il a observé qu'on se croyait sûr, quelquefois, et, en réalité, on ne l'était pas. Je ne disais rien. Il m'a regardé et m'a interrogé : « Qu'en pensez-vous ? » J'ai répondu que c'était possible. En tout cas, je n'étais peut-être pas sûr de ce qui m'intéressait réellement, mais j'étais tout à fait sûr de ce qui ne m'intéressait pas. Et justement, ce dont il me parlait ne m'intéressait pas.

Il a détourné les yeux et, toujours sans changer de position, m'a demandé si je ne parlais pas ainsi par excès de désespoir. Je lui ai expliqué que je n'étais pas désespéré. J'avais seulement peur, c'était bien naturel. « Dieu vous aiderait alors, a-t-il remarqué. Tous ceux que j'ai connus dans votre cas se retournaient vers lui. » J'ai reconnu que c'était leur droit. Cela prouvait aussi qu'ils en avaient le temps. Quant à moi, je ne voulais pas qu'on m'aidât et justement le temps me manquait pour m'intéresser à ce qui ne m'intéressait pas.

À ce moment, ses mains ont eu un geste d'agacement, mais il s'est redressé et a arrangé les plis de sa robe. Quand il a eu fini, il s'est adressé à moi en m'appelant « mon ami » : s'il me parlait ainsi ce n'était pas parce que j'étais condamné à mort ; à son avis, nous étions tous condamnés à mort. Mais je l'ai interrompu en lui disant que ce n'était pas la même chose et que, d'ailleurs, ce ne pouvait être, en aucun cas, une consolation. « Certes, a-t-il approuvé. Mais vous mourrez plus tard si vous ne mourez pas aujourd'hui. La même question se posera alors.

Comment aborderez-vous cette terrible épreuve ? » J'ai répondu que je l'aborderais exactement comme je l'abordais en ce moment.

Il s'est levé à ce mot et m'a regardé droit dans les yeux. C'est un jeu que je connaissais bien. Je m'en amusais souvent avec Emmanuel ou Céleste et, en général, ils détournaient leurs yeux. L'aumônier aussi connaissait bien ce jeu, je l'ai tout de suite compris : son regard ne tremblait pas. Et sa voix non plus n'a pas tremblé quand il m'a dit : « N'avez-vous donc aucun espoir et vivez-vous avec la pensée que vous allez mourir tout entier ? – Oui », ai-je répondu.

Alors, il a baissé la tête et s'est rassis. Il m'a dit qu'il me plaignait. Il jugeait cela impossible à supporter pour un homme. Moi, j'ai seulement senti qu'il commençait à m'ennuyer. Je me suis détourné à mon tour et je suis allé sous la lucarne. Je m'appuyais de l'épaule contre le mur. Sans bien le suivre, j'ai entendu qu'il recommençait à m'interroger. Il parlait d'une voix inquiète et pressante. J'ai compris qu'il était ému et je l'ai mieux écouté.

Il me disait sa certitude que mon pourvoi serait accepté, mais je portais le poids d'un péché dont il fallait me débarrasser. Selon lui, la justice des hommes n'était rien et la justice de Dieu tout. J'ai remarqué que c'était la première qui m'avait condamné. Il m'a répondu qu'elle n'avait pas, pour autant, lavé mon péché. Je lui ai dit que je ne savais pas ce qu'était un péché. On m'avait seulement appris que j'étais un coupable. J'étais coupable, je payais, on ne pouvait rien me demander de plus. À ce moment, il s'est levé à nouveau et j'ai pensé que dans cette cellule si étroite, s'il voulait remuer, il n'avait pas le choix. Il fallait s'asseoir ou se lever.

J'avais les yeux fixés au sol. Il a fait un pas vers moi et s'est arrêté, comme s'il n'osait avancer. Il regardait le ciel à travers

les barreaux. « Vous vous trompez, mon fils, m'a-t-il dit, on pourrait vous demander plus. On vous le demandera peut-être. – Et quoi donc ? – On pourrait vous demander de voir. – Voir quoi ? »

Le prêtre a regardé tout autour de lui et il a répondu d'une voix que j'ai trouvée soudain très lasse : « Toutes ces pierres suent la douleur, je le sais. Je ne les ai jamais regardées sans angoisse. Mais, du fond du cœur, je sais que les plus misérables d'entre vous ont vu sortir de leur obscurité un visage divin. C'est ce visage qu'on vous demande de voir. »

Je me suis un peu animé. J'ai dit qu'il y avait des mois que je regardais ces murailles. Il n'y avait rien ni personne que je connusse mieux au monde. Peut-être, il y a bien longtemps, y avais-je cherché un visage. Mais ce visage avait la couleur du soleil et la flamme du désir : c'était celui de Marie. Je l'avais cherché en vain. Maintenant, c'était fini. Et dans tous les cas, je n'avais rien vu surgir de cette sueur de pierre.

L'aumônier m'a regardé avec une sorte de tristesse. J'étais maintenant complètement adossé à la muraille et le jour me coulait sur le front. Il a dit quelques mots que je n'ai pas entendus et m'a demandé très vite si je lui permettais de m'embrasser : « Non », ai-je répondu. Il s'est retourné et a marché vers le mur sur lequel il a passé sa main lentement : « Aimez-vous donc cette terre à ce point ? » a-t-il murmuré. Je n'ai rien répondu.

Il est resté assez longtemps détourné. Sa présence me pesait et m'agaçait. J'allais lui dire de partir, de me laisser, quand il s'est écrié tout d'un coup avec une sorte d'éclat, en se retournant vers moi : « Non, je ne peux pas vous croire. Je suis sûr qu'il vous est arrivé de souhaiter une autre vie. » Je lui ai répondu que naturellement, mais cela n'avait pas plus d'importance que de souhaiter d'être riche, de nager très vite ou

d'avoir une bouche mieux faite. C'était du même ordre. Mais lui m'a arrêté et il voulait savoir comment je voyais cette autre vie. Alors, je lui ai crié : « Une vie où je pourrais me souvenir de celle-ci », et aussitôt je lui ai dit que j'en avais assez. Il voulait encore me parler de Dieu, mais je me suis avancé vers lui et j'ai tenté de lui expliquer une dernière fois qu'il me restait peu de temps. Je ne voulais pas le perdre avec Dieu. Il a essayé de changer de sujet en me demandant pourquoi je l'appelais « monsieur » et non pas « mon père ». Cela m'a énervé et je lui ai répondu qu'il n'était pas mon père : il était avec les autres.

« Non, mon fils, a-t-il dit en mettant la main sur mon épaule. Je suis avec vous. Mais vous ne pouvez pas le savoir parce que vous avez un cœur aveugle. Je prierai pour vous. »

Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier. Je l'avais pris par le collet de sa soutane. Je déversais sur lui tout le fond de mon cœur avec des bondissements mêlés de joie et de colère. Il avait l'air si certain, n'est-ce pas ? Pourtant, aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme. Il n'était même pas sûr d'être en vie puisqu'il vivait comme un mort. Moi, j'avais l'air d'avoir les mains vides. Mais j'étais sûr de moi, sûr de tout, plus sûr que lui, sûr de ma vie et de cette mort qui allait venir. Oui, je n'avais que cela. Mais du moins, je tenais cette vérité autant qu'elle me tenait. J'avais eu raison, j'avais encore raison, j'avais toujours raison. J'avais vécu de telle façon et j'aurais pu vivre de telle autre. J'avais fait ceci et je n'avais pas fait cela. Je n'avais pas fait telle chose alors que j'avais fait cette autre. Et après ? C'était comme si j'avais attendu pendant tout le temps cette minute et cette petite aube où je serais justifié. Rien, rien n'avait d'importance et je savais bien pourquoi. Lui aussi savait pourquoi. Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient pas encore venues et ce souffle égalisait sur son passage tout ce

qu'on me proposait alors dans les années pas plus réelles que je vivais. Que m'importaient la mort des autres, l'amour d'une mère, que m'importaient son Dieu, les vies qu'on choisit, les destins qu'on élit, puisqu'un seul destin devait m'élire moi-même et avec moi des milliards de privilégiés qui, comme lui, se disaient mes frères. Comprendait-il donc ? Tout le monde était privilégié. Il n'y avait que des privilégiés. Les autres aussi, on les condamnerait un jour. Lui aussi, on le condamnerait. Qu'importait si, accusé de meurtre, il était exécuté pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère ? Le chien de Salamano valait autant que sa femme. La petite femme automatique était aussi coupable que la Parisienne que Masson avait épousée ou que Marie qui avait envie que je l'épouse. Qu'importait que Raymond fût mon copain autant que Céleste qui valait mieux que lui ? Qu'importait que Marie donnât aujourd'hui sa bouche à un nouveau Meursault ? Comprendait-il donc, ce condamné, et que du fond de mon avenir... J'étouffais en criant tout ceci. Mais, déjà, on m'arrachait l'aumônier des mains et les gardiens me menaçaient. Lui, cependant, les a calmés et m'a regardé un moment en silence. Il avait les yeux pleins de larmes. Il s'est détourné et il a disparu.

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entraînait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout

revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

# Patrick Süskind



Image : Inconnu, modifiée par Elodie Eleyaert

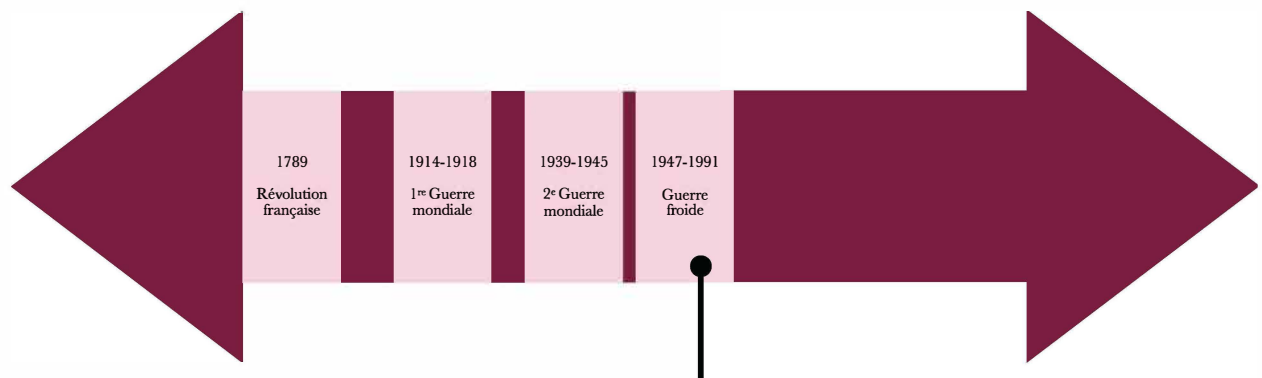
# Portrait d'auteur

Né le 26 mars 1949 à Ambach à côté du lac de Starnberg, en Bavière près de Munich, il est écrivain et dramaturge. Il a grandi dans le village bavarois de Holzhausen. Il étudie l'histoire et la littérature à Munich et à Aix-en-Provence. Le parfum est son premier roman édité en 1985 à Zurich, sous le titre *Das Parfum, Die Geschichte eines Mörders*, puis publié en France aux éditions Fayard. Son roman est un succès mondial qui a fait l'objet d'une adaptation au cinéma en 2006.

**Parents** : Wilhelm Emanuel Süskind, Annemarie Süskind

**Enfants** : Jakob Süskind

**Épouse** : Tanja Graf 2016



Roman  
Le parfum  
1985

## Patrick Süskind





# Le parfum

## Histoire d'un meurtrier

Patrick Süskind

### EXTRAIT

Allemagne

Titre original : Das parfum; Die geschichte eines mörders

Traduction française : Bernard Lortholary

Édition de référence : Fayard , 1985

### CHAPITRE I

Au XVIII<sup>e</sup> siècle vécut en France un homme qui compta parmi les personnages les plus géniaux et les plus abominables de cette époque qui pourtant ne manqua pas de génies abominables. C'est son histoire qu'il s'agit de raconter ici. Il s'appelait Jean-Baptiste Grenouille et si son nom, à la différence de ceux d'autres scélérats de génie comme par exemple Sade, Saint-Just, Fouché, Bonaparte, etc., est aujourd'hui tombé dans l'oubli, ce n'est assurément pas que Grenouille fût moins bouffi d'orgueil, moins ennemi de l'humanité, moins immoral, en un mot moins impie que ces malfaisants plus illustres, mais c'est que son génie et son unique ambition se bornèrent à un domaine qui ne laisse point de traces dans l'histoire: au royaume évanescant des odeurs.

A l'époque dont nous parlons, il régnait dans les villes une puanteur à peine imaginable pour les modernes que nous sommes. Les rues pouaient le fumier, les arrière-cours pouaient l'urine, les cages d'escalier pouaient le bois moisi et la crotte de rat, les cuisines le chou pourri et la graisse de mouton ; les pièces d'habitation mal aérées pouaient la poussière renfermée, les chambres à coucher pouaient les draps graisseux, les courtepintes moites et le remugle âcre des pots de chambre. Les cheminées crachaient une puanteur de soufre, les tanneries la puanteur de leurs bains corrosifs, et les abattoirs la puanteur du sang caillé. Les gens pouaient la sueur et les vêtements non lavés ; leurs bouches pouaient les dents gâtées, leurs estomacs pouaient le jus d'oignons, et leurs corps, dès qu'ils n'étaient plus tout jeunes, pouaient le vieux fromage et le lait aigre et les tumeurs éruptives. Les rivières pouaient, les places pouaient, les églises pouaient, cela puait sous les ponts et dans les palais.

Le paysan puait comme le prêtre, le compagnon tout comme l'épouse de son maître artisan, la noblesse puait du haut jusqu'en bas, et le roi lui-même puait, il puait comme un fauve, et la reine comme une vieille chèvre, été comme hiver. Car en ce XVIII<sup>e</sup> siècle, l'activité délétère des bactéries ne rencontrait encore aucune limite, aussi n'y avait-il aucune activité humaine, qu'elle fût constructive ou destructive, aucune manifestation de la vie en germe ou bien à son déclin, qui ne fût accompagnée de puanteur.

Et c'est naturellement à Paris que la puanteur était la plus grande, car Paris était la plus grande ville de France. Et au sein de la capitale il était un endroit où la puanteur régnait de façon particulièrement infernale, entre la rue aux Fers et la rue de la Ferronnerie, c'était le cimetière des Innocents. Pendant huit cents ans, on avait transporté là les morts de l'Hôtel-Dieu et des paroisses circonvoisines, pendant huit cents ans on y avait jour après jour charroyé les cadavres par douzaines et on les y avait déversés dans de longues fosses, pendant huit cents ans on avait empli par couches successives charniers et ossuaires. Ce n'est que plus tard, à la veille de la Révolution, quand certaines de ces fosses communes se furent dangereusement effondrées et que la puanteur de ce cimetière débordant déclencha chez les riverains non plus de simples protestations, mais de véritables émeutes, qu'on finit par le fermer et par l'éventrer, et qu'on pelleta des millions d'ossements et de crânes en direction des catacombes de Montmartre, et qu'on édifia sur les lieux une place de marché.

Or c'est là, à l'endroit le plus puant de tout le royaume, que vit le jour, le 17 juillet 1738, Jean Baptiste Grenouille. C'était l'une des journées les plus chaudes de l'année. La chaleur pesait comme du plomb sur le cimetière, projetant dans les ruelles avoisinantes son haleine

pestilentielle, où se mêlait l'odeur des melons pourris et de la corne brûlée. La mère de Grenouille, quand les douleurs lui vinrent, était debout derrière un étal de poissons dans la rue aux Fers et écaillait des gardons qu'elle venait de vider. Les poissons, prétendument pêchés le matin même dans la Seine, pouaient déjà tellement que leur odeur couvrait l'odeur de cadavre. Mais la mère de Grenouille ne sentait pas plus les poissons que les cadavres, car son nez était extrêmement endurci contre les odeurs, et du reste elle avait mal dans tout le milieu du corps, et la douleur tuait toute sensibilité aux sensations extérieures. Elle n'avait qu'une envie, c'était que cette douleur cessât, elle voulait s'acquitter le plus vite possible de ce répugnant enfantement. C'était son cinquième. Tous les autres avaient eu lieu derrière cet étal et, à tous les coups, ç'avait été un enfant mort-né ou à peu près, car cette chair sanguinolente qui sortait là ne se distinguait guère des déchets de poisson qui gisaient sur le sol, et ne vivait d'ailleurs guère davantage, et le soir venu, tout cela était balayé pêle-mêle et partait dans des carrioles vers le cimetière ou vers le fleuve. C'est ce qui allait se passer une fois de plus, et la mère de Grenouille, qui était encore une jeune femme, vingt-cinq ans tout juste, qui était encore tout à fait jolie et qui avait encore presque toutes ses dents et encore des cheveux sur la tête, et qui à part la goutte, la syphilis et un peu de phthisie n'avait aucune maladie grave, qui espérait vivre encore longtemps, peut être cinq ou dix ans, et peut-être même se marier un jour et avoir de vrais enfants en étant la respectable épouse d'un artisan qui aurait perdu sa femme, par exemple..., la mère de Grenouille souhaitait que tout cela finisse. Et quand les douleurs se précisèrent, elle s'accroupit et accoucha sous son étal, tout comme les autres fois, et trancha avec son couteau à poisson le cordon de ce qui venait d'arriver là.

Mais voici qu'à cause de la chaleur et de la puanteur (qu'elle ne percevait pas comme telles, mais plutôt seulement comme une chose insupportable et enivrante, un champ de lis ou une chambre close où l'on a mis trop de jonquilles), elle tourna de l'œil, bascula sur le côté, roula sous la table et jusque sur le pavé, restant là en pleine rue, le couteau à la main.

On crie, on accourt, les badauds font cercle, on va chercher la police. La femme est toujours là, couchée par terre, le couteau à la main, et elle revient lentement à elle.

On lui demande ce qui s'est passé.

—Rien.

Et qu'est-ce qu'elle fait avec ce couteau ?

—Rien.

Et qu'est-ce que c'est que ce sang sur ses jupes ?

—C'est les poissons.

Elle se lève, jette le couteau et s'en va, pour aller se laver.

Mais voilà que, contre toute attente, la chose sous l'égal se met à crier. On va y voir et, sous un essaim de mouches, au milieu des entrailles et des têtes de poissons, on découvre le nouveau-né, on le dégage. On le confie d'office à une nourrice, la mère est arrêtée. Et comme elle ne fait aucune difficulté à avouer qu'elle aurait sûrement laissé crever le marmot, comme du reste les quatre précédents, on la traduit en justice, on la condamne pour infanticide réitéré et, quelques semaines plus tard, on lui coupe la tête en place de Grève. L'enfant avait déjà changé trois fois de nourrice. Aucune n'avait voulu le garder plus de quelques jours.

Il était trop goulu disaient-elles, il tétait pour deux, il ôtait le lait de la bouche des autres nourrissons et le pain de la bouche des nourrices, puisqu'on ne pouvait pas vivre en n'en ayant qu'un seul. L'officier de police chargé de cette affaire, un certain La Fosse, commençait à en avoir assez et méditait déjà de faire porter l'enfant au centre de regroupement des enfants trouvés et orphelins, au bout de la rue Saint-Antoine, d'où partaient chaque jour des convois d'enfants à destination du grand orphelinat d'Etat de Rouen. Mais comme ces transports s'effectuaient par porteurs chargés de hottes de raphia où, pour assurer un meilleur rendement, on fourrait ensemble jusqu'à quatre nourrissons ; comme du même coup, le taux de décès en cours de route était extrêmement élevé ; comme pour cette raison les porteurs avaient pour consigne de prendre uniquement en charge des nourrissons qui fussent baptisés et munis d'un billet de transport en bonne et due forme qui devait être visé à l'arrivée à Rouen ; mais comme l'enfant Grenouille n'était ni baptisé, ni d'ailleurs pourvu d'un nom que l'on pût inscrire sur un billet de transport en bonne et due forme ; et comme d'autre part il n'était guère concevable que la police abandonnât anonymement un enfant en l'exposant aux portes mêmes du centre de regroupement, ce qui eût été le seul moyen de couper à toute autre formalité... bref, en raison de toute une série de difficultés, ressortissant à la bureaucratie et au fonctionnement des administrations, que semblait soulever l'expédition du petit enfant, et parce qu'au demeurant le temps pressait, l'officier de police La Fosse préféra renoncer à faire exécuter sa première décision et donna pour instruction qu'on remette ce garçon aux mains de quelque institution religieuse qui en donnerait décharge, veillerait à le baptiser et déciderait de son destin ultérieur. On put s'en défaire au profit du cloître Saint-Merri, dans la rue Saint-Martin. Il y reçut le baptême et le nom de Jean-Baptiste.

Et parce que le prieur était ce jour-là d'heureuse humeur et qu'il avait encore quelques fonds pour les bonnes œuvres, l'enfant ne fut pas expédié à Rouen, mais mis à l'engrais aux frais du cloître. A cette fin, on le confia à une nourrice nommée Jeanne Bussie, dans la rue Saint-Denis, et l'on accorda jusqu'à nouvel ordre trois francs par semaine à cette femme pour salaire de ses efforts.

## CHAPITRE 2

Quelques semaines plus tard, Jeanne Bussie se présentait, un panier au bras, à la porte du cloître Saint-Merri et, s'adressant au père Terrier qui lui ouvrait, un moine d'une cinquantaine d'années, chauve et sentant un peu le vinaigre, la nourrice lui dit.

—Tenez !

Et elle posa le panier sur le seuil.

—Qu'est-ce que c'est ? dit Terrier.

Et il se pencha sur le panier en reniflant, supposant qu'il s'agissait de victuailles.

—Le bâtard de l'infanticide de la rue aux Fers !

Le père farfouilla du doigt dans le panier, jusqu'à dégager le visage du nourrisson endormi.

—Il a bonne mine. Frais et rose, et bien nourri.

—Parce qu'il s'est gavé à mes dépens. Qu'il m'a sucée et vidée jusqu'aux os. Mais maintenant, c'est terminé. Vous pouvez désormais le nourrir à votre tour, de lait de chèvre, de bouillie, de jus de carottes, il bouffe tout, ce bâtard.

Le père Terrier était un père tranquille. Il était responsable de la gestion des bonnes œuvres de son couvent, et de la distribution d'argent aux pauvres et aux nécessiteux. En échange, il entendait qu'on lui dise merci et que, pour le reste, on le laisse en paix. Il avait horreur des détails techniques, car les détails signifiaient toujours des difficultés, et les

difficultés signifiaient toujours que sa tranquillité d'esprit était compromise, or c'était une chose qu'il ne supportait pas. Il s'en voulut d'avoir ouvert la porte. Il aurait voulu que cette personne reprenne son panier, rentre chez elle et ne l'importune plus avec ses problèmes de nourrisson. Il se redressa lentement et aspira d'un coup l'odeur de lait et de laine un peu rance qu'exhalait la nourrice. C'était une odeur plaisante.

—Je ne comprends pas ce que tu veux. Je ne comprends pas où tu veux en venir. Mais j'imagine que si ce nourrisson restait encore un bon bout de temps, pendu à tes tétons, ça ne pourrait pas lui faire de mal.

—A lui, non, dit la nourrice d'un ton aigre, mais à moi, si ! J'ai maigri de dix livres, et pourtant je mangeais pour trois. Et tout ça pour trois francs par semaine !

—Ah ! je comprends, dit Terrier presque soulagé. J'y suis : c'est une question d'argent, une fois de plus.

—Non ! dit la nourrice.

—Si ! C'est toujours une question d'argent. Quand on frappe à cette porte, c'est toujours pour une question d'argent. Je rêve d'ouvrir un jour à quelqu'un qui viendrait me parler d'autre chose que d'argent. Quelqu'un, par exemple, qui apporterait en passant un petit quelque chose. Par exemple quelques fruits, ou des noix. Il ne manque pas de choses qu'on puisse apporter comme ça, en automne. Ou peut-être des fleurs. Ou bien, tout simplement, il pourrait venir quelqu'un qui dise gentiment : « Dieu vous bénisse, père Terrier, je vous souhaite le bonjour ! » Mais je mourrai sans avoir vu ça. Quand ce n'est pas un mendiant, c'est un commerçant, et si ce n'est pas un commerçant, alors c'est un artisan, et s'il ne demande pas l'aumône, il présente une facture. Je ne peux plus mettre le pied dehors.

Dès que je sors dans la rue, je ne puis faire trois pas sans être assailli d'individus qui veulent de l'argent !

—Ce n'est pas mon cas, dit la nourrice.

—Mais je vais te dire une bonne chose : tu n'es pas la seule nourrice dans la paroisse. Il y a des centaines de mères adoptives qui se battraient pour avoir le droit, à trois francs par semaine, de nourrir au sein ce ravissant nourrisson, ou de le gaver de bouillie, de jus de légumes ou de tout autre aliment...

—Eh bien, donnez-le donc à l'une d'elles !

—... Mais d'un autre côté, ce n'est pas bon de transbahuter comme ça un enfant. Savoir si, avec un autre lait, il profitera aussi bien qu'avec le tien ? Il est habitué à l'odeur de tes tétons, il faut que tu comprennes cela, et au battement de ton cœur.

Et de nouveau il prit une grande bouffée de cet effluve chaud qui émanait de la nourrice, puis il dit, remarquant que ses paroles ne lui faisaient aucun effet.

—Tu vas remporter cet enfant chez toi. Je vais parler de cette affaire au prieur. Je lui proposerai de te donner désormais quatre francs par semaine.

—Non, dit la nourrice.

—Bon, eh bien, disons cinq !

—Non.

—Mais combien est-ce que tu veux donc ? lui cria Terrier.

Cinq francs, c'est un paquet d'argent, pour cette tâche subalterne qui consiste à nourrir un petit enfant !

—Je ne veux pas d'argent du tout, dit la nourrice. Je ne veux plus de ce bâtard chez moi.

—Mais enfin, pourquoi, ma bonne? dit Terrier en fourrageant encore du bout du doigt dans le panier. C'est pourtant un enfant adorable. Il est tout rose, il ne crie pas, il dort bien, et il est baptisé.

—Il est possédé par le diable.

Terrier retira vite ses doigts du panier.

—Impossible ! C'est absolument impossible qu'un nourrisson soit possédé par le diable. Un nourrisson n'est pas un être humain, cela n'en est que l'ébauche et son âme n'est pas encore formée. Par conséquent il ne présente pas d'intérêt pour le diable. Est-ce que par hasard il parle déjà ? Est-ce qu'il a des mouvements convulsifs ? Est-ce qu'il fait déplacer des objets dans sa chambre ? Est-ce qu'il exhale une mauvaise odeur ?

—Il ne sent absolument rien, dit la nourrice.

—Tiens, tu vois ! C'est un signe qui ne trompe pas. S'il était possédé par le diable, il ne pourrait pas ne pas puer.

Et afin de rassurer la nourrice et de faire la preuve de son propre courage, Terrier souleva le panier et le porta à son nez.

—Je ne sens rien de bizarre, dit-il après avoir reniflé quelques instants, vraiment rien de bizarre. Il me semble tout de même qu'il y a là dans ses couches quelque chose qui sent.

Et il tendit le panier à la femme, pour avoir confirmation.

—Je ne vous parle pas de ça, dit sèchement la nourrice, en repoussant le panier. Je ne vous parle pas de ce qu'il y a dans les couches. Bien sûr que ses excréments sentent. Mais lui-même, ce bâtard, il n'a pas d'odeur.

-C'est parce qu'il est en bonne santé, s'écria Terrier. Il se porte bien, alors il n'a pas d'odeur. Il n'a que les enfants malades qui ont une odeur, c'est bien connu. Tout le monde sait qu'un enfant qui a la petite vérole sent le crottin de cheval, s'il a la scarlatine, il sentira les pommes blettes, et s'il souffre de consomption, il sentira les oignons.

Celui-ci est en bonne santé, c'est tout ce qu'il a. Tu voudrais qu'il pue ? Est-ce qu'ils puent, tes propres enfants ?

- Non, dit la nourrice, mes enfants ont l'odeur que doivent avoir des enfants d'homme.

Terrier reposa précautionneusement le panier sur le sol, car il sentait monter en lui les premières bouffées de rage que lui inspirait l'obstination de cette personne. Il n'était pas exclu que la poursuite de ce débat réclame l'usage de ses deux bras pour gesticuler plus à son aise, et il ne voulait pas que le nourrisson ait à en pâtir. Pour l'instant, à vrai dire, il noua ses mains derrière son dos, pointa son ventre replet en direction de la nourrice et lui demanda sévèrement :

—Tu prétends donc savoir quelle odeur doit avoir un enfant d'homme, qui malgré tout est aussi (je te le rappelle, d'autant qu'il est baptisé) un enfant du Bon Dieu ?

—Oui, dit la nourrice.

—Et tu prétends de surcroît que s'il n'a pas l'odeur que tu penses qu'il devrait avoir, toi, la nourrice Jeanne Bussie, de la rue Saint-Denis, c'est qu'alors c'est un enfant du diable ?

Sortant sa main gauche de derrière son dos, il brandit avec un air menaçant sous le nez de la femme son index recourbé comme un point d'interrogation. La nourrice réfléchit. Il ne lui plaisait guère que la conversation tourne tout d'un coup à l'interrogatoire théologique : elle n'aurait jamais le dessus.

—Ce n'est pas ce que je voulais dire, répondit-elle en faisant marche arrière. si cette affaire a ou non quelque chose à voir avec le diable, c'est vous qui devez en décider, père Terrier, ce n'est pas dans mes compétences. Je ne sais qu'une chose, c'est que ce nourrisson me fait horreur, parce qu'il n'a pas l'odeur que doivent avoir les enfants.

- Ah ! Ah ! dit Terrier satisfait en laissant son bras retomber comme un balancier. Sur cette histoire de diable, nous nous rétractons donc. Bien. Mais alors, aurais-tu l'obligeance de me dire quelle odeur a donc un nourrisson quand il a l'odeur que tu crois qu'il doit avoir ? Hein ?

- Une bonne odeur, dit la nourrice.

- « Bonne », ça veut dire quoi ? cria Terrier à la figure de la femme. Il y a bien des choses qui sentent bon. Un bouquet de lavande sent bon. Le pot-au-feu sent bon. Les jardins de l'Arabie sentent bon. Comment sent un nourrisson, je voudrais bien le savoir !

La nourrice hésitait. Elle savait bien quelle odeur avaient les nourrissons, elle le savait parfaitement bien, ce n'est pas pour rien que par douzaines elle avait nourri, soigné, bercé, embrassé... Elle était capable, la nuit, de les trouver rien qu'à l'odeur et, à l'instant même, elle avait très précisément cette odeur de nourrisson dans le nez. Mais jamais encore elle ne l'avait désignée par des mots.

—Eh bien ? aboyait Terrier en faisant claquer le bout de ses ongles.

—C'est que, n'est-ce pas, commença la nourrice, ce n'est pas très facile à dire, parce que... ils ne sentent pas partout pareil, quoiqu'ils sentent bon partout, mon Père, vous comprenez... Prenez leurs pieds, par exemple, eh bien, là ils sentent comme un caillou lisse et chaud ; ou bien non, plutôt comme du fromage blanc... ou comme du beurre, comme du beurre frais, oui, c'est ça : ils sentent le beurre frais. Et le reste du corps sent comme... comme une galette qu'on a laissé trempé dans le lait. Et la tête, là, l'arrière de la tête, où les cheveux font un rond, là, regardez, mon père, là où vous n'avez plus rien...

Et comme Terrier, médusé par ce flot de sottises minutieusement détaillées, avait docilement incliné la tête, elle tapotait sa calvitie.

—C'est là, très précisément qu'ils sentent le plus bon. Là, ils sentent le caramel, cela sent si bon, c'est une odeur si merveilleuse, mon Père, vous n'avez pas idée ! Quand on les a sentis à cet endroit là, on les aime, que ce soient les siens ou les enfants des autres. Et c'est comme ça, et pas autrement, que doivent sentir les petits enfants. Et quand ils ne sentent pas comme ça, quand là-haut derrière la tête ils ne sentent rien du tout, encore moins que de l'air froid, comme celui-là, ce bâtard, alors... Vous pouvez expliquer ça comme vous voulez, mon Père, mais moi...

Et elle croisa résolument les bras sous ses seins en jetant sur la panier qui était posé à ses pieds un regard aussi dégouté que s'il avait contenu des crapauds.

—... moi, Jeanne Bussie, je ne reprendrai pas ça chez moi !

Le père Terrier redressa lentement la tête et passa plusieurs fois son doigt sur son crâne chauve comme s'il avait voulu remettre ses cheveux en ordre, puis se mit comme par hasard le doigt sous le nez et renifla d'un air songeur.

—Comme du caramel?... demanda-t-il en tentant de retrouver son ton sévère. Du caramel ! Qu'est-ce que tu sais du caramel ! Est-ce que tu en as jamais mangé ?

—Pas vraiment, dit la nourrice. Mais un jour, j'ai été dans un grand hôtel de la rue Saint-Honoré et j'ai regardé en faire, avec du sucre fondu et de la crème. Cela sentait si bon que jamais je ne l'ai oublié.

—Oui, oui, ça va, dit Terrier en éloignant son doigt de son nez. Tais-toi, maintenant, veux-tu ? Il est pour moi extrêmement éprouvant de continuer à m'entretenir ainsi avec toi à ce niveau.

Je constate que tu te refuses, quelles que soient les raisons de ce refus, à nourrir désormais l'enfant Jean- Baptiste Grenouille, qui t'avais été confié, et que tu le restitues présentement à son tuteur provisoire, le cloître Saint-Merri.

Je trouve cela fâcheux, mais je pense que je n'y peux rien. Tu peux aller. Là-dessus, il se saisit du panier, aspira encore une bouffée des effluves de laine et de lait chaud qui allaient s'évanouir, et il claqua la porte. Puis il regagna son bureau.

### CHAPITRE 3

Le père Terrier était un homme instruit. Non seulement il avait étudié la théologie, mais il avait lu les philosophes, et il s'occupait accessoirement de botanique et d'alchimie. Il avait quelque confiance dans son esprit critique. Certes, il ne serait pas allé, comme d'aucun, jusqu'à mettre en question les miracles, les oracles ou la vérité des textes de la Sainte Ecriture, même si à strictement parler ils ne pouvaient s'expliquer avec la seule raison ou même la contredisaient carrément plus d'une fois. Ce genre de problèmes, il préférerait ne pas s'en mêler, il les trouvait trop inquiétants et n'y aurait gagné que de sombrer dans l'insécurité et l'inquiétude les plus inconfortables, alors que justement pour se servir de sa raison, on avait besoin de sécurité et de quiétude. Mais ce qu'il combattait de la façon la plus résolue, c'étaient les idées superstitieuses du populaire: sorcellerie et divination par les cartes, pratique des amulettes, mauvais œil, formules magiques et cérémonies de la pleine lune, bref, tout ce qui se faisait dans ce genre : c'était bien affligeant de voir que de telles coutumes païennes n'étaient toujours pas extirpées après plus d'un millénaire de ferme établissement de la religion chrétienne ! De même, la plupart des cas de prétendue possession démoniaque et de pacte avec le diable se révélaient, quand on y regardait de plus près, n'être qu'un fatras de superstitions. Certes, nier l'existence même de Satan et mettre en doute sa puissance, Terrier ne serait pas allé si loin, pour trancher de tels problèmes, touchant aux fondements de la théologie, il y avait d'autres instances compétentes qu'un simple petit moine. D'un autre côté, il était bien évident que lorsqu'une personne simple comme cette nourrice prétendait avoir découvert un phénomène démoniaque, le diable ne pouvait certainement pas y être pour quoi que ce soit.



Le fait même que cette femme ait cru le découvrir était une preuve certaine qu'il n'y avait là rien de diabolique, car enfin le diable ne pouvait faire la bête au point de se laisser découvrir par la nourrice Jeanne Bussie. Et avec le nez, en plus ! Avec le rudimentaire organe de l'odorat, le moins noble de tous les sens ! Comme si l'enfer sentait le soufre, et le paradis l'encens et la myrrhe ! Superstition détestable, comme aux époques les plus noires du paganisme antique, quand les hommes vivaient encore comme des bêtes, qu'ils n'avaient pas encore des yeux perçants, qu'ils ne connaissaient pas les couleurs, mais croyaient pouvoir sentir le sang, qu'ils s'imaginaient distinguer à l'odeur l'ennemi de l'ami, se sentaient reniflés par des loups- garous et des ogres gigantesques, flairés par des Erinnyes, et qu'ils faisaient griller aux pieds de leurs dieux abominables des victimes puantes et fumantes. Quelle horreur ! Le fou voit avec son nez, dit- on, plus qu'avec ses yeux, et sans doute faudrait-il que la raison qui nous a été donnée par Dieu brille encore pendant un autre millénaire, avant que ne soient chassés les derniers restes des croyances primitives.

—Ah ! et ce pauvre petit enfant ! Cet être innocent ! Il est là couché dans son panier et il sommeille, il n'a aucune idée des répugnants soupçons qu'on nourrit à son égard. Tu ne sentirais pas comme doivent sentir les enfants des hommes, à ce que prétend cette effrontée. Eh bien, que faut-il en penser ? Guili-guili !

Et il balançait doucement le panier sur ses genoux, en caressant du doigt la tête du nourrisson et en disant de temps à autre « guili-guili », expression dont il pensait qu'elle avait sur les petits enfants un effet tendre et apaisant.

—Il paraît que tu devrais sentir le caramel, quelle absurdité ! Guili-guili !

Au bout d'un moment, il retira son doigt, le porta à son nez, renifla, mais ne sentit rien d'autre que la choucroute qu'il avait mangée à midi.

Il hésita un instant, s'assura que personne ne pouvait l'observer, souleva le panier et y plongea son gros nez. Il le promena au ras du petit crâne, à tel point que les maigres cheveux roux de l'enfant lui chatouillaient les narines, et chercha à aspirer quelque odeur. Il ne savait pas trop quelle odeur devait avoir une tête de nourrisson. Certainement pas l'odeur de caramel, bien sûr, car enfin le caramel était du sucre fondu, et comment voudriez-vous qu'un nourrisson qui n'a jamais bu que du lait sente le sucre fondu ? Il aurait pu sentir le lait, le lait de nourrice. Mais il ne sentait pas le lait. Il aurait pu sentir les cheveux, les cheveux et la peau, et peut-être un peu la sueur d'enfant. Et Terrier de renifler, s'apprêtant à sentir une odeur de peau, de cheveux et de sueur d'enfant. Mais il ne sentait rien. Avec la meilleure volonté du monde, rien. C'est vraisemblablement qu'un nourrisson ne sent rien, pensa-t-il, ça doit être ça. Un nourrisson, pour peu qu'on le tienne propre, n'a pas à sentir, pas plus qu'il n'a à parler, à marcher ou à écrire. Ce sont des choses qui ne viennent qu'avec l'âge. A strictement parler, l'être humain n'exhale une odeur que quand il est pubère. C'est ainsi et pas autrement. Horace déjà n'écrivait-il pas : « L'éphèbe sent le mâle, et la vierge en s'épanouissant dégage le parfume du narcisse blanc .... » ? Et les Romains s'y entendaient ! L'odeur humaine est toujours charnelle, c'est donc toujours une odeur de péché. Comment, par conséquent, voudrait-on qu'un nourrisson ait une odeur, lui qui n'a pas même connu en rêve le péché de la chair ? Comment voudrait-on qu'il sente ? Guili-guili ? Rien du tout !

Il avait reposé le panier sur ses genoux et le berçait doucement.

L'enfant dormait toujours profondément. Son poing droit dépassait de la couverture, petit et rouge, et se crispait parfois contre sa joue de façon attendrissante. Terrier sourit et tout d'un coup se sentit tout à son aise. L'espace d'un moment, il s'accorda la permission de rêver qu'il était lui-même le père de l'enfant. Il n'aurait pas été moine, mais un bourgeois normal, un brave artisan, peut-être, il aurait pris femme, une femme toute chaude fleurant le lait et le coton, et avec elle il aurait fait un fils, et il serait en train de le bercer sur ses propres genoux, son propre enfant, guili-guili... Il se sentait bien, à cette idée. C'était une idée qui était tellement dans l'ordre. Un père berce son fils sur ses genoux, guili-guili, c'était une image aussi vieille que le monde, et tant que le monde existerait, ce serait une image neuve et juste, eh oui ! Terrier en avait le cœur tout réchauffé, et l'âme tout émue. C'est alors que l'enfant s'éveilla. Son réveil débuta par le nez. Son petit bout de nez bougea, se retroussa et renifla. Ce nez aspirait l'air et le rejetait en courtes bouffées qui ressemblaient à des éternuements inachevés. Puis le nez se plissa, et l'enfant ouvrit les yeux. Ces yeux étaient d'une couleur mal définie, à mi-chemin entre un gris d'huître et un blanc crémeux et opalin, et ils semblaient voilés d'une sorte de taie vitreuse, comme si manifestement ils n'étaient pas encore aptes à voir. Terrier eut l'impression que ces yeux ne le percevaient pas du tout. Il en allait tout autrement du nez. Tandis que les yeux sans éclat de l'enfant louchaient dans le vague, le nez paraissait fixer un but précis, et Terrier eut le sentiment très étrange que ce but, c'était lui, sa personne. Terrier lui-même. Les minuscules ailes de ces minuscules narines, au milieu du visage de l'enfant, se dilataient comme une fleur qui éclot. Ou plutôt comme les corolles de ces petites plantes carnivores qu'on voyait dans le jardin botanique du roi. Et comme de ces plantes, il en émanait une aspiration inquiétante. Il semblait à Terrier que l'enfant le regardait avec ses narines,

l'examinait sans complaisance, plus implacablement qu'on ne saurait le faire avec les yeux, qu'il engloutissait avec son nez quelque chose qui émanait de Terrier sans que celui-ci pût le retenir ni le dissimuler... Cet enfant sans odeur passait impudemment en revue ses odeurs à lui, Terrier, c'était bien cela ! Il le flairait des pieds à la tête ! Et Terrier tout d'un coup se trouva puant, puant la sueur et le vinaigre, la choucroute et les vêtements sales. Il eut le sentiment d'être nu et laid, livré aux regards de quelqu'un qui le fixait sans rien livrer de soi-même. Cette exploration olfactive paraissait même traverser sa peau et le pénétrer en profondeur. Les sentiments les plus délicats, les pensées les plus sales étaient à nu, devant un petit nez goulou qui n'était pas encore vraiment un nez, mais tout juste une protubérance, un minuscule organe à deux trous qui ne cessait de se froncer, de s'écarquiller et de frémir. Terrier frissonna. Il était saisi de dégoût. C'était à son tour maintenant de tordre le nez comme sur quelque chose de malodorant, avec quoi il ne voulait rien avoir affaire. Plus trace de l'idée séduisante qu'il aurait pu s'agir de sa propre chair et de son sang. Evaporée, l'idylle touchante du papa et de son fils, et d'une mère fleurant bon. Arraché, en somme, ce rideau de pensées douillettes qu'il avait tissé pour s'y blottir avec l'enfant : c'était un être étranger et froid qu'il avait là sur les genoux, un animal hostile, et s'il n'avait été d'un caractère aussi posé et aussi régi par la crainte de Dieu et par les lumières de la raison, il l'eût jeté au loin comme une araignée, dans un accès de dégoût.

Terrier se dressa tout d'un coup et posa le panier sur la table. Il voulait se débarrasser de cette chose, si possible vite, si possible sans tarder, si possible à l'instant.

Et voilà que la chose se mit à crier. Plissant les yeux, l'enfant ouvrit tout grand son gosier rose et se mit à émettre des cris si affreusement perçants que le sang de Terrier se figea dans ses veines. Le bras tendu, il secoua le panier en criant « guilli-guili » pour faire taire l'enfant, mais celui-ci n'en brailla que plus fort encore, et son visage devint tout bleu, comme s'il allait éclater à force de brailler.

Il faut s'en débarrasser, songea Terrier, se débarrasser immédiatement de ce ... Il allait dire « diable », mais se ressaisit et se retint. De ce petit monstre, de cet enfant insupportable! Mais qu'en faire? Il connaissait une douzaine de nourrices et d'orphelinats dans le quartier, mais tout cela était trop proche à son goût, trop près de sa peau, il fallait que cette chose file bien plus loin, assez loin pour qu'on ne l'entende plus, pour qu'on ne puisse plus d'un moment à l'autre la remettre devant sa porte, il fallait autant que possible la caser dans une autre paroisse, de préférence sur l'autre rive, et mieux encore extra muros, dans le faubourg Saint-Antoine, mais oui, voilà ! C'est là qu'irait ce petit braillard, bien loin à l'est, de l'autre côté de la Bastille et des portes d'enceinte qu'on fermait à la nuit tombée.

Et, retroussant sa soutane, Terrier empoigna le panier qui hurlait et fila, fila à travers le fouillis des ruelles, gagna la rue du Faubourg Saint-Antoine, la remonta vers l'est jusqu'à sortir de la ville, pour trouver, bien loin de là, la rue de Charonne, qu'il suivit aussi presque jusqu'au bout, et là, près du couvent de Sainte- Madeleine-de-Trenelle, il alla frapper chez une certaine Mme Gaillard, dont il savait qu'elle prenait des petits pensionnaires de tout âge et de toute sorte, pourvu qu'il se trouvât quelqu'un pour payer ; et c'est là qu'il déposa l'enfant qui criait toujours et, ayant payé un an d'avance, il s'enfuit de nouveau vers la ville où, une

fois rentré dans son couvent, il s'arracha ses vêtements comme s'ils avaient été souillés, se lava des pieds à la tête et se réfugia dans le lit de sa petite chambre, où il fit maint signe de croix, pria longuement et finit par s'endormir, soulagé.

## CHAPITRE 4

Mme Gaillard, quoiqu'elle n'eût pas encore trente ans, avait déjà sa vie derrière elle. Extérieurement, elle faisait son âge et, en même temps, elle avait l'air deux ou trois ou cent fois plus vieille, comme une momie de jeune fille; et intérieurement, elle était morte depuis bien longtemps. Lorsqu'elle était encore une enfant, son père lui avait flanqué un coup de pique-feu sur le front, juste au-dessus de la base du nez, et elle en avait perdu l'odorat, mais aussi tout sens de la chaleur humaine et de la froideur humaine, et du reste toute passion. La tendresse, du même coup, lui était devenue tout aussi étrangère que la répulsion, et la joie aussi étrangère que le désespoir. Elle n'éprouva rien, quand plus tard un homme la prit, et rien non plus quand elle eut ses enfants. Elle ne s'affligea pas plus de ceux qui moururent qu'elle ne se réjouit de ceux qui lui restèrent. Lorsque son mari la battait, elle ne bronchait pas, et elle n'éprouva nul soulagement quand il mourut du choléra à l'Hôtel-Dieu. Les deux seules sensations qu'elle connût, c'était que son humeur s'assombrissait très légèrement à l'approche de sa migraine mensuelle et qu'elle s'égayait à nouveau très légèrement quand ladite migraine passait. A part cela, cette femme morte ne ressentait rien.

D'un autre côté... ou peut-être précisément à cause de cette totale absence d'émotions, Mme Gaillard avait un sens implacable de l'ordre et de la justice. Elle n'avantageait aucun des enfants qui lui étaient confiés et elle n'en défavorisait aucun. Elle distribuait trois repas par jour et pas la moindre bouchée de plus. Elle lingeait les petits trois fois par jour, et seulement jusqu'à leur deuxième anniversaire. Après, celui qui faisait encore dans sa culotte recevait une gifle, sans aucune remontrance, et un repas de moins. Sur le prix des pensions, elle consacrait exactement la

moitié à l'entretien des enfants et gardait exactement l'autre moitié pour elle. Elle ne cherchait pas à augmenter son bénéfice quand les denrées étaient bon marché; mais, quand les temps étaient durs, elle n'allongeait pas un sol de plus, même si c'était une question de vie ou de mort.

L'affaire n'aurait plus été rentable. Elle avait besoin de cet argent Elle avait fait ses comptes avec précision. Pour ses vieux jours, elle voulait s'acheter une rente et, de plus, avoir de quoi mourir chez elle, au lieu de crever à l'Hôtel-Dieu comme son mari. En elle-même, la mort de cet homme ne lui avait fait ni chaud, ni froid. Mais cette agonie publique, partagée avec des centaines d'inconnus, lui faisait horreur. Elle entendait s'offrir une mort privée, et pour ce faire, elle avait besoin de toute la marge que lui laissaient les pensions. Il y avait certes des hivers où, sur deux douzaines de petits pensionnaires, elle en perdait trois ou quatre. C'était tout de même nettement moins encore que chez la plupart des nourrices privées, et infiniment moins que dans les grands orphelinats publics ou religieux, dont le taux de pertes était souvent de neuf sur dix. Au demeurant, les trous étaient vite bouchés. Paris produisait annuellement plus de dix mille enfants trouvés, bâtards et orphelins. De quoi oublier bien des pertes.

Pour le petit Grenouille, l'établissement de Mme Gaillard fut une bénédiction. Il est vraisemblable qu'il n'aurait pu survivre nulle part ailleurs. Mais là, chez cette femme sans âme, il prospéra, il était bâti à chaux et à sable. Quand on avait comme lui survécu à sa propre naissance au milieu des ordures, on ne se laissait pas facilement bousculer et prendre sa place en ce monde. Il était capable de vivre pendant des jours de soupes claires, de se nourrir du lait le plus étendu d'eau, de supporter les légumes les plus pourris et la viande la plus avariée.

Au cours de son enfance, il survécut à la rougeole, à la dysenterie, à la petite vérole, au choléra, à une chute de six mètres dans un puits et à une brûlure à l'eau bouillante de toute sa poitrine. Certes, il en garda des cicatrices, des crevasses et des escarres, ainsi qu'un pied quelque peu estropié qui le faisait boiter, mais il vécut. Il était aussi dur qu'une bactérie résistante et aussi frugal qu'une tique accrochée à un arbre et qui vit d'une minuscule goutte de sang qu'elle a rapinée des années plus tôt. Son corps n'avait besoin que d'un minimum de nourriture et de vêtements. Son âme n'avait besoin de rien. Les sentiments de sécurité, d'affection, de tendresse, d'amour, et toutes ces histoires qu'on prétend indispensables à un enfant, l'enfant Grenouille n'en avait que faire. Au contraire, il nous semble qu'il avait lui-même résolu de n'en avoir rien à faire dès le départ, tout simplement pour pouvoir vivre. Le cri qui avait suivi sa naissance, ce cri qu'il avait poussé sous l'égal, signalant son existence et envoyant du même coup sa mère à l'échafaud, n'avait pas été un cri instinctif réclamant pitié et amour. C'était un cri délibéré, qu'on dirait pour un peu mûrement délibéré et par lequel le nouveau-né avait pris parti contre l'amour et pourtant pour la vie. Il faut dire qu'étant donné les circonstances, celle-ci n'était d'ailleurs possible que sans celui-là, et que si l'enfant avait exigé les deux, il n'aurait certainement pas tardé à périr misérablement.

Il est vrai que, sur le moment, il aurait aussi bien pu choisir la seconde possibilité qui s'offrait à lui: se taire et passer de la naissance à la mort sans faire le détour par la vie, épargnant du même coup au monde et à lui-même quantité de malheurs. Mais pour s'esquiver aussi modestement, il eût fallu un minimum de gentillesse innée, et Grenouille ne possédait rien de tel. Il était, dès le départ, abominable. S'il avait choisi la vie, c'avait été par pur défi et par pure méchanceté.

Il va de soi qu'il n'avait pas choisi comme le fait un être adulte, mettant en œuvre son expérience et sa plus ou moins grande raison pour se décider entre deux options distinctes. Mais il avait tout de même choisi, de façon végétative, comme un haricot qu'on jette et qui choisit de germer, ou bien préfère y renoncer.

Ou encore comme la tique sur son arbre, à laquelle pourtant la vie n'a rien d'autre à offrir qu'une perpétuelle hibernation. La petite tique toute laide, qui donne à son corps couleur de plomb la forme d'une boule, afin d'exposer le moins de surface possible au monde extérieur ; qui rend sa peau dure et sans faille, pour ne rien laisser filtrer, pour qu'il ne transpire absolument rien d'elle au- dehors. La tique, qui se fait délibérément petite et terne, pour que personne ne la voie et ne l'écrase. La tique solitaire, concentrée et cachée dans son arbre, aveugle, sourde et muette, tout occupée, pendant des années, à flairer sur des lieues à la ronde le sang des animaux qui passent et qu'elle n'atteindra jamais par ses propres moyens. La tique pourrait se laisser tomber. Elle pourrait se laisser choir sur le sol de la forêt et, sur ses six minuscules petites pattes, se traîner de quelques millimètres dans un sens ou dans l'autre pour se disposer à mourir sous une feuille, ce ne serait pas une perte, Dieu sait ! Mais la tique, butée, bornée et répugnante, reste embusquée, et vit, et attend. Attend jusqu'à ce qu'un hasard extrêmement improbable lui amène le sang juste sous son arbre, sous la forme d'un animal. Et c'est alors seulement qu'elle sort de sa réserve, se laisse tomber, se cramponne, mord et s'enfonce dans cette chair inconnue... Une tique comme cela, voilà ce qu'était l'enfant Grenouille. Il vivait refermé sur lui-même, attendant des temps meilleurs. Au monde, il ne donnait rien que ses excréments ; pas un sourire, pas un cri, pas un regard brillant, pas même sa propre odeur.

Toute autre femme aurait rejeté cet enfant monstrueux. Mme Gaillard, non. Car elle ne sentait pas qu'il ne sentait rien et elle ne s'attendait pas de sa part à quelque émotion, puisqu'elle avait elle-même l'âme hermétiquement scellée.

Les autres enfants, en revanche, sentirent tout de suite ce qu'il en était de Grenouille. Dès le premier jour, le nouveau les mit mal à l'aise. Ils s'écartèrent de la caisse où il était couché et serrèrent leurs lits les uns contre les autres, comme s'il avait fait plus froid dans la chambre. Les plus jeunes criaient parfois, la nuit, ils avaient l'impression qu'un courant d'air traversait la pièce. D'autres rêvaient que quelque chose leur coupait la respiration. Une fois, les plus âgés se mirent d'accord pour l'étouffer. Ils entassèrent sur sa figure des chiffons, des couvertures et de la paille, et coincèrent le tout avec des briques. Lorsque Mme Gaillard le dégagea, le lendemain matin, il était tout fripé, aplati et tout bleu, mais pas mort. Ils s'y reprirent à plusieurs fois, en vain. Quant à l'étrangler carrément, en lui serrant le cou de leurs propres mains, ou à lui obturer la bouche ou le nez, ce qui aurait été une méthode plus sûre, ils n'osaient pas. Ils ne voulaient pas le toucher. Il leur répugnait, comme une grosse araignée qu'on ne veut pas écrabouiller à main nue.

Quand il grandit, ils renoncèrent à leurs desseins meurtriers. Sans doute s'étaient-ils rendus à l'évidence: on ne pouvait l'anéantir. Au lieu de cela, ils l'évitaient, le fuyaient, se gardaient en tous les cas de le toucher. Ils ne le haïssaient pas. Ils n'étaient pas non plus jaloux de lui, ni ne lui enviaient ce qu'il mangeait. De tels sentiments n'avaient pas lieu d'être, dans la maison Gaillard. Simplement, le fait qu'il fût là les dérangeait. Ils ne pouvaient pas le sentir. Ils avaient peur de lui.

## CHAPITRE 5

Pourtant, objectivement, il n'avait rien qui pût faire peur. Le temps passant, il ne devint pas particulièrement grand, ni fort, il était laid, certes, mais pas laid à faire peur inévitablement. Il n'était pas agressif, pas fuyant, pas sournois, il ne provoquait personne. Il se tenait volontiers à l'écart. Son intelligence, elle aussi, ne paraissait rien moins que redoutable. Ce n'est qu'à trois ans qu'il se tint sur ses jambes, à quatre qu'il prononça son premier mot ; ce fut le mot « poisson », qui jaillit de sa bouche en un moment de soudaine excitation, comme un écho, tandis qu'un poissonnier remontait de loin la rue de Charonne en faisant l'article à grands cris. Les mots qu'il lâcha ensuite furent « géranium », « étable aux chèvres », « chou frisé » et « Jacques l'Horreur », ce dernier étant le nom d'un aide-jardinier du couvent voisin des Filles de la Croix, qui accomplissait à l'occasion chez Mme Gaillard les gros travaux et les tâches immondes et qui avait ceci de particulier qu'il ne s'était jamais lavé de sa vie. Les verbes, adjectifs et adverbes n'étaient pas tellement son fort. A part « oui » et « non » (que du reste il ne dit pour la première fois que très tard), il proférait uniquement des substantifs, et même précisément les noms de choses concrètes, de plantes, d'animaux et d'êtres humains, et encore seulement quand ces choses, ces plantes, ces animaux ou ces êtres humains lui faisaient soudain une forte impression olfactive.

C'est par une belle journée de mars, comme il était assis sur un tas de bûches de hêtre qui craquaient au soleil, qu'il prononça pour la première fois le mot « bois ». Il avait déjà cent fois vu du bois, et entendu cent fois le mot. D'ailleurs, il le comprenait, ayant souvent été envoyé en chercher en hiver. Mais jamais l'objet « bois » ne lui avait paru assez intéressant

pour qu'il se donne la peine de dire son nom.

Cela n'arriva pas avant cette journée de mars où il était assis sur le tas de bûches. Empilé à l'abri d'un toit en surplomb, contre le côté sud de la grange de Mme Gaillard, ce tas faisait comme un banc. Les bûches du dessus dégageaient une odeur sucrée et roussie, du fond du tas montait une senteur de mousse, et les parois de sapin de la grange répandaient à la chaleur une odeur picotante de résine.

Grenouille était assis sur ce tas, jambes allongées, le dos appuyé à la paroi de la grange, il avait fermé les yeux et ne bougeait pas. Il ne voyait rien. Il n'entendait et ne ressentait rien. Il sentait uniquement l'odeur du bois qui montait autour de lui et restait prise sous l'avant-toit comme sous un éteignoir. Il buvait cette odeur, il s'y noyait, s'en imprégnait par tous ses pores et jusqu'au plus profond, devenait bois lui-même, gisait comme une marionnette en bois, comme un Pinocchio sur l'amas de bois, comme mort, jusqu'à ce qu'au bout d'un long moment, une demi-heure peut-être, il éructe enfin le mot « bois ». Comme s'il avait été bourré de bois jusqu'aux yeux, gavé de bois jusqu'à plus soif, rempli de bois du ventre au gosier et au nez, voilà comment il vomit ce mot. Et cela le ramena à lui et le sauva, juste avant que la présence écrasante du bois lui-même, son odeur, ne menaçât de l'étouffer. Il se secoua, se laissa glisser en bas du tas de bûches et s'éloigna d'un pas incertain, comme si ses jambes avaient été de bois. Bien des jours plus tard, il était encore si marqué par cette intense expérience olfactive que, lorsque le souvenir en remontait en lui avec force, il bredouillait tout seul « bois, bois » pour la conjurer.

C'est ainsi qu'il apprit à parler. Les mots qui ne désignaient pas d'objets

odorants, et par conséquent les notions abstraites, surtout d'ordre éthique et moral, lui posaient de graves problèmes.

Il était incapable de les retenir, il les confondait, et, même une fois adulte, il les employait encore à contrecœur et souvent de façon erronée : droit, conscience, Dieu, tout ce qu'on entendait exprimer par là était pour lui un mystère et le demeurait.

Inversement, la langue courante n'aurait bientôt plus suffi pour désigner toutes les choses qu'il avait collectionnées en lui-même comme autant de notions olfactives. Bientôt, il ne se contenta plus de sentir le bois seulement, il sentit les essences de bois, érable, chêne, pin, orme, poirier, il sentit le bois vieux, jeune, moisi, pourrissant, moussu, il sentit même telle bûche, tel copeau, tel grain de sciure – et les distinguait à l'odeur mieux que d'autres gens n'eussent pu le faire à l'œil. Il en allait de même avec d'autres choses. Que ce breuvage blanc administré chaque matin par Mme Gaillard à ses pensionnaires fût uniformément désigné comme du lait, alors que selon Grenouille il avait chaque matin une autre odeur et un autre goût suivant sa température, la vache dont il provenait, ce que celle-ci avait mangé, la quantité de crème qu'on y avait laissée, etc.; que la fumée, qu'une composition olfactive comme la fumée du feu, faite de cent éléments qui à chaque seconde se recombinaient pour constituer un nouveau tout, n'eût justement d'autre nom que celui de « fumée »... ; que la terre, le paysage, l'air, qui à chaque pas et à chaque bouffée qu'on aspirait s'emplissaient d'autres odeurs et étaient animés d'identités différentes, ne pussent prétendument se désigner que par ces trois vocables patauds... toutes ces grotesques disproportions entre la richesse du monde perçu par l'odorat et la pauvreté du langage amenaient le garçon à douter que le langage lui-même eût un sens, et il ne

s'accommodait de son emploi que lorsque le commerce d'autrui l'exigeait absolument.

À six ans, il avait totalement exploré olfactivement le monde qui l'entourait. Il n'y avait pas un objet dans la maison de Mme Gaillard, et dans la partie nord de la rue de Charonne pas un endroit, pas un être humain, pas un caillou, pas un arbre, un buisson ou une latte de palissade, pas le moindre pouce de terrain qu'il ne connût par l'odeur, ne reconnût de même et ne gardât solidement en mémoire avec ce qu'il avait d'unique. C'était des dizaines, des centaines de milliers d'odeurs spécifiques qu'il avait collectionnées et qu'il avait à sa disposition, avec tant de précision et d'aisance que non seulement il se les rappelait quand il les sentait à nouveau, mais qu'il les sentait effectivement lorsqu'il se les rappelait ; plus encore, il était capable, par la seule imagination, de les combiner entre elles de façons nouvelles, si bien qu'il créait en lui des odeurs qui n'existaient pas du tout dans le monde réel. C'était comme s'il avait appris tout seul et possédait un gigantesque vocabulaire d'odeurs, lui permettant de construire une quasi infinité de phrases olfactives nouvelles – et ce à un âge où les autres enfants, à l'aide des mots qu'on leur a laborieusement inculqués, bredouillent tout juste leurs premières phrases conventionnelles pour rendre très imparfaitement compte du monde qui les entoure. Son don rappelait peut-être celui du petit musicien prodige qui a su dégager des mélodies et des harmonies l'alphabet des notes simples et qui dès lors compose lui-même des mélodies et des harmonies complètement nouvelles – à ceci près, toutefois, que l'alphabet des odeurs était incomparablement plus vaste et plus nuancé que celui des notes, et à cette autre différence encore que l'activité de l'enfant prodige Grenouille se déroulait exclusivement en lui et ne pouvait être perçue de personne que de lui-même.

Extérieurement, il était de plus en plus renfermé. Ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était de vagabonder seul dans le nord du faubourg Saint-Antoine, à travers les jardins potagers, les vignes et les prés. Parfois, le soir, il ne rentrait pas et il disparaissait pendant des jours. La correction à coups de bâton qui s'ensuivait ne lui arrachait pas le moindre cri de douleur. Consigné à la maison, privé de nourriture, condamné à des tâches punitives, il ne modifiait pas sa conduite pour autant. Pendant un an et demi, il fréquenta épisodiquement l'école paroissiale de Notre-Dame-du-Bon-Secours : cela n'eut pas d'effet notable. Il apprit un peu ses lettres, et à écrire son nom, et rien d'autre. Son maître d'école jugea qu'il était imbécile.

Mme Gaillard, en revanche, remarqua chez lui certaines capacités et particularités très peu communes, pour ne pas dire surnaturelles. Ainsi, la peur qu'ont les enfants du noir et de la nuit semblait lui être tout à fait inconnue. On pouvait à toute heure l'envoyer chercher quelque chose à la cave, où les autres enfants se risquaient à peine avec une lampe, ou bien l'expédier chercher du bois dans la grange par nuit noire. Jamais il ne prenait de quoi s'éclairer, et pourtant il s'orientait parfaitement, rapportant aussitôt ce qu'on avait demandé sans faire un faux mouvement, sans trébucher et sans rien renverser. Mais ce qui, à vrai dire, paraissait plus remarquable encore, c'est qu'il était capable, comme Mme Gaillard crut le constater, de voir à travers le papier, le tissu, et même à travers les cloisons de maçonnerie et les portes fermées. Il savait combien il y avait de pensionnaires dans la chambre et lesquels, sans avoir besoin d'y pénétrer. Il savait qu'il y avait une chenille dans un chou-fleur avant qu'on ait coupé la gamme en deux. Et un jour qu'elle avait si bien caché son argent qu'elle ne savait plus elle-même où il était (elle changeait souvent de cachette), il indiqua sans une seconde



d'hésitation un endroit derrière la poutre de la cheminée, et effectivement : c'était là ! Il était même capable de voir dans le futur, annonçant par exemple un visiteur bien avant qu'il se montre, ou prédisant infailliblement l'approche d'un orage avant que le moindre petit nuage n'apparaisse dans le ciel. Que tout cela, il ne le voyait pas, pas avec ses yeux, mais qu'il le subodorait grâce à un flair de plus en plus subtil et précis (la chenille dans le chou, l'argent derrière la poutre, les gens derrière les murs et à plusieurs rues de distance), c'est une idée qui ne serait jamais venue à Mme Gaillard, même si le coup de pique-feu avait laissé intact son nerf olfactif. Elle était convaincue que ce petit garçon ne pouvait qu'avoir (imbécilité ou pas !) le don de seconde vue. Et sachant que la seconde vue attire le malheur et la mort, elle commença à le trouver inquiétant. Ce qui était encore plus inquiétant et carrément insupportable, c'était l'idée de vivre sous le même toit qu'un être capable de voir à travers murs et poutres l'argent soigneusement caché ; et une fois qu'elle eut découvert ce don effroyable chez Grenouille, elle n'eut de cesse que elle ne s'en débarrassât ; et cela tomba fort bien que vers la même époque (Grenouille avait huit ans) le cloître Saint-Merri suspendît ses versements annuels sans aucune explication. Mme Gaillard ne déposa pas de réclamation. Pour la bonne forme, elle attendit une semaine et, l'argent de l'échéance n'étant toujours pas arrivé, elle prit le petit garçon par la main et se rendit en ville avec lui.

Dans la rue de la Mortellerie, près du fleuve, elle connaissait un tanneur nommé Grimal, qui avait notoirement besoin de main-d'œuvre jeune : non pas de vrais apprentis, ni de compagnons, mais de tâcherons à vil prix.

Car son industrie comportait des tâches (écharner des peaux en décomposition, mélanger des bains et des teintures toxiques, vider des

pelins corrosifs) qui étaient à ce point malsaines et dangereuses qu'un maître tanneur conscient de ses responsabilités évitait autant que possible d'y atteler ses ouvriers et les faisait effectuer par de la racaille en chômage, des vagabonds ou encore, précisément, des enfants n'appartenant à personne et dont personne ne viendrait plus s'enquérir si les choses tournaient mal. Mme Gaillard savait naturellement qu'à vues humaines, dans cette tannerie de Grimal, Grenouille n'avait aucune chance de survivre. Mais elle n'était pas femme à s'en préoccuper outre mesure. N'avait-elle pas fait son devoir ? Il avait été mis fin à sa fonction de nourrice. Le destin ultérieur de son petit pensionnaire ne la concernait pas. S'il s'en tirait, c'était bien ; s'il y restait, c'était aussi bien ; l'essentiel était que les choses se passent légalement. Maître Grimal dut donc lui certifier par écrit qu'elle lui avait remis l'enfant, en échange de quoi elle lui donna quittance des quinze francs de provision qu'il lui versait, et elle regagna sa maison de la rue de Charonne. Elle n'éprouvait pas le moindre soupçon de mauvaise conscience. Au contraire, elle pensait avoir agi de façon non seulement légale, mais aussi de façon juste, car en gardant un enfant pour qui plus personne ne payait, elle aurait nécessairement porté tort aux autres enfants ou se serait même fait tort à elle-même, compromettant leur avenir ou même le sien, c'est à dire sa propre mort, sa mort privée et protégée, qui était tout ce qu'elle désirait encore dans la vie.

Puisqu'à cet endroit de l'histoire nous allons abandonner Mme Gaillard et que nous ne la rencontrerons plus par la suite, nous allons en quelques phrases dépeindre la fin de sa vie. Cette dame, quoiqu'elle fût intérieurement morte depuis l'enfance, eut le malheur de se faire très, très vieille. En l'an de grâce 1782, à près de soixante-dix ans, elle cessa son activité, elle acquit comme prévu une rente, elle se retira dans sa

petite maison et attendit la mort. Mais la mort ne vint pas. A sa place survint quelque chose à quoi personne au monde ne pouvait s'attendre et qui ne s'était encore jamais produit dans le pays, à savoir une révolution, autrement dit une transformation formidable de toutes les données sociales, morales et transcendantes. Pour commencer, cette révolution n'eut pas d'effets sur la destinée personnelle de Mme Gaillard. Mais ensuite (elle avait près de quatre-vingts ans), il s'avéra tout d'un coup que son débirentier était contraint d'émigrer, que ses biens étaient confisqués, vendus aux enchères et rachetés par un culottier en gros. Pendant quelque temps encore, cette nouvelle péripétie parut n'avoir pas non plus d'effets fâcheux pour Mme Gaillard, car le culottier continuait à lui verser ponctuellement sa rente. Mais alors vint le jour où elle ne toucha plus son argent en espèces sonnantes et trébuchantes, mais sous la forme de petits bouts de papier imprimé, et ce fut, matériellement, le commencement de sa fin.

Au bout de deux ans, la rente ne suffisait même plus à payer le bois de chauffage. Madame se vit contrainte de vendre sa maison, à un prix dérisoire, car il y avait soudain, en même temps qu'elle, des milliers d'autres gens qui se voyaient également contraints de vendre leur maison. Et là encore, elle ne reçut en contrepartie que ces stupides petits papiers, et au bout de deux ans de plus ils ne valaient à peu près plus rien eux-mêmes ; et en l'an 1797 (elle allait alors sur ses quatre-vingt-dix ans) elle avait totalement perdu tout le bien qu'elle avait péniblement amassé en près d'un siècle et elle logeait dans une minuscule chambre meublée de la rue des Coquilles. Et c'est alors seulement, avec dix ans, avec vingt ans de retards que la mort arriva ; elle arriva sous la forme d'une longue affection tumorale qui prit Madame à la gorge et lui ôta d'abord l'appétit, puis la voix, si bien qu'elle ne put avoir un seul mot de

protestation lorsqu'on l'embarqua pour l'Hôtel-Dieu ; on la mit dans la même salle peuplée de centaines d'incurables promis à une mort prochaine que celle où son mari déjà était mort, on la fourra dans un lit commun avec cinq autres vieilles femmes qu'elle n'avait jamais vues, et où elles étaient couchées peau contre peau, et là on la laissa mourir en public trois semaines durant. Puis elle fut cousue dans un sac, jetée à quatre heures du matin sur une charrette avec cinquante autres cadavres et emportée, au son aigre d'une clochette, jusqu'au cimetière qu'on avait récemment ouvert à Clamart, à une lieue de l'enceinte, et où elle trouva sa dernière demeure dans une fosse commune, sous une épaisse couche de chaux vive.

C'était en l'an 1799. Dieu merci, Mme Gaillard ne soupçonnait rien du destin qui l'attendait quand, en ce jour de 1747, elle rentrait chez elle, laissant derrière elle l'enfant Grenouille et notre histoire. Sinon, il aurait pu se faire qu'elle perde sa foi en la justice et du même coup le seul sens qu'elle trouvait à la vie.

## CHAPITRE 6

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur M. Grimal (ou plutôt à la première bouffée qu'il inspira de son aura olfactive), Grenouille sut que c'était là un homme capable de le battre à mort à la moindre incartade. Sa vie désormais avait tout juste autant de valeur que le travail qu'il serait capable d'accomplir, elle avait pour toute consistance l'utilité que lui attribuerait Grimal. Aussi Grenouille se fit-il tout petit, sans faire jamais ne fût-ce qu'une tentative pour se rebeller. Du jour au lendemain, il renferma de nouveau en lui-même toute son énergie de défi et de hargne, qu'il employa exclusivement à survivre, telle la tique, à l'ère glaciaire qu'il allait traverser : endurant, frugal et terne, mettant en veilleuse la flamme de l'espoir de vivre, mais veillant jalousement sur elle. Il fut désormais un modèle de docilité, sans prétention aucune et plein d'ardeur au travail, obéissant au doigt et à l'œil et se contentant de n'importe quelle nourriture. Le soir, il se laissait sagement enfermer dans un appentis jouxtant l'atelier et où l'on entreposait des outils et des peaux brutes traitées à l'alun. Il y dormait à même le sol en terre battue. Durant le jour, il travaillait tant qu'on y voyait clair, en hiver huit heures, en été quatorze, quinze, seize heures: il écharnait les peaux qui puaient atrocement, les faisait boire, les débourrait, les passait en chaux, les affrétait à l'acide, les meurtrissait, les enduisait de tan épais, fendait du bois, écorçait des bouleaux et des ifs, descendait dans les cuves remplies de vapeurs âcres, y disposait en couches successives les peaux et les écorces, selon les instructions des compagnons, y répandait des noix de galle écrasées et recouvrait cet épouvantable entassement avec des branches d'if et de la terre. Après une éternité, il fallait de nouveau tout exhumer et tirer de leur tombeau les cadavres de peaux momifiés par le tannage et transformés en cuir.

Quand il n'était pas à enterrer ou déterrer les peaux, c'est qu'il portait de l'eau. Pendant des mois, il porta de l'eau depuis le fleuve jusqu'à la tannerie, toujours deux seaux, des centaines de seaux par jour, car le tannage exigeait d'énormes quantités d'eau, pour laver, pour assouplir, pour détremper, pour teindre. Pendant des mois, il n'eut pas un fil de sec, à force de porter de l'eau ; le soir, ses vêtements dégouлинаient et sa peau était froide, ramollie et gonflée comme du cuir brassé en cuve.

Au bout d'un an de cette existence de bête plus que d'être humain, il attrapa une splénite, redoutable inflammation de la rate qui frappe les tanneurs et entraîne généralement la mort. Grimal avait déjà fait une croix sur lui et songeait à lui trouver un remplaçant – non sans regret, d'ailleurs, car jamais il n'avait eu ouvrier moins exigeant et plus efficace que ce Grenouille. Mais, contre toute attente, Grenouille survécut à la maladie. Il n'en garda que les cicatrices des gros anthrax noirs qu'il avait eus derrière les oreilles, dans le cou et sur les joues, qui le défigurèrent et le rendirent encore plus laid que jamais. Il lui en resta de surcroît – avantage inappréciable – une immunité contre l'inflammation de la rate qui lui permit désormais d'écharner, même avec des mains crevassées et en sang, les peaux dans le pire état sans risquer de se contaminer à nouveau. Cela le distinguait non seulement des apprentis et compagnons, mais de ses propres remplaçants potentiels. Et comme dorénavant il n'était plus aussi facile à remplacer, cela accrut la valeur de son travail et par conséquent la valeur de sa vie. Tout d'un coup, il ne fut plus contraint de coucher à même le sol, on lui permit de se construire un bat-flanc dans l'appentis, on lui donna de la paille pour mettre dessus, et une couverture à lui. On ne l'enferma plus pour dormir. Les repas étaient plus copieux. Grimal ne le traitait plus comme un quelconque animal, mais comme un animal domestique utile.

Lorsqu'il eut douze ans, Grimal lui donna champ libre la moitié du dimanche, et à treize ans il eut même la permission de sortir les soirs de semaine une heure après le travail, et de faire ce qu'il voulait. Il avait gagné, puisqu'il vivait et qu'il possédait une petite dose de liberté qui suffisait pour continuer à vivre. Son temps d'hibernation était terminé. La tique Grenouille bougeait de nouveau. Elle flairait l'air du matin. L'instinct de chasse le prit. Il avait à sa disposition la plus grande réserve d'odeurs du monde : la ville de Paris.

## CHAPITRE 7

C'était comme un pays de cocagne. A eux seuls, déjà les quartiers voisins de Saint-Jacques-de-la-Boucherie et de Saint-Eustache étaient un pays de cocagne. Dans les rues adjacentes de la rue Saint Denis et de la rue Saint-Martin, les gens vivaient tellement serrés les uns contre les autres, les maisons étaient si étroitement pressées sur cinq, six étages qu'on ne voyait pas le ciel et qu'en bas, au ras du sol, l'air stagnait comme dans des égouts humides et était saturé d'odeurs. Il s'y mêlait des odeurs d'hommes et de bêtes, des vapeurs de nourriture et de maladie, des relents d'eau et de pierre et de cendre et de cuir, de savon et de pain frais et d'œufs cuits dans le vinaigre, de nouilles et de cuivre jaune bien astiqué, de sauge et de bière et de larmes, de graisse, de paille humide et de paille sèche. Des milliers et des milliers d'odeurs formaient une bouillie invisible qui emplissait les profondes tranchées des rues et des ruelles et qui ne s'évaporait que rarement au-dessus des toits, et jamais au niveau du sol. Les gens qui vivaient là ne sentaient plus rien de particulier dans cette bouillie ; car enfin elle émanait d'eux et les avait imprégnés sans cesse, c'était l'air qu'ils respiraient et dont ils vivaient, c'était comme un vêtement chaud qu'on a porté longtemps et dont on ne sent plus l'odeur ni le contact sur sa peau. Mais Grenouille sentait tout comme pour la première fois. Il ne sentait pas seulement l'ensemble de ce mélange odorant, il le disséquait analytiquement en ses éléments et ses particules les plus subtils et les plus infimes. Son nez fin démêlait l'écheveau de ces vapeurs et de ces puanteurs et en tirait un par un les fils des odeurs fondamentales qu'on ne pouvait pas analyser plus avant. C'était pour lui un plaisir ineffable que de saisir ces fils et de les filer.

Souvent, il s'arrêtait, adossé à une façade ou accoté dans une encoignure sombre, les yeux clos, la bouche entrouverte et les narines dilatées, immobile comme un poisson carnassier dans un grand courant d'eau sombre et lente. Et quand enfin une bouffée d'air qui passait amenait à sa portée l'extrémité du fil ténu d'une odeur, alors il fonçait dessus et ne le lâchait plus, ne sentant plus dès lors que cette unique odeur, l'agrippant, l'absorbant pour la conserver à tout jamais. Il pouvait s'agir d'une vieille odeur déjà bien connue ou de l'une de ses variantes, mais ce pouvait être aussi une odeur toute nouvelle, qui n'avait guère ou pas du tout de ressemblance avec ce qu'il avait jusque-là senti, et encore moins avec ce qu'il avait vu ; par exemple l'odeur d'une soie qu'on repasse au fer ; l'odeur d'une tisane de serpolet, l'odeur d'un coupon d'étoffe brochée d'argent, l'odeur d'un bouchon qui avait fermé une bouteille d'un vin rare, l'odeur d'un peigne d'écaille. Telles étaient les odeurs, encore inconnues de lui, que Grenouille guettait, embusqué avec la passion et la patience d'un pêcheur à la ligne, afin d'en faire en lui-même la collection.

Lorsqu'il s'était imprégné à satiété de cette épaisse bouillie des rues, il gagnait des territoires plus aérés, où les odeurs étaient plus ténues, où elles se mêlaient au vent et s'y épanouissaient, presque comme un parfum : ainsi de la place des halles, où la journée, le soir tombé, se survivait encore dans les odeurs, comme si la cohue des marchands y grouillait encore et que s'y trouvaient toujours les paniers pleins à craquer de légumes et d'œufs, les tonneaux emplis de vin et de vinaigre, les sacs d'épices, de pommes de terre et de farine, les caisses avec clous et vis, les étals de viande, les étalages de tissus, de vaisselle ou de semelles de chaussures, et les mille autres choses qui se vendaient là dans la journée...

Toute cette activité était présente jusqu'au moindre détail dans l'air qu'elle avait laissé derrière elle. Grenouille voyait tout le marché par l'odorat, si l'on peut dire. Et il le sentait avec plus de précision que beaucoup n'auraient pu le voir, car il le percevait par après et par conséquent de manière plus intense: comme la quintessence, l'esprit de ce qui avait été, débarrassé des attributs importuns de la présence ordinaire, tels que le vacarme, la bigarrure criarde et l'écœurante promiscuité d'êtres de chair et d'os. Ou bien il allait à l'endroit où l'on avait décapité sa mère, sur la place de Grève, qui s'avancait dans le fleuve comme une grosse langue. Il y avait là les bateaux, tirés sur la rive ou amarrés à des pieux, sentant le charbon et le grain et le foin et les cordages mouillés.

Et venant de l'ouest par cette unique coulée que traçait le fleuve à travers la ville, un large flux de vent amenait les odeurs de la campagne, des prés autour de Neuilly, des forêts entre Saint-Germain et Versailles, de villes lointaines comme Rouen et Caen, et même parfois de la mer. La mer sentait comme une voile gonflée où se prenaient l'eau, le sel et un soleil froid. Elle avait une odeur toute bête, la mer, mais c'était en même temps une grande odeur et unique en son genre, si bien que Grenouille hésitait à la scinder en odeurs de poisson, de sel, d'eau, de varech, de fraîcheur, et autres. Il aimait mieux laisser entière l'odeur de la mer, la conserver tout d'une pièce dans sa mémoire et en jouir sans partage. L'odeur de la mer lui plaisait tant qu'il souhaita l'avoir un jour dans toute sa pureté et en quantités telles qu'il puisse s'en soûler. Et plus tard, quand il apprit par des récits combien la mer était grande et qu'on pouvait voyager dessus pendant des jours sur des bateaux, sans voir la terre, rien ne le séduisit tant que de s'imaginer sur l'un de ces bateaux, perché à la cime du mât de misaine et voguant à travers l'odeur infinie,

la fin de toutes les odeurs, et dans ce souffle il rêvait de se dissoudre de plaisir. Mais il était dit que cela n'arriverait jamais ; car Grenouille, qui se plantait sur la place de Grève et plus d'une fois inspirait et expirait une brise de vent marin qui lui était venue aux narines, ne verrait jamais de sa vie la mer, la vraie mer, le grand océan qui s'étendait à l'ouest, et jamais il ne pourrait se mêler à cette odeur.

Le quartier situé entre Saint-Eustache et l'hôtel de ville fut bientôt si familier à son odorat, et avec une telle précision, qu'il s'y retrouvait sans peine aucune par la nuit la plus noire. Aussi étendit-il son terrain de chasse, d'abord vers l'ouest jusqu'au faubourg Saint-Honoré, puis en remontant la rue Saint-Antoine jusqu'à la Bastille, et finalement même en passant le fleuve pour gagner le quartier de la Sorbonne et le faubourg Saint-Germain, où demeuraient les gens riches. A travers les grilles de fer des entrées cochères, cela sentait le cuir des carrosses et la poudre des perruques des pages, et par-dessus leurs grands murs, les jardins exhalaient le parfum des bais et des rosiers et des troènes fraîchement taillés. C'est là aussi que, pour la première fois, Grenouille sentit des parfums au sens propre du terme : les simples eaux de lavande ou de rose qu'on mêlait à l'eau des fontaines lorsqu'on donnait des fêtes dans ces jardins, mais aussi des senteurs plus complexes et plus précieuses, musc mélangé à l'huile de néroli et de tubéreuse, jonquille, jasmin ou cannelle, qui flottaient le soir comme un lourd ruban à la suite des équipages. Il enregistrait ces senteurs comme il enregistrait les odeurs profanes, avec curiosité, mais sans admiration particulière. Certes, il notait que l'intention des parfums était de produire un effet enivrant et séduisant, et il reconnaissait la qualité de chaque essence qui entrait dans leur composition.

Mais en somme ils lui semblaient tout de même plutôt grossiers et lourdauds, amalgamés au petit bonheur plutôt que composés, et il savait pouvoir fabriquer de tout autres senteurs, si seulement il pouvait disposer des mêmes substances. Beaucoup de ces substances, il les connaissait déjà grâce aux marchands de fleurs et d'épices du marché ; d'autres lui étaient inconnues, il les filtrait pour les extraire des bouquets d'odeurs et il les conservait, sans noms, dans sa mémoire: ambre, civette, patchouli, santal, bergamote, vétiver, opopanax, benjoin, fleur de houblon, castoréum...

Il ne se montrait pas difficile dans ses choix. Entre ce qu'on désigne couramment comme une bonne ou une mauvaise odeur, il ne faisait pas la distinction, pas encore. Il était goulu. L'objectif de ses chasses, c'était tout simplement de s'approprier tout ce que le monde pouvait offrir d'odeurs, et il y mettait comme seule condition que les odeurs fussent nouvelles. L'odeur d'un cheval écumant de sueur avait pour lui autant de prix que le délicat parfum vert de boutons de roses qui se gonflent, la puanteur âcre d'une punaise ne valait pas moins que les effluves d'un rôti de veau farci, embaumant depuis les cuisines de quelque notable. Tout, il dévorait tout, il absorbait tout. Même dans la cuisine olfactive de son imagination créatrice et synthétisante, où il composait sans cesse de nouvelles combinaisons odorantes, aucun principe esthétique ne prévalait encore. C'étaient des bizarreries, qu'il créait pour les démonter aussitôt, comme un enfant qui joue avec des cubes, inventif et destructeur, et apparemment sans principe créateur.

## CHAPITRE 8

Le premier septembre 1753, anniversaire de l'accession au trône du roi Louis XV, la ville de Paris fit tirer un feu d'artifice depuis le Pont Royal. Il ne fut pas aussi spectaculaire que celui qui avait été tiré pour le mariage du roi ou que le feu d'artifice mémorable qui avait marqué la naissance du dauphin, mais ce fut tout de même un feu d'artifice très impressionnant. On avait monté des soleils sur les mâts des bateaux. Du haut du pont, des « taureaux de feu » crachaient dans le fleuve une pluie d'étoiles flamboyantes. Et tandis que, de tous côtés, les pétards tonnaient avec un fracas assourdissant, et que les diabolins claquaient au ras du pavé, les fusées montaient dans le ciel pour dessiner des lis blancs sur le firmament noir. Une foule aux dizaines de milliers de têtes se pressait, tant sur le pont que sur les quais des deux côtés de la Seine, et accompagnait ce spectacle d'exclamations enthousiastes, de « ah ! » et de « oh ! », de bravos et même de vivats – quoique le roi fût sur le trône depuis déjà trente-huit ans et que sa popularité de « bien-aimé » fut depuis longtemps sur le déclin. Tel est l'effet d'un feu d'artifice.

Grenouille se tenait sans rien dire dans l'ombre du pavillon de Flore, sur la rive droite, à la hauteur du Pont-Royal. Il ne faisait pas mine d'applaudir, il ne levait pas même les yeux quand montaient les fusées. Il était venu parce qu'il croyait pouvoir flairer quelque chose de nouveau, mais il s'avéra bien vite que, sous le rapport des odeurs, ce feu d'artifice n'avait rien à lui apporter. Cette débauche bigarrée d'éclairs et de cascades, de détonations et de sifflements ne laissait derrière elle qu'une odeur extrêmement monotone où se mêlaient le soufre, l'huile et le salpêtre.

Il s'apprêtait déjà à tourner le dos à cet ennuyeux spectacle pour rentrer

en suivant la galerie du Louvre, lorsque le vent lui apporta quelque chose : quelque chose de minuscule, d'à peine perceptible, une miette infime, un atome d'odeur et même moins encore, plutôt le pressentiment d'un parfum qu'un parfum réel, et pourtant en même temps le pressentiment infaillible de quelque chose qu'il n'avait jamais senti. Il se recula contre le mur, ferma les yeux et dilata ses narines. Le parfum était d'une délicatesse et d'une subtilité tellement exquise qu'il ne pouvait le saisir durablement, sans cesse le parfum se dérobait à sa perception, était recouvert par les vapeurs de poudre des pétards, bloqué par les transpirations de cette masse humaine, mis en miettes et réduit à rien par les mille autres odeurs de la ville. Mais soudain il était de nouveau là, ce n'était qu'une bribe ténue, sensible durant une brève seconde tout au plus, magnifique avant-goût... qui aussitôt disparaissait à nouveau. Grenouille était à la torture. Pour la première fois, ce n'était pas seulement l'avidité de son caractère qui était blessée, c'était effectivement son cœur qui souffrait. Il avait l'étrange prescience que ce parfum était la clef de l'ordre régissant tous les autres parfums et que l'on ne comprenait rien aux parfums si l'on ne comprenait pas celui-là ; et lui, Grenouille, allait gâcher sa vie s'il ne parvenait pas à le posséder. Il fallait qu'il l'ait, non pour le simple plaisir de posséder, mais pour assurer la tranquillité de son cœur.

Il se trouva presque mal à force d'excitation. Il n'arrivait même pas à savoir de quelle direction venait ce parfum. Parfois, il y avait des minutes d'intervalle jusqu'à ce que le vent lui en apportât de nouveau une bribe, et à chaque fois il était pris d'une angoisse atroce à l'idée qu'il l'avait perdu à jamais. Pour finir, il se consola en se persuadant désespérément que le parfum venait de l'autre rive du fleuve, de quelque part vers le sud-est.

Il se détacha du mur du pavillon de Flore, plongea dans la foule humaine et se fraya un chemin sur le pont. Dès qu'il avait fait quelques pas, il s'arrêtait, se haussait sur la pointe des pieds pour renifler pardessus la tête des gens, commençait par ne rien sentir tant il était nerveux, puis finissait par sentir tout de même quelque chose, il ressaisissait le parfum à force de renifler, le trouvait même plus fort qu'avant et se savait sur la bonne piste, replongeait et recommençait à jouer des coudes dans la cohue des badauds et des artificiers qui à chaque instant tendaient leurs torches vers les mèches des fusées, repérait son parfum dans l'âcre fumée de la poudre, était saisi de panique, continuait à se cogner et à se débattre et à frayer sa voie, et atteignit après d'interminables minutes l'autre rive, l'hôtel de Mailly, le quai Malaquais et le débouché de la rue de Seine...

Là il s'arrêta, reprit ses esprits et flaira. Il l'avait. Il le tenait. Comme un ruban, le parfum s'étirait le long de la rue de Seine, net et impossible à confondre, mais toujours aussi délicat et aussi subtil. Grenouille sentit son cœur cogner dans sa poitrine et il sut que ce n'était pas l'effort d'avoir couru, mais l'excitation et le désarroi que lui causait la présence de ce parfum. Il tenta de se rappeler quelque chose de comparable et ne put que récuser toute comparaison. Ce parfum avait de la fraîcheur ; mais pas la fraîcheur des limettes ou des oranges, pas la fraîcheur de la myrrhe ou de la feuille de cannelle ou de la menthe crépue ou des bouleaux ou du camphre ou des aiguilles de pin, ni celle d'une pluie de mai, d'un vent de gel ou d'une eau de source... et il avait en même temps de la chaleur ; mais pas comme la bergamote, le cyprès ou le musc, pas comme le jasmin ou le narcisse, pas comme le bois de rose et pas comme l'iris...

Ce parfum était un mélange des deux, de ce qui passe et de ce qui pèse ; pas un mélange, une unité, et avec ça modeste et faible, et pourtant robuste et serré, comme un morceau de fine soie chatoyante... et pourtant pas comme de la soie, plutôt comme du lait au miel où fond un biscuit – ce qui pour le coup n'allait pas du tout ensemble : du lait et de la soie ! Incompréhensible, ce parfum, indescriptible, impossible à classer d'aucune manière, de fait il n'aurait pas dû exister. Et cependant il était là, avec un naturel parfait et splendide. Grenouille le suivait, le cœur cognant d'anxiété, car il soupçonnait que ce n'était pas lui qui suivait le parfum, mais que c'était le parfum qui l'avait fait captif et l'attirait à présent vers lui, irrésistiblement.

Il remonta la rue de Seine. On n'y voyait personne. Les maisons étaient désertes et silencieuses. Les gens étaient descendus sur les quais, voir le feu d'artifice. On n'était pas dérangé par l'odeur de l'énervement des gens, ni par l'âcre puanteur de la poudre. La rue fleurait les odeurs usuelles d'eau, d'excréments, de rats et d'épluchures. Mais pardessus cela flottait, délicat et net, le ruban qui guidait Grenouille. Au bout de quelques pas, le peu de lumière nocturne qui tombait du ciel fut englouti par les immeubles et Grenouille poursuivit sa route dans l'obscurité. Il n'avait pas besoin d'y voir. Le parfum le menait sûrement.

Cinquante mètres plus loin, il prit à droite par la rue des Marais une ruelle encore plus sombre, s'il se pouvait, et large à peine d'une brassée. Curieusement, le parfum n'y était pas beaucoup plus fort. Il était seulement plus pur et de ce fait, du fait de cette pureté toujours plus grande, il exerçait une attirance de plus en plus forte. Grenouille marchait sans volonté propre. A un endroit, le parfum le tira brutalement sur sa droite, apparemment vers le mur d'un immeuble. Un passage bas s'y ouvrait, qui menait à l'arrière-cour.



Grenouille l'emprunta comme un somnambule, traversa l'arrière-cour, tourna un coin et aboutit dans une seconde arrière cour plus petite, et là enfin il y avait de la lumière : l'endroit ne mesurait que quelques pas au carré. Il était surplombé par un auvent. Au-dessous, il y avait une bougie collée sur une table. Une jeune fille était assise à cette table et préparait des mirabelles. Elle les puisait dans un panier à sa gauche, les équeutait et les dénoyait au couteau, puis les laissait tomber dans un seau. Elle pouvait avoir treize ou quatorze ans. Grenouille s'immobilisa. Il sut aussitôt quelle était la source du parfum qu'il avait senti à une demi lieue, depuis l'autre rive du fleuve : ce n'était pas cette arrière-cour miteuse, ni les mirabelles. Cette source était la jeune fille.

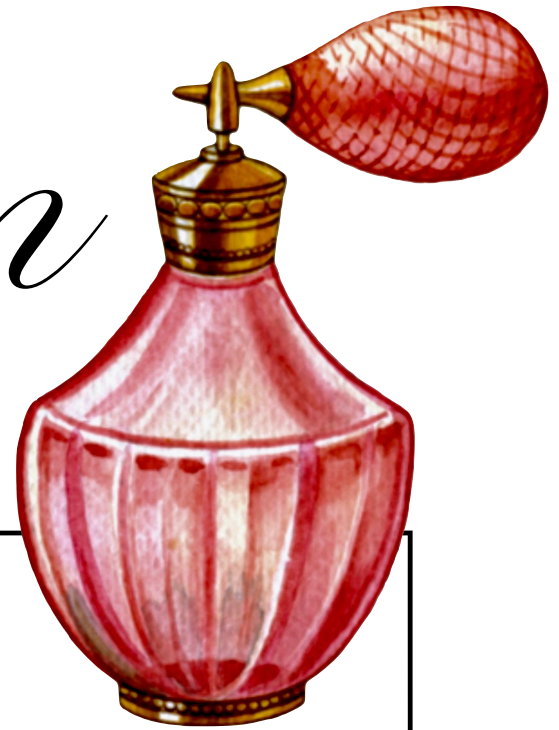
L'espace d'un moment, il fut si désorienté qu'il pensa effectivement n'avoir jamais vu de sa vie quelque chose d'aussi beau que cette jeune fille. Pourtant il ne voyait que sa silhouette à contre jour. Ce qu'il voulait dire, naturellement, c'est que jamais il n'avait senti quelque chose d'aussi beau. Mais comme malgré tout il connaissait des odeurs humaines, des milliers et des milliers, des odeurs d'hommes, de femmes, d'enfants, il ne parvenait pas à comprendre qu'un parfum aussi exquis pût émaner d'un être humain. Habituellement, les êtres humains avaient une odeur insignifiante ou détestable. Les enfants sentaient fade, les hommes sentaient l'urine, la sueur aigre et le fromage, et les femmes la graisse rance et le poisson pas frais. Parfaitement inintéressante et répugnante, l'odeur des êtres humains... Et c'est ainsi que, pour la première fois de sa vie, Grenouille n'en croyait pas son nez et devait requérir l'aide de ses yeux pour croire ce qu'il sentait. A vrai dire, cet égarement des sens ne dura pas longtemps. Il ne lui fallut en fait qu'un instant pour vérifier et, cela fait, s'abandonner plus impétueusement encore aux perceptions de son odorat. Maintenant, il sentait qu'elle était un être humain, il sentait la sueur de ses aisselles, le gras de ses cheveux, l'odeur de poisson de son

sexe, et il les sentait avec délectation. Sa sueur fleurait aussi frais que le vent de mer, le sébum de sa chevelure aussi sucré que l'huile de noix, son sexe comme un bouquet de lis d'eau, sa peau comme les fleurs de l'abricotier... et l'alliance de toutes ces composantes donnait un parfum tellement riche, tellement équilibré, tellement enchanteur, que tout ce que Grenouille avait jusque-là senti en fait de parfums, toutes les constructions olfactives qu'il avait échafaudées par jeu en lui-même, tout cela se trouvait ravalé d'un coup à la pure insignifiance. Cent mille parfums paraissaient sans valeur comparés à celui-là. Ce parfum unique était le principe supérieur sur le modèle duquel devaient s'ordonner tous les autres. Il était la beauté pure.

Pour Grenouille, il fut clair que, sans la possession de ce parfum, sa vie n'avait plus de sens. Il fallait qu'il le connaisse jusque dans le plus petit détail, jusque dans la dernière et la plus délicate de ses ramifications ; le souvenir complexe qu'il pourrait en garder ne pouvait suffire. Ce parfum apothéotique, il entendait en laisser l'empreinte, comme avec un cachet, dans le fouillis de son âme noire, puis l'étudier minutieusement et dès lors se conformer aux structures internes de cette formule magique pour diriger sa pensée, sa vie, son odorat. Il s'avança lentement vers la jeune fille, s'approcha encore, pénétra sous l'auvent et s'immobilisa à un pas d'elle. Elle ne l'entendit pas.

Elle était rousse et portait une robe grise sans manches. Ses bras étaient très blancs, et ses mains jaunies par les mirabelles qu'elle avait entaillées. Grenouille était penché au-dessus d'elle et aspirait maintenant son parfum sans aucun mélange, tel qu'il montait de sa nuque, de ses cheveux, de l'échancrure de sa robe, et il en absorbait en lui le flot – comme une douce brise. Jamais encore il ne s'était senti si bien.

# Le parfum



Améliore ce passage descriptif afin d'en faire un univers olfactif et sensoriel immersif pour le lecteur.

Un accouchement au marché

Un **jour**, au **marché**, une jeune **femme** semble avoir **mal**. Elle se **couche au sol**. Elle pousse un **cri** et elle **accouche seule**. Le bébé est **sale**. Il ne **pleure pas**. Il **renifle** et se met tout à coup à **crier**. La femme se **lève** et elle **sert un client**.

(50 mots)

À faire avant de commencer :

1. essaie de réfléchir à des images mentales qui te permettent de visualiser la scène;
2. essaie de décrire chaque instant à l'aide de mots qui te permettent de plonger le lecteur dans l'ambiance olfactive de l'endroit où se passe l'action;
3. pense à chaque mot en gras et essaie d'ajouter des compléments du nom, du verbe, de l'adjectif;
4. pense à des figures de style comme la comparaison, la métaphore, l'hyperbole. Ces figures t'aideront à ajouter une tonalité à ton texte;
5. cherche des synonymes, des mots du lexique olfactif et des expressions pour illustrer les passages descriptifs.

# Décrire une odeur

1. Observez l'odeur. Sentez. Concentrez toute votre attention dessus. Faites des pauses. L'odorat s'adapte ou devient habitué à une odeur. Éloignez l'odeur ou éloignez-vous de l'odeur un moment si vous n'êtes plus capable de la percevoir ou de la sentir distinctement. Sentez les grains de café pour neutraliser l'odeur à l'étude.
2. Prêtez attention à tous les mots, les images, les émotions ou les souvenirs que cette odeur vous évoque. Si vous avez une réaction instinctive, prenez-la en considération. Prenez des notes même si elles sont désordonnées. Prêtez attention aux descriptions d'odeur que vous connaissez. Cela peut être des publicités (« senteur citronnée », « parfum de pin frais »), des poèmes ou des descriptions techniques.
3. Utilisez des adjectifs. Les adjectifs peuvent décrire la qualité générale de l'odeur. Délicate, rance, aérienne, moisie, rassis, fraîche, putride, vague, légère, florale et âcre sont autant d'adjectifs qui peuvent être relatifs aux odeurs. L'origine des odeurs peut prendre la forme d'un nom (l'odeur du poivre) ou d'un adjectif (une odeur poivrée). L'adjectif pourra décrire l'effet tandis que le nom décrira une source spécifique. Utilisez des adjectifs imaginés. Dire qu'une odeur infâme était « comme sucer le pus d'une plaie purulente », ce n'est pas véritablement décrire l'odeur en elle-même, mais cela réveille tellement de pensées et de souvenirs différents que l'esprit parvient à la qualifier d'odieuse.
4. Utilisez des noms. Souvent une odeur vous fera penser à sa source. Est-ce que l'odeur vous rappelle les fraises ? La pluie fraîche ? Soyez précis(e). L'odeur de fumée est différente selon sa source. Pouvez-vous faire la différence entre la fumée d'un feu de camp et celle d'un incendie ? Entre la fumée de cigarette, de cigare et de pipe ? Pouvez-vous différencier à l'odeur le caoutchouc qui brûle et un véhicule qui brûle de l'essence ?
5. Utilisez des verbes. Les verbes sont des mots forts, directs et actifs. Utilisez des verbes pour décrire les odeurs elles-mêmes. Les odeurs peuvent émaner, distraire, insinuer, imprégner, suggérer, confondre, invoquer des images, attirer l'attention ou s'immiscer dans notre conscience. Utilisez des verbes pour décrire la source de l'odeur. Voici quelques actions que vous pouvez associer à des odeurs : faire cuire, frire, creuser, suer, brûler, pourrir.
6. Visualisez l'effet de l'odeur sur vous. Est-ce qu'elle s'insinue dans vos narines ? Est-ce qu'elle vous enrobe ? Est-ce qu'elle vous suit ? Est-ce qu'elle agresse vos narines ?

7. Empruntez des mots qui sont normalement associés à d'autres sens. Les odeurs possèdent peu de mots propres, mais beaucoup d'autres sens en ont et ces mots peuvent suggérer la qualité ou la nature d'une odeur. La vue. Une odeur peut-elle être lumineuse ou sombre ? Peut-elle être rose ou verte ? Peut-elle être nette ou floue ? Peut-elle être rapide ? Lente ? Stagnante ? Souple ? L'ouïe. Une odeur peut-elle être dissonante ? Harmonieuse ? Bruyante ou calme ? Le toucher. Une odeur peut-elle être tranchante ou émoussée ? Régulière ou dentelée ? Lisse ou rugueuse ? Froide ou chaude ? Comment réagiriez-vous physiquement à l'odeur ? Seriez-vous détendu ou raidi, feriez-vous une grimace ? Le goût. L'odorat étant étroitement associé au goût, les goûts sont de bons choix s'ils correspondent. L'odeur est-elle sucrée ou acide, salée ou amère ? Est-elle chocolatée, fruitée ou a-t-elle un goût de levure ?
8. Examinez quels sentiments et émotions l'odeur vous évoque, en particulier si vous l'utilisez comme un procédé littéraire. Les odeurs peuvent évoquer des associations avec des événements particuliers ou des pensées et des émotions plus générales. L'odeur est-elle saisissante ou discordante ? Apaisante ou rassurante ? Terreuse ou naturelle ? Chimique ou antiseptique ? Les odeurs sont souvent fortement associées à des souvenirs, mais cela ne sera utile que si vous décrivez l'odeur pour vous (comme vous le feriez dans un journal intime), puisque vous ne pouvez pas savoir ce que quelqu'un a senti dans ses souvenirs.
9. Utilisez des métaphores. Si vous écrivez de la poésie ou si vous essayez d'évoquer une émotion, la métaphore peut être un bon procédé. Une odeur ne peut pas véritablement attraper quelqu'un par le nez ou le frapper, mais cela peut être une description puissante.

Chanson et poésie

# Émile Nelligan



Image : modifiée par Elodie Eleyaert

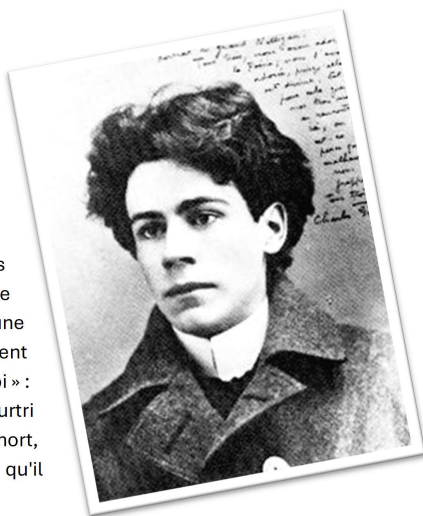
## Émile Nelligan<sup>1</sup>

Par Paul Wyczynski

Émile Nelligan, poète (né le 24 décembre 1879 à Montréal, au Québec; mort le 18 novembre 1941). Émile Nelligan est un remarquable poète romantique, parnassien et symboliste de la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

### Style et thèmes

L'œuvre d'Émile Nelligan, qui comprend quelque 170 poèmes, sonnets, rondeaux, chansons et poèmes en prose, frappe par son lyrisme. La voix du poète, triste et nostalgique, oscille entre les thèmes du passage du temps et d'une vision hallucinatoire du monde. Les images créées par Émile Nelligan au moyen d'une prosodie traditionnelle atteignent souvent une dimension symbolique. Elles expriment toujours une conscience exacerbée du « moi » : la souffrance d'un cœur prématurément meurtri par la vie, la solitude, la fascination de la mort, l'échec du destin de l'homme et de l'artiste qu'il fut.



La voix poétique de Nelligan est triste et nostalgique, oscillant entre le thème du passage du temps et une vision hallucinatoire du monde.

### Enfance et éducation

À l'exception de vacances d'été à Cacouna et d'un voyage en mer dont on ne sait pas grand-chose, Émile Nelligan passe toute sa vie à [Montréal](#). Il fréquente l'école Olier (1886-1890), le Mont Saint-Louis (1890-1893) et le Petit Séminaire de Montréal (1893-1896). En septembre 1896, il s'inscrit au collège Sainte-Marie, qu'il quittera en mars 1897. Émile Nelligan se lie d'amitié avec Louis Dantin et Arthur de Bussièrès. Le 10 février 1897, il est admis à l'École littéraire de Montréal. Il se consacre alors à la poésie avec une ardeur de plus en plus grande.

### Carrière de poète

Le premier poème d'Émile Nelligan, *Rêve fantasque*, est publié dans *Le Samedi* du 13 juin 1896, sous le pseudonyme d'Émile Kovar. D'autres de ses poèmes paraissent dans *Le Monde illustré*, *l'Alliance nationale* et *Le Petit Messager du Très-Saint-Sacrement*. Ses lectures lui font découvrir Lamartine, Hugo et Millevoye, Verlaine, Baudelaire et Pierre Dupont, Rodenback et Rolliant, Catule Mendès, Heredia et Leconte de Lisle ainsi que d'autres poètes parnassiens et symbolistes tels que Sully Prudhomme, Théodore de Banville, Albert Samain et Arthur Rimbaud. Le monde ténébreux d'Edgar Allan Poe fascine Nelligan.

Émile Nelligan assiste à quatre séances de l'École littéraire de Montréal, au cours desquelles il récite brillamment ses poèmes. À la dernière séance, au château de Ramezay le 26 mai 1899, il fait une lecture percutante de *La Romance du vin* qui, avec l'inoubliable *Vaisseau d'or*, contribuera à sa renommée légendaire.

Le 9 août 1899, épuisé, malade et souffrant de troubles psychologiques, Émile Nelligan est emmené à la retraite Saint-Benoît. En 1925, il est transféré à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu (aujourd'hui appelé hôpital Louis-Hippolyte-Lafontaine) où il demeurera jusqu'à sa mort.

<sup>1</sup> Wyczynski, P. (2022). *Émile Nelligan*. L'Encyclopédie canadienne (Historica Canada). <https://thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/nelligan-emile>



Émile Nelligan (1879-1941)

Afin de s'exprimer,  
l'auteur utilise souvent des  
mots et expressions qui ont  
un rapport de sens entre eux  
parce qu'ils sont liés par un  
même sujet (champs lexicaux).  
Il peut s'agir de noms, de  
verbes, d'adjectifs,  
d'adverbes...

## Soir d'hiver

Ah! comme la neige a neigé !  
Ma vitre est un jardin de givre.  
Ah! comme la neige a neigé!  
Qu'est-ce que le spasme de vivre  
Ô la douleur que j'ai, que j'ai !  
  
Tous les étangs gisent gelés,  
Mon âme est noire: Où vis-je ? où vais-je ?  
Tous ses espoirs gisent gelés:  
Je suis la nouvelle Norvège  
D'où les blonds ciels s'en sont allés.  
  
Pleurez, oiseaux de février,  
Au sinistre frisson des choses,  
Pleurez, oiseaux de février,  
Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses,  
Aux branches du genévrier.  
  
Ah! comme la neige a neigé !  
Ma vitre est un jardin de givre.  
Ah! comme la neige a neigé !  
Qu'est-ce que le spasme de vivre  
À tout l'ennui que j'ai, que j'ai !...

### Activité

Dans ce poème, on trouve  
au moins 3 champs  
lexicaux. Le 1<sup>er</sup> se forme  
autour du mot hiver, le 2<sup>e</sup>  
se rapporte à la tristesse  
et le 3<sup>e</sup> à la nature. Peux-  
tu les trouver?

## Le vaisseau d'or

Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif:  
Ses mâts touchaient l'azur, sur des mers inconnues;  
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues  
S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil  
Dans l'Océan trompeur où chantait la Sirène,  
Et le naufrage horrible inclina sa carène  
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d'Or, dont les flancs diaphanes  
Révélaient des trésors que les marins profanes,  
Dégoût, Haine et Névrose, entre eux ont disputés.

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?  
Qu'est devenu mon coeur, navire déserté?  
Hélas! Il a sombré dans l'abîme du Rêve!



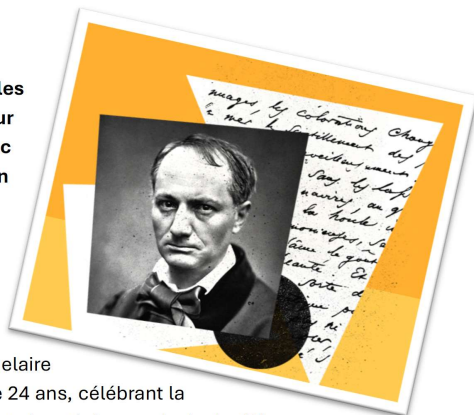
# Charles Baudelaire



Image créée par l'IA, inspirée du style créé par Elodie Bleyaert

## Charles Baudelaire, poète de la modernité<sup>1</sup>

Envie de mieux connaître Charles Baudelaire ? Prenez dix minutes pour connaître l'essentiel à son sujet, avec la leçon de Mémorable, l'application de culture générale créée par les journalistes du Monde.



### Qui est Charles Baudelaire ?

Né en 1821 à Paris, Charles Baudelaire débute comme critique d'art à l'âge de 24 ans, célébrant la peinture romantique de Delacroix et le génie musical de Wagner. Admirateur d'Edgar Allan Poe, Baudelaire traduit les contes et nouvelles de l'écrivain américain. Il contribue ainsi à une large diffusion de l'œuvre de Poe en France dès 1848.

Outre ses articles et ses traductions, le dandy consacre sa vie à son œuvre poétique, en vers et en prose. En 1857 paraît *Les Fleurs du mal*, sa pièce maîtresse. Sitôt publié, le recueil est attaqué en justice pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. Baudelaire est condamné à 300 francs d'amende et à la suppression de six des treize poèmes licencieux – sur les cent que compte l'ouvrage. *Les Bijoux*, *Le Léthé*, *A celle qui est trop gaie*, *Lesbos*, *Les Femmes damnées* et *Les Métamorphoses du vampire* disparaissent des éditions.

Avec *Petits poèmes en prose* (parus en recueil, à titre posthume, sous le titre *Le Spleen de Paris*) et *Les Paradis artificiels* (1860), Baudelaire élargit le spectre de son œuvre pour l'asseoir dans la modernité. S'il abandonne la poésie versifiée au profit de la prose dans le premier, il propose dans le second un objet hybride mêlant poème sur le haschich, essai

philosophique sur les effets de la drogue et traduction commentée par ses soins des *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* (1821), de Thomas de Quincey.

En 1864, le poète s'installe en Belgique pour échapper à ses créanciers parisiens et tenter de gagner sa vie en donnant des conférences. Sa santé déjà chancelante, l'homme ayant contracté la syphilis à l'âge de 20 ans, décline jusqu'à le rendre aphasique. Sa mère le rapatrie à Paris, où il meurt en 1867, sans le sou, à 46 ans.

Le poète est demeuré incompris jusqu'à la fin de sa vie. C'est au terme de quatre-vingt-douze ans de purgatoire que les six pièces les plus sulfureuses des *Fleurs du mal* sont autorisées à la publication ; la Cour de cassation annulant, en 1949, la condamnation de 1857. Le poète est aujourd'hui célébré pour sa modernité et son œuvre s'invite régulièrement dans le programme du baccalauréat.

### Quel est le mouvement artistique de Charles Baudelaire ?

Charles Baudelaire est le poète de la modernité, il réinvente le romantisme et préfigure le symbolisme. Avec *Les Fleurs du mal*, publié en 1857 et immédiatement censuré pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, le dandy entre dans l'histoire de la poésie. Il conforte son statut de poète moderne avec *Les Paradis artificiels* et surtout *Petits poèmes en prose* où il fait fi de la versification, ouvrant ainsi une nouvelle voie poétique.

### Pourquoi Charles Baudelaire est-il un poète maudit ?

Aujourd'hui considéré comme une figure majeure de la poésie du XIX<sup>e</sup> siècle, Baudelaire est l'incarnation du poète maudit. Souffrant de la syphilis dès l'âge de 20 ans, mis sous tutelle financière par sa mère et son beau-père, le général Aupick, en 1857, le dandy mélancolique voit son œuvre maîtresse, *Les Fleurs du mal*, frappée de censure. Assailli par les créanciers et rattrapé par la maladie, il meurt incompris et sans le sou, à 46 ans.

### Quelles muses ont inspiré Baudelaire pour *Les Fleurs du mal* ?

Dans *Les Fleurs du mal*, son œuvre phare, Charles Baudelaire consacre plusieurs de ses poèmes à ses muses : en premier lieu, à Jeanne Duval, sa principale maîtresse, surnommée la « Vénus noire », mais également à Mme Sabatier et à Marie Daubrun.

### Pourquoi Charles Baudelaire a-t-il écrit *Les Fleurs du mal* ?

Charles Baudelaire nourrit son œuvre, avec en point d'orgue *Les Fleurs du mal* (1857), des tourments qui le rongent et auxquels il tente d'échapper par la consommation de drogues, opium et haschich en tête. Son mal de vivre transparaît dans les titres de ses poèmes, ainsi

une section du recueil s'intitule-t-elle « La Mort ». A un ami, il écrit, à propos des *Fleurs* : « *Dans ce livre atroce, j'ai mis tout mon cœur, toute ma tendresse, toute ma religion (travestie), toute ma haine. Il est vrai que j'écirai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que c'est un livre d'art pur, de singerie, de jonglerie ; et je mentirai comme un arracheur de dents.* »

#### **Comment Charles Baudelaire est-il mort ?**

Ruiné, méconnu, Charles Baudelaire s'éteint le 31 août 1867 à Paris, à l'âge de 46 ans, de la syphilis, dont il était atteint depuis ses 20 ans. Des accidents cérébraux l'avaient auparavant rendu aphasique, et sa mère avait organisé son rapatriement de Belgique.

---

<sup>i</sup> **Le Monde.** « *Qui est Charles Baudelaire ?* », *Mémorable*, Le Monde. En ligne : <https://www.lemonde.fr/memorabile/blog/charles-baudelaire> (consulté le 3 juillet 2026).

## La chevelure

Charles Baudelaire

Dans *Les fleurs du mal*, 1861

Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure !  
Ô boucles ! Ô parfum chargé de nonchaloir !  
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure  
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,  
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,  
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,  
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !  
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,  
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,  
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;  
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !  
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve  
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire  
A grands flots le parfum, le son et la couleur ;  
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,  
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire  
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse  
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;  
Et mon esprit subtil que le roulis caresse  
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,  
Infinis bercements du loisir embaumé !

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,  
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;  
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues  
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues  
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde  
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,  
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !  
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde  
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?

# Stromae



*Image : modifiée par Elodie Bleyaert*



# Portrait d'artiste

Paul Van Haver, né le 12 mars 1985 en Belgique à Etterbeek (Bruxelles-Capitale), est un auteur-compositeur-interprète, rappeur et producteur belge. Stromae se fait connaître en 2010 avec la chanson Alors on danse extraite de l'album Cheese. En parallèle, il crée son propre label Mosaert, afin d'assurer la production de ce premier album. Il se fera ensuite remarquer par un style mêlant thèmes mélancoliques et musiques dansantes.

**Parents** : Son père Pierre Rutare rwandais, né en 1959 à Kigali, architecte installé dans la capitale du Rwanda et sa mère belge, Miranda Van Haver. En avril 1994, alors que le génocide des Tutsis fait rage au Rwanda, un coup de téléphone annonce la mort de Pierre Rutare et le massacre de presque toute leur famille élargie.

# Stromae



## Qui est Stromae ?

Chaque année, l'**Académie française** décerne son Grand Prix de la Francophonie à, comme son titre l'indique, un représentant éminent de la francophonie. Ce prix est « **destiné à d'une personne physique francophone qui, dans son pays ou à l'échelle internationale, aura couronner l'œuvre contribué de façon éminente au maintien et à l'illustration de la langue française** ». En décembre 2016, le véritable prix fut accordé au traducteur et lexicographe Takeshi Matsumura (1960- ), mais la **Grande médaille de la Francophonie** fut décernée à une figure plus populaire pour les Néerlandais : Stromae.

Stromae est le pseudonyme de Paul Van Haver. Il est chanteur, auteur et compositeur. Il est né le 12 mars 1985 en Belgique. Sa mère, Marie van Haver, est belge et son père rwandais, mais ce dernier est mort dans le génocide, quand Paul avait neuf ans, sans vraiment connaître son fils. À l'âge de seize ans, Paul van Haver commence à écrire des chansons avec Jean-Didier Longane. Ensemble, ils s'appellent « Suspicion ». Jean-Didier a déjà un nom d'artiste : « JeDi », mais Paul a des doutes. Finalement, il choisit le nom « Opsmaestro », plus tard « Maestro ». Cependant, Paul trouve le nom « Maestro » un peu trop ambitieux pour un garçon de seulement 18 ans, qui n'est pas encore célèbre. Il décide de changer le nom « Maestro » en utilisant le verlan de ce nom, soit « Stromae ».

Il s'est fait connaître par sa chanson *Alors on danse* en 2010. Il a également créé son propre label de disques Mosaert, qui est une anagramme de son pseudonyme Stromae. Le nom Stromae est une anagramme du mot maestro. Son nom d'artiste témoigne donc de son habileté à jouer avec les mots.

Sa musique est un mélange entre l'électro, le hip hop et des éléments de musique africaine. L'artiste a publié deux albums, certifiés disques de platine dans de nombreux pays, y compris des pays non-francophones.

Pour Stromae, les vidéos musicales sont très importantes, et il en tient compte lorsqu'il écrit ses chansons (Van-Haver, Stromae english interview with Gilles Peterson, 2014). Stromae a fait beaucoup de musique dans différentes catégories, comme la pop, le rap et l'électro-house. Ses inspirations musicales sont présentes dans les chansons et il en a beaucoup parlé dans les interviews.

Il un compositeur notable non seulement à cause de sa popularité dans les pays francophones et ailleurs, mais aussi pour sa manière de traiter les thèmes contemporains dans ses chansons avec un langage astucieux et original. Comme il n'est pas habituel pour un album français de recevoir un tel succès dans des pays où le français n'est pas une langue officielle, il est intéressant d'étudier les moyens linguistiques employés par Stromae pour voir comment il transmet son message au monde entier.

## Qu'est-ce qu'une chanson engagée ?

« Une chanson engagée prend parti, défend une cause ou incite à l'action. Elle peut prendre la forme d'un coup de gueule, d'une satire sociale ou politique — ce qui ne veut pas dire qu'elle doit forcément être provocante ou faire avaler ses gencives à ta grand-mère. » Cette approche de la chanson engagée est très claire.

Une chanson engagée est une chanson avec un message, lequel formule souvent une critique de la société. Il n'y a pas de forme idéale pour une chanson engagée. Un chanteur peut se contenter de dire ce qu'il n'aime pas dans la société. Les engagements ne sont pas nécessairement révolutionnaires et parfois, ils se révèlent complexes à analyser. Le chanteur d'une chanson engagée n'est pas toujours un artiste engagé : « Il y a chanteur engagé et chanson engagée. Un artiste « engagé » s'implique dans un combat au-delà de l'écriture d'un titre, par exemple en causant franchement de son opinion dans les médias ou en militant. Mais une chanson engagée peut être écrite, composée ou interprétée par un artiste dont ce n'est pas le principal fond de commerce. » Un artiste peut exprimer une critique sociale par ses chansons, mais il n'est pas obligé d'exprimer son opinion en dehors de sa musique. L'avantage d'utiliser la musique pour exprimer une opinion, est le fait que la musique atteint beaucoup de gens, en particulier la musique pop qui est accessible au plus grand public.

## La chanson engagée francophone

Après la seconde guerre mondiale, la chanson engagée prend une place importante dans la société. Des chansons comme *Nuit et brouillard* de Jean Ferrat et *Les Deux Oncles* de Georges Brassens parlent des victimes de la guerre. Une autre chanson sur

les conséquences de la guerre est *Le Déserteur* de Boris Vian, publiée en 1954, juste après la fin de la guerre d'Indochine. « C'est un texte universaliste qui symbolisera le refus de la guerre », résume Philippe Boggio, biographe de Boris Vian. Pendant les années 50, Georges Brassens et Jacques Brel critiquent la bourgeoisie avec leurs chansons *La Mauvaise Réputation* et *Les Bourgeois*.

Après les événements de Mai 1968, l'influence de la musique américaine grandit. Ce sont les « protest songs » qui deviennent de plus en plus populaires aux États-Unis, et c'est l'Europe qui copie cette idée. James Brown, Bob Dylan et Creedence Clearwater Revival chantent des chansons dénonçant le racisme et la guerre du Vietnam. En France, Julien Clerc critique la société moderne dans sa chanson *La Cavalerie*, Claude Nougaro parle de mai 68 dans sa chanson *Paris Mai*. Dans les années 70, les genres musicaux deviennent plus divers, les influences du reggae, du funk et du hard-rock par exemple sont populaires et infiltrent la musique de Jacques Higelin et d'Areski. Certes, les thèmes sont moins provocants et peut-être moins engagés aussi que pendant les années 60. En France, en 1981, la gauche prend le pouvoir avec l'élection de François Mitterrand. Aussi, plusieurs chansons évoquent désormais des thèmes comme l'environnement, le pouvoir des riches et la critique contre le Front National, par exemple *Tuez-les tous* de Ludwig Von , et *Porcherie* de Bérurier Noir. Le changement de genre s'inspire également du punk qui se développe en Angleterre depuis les années 70. Ce sont les Sex Pistols et The Clash qui introduisent un nouveau genre, et ces artistes constituent effectivement autant d'exemples ou de références pour des artistes français comme Noir Désir et Mano Negra. Pendant les années 90, les influences des nouvelles générations qui sont en contact avec des émigrants sont très importantes. La musique rap et le hip-hop deviennent populaires, et le thème de la discrimination est plus présent. Zebda écrit la chanson *Le bruit et l'odeur*, après le discours de Jacques Chirac, dans lequel il évoque les immigrants avec des expressions méprisantes comme « *Le bruit et l'odeur* ». Zebda critique ces paroles et le racisme ordinaire de la France.

Dans cette histoire de la chanson engagée francophone, nous voyons que les problèmes politiques actuels sont souvent des thèmes dans la musique engagée. En outre, l'histoire et les exemples donnent une idée de ce que c'est une chanson engagée. Il est important de se rendre compte que nous parlons de la musique **produite dans des pays dans lesquels la liberté d'expression est grande**. La musique engagée dans d'autres pays, comme la Corée du Nord ou la Russie prend d'autres formes.

## Au Québec

### Dédé Fortin

Dédé Fortin, un artiste québécois, dans sa chanson *Centre d'achats*, constate le changement et la venue du « centre d'achats » au Québec. Bien que fascinante, l'arrivée des centres commerciaux bouleverse les habitudes, tue les centres-villes et la proximité avec les gens. Depuis plusieurs années, des efforts sont déployés pour redynamiser le cœur des villes, qui constitue l'âme des petites villes et villages. <https://enclasse.telequebec.tv/contenu/1-a-chanson-La-rue-Principale-de-Dede-Fortin/17541>.

### Beau Dommage

Écrite en 1972 et portant un regard sur les années 1967-1970, *Le blues d'la métropole*, de Beau Dommage, décrit des années marquantes de Montréal, mais surtout le blues qui a suivi. Ce vent de naïveté d'une jeune génération qui s'ouvre sur le monde laisse vite place au deuil d'une révolution avortée. Michel Rivard et Pierre Huet dressent le portrait d'une société qui évolue socialement et des difficultés que vit Montréal. <https://enclasse.telequebec.tv/contenu/1-a-chanson-Le-blues-d-la-metropole-de-Michel-Rivard-et-Pierre-Huet/17548>

### Richard Desjardins

On le voit, le poète chanteur ne craint pas la controverse, et n'a pas peur de naviguer contre le courant. Ses victoires contre certaines entreprises forestières font d'ailleurs la preuve que David peut encore parfois l'emporter sur Goliath. Aussi, défenseur de toutes les cultures, il souhaite la survie de la langue française et du peuple québécois. Mais peut-être pas à n'importe quel prix : « quand on me parle de l'indépendance du Québec, si c'est pour scraper les rivières en français plutôt qu'en anglais, je peux attendre encore 1000 ans ». Ça ne l'empêche pas d'être toujours prêt à répondre présent si ses services sont requis pour la promotion de causes qui lui importent. <https://www.erudit.org/fr/revues/qf/2003-n131-qf1187311/55682ac.pdf>

### Raymond Lévesque

Raymond Lévesque est considéré comme un des pionniers de la chanson québécoise, au même titre que Félix Leclerc. À partir de 1961, et pendant plus de 20 ans, Lévesque produira 45 revues satiriques dans lesquelles monologues et chansons servent à dénoncer ce qu'il considère comme l'injustice sociale et politique. Écrivain et chansonnier politiquement engagé dès la naissance du mouvement indépendantiste, Raymond Lévesque a su toucher les Québécois par sa candeur et sa poésie. Parmi ses



chansons, notons «Mes jeunes années», «Tharèse», «Bozo-les-culottes», «Québec, mon pays» et bien sûr «Quand les hommes vivront d'amour».

### Karl Tremblay

Il était bien plus qu'un chanteur, bien plus qu'un artiste. Karl était un phare, un rassembleur, un défenseur passionné de sa culture et de son peuple. Il était un compagnon de route essentiel dans la quête commune pour un idéal collectif au Québec. Sa musique touchait tous les horizons, des jeunes aux aînés, incluant ceux venant d'autres cultures. À maintes reprises, des personnes issues de l'immigration m'ont chanté avec fierté des chansons des Cowboys Fringants dans le but d'exprimer leur attachement au Québec. Les Cowboys Fringants se sont distingués dans le classement 2022 en étant à la 15e position parmi l'ensemble des artistes les plus écoutés au Québec.

## Techniques d'écriture et procédés

### Sens/signification

La plupart des mots ont une certaine signification. Certaines peuvent avoir plus d'une signification, selon le contexte. Mais que signifie le sens ou la signification ? Kleiber explique que le sens est une relation entre expression linguistique et « quelque chose ». La « chose » est appelée **réfèrent**, et le mot qui s'y réfère est appelée son **signe**. Selon lui, une expression linguistique est unie au « quelque chose », ou le réfèrent par une référence. **Le réfèrent est donc quelque chose de réel qui existe dans le monde, alors que le signe est un mot qui le décrit ou s'y réfère.** Kleiber cite également les idées de J.R. Searle :

« Tout ce à quoi on réfère doit exister » (Kleiber, 1999, pp. 15-17).

### Sens propre et sens figuré

La distinction entre le sens propre et sens figuré est importante pour la notion de la métaphore. Le sens propre est le **sens premier**, qui est souvent donné dans les dictionnaires. À son tour, le sens figuré donne une **figure d'un mot** (Baylon & Mignot, 1995, pp. 92-93). La figure d'un mot et parfois poétique, donc il est utilisé dans les

poèmes et lyrisme. Il appelle la **ressemblance par rapport au sens propre**. Le sens figuré est le sens **abstrait** d'un mot. L'utilisation de sens figurés est très fréquente dans la poésie.

### Métaphore

La métaphore est un concept important dans l'analyse poétique et littéraire. Il s'agit d'une **image linguistique**. Viikari dit que contrairement à une allégorie ou à un symbole, la métaphore **crée quelque chose de nouveau**. Selon elle, les symboles et les figures se basent sur **la culture**. Elle écrit que la métaphore structure le monde d'une manière nouvelle, et trouve des similitudes entre la réalité spirituelle et matérielle (Viikari, 2005, p. 82). Elle cite aussi la définition de la notion de métaphore donnée par Abrams :

« Dans une métaphore, on utilise un mot qui fait référence à un type de chose, un type de caractéristique ou un type d'action, pour l'identifier avec quelque chose d'autre sans les comparer ».

Dans un article de Molino, Soublin et Tamine, la métaphore est décrite comme **une mise en jeu de l'opposition de sens propre et sens figuré**. Les auteurs donnent la définition empruntée à Fontanier selon laquelle la métaphore consiste en une présentation d'une idée sous le signe d'une autre, qui est **plus frappante**.

### Personnification

La personnification est une des méthodes que Stromae utilise dans ses paroles. Selon La Culture Générale c'est une figure de style utilisée pour **prêter des qualités humaines à une chose, une idée ou un animal**. (Adrian, 2017). Par exemple dans les paroles de « quand c'est », Stromae parle au cancer comme s'il s'agissait d'une personne et non seulement d'une maladie.

La description qu'Abrams donne de la personnification est très similaire à celui d'Adrian. Selon lui, la personnification consiste à **parler d'un objet inanimé ou d'un concept abstrait comme s'il avait des sentiments, des pensées, une conscience**

**ou d'autres attributs humains** (Abrams, 1999, p. 99). Cela signifie donc que toutes les choses qui ne sont pas conscientes ou vivantes peuvent être personnifiées.

### Intertextualité

Un grand nombre de textes n'existent pas seuls. **Plusieurs textes contiennent des références à d'autres textes**. Les références aux autres textes peuvent donner de nouvelles interprétations au texte. Il s'agit de l'intertextualité. Selon Pietiläinen, il faut tenir compte du **contexte du lecteur** lors de la lecture d'un texte. Il l'appelle « le contexte du destinataire ». Le contexte du destinataire fait référence à la manière dont le lecteur du texte interprète le contenu de ce qu'il lit (Pietiläinen, 1998, pp. 126-127).

La façon dont une personne peut interpréter un texte est influencée par de nombreux éléments, tels que la **culture et l'âge** du lecteur (Pietiläinen, 1998, p. 127). Dans ce contexte, la façon dont une personne interprète les différentes paroles de Stromae peut dépendre de ces facteurs. Le fait que le lecteur connaisse le français ou qu'il doive s'appuyer sur une version traduite des paroles peut également influencer la manière dont il interprète les paroles. Les personnes qui interprètent les paroles de Stromae peuvent donc avoir des compréhensions et des lectures différentes de ces paroles en fonction de nombreux facteurs comme leur connaissance de la langue, des autres paroles de Stromae et leur familiarité avec les autres œuvres et influences qui ont inspiré Stromae lui-même.

### Jeux de mots

D'après Full et Lecolle, les jeux de mots peuvent être vu comme une manifestation d'une **dynamique linguistique**. Les jeux de mots se basent sur les structures d'une ou de plusieurs langues. L'objet est de **créer des relations inattendues** entre les composants d'un jeu de mots (Full & Lecolle, 2018, p. 1). Les jeux de mots peuvent se manifester spontanément dans la communication quotidienne, stratégiquement dans les publicitaires et la littérature (Winter-Froemel & Demeulenaere, 2018), ainsi que dans des paroles de chanson, de poèmes ou d'œuvres littéraires.

Dans son article sur les jeux de mots, Kerbrat-Orecchioni utilise la définition du Petit Robert 2013 pour discuter deux termes, presque synonymes : jeu de mots et **calembour**. Selon le Petit Robert 2013, un jeu de mots est une allusion plaisante fondée sur l'équivoque de mots qui ont **une ressemblance phonétique, mais contrastent par le sens** (Kerbrat-Orecchioni, 2018, p. 26). Ainsi, **la polysémie et l'homonymie** sont très courantes dans les jeux de mots.

Un **calembour** est défini comme suit : jeu de mots fondé sur la **différence de sens** entre des mots qui se prononcent de manière identique ou approché (Kerbrat-Orecchioni, 2018, p. 26).

Pour comprendre ce qu'est le jeu de mots, Arcand note qu'il est très important de reconnaître les caractéristiques de mots. Il définit le mot comme une **union intime d'une forme, qui peut être sonore ou graphique**, donc parlé ou écrit (Arcand, 2021, p. 1). Les jeux de mots consistent souvent à **jouer avec la forme et le sens**. Arcand écrit que la forme sonore et la forme graphique sont interdépendantes. Il existe des mots qui ne diffèrent les uns des autres que par une seule lettre quand on voit la forme graphique. Il s'agit d'une forme de jeu de mots, dont Arcand donne l'exemple suivant par F. Raymond : « Y'a les mots qui amusent et ceux qui abusent » (Arcand, 2021, pp. 1-2). Les verbes **amusent** et **abusent** ont des significations très différentes, mais leurs formes graphiques ainsi que leurs formes sonores sont assez proches l'un de l'autre.

Arcand remarque que, comme la forme graphique, **la forme sonore peut également être utilisée pour former des jeux de mots**. Quelques mots ont des prononciations rapprochées et d'autres ont des prononciations identiques.

« Le chef-cuisinier prépara un mauvais coup qui allait avoir très mauvais goût »  
R. Soulières

Ce jeu de mots est basé sur une prononciation rapprochée des mots coup et goût, mais qui ne sont pas identiques de leur forme sonore. Leur forme graphique diffère, et c'est précisément leur prononciation qui forme le jeu de mots.

Selon Arcand, le but des jeux de mots est souvent **similaire aux blagues** : être humoristique et faire rire les gens. Les jeux de mots peuvent aussi être **satiriques** ou critiquer les idées ou les concepts (Arcand, 2021, p. 3). Ce dernier but semble être le cas des paroles de Stromae. Ses paroles sont très poignantes et critiquent de

nombreux problèmes actuels, ainsi que ceux auxquels le chanteur lui-même a été confronté. Ainsi, la raison pour laquelle il utilise des jeux de mots semble être de critiquer et de donner aux paroles plus d'interprétations possibles.

Souvent les jeux de mots consistent également à transformer quelque chose de déjà connu. Cela peut être par exemple une locution de la langue, un produit connu, modification d'idée de la phrase, ou une seule transformation (Arcand, 2021, pp. 6-7).

Pour le premier cas, c'est souvent une **modification d'une expression ou proverbe connue**. La deuxième cas, transformation de formules connues, est un jeu de mots dérivé d'une parole célèbre, un slogan ou un proverbe. Cette transformation peut être réalisée **en ajoutant, soustrayant ou modifiant quelques mots** d'une expression connue, d'une citation célèbre ou de paroles bien connues (Arcand, 2021, pp. 7-8).

### La rime

La rime se compose d'au moins deux mots dont les terminaisons sont **phonétiquement identiques** (Vaillant 2005 : 57, 60), par exemple. L'usage argumentatif de la rime résulte souvent de la saillance (impression que tous les éléments d'un message linguistique ne sont pas placés sur un même niveau, mais que certains sont mis en avant par rapport à d'autres) des mots qui riment, ainsi mis en valeur pour être **rapprochés plus efficacement**. En outre, le maintien ostentatoire (affectation qu'on apporte à faire quelque chose, étalage indiscret d'un avantage ou d'une qualité, attitude de quelqu'un qui cherche à se faire remarquer) de la rime peut créer une impression humoristique (July 2007 : 57), et ces éléments d'humour ou ironiques peuvent être persuasifs pour l'auditeur. La rime est un moyen fréquemment utilisé dans la chanson.

« Quand tu crois enfin que tu t'en sors quand y en a plus hé ben y en a encore !

Ça te prend les tripes ça te prend la tête et puis tu pries pour que ça s'arrête. »

*Alors on danse* de Stromae

### La paronomase

La paronomase consiste en au moins deux mots **phonétiquement semblables** mais qui ont une **différence de signification** (Suhamy 1992 : 66), comme par exemple folie

follow. Leur ressemblance de forme suggère à l'auditeur un rapport significatif entre les deux parties de la paronomase.

En rapprochant des mots de formes semblables, la paronomase laisse croire que leurs sens sont également liés. C'est cet effet de **rapprochement sémantique** que l'on exploite en ayant recours à des paronomases dans les proverbes, les titres et la publicité.

Exemples :

- *L'amour à mort* (titre d'un film d'Alain Resnais)
- Qui s'excuse s'accuse.
- Aucun recours. Aucun secours de personne. (Nathalie Sarraute)

### L'assonance

L'assonance est la répétition des **voyelles** et elle remplace parfois la rime (Suhamy 1992 : 64). Il existe trois procédés : premièrement, certaines sonorités causent des associations d'idées en elles-mêmes. Deuxièmement, parfois le sens d'un mot active l'importance de la répétition des sonorités. Troisièmement, le schéma rythmique du son effectue la compréhension de son rôle; si des sonorités identiques se trouvent toujours dans les mêmes points des vers, on peut considérer que la répétition des voyelles est faite intentionnellement (Vaillant 2005 : 82, 83). L'argumentativité de l'assonance se fonde sur les associations provoquées par la **proximité des phonèmes** (Vaillant 2005 : 84). Cette figure de style peut créer différents effets, par exemple imiter ou évoquer un bruit caractéristique ou viser une certaine musicalité.

Exemple :

- Les vendreis sanglants et lents d'enterrements. (Apollinaire)

### Distinction entre l'assonance et la rime

L'assonance se distingue de la rime, qui résulte de la répétition de sons en finale de mots. Alors que dans l'assonance, on ne s'intéresse qu'à la répétition des voyelles, dans la rime, on répète aussi les consonnes qui précèdent et suivent ces voyelles.

## L'allitération

L'allitération est la répétition de la même **consonne** à l'intérieur d'un ou deux vers, en général au début des mots (Suhamy 1992 : 65). Comme l'assonance, l'assonance est une **répétition de sons**. La fonction argumentative de l'allitération vient souvent de sa portée imitative (Suhamy 1992 : 65), mais aussi de sa manière de rapprocher les significations des mots contenant les mêmes consonnes (Vaillant 2005 : 84). Cette figure de style peut créer différents effets, par exemple imiter ou évoquer un bruit caractéristique, produire un effet de martèlement ou viser une certaine musicalité.

Exemples :

- À écouter leurs pas lourds, sur le pavé gras, à les voir passer pesamment entre leurs boutiques [...] (Albert Camus)
- C'est le règne du rire amer et de la rage. (Émile Nelligan)

## Alphabet phonétique international (API)

L'alphabet phonétique international (API) est un système de transcription qui représente **tous les sons de toutes les langues**. Dans ce système, chaque symbole (ou signe) correspond à un seul son, et chaque son, à un seul symbole. On ne tient pas compte des différentes graphies qui peuvent représenter un son à l'écrit. Par exemple, le son **è** peut s'écrire en français de plusieurs façons : bête, balai, ballet, étais, mère. La transcription phonétique en API ne retient qu'un seul signe, **[ɛ]**, pour le transcrire.

Aujourd'hui, l'API est utilisé dans la plupart des dictionnaires pour représenter la **prononciation des mots** qui figurent comme entrées. La transcription phonétique d'un son, d'un mot ou d'une phrase apparaît généralement **entre crochets**. Pour noter les sons du français, on a recours à 36 symboles phonétiques : 16 pour les voyelles, 17 pour les consonnes et trois pour les semi-voyelles (aussi appelées semi-consonnes).

On compte **16 voyelles phonétiques en français**. Chacune d'entre elles est représentée par un symbole différent dans l'alphabet phonétique international (API). Les voyelles correspondent aux sons produits par l'écoulement libre de l'air dans la cavité buccale; ce passage de l'air sans obstruction est ce qui distingue

fondamentalement les voyelles des consonnes. Les voyelles phonétiques sont différentes des voyelles graphiques; ces dernières ne sont d'ailleurs qu'au nombre de six : a, e, i, o, u et y.

Les **voyelles phonétiques** ne représentent toujours qu'un **seul son**. Au contraire, les voyelles graphiques, utilisées seules ou regroupées, peuvent exprimer à l'écrit des sons différents. Il y a donc souvent plus d'une façon de transcrire un son : par exemple, le son [o] peut s'écrire avec les voyelles graphiques o, au, eau. Ainsi, le mot eau est formé à l'écrit des trois voyelles graphiques e-a-u, mais est transcrit phonétiquement par le symbole [o], qui représente l'unique son effectivement prononcé. De même, le mot hautaine, oten, comporte 5 voyelles graphiques, a-u-a-i-e, mais seulement deux voyelles phonétiques, [o-ɛ].

### Voyelles phonétiques du français

|                                                            |                                                     |
|------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------|
| [i] il, vie, lys [il, vi, lis]                             | [y] nue, tête [ny, tɛty]                            |
| [e] blé, nager, été [ble, naʒe, ete]                       | [ø] bleu, vœu, jeûne [blø, vø, ʒøn]                 |
| [ɛ] paix, bleuet, persil, baleine [pe, bløɛ, pɛrsi, balɛn] | [œ] beurre, meuble, œuf [bœr, mœbl, œf]             |
| [a] table, patte, moral [tabl, pat, mɔral]                 | [ə] le, denier, menuet [lə, dɛnje, mənɥe]           |
| [ɑ] bas, pâte, drap, éclat [ba, pat, dʁa, eklat]           | [ɛ̃] matin, plein, main [matɛ̃, plɛ̃, mɛ̃]          |
| [ɔ] mort, anglophone, rhum [mɔr, ɑ̃ɡlofɔn, ʁɔm]            | [ɑ̃] rang, dent, temps, ombre [ʁɑ̃, dɑ̃, tɑ̃, ɑ̃br] |
| [o] dos, aube, eau, rôle [do, ob, o, ʁol]                  | [ɔ̃] bon, nombre [bɔ̃, nɑ̃br]                       |
| [u] roue, coût [ru, ku]                                    | [œ̃] lundi, défunt, humble [lœ̃di, defœ̃, œ̃bl]     |

### Semi-voyelles

|                                                             |                                          |
|-------------------------------------------------------------|------------------------------------------|
| [j] yogourt, caille, pied, famille [jogur, kaj, pjɛ, famij] | [w] oui, toit, jouet [wi, twa, ʒwɛ]      |
|                                                             | [ɥ] tuile, luire, nuit [tɥil, lɥir, nɥi] |

En français, on compte 17 **consonnes phonétiques**, chacune étant représentée par un symbole différent dans l'alphabet phonétique international (API). Les consonnes correspondent aux sons produits lorsque l'air rencontre un obstacle lors de son écoulement de la cavité buccale; cette obstruction, totale ou partielle, est ce qui distingue fondamentalement les consonnes des voyelles.

#### Consonnes phonétiques du français

[p] patrie, coupe, japper  
[patʁi, kup, ʒapɛ]

[t] terre, vite, thé, bette [tɛʁ, vit, te, bet]

[k] col, qui, bac, kayak [kol, ki, bak, kajak]

[b] bas, noble, rabbin [ba, nobl, ʁabɛ̃]

[d] danse, laide, additif [dãs, lɛd, aditif]

[g] gauche, vague, guide [ɡoʃ, vag, gid]

[f] fou, veuf, phrase [fu, vœf, fʁɑz]

[s] se, ce, balançoire, tresse, ration, science  
[sə, sɛ, balãswoʁ, tʁɛs, ʁasjõ, sjãs]

[ʃ] cheval, vache, schisme  
[ʃəval, vaʃ, ʃism]

[v] vrai, trêve, wagon [vʁɛ, tʁɛv, vagõ]

[z] zoo, azote, poison, prise  
[zo, azõt, pwazõ, pʁiz]

[ʒ] jambe, gorge, geai [ʒãb, ɡorʒ, ʒɛ]

[l] lune, soleil [lyn, solɛj]

[ʁ] riz, cuir [ʁi, kɥiʁ]

[m] musique, amour, gramme  
[myzik, amur, gram]

[n] nuit, sonner, bénir [nuɪ, sone, beniʁ]

[ɲ] gagner, ligne [ɡõne, liɲ]



## Utilisation de l'alphabet phonétique dans la chanson *Carmen* de Stromae

### Colonne A

1. [amuR]
2. [wazo]
3. [œR]
4. [fele]
5. [solo]
6. [suRiR]
7. [ku d'aʃtag]
8. [ami]
9. [pɔt]
10. [ʁœR]
11. [ãfã]
12. [kɔ~somasjɔ~]
13. [ʃwa]
14. [sãtimã]
15. [kamjɔ~]
16. [ɔfR]
17. [dƏmãd]
18. [lwa]
19. [dãʒe]
20. [tikɛ]
21. [wazo d'malœR]
22. [kaʒ]
23. [ʒuR]
24. [Ra]

### Colonne B

- ( ) coups d'hashtag
- ( ) dangers
- ( ) oiseau de malheur
- ( ) rats
- ( ) loi
- ( ) offre
- ( ) sentiments
- ( ) jour
- ( ) cage
- ( ) demande
- ( ) ticket
- ( ) camion
- ( ) sourires
- ( ) choix
- ( ) consommation
- ( ) enfant
- ( ) amis
- ( ) potes
- ( ) heures
- ( ) amour
- ( ) oiseau
- ( ) solo
- ( ) fêlé
- ( ) erreur

# STROMAE, *Alors on danse* **ATTENTION !** Clip sans le son.

<https://www.youtube.com/watch?v=VHoT4N43jK8>

## Partie 1

- Quelle fut la journée de ce jeune homme?
- Quelle impression te donne-t-il ?
- Est-il maître de son destin ou subit-il les événements ?

Explique.

## Partie 2

### Changement de point de vue

Pourquoi ? Qu'ajoute cette technique narrative à l'interprétation du sujet ?

Explique.



#### Lexique

Le taf (familier) : le travail.

Les thunes (familier) : l'argent.

Les gosses (familier) : les enfants.

S'en sortir (familier) : être tiré d'affaire.

« Ça te prend les tripes » (familier) : cela te rend malade.

« Ça te prend la tête » (familier) : cela te contrarie.

### Partie 3

Écoute le clipvidéo et **associe les mots** du 1<sup>er</sup> couplet.

À partir des paroles du texte, réécrivez le premier couplet à votre image.

Dépenses  
Réveil  
Thunes  
Gosses  
Travail  
Créance  
Monde  
Tiers monde  
Deuil  
Huissier  
Divorce

**Qui dit ...**

**Dit ...**

**Et toi, tu dis quoi ... ?**

Études

Taf

Argent

Crédit

Dette

Amour

Toujours

Proche

Crise

Famine

Fatigue



# *Stromae*

Corpus d'analyse



Cours de français 5e secondaire  
Département de français  
École secondaire de la Nouvelle-Ère

# FORMIDABLE

Stromae

Formidable, formidable,  
Tu étais formidable,  
J' étais fort minable,  
Nous étions formidables

Formidable,  
Tu étais formidable,  
J'étais fort minable,  
Nous étions formidables

Hé bébé!  
Oups mademoiselle,  
J'veux pas vous draguer, promis juré  
J'suis célibataire et depuis hier, putain  
J'peux pas faire d'enfants et bon c'est pas...  
Hé reviens!  
Cinq minutes quoi!  
J't'ai pas insulté,  
J'suis poli, courtois et un peu fort bourré  
Mais pour les mecs comme moi  
Vous avez autre chose à faire

Vous m'auriez vu hier,  
J'étais

Formidable, formidable,  
Tu étais formidable,  
J' étais fort minable,  
Nous étions formidables

Formidable,  
Tu étais formidable,  
J'étais fort minable,  
Nous étions formidables

Hé!  
Tu t'es regardé?  
Tu te crois beau parce que tu t'es marié?  
Mais c'est qu'un anneau mec, t'emballes pas  
Elle va te larguer comme elles le font chaque fois!  
Et puis l'autre fille, tu lui en as parlé?  
S'tu veux j'lui dis, comme ça c'est réglé  
Et au p'tit aussi enfin si vous en avez...  
Ha! Attends trois ans, sept ans et là vous verrez  
Si c'est

Formidable, formidable,

Tu étais formidable,  
J' étais fort minable,  
Nous étions formidables

Formidable,  
Tu étais formidable,  
J' étais fort minable,  
Nous étions formidables

Hé petite, oh pardon  
Petit

Tu sais dans la vie, y'a ni méchants, ni gentils  
Si maman est chiante c'est qu'elle a peur d'être mamie  
Si papa trompe maman c'est parce que maman vieillit, Tiens!

Pourquoi t'es tout rouge?

Bah reviens gamin!

Et qu'est-ce que vous avez tous à me regarder comme un Singe, vous?!

Ah oui, vous êtes saints, vous!

Bande de macaques!

Donnez-moi un bébé singe,

Il sera

Formidable, formidable,  
Tu étais formidable,  
J' étais fort minable,

Nous étions formidables

Formidable,  
Tu étais formidable,  
J' étais fort minable,  
Nous étions formidables.

# MOULES FRITES

Stromae

Sais-tu ce qu'il m'a dit Paulo  
Ou que son petit doigt lui dit, plutôt  
Quand ce dernier se lève, c'est qu'une coquille de rêve, est sortit de  
l'eau

Et là il chante:

Paulo aime les moules frites, sans frites et sans mayo

Paulo aime les moules frites, sans frites et sans mayo

Yo yo yo, yo yo yooo

Yo yo yo, yo yo yooo

Mais avant qu'il passe à table

Il boit toujours un verre de blanc

Pour oublier l'exécrable

Sur et si âcre goût de l'océan

Et il est tellement agile, Paulo

Qu'il ne doit même pas supplier

Et c'est à chaque fois si facile

Mais cette fois-ci elle est un peu moins fragile que ce que Paulo imagine

Mais du moment qu'elle criait:

Paulo aime les moules frites, sans frites et sans mayo

Paulo aime les moules frites, sans frites et sans mayo

Yo yo yo, yo yo yooo

Yo yo yo, yo yo yooo

Mais il aurait du s'en méfier, Paulo

Car on ne sait où elle s'est baignée, plus tôt

Comme elle était contaminée, Paulo ne chantera plus

Ou peut-être, une fois enterré, Paulo

On chantera tous:

Paulo aimait les moules frites, sans frites et sans mayo'

À toi Paulooo

Paulo aimait les moules frites, sans frites et sans mayo'

On chantera tous pour toi

Yo yo yo, yo yo yooo

Yo yo yo, yo yo yooo

# carmen

Stromae

L'amour est comme l'oiseau de Twitter  
On est bleu de lui, seulement pour 48 heures  
D'abord on s'affilie, ensuite on se follow  
On en devient fêlé, et on finit solo

Et à tous ceux qui vous like  
Et les sourires en plastique sont souvent des coups d'hashtag  
(Prends garde à toi)  
Ah, les amis, les potes ou les followers  
Vous faites erreurs, vous avez juste la côte

Prends garde à toi  
Si tu t'aimes  
Garde à moi  
Si je m'aime  
Garde à nous, garde à eux  
Garde à vous, et puis chacun pour soi

Et c'est comme ça qu'on s'aime-s'aime-s'aime-s'aime  
Comme ça consomme, 'somme-'somme-'somme-'somme  
Et c'est comme ça qu'on s'aime-s'aime-s'aime-s'aime  
Comme ça consomme, 'somme-'somme-'somme-'somme  
Et c'est comme ça qu'on s'aime-s'aime-s'aime-s'aime

Comme ça consomme, 'somme-'somme-'somme-'somme

Et c'est comme ça qu'on s'aime-s'aime-s'aime-s'aime

Comme ça consomme, 'somme-'somme-'somme-'somme

L'amour est enfant de la consommation

Il voudra toujours-toujours-toujours plus de choix

Voulez-vous des sentiments tombés du camion?

L'offre et la demande pour unique et seule loi

Mais j'en connais déjà les dangers

Moi, j'ai gardé mon ticket et s'il le faut, je vais l'échanger, moi

(Prends garde à toi)

Et s'il le faut, j'irais me venger, moi

Cet oiseau d'malheur, je le mets en cage

J'le fais chanter, moi

Prends garde à toi

Si tu t'aimes

Garde à moi

Si je m'aime

Garde à nous, garde à eux

Garde à vous, et puis chacun pour soi

Et c'est comme ça qu'on s'aime-s'aime-s'aime-s'aime

Comme ça consomme, 'somme-'somme-'somme-'somme

Et c'est comme ça qu'on s'aime-s'aime-s'aime-s'aime

Comme ça consomme, 'somme-'somme-'somme-'somme

Et c'est comme ça qu'on s'aime-s'aime-s'aime-s'aime

Comme ça consomme, 'somme-'somme-'somme-'somme

Et c'est comme ça qu'on s'aime-s'aime-s'aime-s'aime

Comme ça consomme, 'somme-'somme-'somme-'somme

Un jour t'achètes, un jour tu aimes

Un jour tu jettes, mais un jour, tu payes

Un jour tu verras, on s'aimera

Mais avant on crèvera tous, comme des rats



# ALORS ON DANSE

Stromae

Alors on

Alors on

Alors on

Qui dit étude dit travail

Qui dit taf te dit les thunes

Qui dit argent dit dépenses

Et qui dit crédit dit créance

Qui dit dette te dit huissier

Et lui dit assis dans la merde

Qui dit amour dit les gosses

Dit toujours et dit divorce

Qui dit proches te dit deuils

Car les problèmes ne viennent pas seuls

Qui dit crise te dit monde

Dit famine, dit tiers-monde

Et qui dit fatigue dit réveil

Encore sourd de la veille

Alors on sort pour oublier tous les problèmes

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Et là tu te dis que c'est fini

Car pire que ça ce serait la mort

Quand tu crois enfin que tu t'en sors

Quand y en a plus et ben y en a encore

Est-ce la zik ou les problèmes?

Les problèmes ou bien la musique

Ça te prend les tripes, ça te prend la tête

Et puis tu pries pour que ça s'arrête

Mais c'est ton corps, c'est pas le ciel

Alors tu te bouches plus les oreilles

Et là tu cries encore plus fort

Et ça persiste

Alors on chante

La-la-la-la-la-la

La-la-la-la-la-la

Alors on chante

La-la-la-la-la-la

La-la-la-la-la

Alors on chante

Alors on chante

Et puis seulement quand c'est fini

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Alors on danse

Et ben y en a encore

Et ben y en a encore

Et ben y en a encore

Et ben y en a encore

Et ben y en a encore

## Bibliographie

VESANEN Roosa-Maria, *Romaanisen filologian kandidaatintutkielma Jyväskylän yliopisto* Helsinki, Finlande, 2016.

KALVAS Kia, *Les significations multiples dans les paroles des chansons de Stromae*, Finlande, Université de Helsinki, 2024.

CRETIER Wendelien, *Critique sociale dans la musique engagée : une analyse du corpus de Stromae*, Pays-Bas, Université Utrecht, 2017.

QUÉBEC, Office québécois de la langue française, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/23208/la-redaction-et-la-communication/figures-de-style/figures-jouant-sur-un-ensemble-de-mots>

QUÉBEC, Office québécois de la langue française, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/22137/la-prononciation/notions-de-base-en-phonetique/les-symboles-de-l'alphabet-phonetique-international>



# Émile Zola



Image : modifiée par Elodie Bleyaert



# Boris Vian



# Le déserteur

Boris Vian

Monsieur le Président je vous fais une lettre

Que vous lirez peut-être

Si vous avez le temps

Je viens de recevoir

Mes papiers militaires

Pour partir à la guerre

Avant mercredi soir

Monsieur le Président

je ne veux pas la faire

je ne suis pas sur terre

Pour tuer des pauvres gens

C'est pas pour vous fâcher

Il faut que je vous dise

Ma décision est prise

je m'en vais déserteur

Depuis que je suis né

J'ai vu mourir mon père

J'ai vu partir mes frères

Et pleurer mes enfants

Ma mère a tant souffert

Qu'elle est dedans sa tombe Et se moque des bombes

Et se moque des vers  
Quand j'étais prisonnier  
On m'a volé ma femme  
On m'a volé mon âme  
Et tout mon cher passé  
Demain de bon matin  
Je fermerai ma porte  
Au nez des années mortes  
J'irai sur les chemins

Je mendierai ma vie  
Sur les routes de France  
De Bretagne en Provence  
Et je dirai aux gens  
Refusez d'obéir  
Refusez de la faire  
N'allez pas à la guerre  
Refusez de partir  
S'il faut donner son sang  
Allez donner le vôtre  
Vous êtes bon apôtre  
Monsieur le Président  
Si vous me poursuivez  
Prévenez vos gendarmes  
Que je n'aurai pas d'armes  
Et qu'ils pourront tirer.



Langue et langage

# LA PONCTUATION ET LA LETTRE OUVERTE<sup>1</sup>

(ou tout autre texte)

## 1. Les deux-points (:) :

À quoi servent-ils ?

Les deux-points ont quatre usages principaux dans une lettre ouverte.

### a) Introduire une citation

Ils servent à annoncer les paroles ou les écrits d'une personne. Ils se placent toujours avant les guillemets.

#### Exemples

*Mode éphémère*

Une spécialiste de l'environnement affirme : « La mode éphémère produit des tonnes de déchets chaque année. »

*IA et droits d'auteur*

Un écrivain rappelle : « Une œuvre appartient d'abord à son créateur. »

### Pourquoi ?

Les mots *affirme*, *explique*, *déclare*, *écrit*, *rappelle*, *souligne*, etc. annoncent que les paroles d'une autre personne vont suivre.

### b) Créer un effet d'intensité ou mettre une idée en valeur

Les deux-points peuvent attirer l'attention sur une idée importante, une explication ou une conséquence. Ils créent un effet de suspense et mettent l'information qui suit en évidence.

#### Exemples

*IA et droits d'auteur*

L'autonomie intellectuelle est aujourd'hui compromise par ce qu'on croyait être un outil : l'intelligence artificielle.

*Mode éphémère*

La véritable conséquence de nos achats impulsifs est souvent oubliée : des montagnes de vêtements finissent dans les sites d'enfouissement.

### Pourquoi ?

Les deux-points annoncent une information importante qui vient préciser ou expliquer la première partie de la phrase.

### c) Introduire une explication ou une conséquence

Les deux-points servent aussi à développer une idée en apportant une explication ou une conséquence.

#### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Les artistes sont inquiets : leurs œuvres sont parfois utilisées sans leur autorisation.

*Mode éphémère*

Nous devons changer nos habitudes : la planète ne peut plus supporter cette surconsommation.

### Pourquoi ?

La deuxième partie explique ou découle directement de la première.

### d) Introduire une énumération

Les deux-points annoncent une liste d'éléments.

#### Exemples

*Mode éphémère*

La mode éphémère entraîne plusieurs conséquences : la surconsommation, le gaspillage des ressources, l'augmentation des déchets textiles et la pollution.

*IA et droits d'auteur*

Les créateurs demandent plusieurs protections : le respect du droit d'auteur, le consentement avant l'utilisation des œuvres et une rémunération équitable.

### Pourquoi ?

Les deux-points annoncent que plusieurs éléments seront présentés. Ils permettent au lecteur de reconnaître immédiatement qu'une liste va suivre.

#### Astuce

Pose-toi cette question :

- Est-ce que je vais citer quelqu'un ?  
→ Utilise les deux-points avant les guillemets.
- Est-ce que je veux mettre une idée importante en valeur ?  
→ Utilise les deux-points pour créer un effet d'intensité.
- Est-ce que je veux expliquer une idée ou montrer une conséquence ?  
→ Utilise les deux-points.
- Est-ce que je vais présenter une liste ?  
→ Utilise les deux-points avant l'énumération.

#### À retenir

Les deux-points servent à :

- introduire une citation;
- introduire une explication;
- annoncer une conséquence;
- mettre une idée importante en valeur;
- créer un effet d'intensité ou de suspense;
- introduire une énumération.



## 2. Le point (.)

### À quoi sert-il?

Le point sert principalement à terminer une phrase. Il marque une pause complète et permet de séparer clairement les idées. Dans une lettre ouverte, il est très utile pour donner du rythme à l'argumentation et mettre chaque idée en valeur.

#### a) Terminer une phrase

Le point indique qu'une idée est complète et qu'une nouvelle commence.

#### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Les artistes méritent que leurs œuvres soient protégées.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les filtres peuvent nuire à l'estime de soi.

#### Pourquoi?

Chaque phrase exprime une idée complète. Le point permet au lecteur de bien distinguer les arguments.

#### b) Terminer une citation

##### Cas 1 — Le point est à l'extérieur des guillemets (le plus fréquent)

Le point appartient à ta phrase, et non à la citation.

#### Exemples

*IA et droits d'auteur*

De nombreux auteurs rappellent : « Les œuvres originales doivent être protégées ».

*Beauté et réseaux sociaux*

Une psychologue explique : « Les filtres peuvent nuire à l'estime de soi ».

#### Pourquoi?

Tu utilises la citation pour appuyer ton argument. Le point termine ta phrase; il est donc placé après les guillemets.

##### Cas 2 — Le point est à l'intérieur des guillemets

Le point reste dans les guillemets lorsqu'on reproduit fidèlement une phrase complète provenant d'une source écrite.

#### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Le rapport conclut : « Les créateurs doivent être rémunérés équitablement. »

*Beauté et réseaux sociaux*

L'article affirme : « Les réseaux sociaux influencent fortement l'image corporelle des adolescents. »

#### Pourquoi?

Le point fait déjà partie du texte original; on le conserve à l'intérieur des guillemets.

#### c) Présenter une énumération de phrases courtes

Le point peut remplacer les virgules lorsqu'on veut mettre davantage chaque idée en valeur. Chaque élément devient alors une phrase complète.

#### Exemples

*IA et droits d'auteur*

L'intelligence artificielle copie. Transforme. Diffuse. Sans toujours demander l'autorisation.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les jeunes se comparent. Doutent d'eux-mêmes. Perdent confiance.

#### Pourquoi?

Chaque courte phrase frappe davantage le lecteur. Ce procédé donne du rythme et renforce l'argumentation.

#### d) Présenter une énumération de phrases non verbales

Une phrase non verbale ne contient aucun verbe conjugué. Elle peut être utilisée pour créer un effet de style, attirer l'attention ou résumer des idées.

#### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Des œuvres copiées. Des artistes oubliés. Une injustice grandissante.

*Beauté et réseaux sociaux*

Des filtres partout. Une beauté irréaliste. Une pression constante.

#### Pourquoi?

Le point sépare chaque groupe de mots comme s'il s'agissait de petites phrases. Cette succession crée un effet d'insistance et rend le message plus percutant.

#### Astuce

Le point ne sert pas seulement à terminer une phrase. Il peut aussi :

- mettre chaque idée en évidence;
- créer un rythme plus dynamique;
- renforcer un argument;
- produire un effet d'accumulation lorsqu'on enchaîne plusieurs phrases courtes ou non verbales.

#### À retenir

Le point sert à :

- terminer une phrase;
- terminer une citation;
- séparer des phrases courtes pour renforcer un argument;
- séparer des phrases non verbales pour créer un effet d'accumulation et d'insistance.

### 3. Le point-virgule (;)

#### À quoi sert-il?

Le point-virgule sert à relier deux phrases étroitement liées sans utiliser un coordonnant comme *mais*, *et*, *car* ou *donc*.

Il marque une pause plus longue qu'une virgule, mais plus courte qu'un point.

Dans une lettre ouverte, il permet d'enchaîner des arguments de façon fluide tout en montrant le lien logique entre eux.

#### a) Relier deux idées très proches

Les deux phrases pourraient être séparées par un point, mais le point-virgule montre qu'elles parlent du même sujet.

#### Exemples

*Mode éphémère*

La mode éphémère encourage la surconsommation; elle accélère aussi la production de déchets textiles.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les filtres donnent une image irréaliste de la beauté; plusieurs jeunes finissent par se comparer à ces modèles.

#### Pourquoi?

Les deux idées sont différentes, mais elles sont directement liées. Le point-virgule montre cette relation.

#### b) Remplacer certains coordonnants

Le point-virgule peut remplacer des mots comme *mais*, *car*, *donc*, *cependant*, *pourtant*, lorsque le lien entre les idées est déjà évident.

#### Exemples

*Mode éphémère*

Les vêtements sont moins chers; leur coût environnemental est pourtant énorme.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les réseaux sociaux favorisent le partage; ils peuvent aussi nuire à l'estime de soi.

#### Pourquoi?

Le lecteur comprend facilement le lien entre les deux idées. Le point-virgule rend la phrase plus élégante et évite la répétition des coordonnants.

#### c) Séparer les éléments d'une énumération complexe

Lorsque les éléments d'une liste contiennent déjà des virgules, le point-virgule facilite la lecture.

#### Exemples

*Mode éphémère*

La mode éphémère entraîne plusieurs conséquences : la pollution des rivières, causée par les teintures; le gaspillage des ressources naturelles; l'augmentation des déchets textiles.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les réseaux sociaux influencent les jeunes de différentes façons : ils favorisent la comparaison constante; ils diffusent des standards irréalistes; ils accentuent la pression de paraître parfait.

#### Pourquoi?

Le point-virgule sépare clairement chaque élément de l'énumération lorsque ceux-ci sont longs ou contiennent déjà des virgules.

#### d) Donner un rythme plus soutenu à l'argumentation

Le point-virgule permet de poursuivre une idée sans interrompre complètement la lecture.

#### Exemples

*Mode éphémère*

Acheter un vêtement est un geste banal; en acheter des dizaines chaque mois ne l'est plus.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les réseaux sociaux offrent de nombreuses possibilités; ils ne devraient jamais définir notre valeur personnelle.

#### Pourquoi?

Le point-virgule crée une transition fluide entre deux arguments qui se complètent.

#### Astuce

Pose-toi cette question :

Les deux phrases parlent-elles de la même idée?

- Oui → le point-virgule est souvent un bon choix.
- Non → utilise plutôt un point.

#### À retenir

Le point-virgule sert à :

- relier deux idées étroitement liées;
- marquer une pause plus forte qu'une virgule, mais moins forte qu'un point;
- remplacer certains coordonnants lorsque le lien est évident;
- séparer les éléments d'une énumération complexe;
- donner de la fluidité et du rythme à l'argumentation.

#### 4. La virgule (,)

À quoi sert-elle?

La virgule sert à organiser les idées dans une phrase. Elle marque une courte pause, facilite la lecture et évite les ambiguïtés.

Dans une lettre ouverte, elle rend les arguments plus clairs, plus fluides et plus convaincants.

##### a) Éviter les ambiguïtés

Une simple virgule peut complètement changer le sens d'une phrase.

##### Exemples

On mange grand-papa!

On mange, grand-papa!

##### Pourquoi?

La virgule indique que l'on s'adresse à quelqu'un.

Sans la virgule, cette personne devient le complément du verbe, ce qui change complètement le sens... parfois de façon très drôle!

##### b) Séparer les éléments d'une énumération

La virgule sépare les différents éléments d'une liste.

##### Exemples

*Mode éphémère*

La mode éphémère favorise la surconsommation, le gaspillage, la pollution et les déchets textiles.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les réseaux sociaux influencent l'estime de soi, les habitudes de consommation et la perception de la beauté.

##### Pourquoi?

La virgule aide le lecteur à distinguer chacun des éléments.

##### c) Isoler un complément de phrase

Le complément de phrase apporte une précision sur le temps, le lieu, la cause, le but, etc.

##### i. Au début de la phrase

##### Exemples

*Mode éphémère*

Chaque année, la mode éphémère produit des millions de tonnes de déchets.

*Beauté et réseaux sociaux*

Chez les adolescents, les réseaux sociaux influencent fortement l'estime de soi.

##### Pourquoi?

La virgule indique où se termine le complément de phrase.

##### ii. Au milieu de la phrase

##### Exemples

*Mode éphémère*

La mode éphémère, depuis plusieurs années, contribue à la surconsommation.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les adolescents, sur les réseaux sociaux, sont constamment exposés à des modèles de beauté irréalistes.

##### Pourquoi?

Les deux virgules montrent que cette précision pourrait être déplacée ou supprimée.

##### iii. À la fin de la phrase

##### Exemples

*Mode éphémère*

La mode éphémère s'est énormément développée au cours des dernières années.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les jeunes consultent les réseaux sociaux plusieurs heures par jour.

##### Pourquoi?

À la fin de la phrase, le complément de phrase ne prend généralement pas de virgule.

##### d) Utiliser plusieurs compléments de phrase

Une phrase peut contenir plusieurs compléments de phrase.

##### Deux compléments au début

*Mode éphémère*

Depuis quelques années, partout dans le monde, la mode éphémère connaît une croissance inquiétante.

##### Un au début et un à la fin

*IA et droits d'auteur*

Aujourd'hui, plusieurs artistes s'inquiètent pour leurs créations sur Internet.

##### Un au milieu et un à la fin

*Beauté et réseaux sociaux*

Les adolescents, chaque jour, sont exposés à des images retouchées sur les réseaux sociaux.

##### Deux au milieu

*Mode éphémère*

Les consommateurs, depuis quelques années, dans plusieurs pays, achètent davantage de vêtements à bas prix.

##### Trois compléments de phrase

*Beauté et réseaux sociaux*

Aujourd'hui, les adolescents, sur les réseaux sociaux, se comparent constamment aux autres à cause des filtres.

### Pourquoi?

Les compléments de phrase ajoutent plusieurs précisions sans nuire à la compréhension lorsque les virgules sont bien placées.

### e) Encadrer une interpellation (apostrophe)

Dans une lettre ouverte, on s'adresse souvent directement au destinataire.

### Au début

Madame la Ministre, il est temps d'agir.  
Monsieur le Maire, plusieurs citoyens attendent des solutions.  
Chers lecteurs, nous pouvons tous faire une différence.

### Au milieu

Nous devons, Madame la Ministre, protéger davantage les artistes.  
Vous pouvez, chers citoyens, faire une réelle différence.  
Nous espérons, Monsieur le Directeur, que vous agirez rapidement.

### À la fin

Agissez maintenant, Madame la Ministre.  
Protégez les créateurs, Monsieur le Ministre.  
Réfléchissons ensemble, chers lecteurs.

### Pourquoi?

Les virgules montrent qu'on s'adresse directement à une personne.

### f) Après une citation suivie d'un verbe de parole

Lorsque la citation est suivie d'un verbe de parole, la virgule se place après les guillemets.

### Exemples

*Mode éphémère*

« Acheter moins est un geste pour la planète », affirme une environmentaliste.

*Beauté et réseaux sociaux*

« Les filtres ne montrent pas la réalité », explique une psychologue.

### Pourquoi?

La phrase continue après la citation.

### g) Encadrer une précision

Une précision qui pourrait être retirée sans changer le sens principal de la phrase est encadrée par des virgules.

### Exemples

*Mode éphémère*

La mode éphémère, très populaire chez les jeunes, a un coût environnemental élevé.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les filtres, souvent utilisés sur les réseaux sociaux, peuvent modifier la perception de soi.

### Pourquoi?

Les virgules indiquent que cette information est secondaire.

### h) Séparer deux phrases coordonnées

La virgule peut séparer deux phrases reliées par un coordonnant.

### Exemples

*Mode éphémère*

La mode éphémère est très accessible, mais son impact sur l'environnement est considérable.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les filtres semblent inoffensifs, pourtant ils peuvent influencer l'estime de soi.

### Pourquoi?

La virgule sépare deux idées qui demeurent liées grâce à un coordonnant.

### Astuce

Lorsque tu hésites, pose-toi ces questions :

- Est-ce que je fais une liste?
- Est-ce que j'ajoute une précision?
- Est-ce que j'ajoute un complément de phrase?
- Est-ce que je m'adresse directement à quelqu'un?
- Est-ce que je cite quelqu'un?
- Est-ce que je relie deux idées?

Si la réponse est oui, il y a de bonnes chances qu'une virgule soit nécessaire.

### À retenir

La virgule sert à :

- éviter les ambiguïtés;
- séparer les éléments d'une énumération;
- isoler un ou plusieurs compléments de phrase;
- encadrer une interpellation;
- suivre une citation lorsqu'un verbe de parole vient après;
- encadrer une précision;
- séparer deux phrases coordonnées.

## 5. Le point d'interrogation (?)

### À quoi sert-il?

Le point d'interrogation sert à poser une question.

Dans une lettre ouverte, il ne sert pas seulement à obtenir une réponse. Il est souvent utilisé pour faire réfléchir le destinataire, interpeller le lecteur ou renforcer un argument.

### a) Poser une véritable question

Le point d'interrogation termine une phrase interrogative.

### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Qui devrait protéger les œuvres des créateurs contre une utilisation abusive de l'intelligence artificielle?

*Beauté et réseaux sociaux*

Les réseaux sociaux devraient-ils définir notre conception de la beauté?

### Pourquoi?

L'auteur cherche réellement une réponse ou souhaite connaître l'opinion du destinataire.

### b) Poser une question rhétorique (le procédé le plus fréquent dans une lettre ouverte)

Une question rhétorique est une question dont la réponse est évidente. Elle sert surtout à faire réfléchir ou à convaincre.

### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Comment accepter que des artistes voient leurs œuvres utilisées sans leur consentement?

*Beauté et réseaux sociaux*

Devons-nous vraiment laisser les filtres décider de notre valeur?

### Pourquoi?

L'auteur n'attend pas de réponse. Il invite le lecteur à réfléchir et à adopter son point de vue.

### c) Interpeller directement le destinataire

Le point d'interrogation permet de s'adresser directement à une personne.

### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Monsieur le Ministre, quand adopterez-vous une loi pour mieux protéger les artistes?

*Beauté et réseaux sociaux*

Chers lecteurs, voulons-nous vraiment transmettre ces modèles de beauté aux prochaines générations?

### Pourquoi?

Cette stratégie rend la lettre ouverte plus dynamique et donne l'impression d'un véritable dialogue avec le destinataire.

### d) Le point d'interrogation et les guillemets

Il faut déterminer qui pose la question.

### i. La personne citée pose la question

Le point d'interrogation se place à l'intérieur des guillemets.

### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Un écrivain demande : « Qui protégera les créateurs? »

*Beauté et réseaux sociaux*

Une psychologue demande : « Pourquoi cherchons-nous toujours à ressembler aux autres? »

### Pourquoi?

La question fait partie des paroles citées.

### ii. C'est ta phrase qui pose la question

Le point d'interrogation se place après les guillemets.

### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Êtes-vous d'accord avec l'idée « l'intelligence artificielle peut utiliser librement les œuvres des artistes »?

*Beauté et réseaux sociaux*

Croyez-vous vraiment que « les filtres sont inoffensifs »?

### Pourquoi?

La citation n'est pas une question. C'est la phrase entière qui est interrogative.

### e) Utiliser plusieurs questions pour créer un effet d'insistance

Une succession de questions peut renforcer un argument.

### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Qui protège les créateurs? Qui les indemnise? Qui défend leurs droits?

*Beauté et réseaux sociaux*

Pourquoi cherchons-nous la perfection? À quel prix? Pour qui?

### Pourquoi?

Cette accumulation crée un rythme dynamique et pousse le lecteur à réfléchir.

### Astuce

Avant d'utiliser un point d'interrogation, demande-toi :

- Est-ce que j'attends réellement une réponse?
- Ou est-ce que je veux surtout faire réfléchir mon lecteur?

Dans une lettre ouverte, c'est très souvent la deuxième réponse.

### À retenir

Le point d'interrogation sert à :

- poser une véritable question;
- poser une question rhétorique;
- interpeller directement le destinataire;
- faire réfléchir le lecteur;
- renforcer l'argumentation;
- terminer une citation interrogative ou une phrase interrogative selon le contexte.

## 6. Le point d'exclamation (!)

### À quoi sert-il?

Le point d'exclamation sert à exprimer une émotion forte.

Dans une lettre ouverte, il permet de montrer l'indignation, l'urgence, la surprise, l'encouragement ou l'appel à l'action. Il attire l'attention du lecteur sur une idée importante. Attention! Un ou deux points d'exclamation bien placés sont généralement beaucoup plus efficaces qu'une multitude de points d'exclamation.

#### a) Exprimer une émotion

Le point d'exclamation renforce l'émotion exprimée.

##### Exemples

*Mode éphémère*

Quelle catastrophe pour notre planète!

*IA et droits d'auteur*

C'est une injustice pour les créateurs!

##### Pourquoi?

Le point d'exclamation traduit l'indignation ou la surprise de l'auteur.

#### b) Lancer un appel à l'action

Dans une lettre ouverte, le point d'exclamation est souvent utilisé à la fin d'un appel à agir.

##### Exemples

*Mode éphémère*

Achetons moins et achetons mieux!

*IA et droits d'auteur*

Protégeons enfin les droits des artistes!

##### Pourquoi?

Le point d'exclamation donne de la force au message et encourage le lecteur à passer à l'action.

#### c) Souligner une urgence

Le point d'exclamation peut montrer qu'il est important d'agir rapidement.

##### Exemples

*Mode éphémère*

Il est encore temps d'agir, mais il faut le faire maintenant!

*IA et droits d'auteur*

Les créateurs attendent des protections depuis trop longtemps!

##### Pourquoi?

L'auteur insiste sur le caractère urgent de la situation.

#### d) Le point d'exclamation et les guillemets

Il faut déterminer qui exprime l'émotion.

#### i. La personne citée s'exclame

Le point d'exclamation est à l'intérieur des guillemets.

##### Exemples

*Mode éphémère*

Une militante déclare : « Nous devons changer nos habitudes dès aujourd'hui! »

*IA et droits d'auteur*

Un artiste s'exclame : « Nos œuvres méritent d'être respectées! »

##### Pourquoi?

L'émotion appartient à la personne citée.

#### ii. C'est ta phrase qui est exclamative

Le point d'exclamation est après les guillemets.

##### Exemples

*Mode éphémère*

Quel excellent conseil : « Acheter moins, mais mieux »!

*IA et droits d'auteur*

Quelle réflexion importante : « Les créateurs méritent une rémunération équitable »!

##### Pourquoi?

La citation n'est pas exclamative. C'est la phrase entière qui exprime l'émotion.

#### iii. Éviter d'abuser du point d'exclamation

Trop de points d'exclamation donnent l'impression que l'auteur crie constamment.

##### À éviter

Nous devons agir! C'est urgent! Il faut changer les choses!

##### À privilégier

Nous devons agir. Il est encore temps de changer les choses. Agissons dès aujourd'hui!

**Note : On n'utilise pas plusieurs points d'exclamation consécutifs (!!!); on ne l'utilise pas non plus en combinaison avec le point d'interrogation (?!)**

##### Pourquoi?

Quelques points d'exclamation bien placés sont beaucoup plus percutants qu'une accumulation.

#### f) Renforcer la conclusion d'une lettre ouverte

Le point d'exclamation est souvent utilisé dans la dernière phrase afin de laisser une impression forte.

##### Exemples

*Mode éphémère*

Ensemble, réduisons les déchets textiles dès aujourd'hui!

*IA et droits d'auteur*

Défendons les artistes avant qu'il ne soit trop tard!

### Pourquoi?

La conclusion est le dernier message que retiendra le lecteur. Un point d'exclamation peut renforcer l'appel final.

### Astuce

Avant d'utiliser un point d'exclamation, demande-toi :

Est-ce que je veux exprimer une émotion forte ou encourager le lecteur à agir?

Si la réponse est oui, le point d'exclamation est probablement un bon choix.

Sinon, un simple point est souvent plus efficace.

### À retenir

Le point d'exclamation sert à :

- exprimer une émotion forte;
- montrer l'indignation;
- lancer un appel à l'action;
- souligner l'urgence;
- renforcer la conclusion d'une lettre ouverte;
- terminer une citation exclamative ou une phrase exclamative selon le contexte.

## 7. Les points de suspension (...)

### À quoi servent-ils?

Les points de suspension servent à laisser une idée en suspens, à créer un effet d'attente, à exprimer une hésitation ou à inviter le lecteur à poursuivre lui-même la réflexion.

Dans une lettre ouverte, ils doivent être utilisés avec modération. Bien employés, ils attirent l'attention. Trop nombreux, ils donnent une impression d'hésitation ou de manque de conviction.

#### a) Créer un effet de réflexion

Les points de suspension invitent le lecteur à poursuivre lui-même sa réflexion.

### Exemples

*Mode éphémère*

Et si chacun achetait seulement ce dont il a réellement besoin...

*Beauté et réseaux sociaux*

À force de poursuivre une image parfaite, que finirons-nous par perdre...

### Pourquoi?

Les points de suspension laissent volontairement la réflexion ouverte. Le lecteur est amené à compléter lui-même l'idée.

#### b) Créer un effet de suspense

Les points de suspension peuvent retarder une information importante afin de susciter la curiosité.

### Exemples

*Mode éphémère*

Une seule industrie pollue davantage que ce que plusieurs imaginent... l'industrie de la mode.

*Beauté et réseaux sociaux*

Derrière chaque photo parfaite se cache parfois une réalité bien différente...

### Pourquoi?

Le lecteur attend la suite, ce qui met davantage l'information en valeur.

#### c) Exprimer une hésitation ou une émotion

Les points de suspension peuvent traduire une hésitation, une émotion ou une difficulté à trouver les mots.

### Exemples

*Mode éphémère*

Peut-être qu'un jour, nous comprendrons enfin...

*Beauté et réseaux sociaux*

Certains jeunes finissent par croire qu'ils ne sont jamais assez beaux...

### Pourquoi?

Les points de suspension donnent une impression de retenue ou d'émotion.

#### d) Éviter d'abuser des points de suspension

Une lettre ouverte doit être claire et convaincante. Trop de points de suspension donnent une impression d'hésitation ou de manque d'assurance.

### À éviter

Nous devons agir... Il est encore temps... Peut-être... Qui sait...

### À privilégier

Nous devons agir maintenant. Il est encore temps de changer les choses.

### Pourquoi?

Une argumentation solide repose davantage sur des affirmations claires que sur des phrases laissées en suspens.

### Astuce

Avant d'utiliser les points de suspension, demande-toi :

Est-ce que je veux volontairement laisser mon lecteur réfléchir, exprimer une émotion ou créer un effet particulier?

Si la réponse est non, un point est probablement un meilleur choix.

### À retenir

Les points de suspension servent à :

- laisser une réflexion ouverte;
- créer un effet de suspense;
- exprimer une hésitation ou une émotion.

Dans une lettre ouverte, ils doivent être utilisés avec parcimonie. Une argumentation convaincante repose d'abord sur des idées claires et affirmées.

### **Note : L'usage de « etc. » et sa ponctuation**

#### **À quoi sert « etc. » ?**

Etc. est l'abréviation de l'expression latine *et cetera*, qui signifie et les autres choses du même genre.

On l'utilise pour indiquer que l'énumération pourrait continuer.

Dans une lettre ouverte, il est préférable d'utiliser etc. avec modération. Une énumération complète est souvent plus convaincante.

#### **a) Ne jamais écrire « et etc. »**

Le mot etc. signifie déjà et les autres.

#### **Exemples**

Les réseaux sociaux diffusent des filtres, des retouches et etc.

Les réseaux sociaux diffusent des filtres, des retouches, etc.

#### **Pourquoi?**

Écrire et etc. revient à écrire et et les autres.

#### **b) Attention à l'orthographe**

L'abréviation s'écrit toujours :

etc.

Elle ne s'écrit jamais :

ect.

#### **Pourquoi?**

Les lettres conservent le même ordre que dans l'expression latine *et cetera*.

#### **c) Le point fait déjà partie de « etc. »**

Le point est inclus dans l'abréviation.

#### **Exemples**

*Mode éphémère*

La mode éphémère entraîne la surconsommation, la pollution, les déchets textiles, etc.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les filtres modifient la peau, les yeux, les lèvres, etc.

#### **Pourquoi?**

Le point appartient au mot etc. Il ne faut pas en ajouter un deuxième.

#### **d) Ne jamais écrire « etc... »**

Les points de suspension ne remplacent pas le point de l'abréviation.

#### **Exemples**

Les vêtements, les chaussures, les accessoires, etc...

Les vêtements, les chaussures, les accessoires, etc.

#### **Pourquoi?**

Le point de etc. fait déjà partie du mot. Ajouter des points de suspension constitue une erreur dans un texte courant.

#### **e) Ne jamais ajouter un deuxième point**

Lorsque etc. termine une phrase, on n'ajoute pas un autre point.

#### **Exemples**

Les consommateurs achètent des vêtements, des chaussures, des accessoires, etc.

Les consommateurs achètent des vêtements, des chaussures, des accessoires, etc..

#### **Pourquoi?**

Le point final est déjà celui de l'abréviation.

#### **f) Utiliser une virgule avant « etc. »**

Dans une énumération, on place généralement une virgule avant etc.

#### **Exemples**

*Mode éphémère*

Les vêtements sont fabriqués rapidement, transportés partout dans le monde, vendus à bas prix, etc.

*Beauté et réseaux sociaux*

Les filtres modifient le teint, les yeux, les lèvres, etc.

#### **Pourquoi?**

La virgule indique que etc. fait partie de l'énumération et remplace les autres éléments qui auraient pu être ajoutés.

#### **g) Nommer au moins trois éléments avant d'écrire « etc. »**

En général, il est préférable de nommer au moins trois éléments avant d'utiliser etc.

#### **Exemples**

La mode éphémère produit des vêtements, etc.

Les réseaux sociaux proposent des filtres, etc.

Les œuvres peuvent être copiées, etc.

La mode éphémère produit des vêtements, des chaussures, des accessoires, etc.

Les réseaux sociaux proposent des filtres, des retouches, des effets spéciaux, etc.

Les œuvres peuvent être copiées, modifiées, traduites, etc.

#### **Pourquoi?**

Avec seulement un ou deux **exemples**, le lecteur ne comprend pas toujours ce que représente le etc.



En nommant au moins trois éléments, tu montres clairement la catégorie d'objets ou d'idées que tu souhaites regrouper avant d'indiquer que la liste pourrait continuer.

#### h) Utiliser « etc. » avec modération

Dans une lettre ouverte, une énumération complète est souvent plus persuasive qu'un etc.

#### À éviter

Les réseaux sociaux entraînent de l'anxiété, une faible estime de soi, de la comparaison, etc.

#### À privilégier

Les réseaux sociaux entraînent de l'anxiété, une faible estime de soi et une comparaison constante avec les autres.

#### Pourquoi?

Une énumération complète est plus précise et renforce davantage l'argumentation.

#### Astuce

Avant d'écrire etc., vérifie ces cinq points :

- Est-ce que j'ai écrit etc. (et non ect.) ?
- Ai-je évité d'écrire et etc. ?
- Ai-je évité d'écrire etc... ?
- Ai-je nommé au moins trois éléments avant d'écrire etc. ?
- Mon énumération serait-elle plus convaincante sans etc. ?

#### À retenir

Etc. sert à :

- indiquer qu'une énumération pourrait continuer;
- éviter de répéter plusieurs éléments semblables.

Rappelle-toi :

- On n'écrit jamais et etc.
- On n'écrit jamais ect.
- On n'écrit jamais etc...
- On n'utilise pas etc. après un ou deux éléments seulement.
- Nomme au moins trois éléments avant d'utiliser etc.
- Le point fait déjà partie de etc.
- On n'ajoute jamais un deuxième point après etc.
- On place généralement une virgule avant etc.
- Dans une lettre ouverte, il est préférable d'utiliser etc. avec modération.

## 8. Les parenthèses ( )

### À quoi servent-elles?

Les parenthèses servent à ajouter une information complémentaire qui n'est pas essentielle à la compréhension de la phrase.

Dans une lettre ouverte, elles permettent de fournir un exemple, une définition, une précision, une source ou un sigle sans interrompre l'idée principale.

Elles doivent être utilisées avec modération. Une lettre ouverte est généralement plus fluide lorsque les informations importantes sont intégrées directement dans les phrases.

#### a) Ajouter un exemple

Les parenthèses permettent de donner quelques **exemples** sans alourdir la phrase.

#### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Plusieurs œuvres artistiques (romans, chansons et illustrations) peuvent être utilisées pour entraîner une intelligence artificielle.

*Beauté et réseaux sociaux*

Plusieurs plateformes (Instagram, TikTok et Snapchat) proposent des filtres de beauté.

#### Pourquoi?

Les **exemples** aident le lecteur à mieux comprendre, mais la phrase demeure complète si on les retire.

#### b) Ajouter une définition ou une reformulation

Les parenthèses permettent d'expliquer rapidement un terme qui pourrait être inconnu du lecteur. Ici, dans ces **exemples**, elles peuvent facilement remplacer un "c'est-à-dire" qui pourrait générer des erreurs dans l'usage de la virgule.

#### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Certaines œuvres tombent dans le domaine public (elles ne sont plus protégées par le droit d'auteur).

*Beauté et réseaux sociaux*

Plusieurs jeunes recherchent une validation sociale (le besoin d'être accepté et approuvé par les autres).

#### Pourquoi?

La définition facilite la compréhension sans interrompre l'argumentation.

#### c) Ajouter un sigle ou développer un sigle

Les parenthèses permettent de présenter un sigle ou d'en rappeler la signification.

#### Exemples

*IA et droits d'auteur*

L'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle (OMPI) s'intéresse à ces enjeux.

*Beauté et réseaux sociaux*

L'Organisation mondiale de la Santé (OMS) souligne l'importance de la santé mentale chez les jeunes.

#### Pourquoi?

Les parenthèses évitent de répéter le nom complet de l'organisme par la suite.

#### d) Ajouter une source ou une référence

Les parenthèses permettent d'indiquer rapidement la provenance d'une information.

### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Plusieurs spécialistes demandent une meilleure protection des créateurs (UNESCO, 2024).

*Beauté et réseaux sociaux*

Les experts recommandent de développer l'esprit critique face aux images publiées (Ordre des psychologues du Québec, 2025).

### Pourquoi?

La source renforce la crédibilité de l'argument sans alourdir la lecture.

### e) Éviter d'abuser des parenthèses

Les parenthèses doivent apporter une information secondaire. Si elles sont trop nombreuses, elles ralentissent la lecture.

### À éviter

Plusieurs plateformes (Instagram, TikTok et Snapchat) proposent des filtres (souvent irréalistes) qui influencent les adolescents (surtout les plus jeunes).

### À privilégier

Plusieurs plateformes, comme Instagram, TikTok et Snapchat, proposent des filtres qui influencent les adolescents.

### Pourquoi?

Les parenthèses sont utiles lorsqu'elles ajoutent une information complémentaire. Si elles deviennent trop nombreuses, elles rendent le texte plus difficile à lire.

### Astuce

Avant d'utiliser des parenthèses, demande-toi :

Est-ce que cette information est utile, mais non essentielle à la compréhension de ma phrase?

Si la réponse est oui, les parenthèses sont probablement un bon choix.

Si cette information est essentielle à ton argument, il vaut mieux l'intégrer directement dans la phrase.

### À retenir

Les parenthèses servent à :

- ajouter un exemple;
- donner une définition ou une reformulation;
- présenter un sigle;
- indiquer une source ou une référence.

Utilise-les avec modération. Elles servent à ajouter une information secondaire, sans détourner l'attention de l'idée principale.

## 9. Les crochets [ ]

### À quoi servent-ils?

Les crochets servent à ajouter une information dans une citation sans modifier le sens des paroles originales.

Contrairement aux parenthèses, ils sont principalement utilisés lorsqu'on cite un texte ou les paroles d'une personne.

Dans une lettre ouverte, les crochets sont peu fréquents, mais ils permettent de rendre une citation plus claire ou plus complète.

### a) Ajouter une précision dans une citation

Les crochets permettent d'ajouter une information qui aide le lecteur à mieux comprendre la citation.

### Exemples

*Mode éphémère*

« Cette industrie [de la mode] produit des millions de tonnes de déchets chaque année. »

*Beauté et réseaux sociaux*

« Ce phénomène [la comparaison sociale] touche de nombreux adolescents. »

### Pourquoi?

L'information ajoutée facilite la compréhension de la citation sans en modifier le sens.

### b) Remplacer un mot dans une citation

Les crochets permettent de remplacer un pronom ou un mot par un nom plus précis afin que la citation soit compréhensible hors de son contexte.

### Exemples

*Mode éphémère*

« Ils [les fabricants] doivent réduire leur production. »

*Beauté et réseaux sociaux*

« Elles [les plateformes numériques] devraient agir davantage. »

### Pourquoi?

Le lecteur comprend immédiatement à qui ou à quoi le pronom fait référence.

### c) Indiquer une omission dans une citation

Les crochets peuvent contenir des points de suspension ([...]) pour montrer qu'une partie de la citation a été retirée.

Attention : lorsqu'on retire une partie d'une citation, celle-ci doit conserver le même sens et demeurer grammaticalement correcte.

### Exemples

*Mode éphémère*

Citation originale

« Les consommateurs qui privilégient la qualité plutôt que la quantité peuvent faire une réelle différence. »

Citation abrégée

« Les consommateurs [...] peuvent faire une réelle différence. »

*Beauté et réseaux sociaux*

Citation originale

« Les réseaux sociaux, lorsqu'ils deviennent la seule référence, influencent la perception de soi. »

Citation abrégée

« Les réseaux sociaux [...] influencent la perception de soi. »

#### Pourquoi?

Les crochets contenant des points de suspension ([...]) indiquent que l'auteur de la lettre a volontairement supprimé une partie de la citation, sans en modifier le sens.

#### Astuce

Avant d'utiliser des crochets, demande-toi :

Suis-je en train de modifier la présentation d'une citation pour la rendre plus claire, sans en changer le sens?

Si la réponse est oui, les crochets sont le bon choix.

#### À retenir

Les crochets servent à :

- ajouter une précision dans une citation;
- remplacer un mot ou un pronom pour faciliter la compréhension;
- indiquer qu'une partie d'une citation a été supprimée.

Les crochets s'utilisent presque exclusivement dans les citations.

## 10. Le tiret (—)

### À quoi sert-il?

Le tiret permet d'insérer une précision, de mettre une idée en valeur ou d'ajouter un commentaire.

Dans une lettre ouverte, il attire l'attention sur une information importante. Contrairement aux parenthèses, le tiret donne davantage d'importance à la précision qu'il encadre.

Le tiret s'utilise avec modération. Trop de tirets rendent le texte saccadé.

#### a) Mettre une précision en valeur

Le tiret attire l'attention sur une information que l'auteur juge importante.

#### Exemples

*Mode éphémère*

La mode éphémère — l'une des industries les plus polluantes au monde — continue de gagner en popularité.

*IA et droits d'auteur*

L'intelligence artificielle — un outil en pleine expansion — transforme déjà le travail des créateurs.

#### Pourquoi?

La précision est mise en évidence. L'auteur souhaite que le lecteur y porte une attention particulière.

#### b) Mettre un commentaire en évidence

Le tiret permet d'ajouter un commentaire qui renforce l'argumentation.

#### Exemples

*Mode éphémère*

Acheter moins — un geste pourtant très simple — peut faire une grande différence.

*IA et droits d'auteur*

Les artistes — souvent oubliés dans ce débat — méritent d'être protégés.

#### Pourquoi?

Le commentaire apporte une nuance importante tout en conservant la fluidité de la phrase.

#### c) Le tiret ou les parenthèses?

Les deux peuvent ajouter une précision, mais ils ne produisent pas le même effet.

Avec des parenthèses

Les réseaux sociaux (particulièrement chez les adolescents) influencent la perception de la beauté.

La précision est secondaire.

#### Avec des tirets

Les réseaux sociaux — particulièrement chez les adolescents — influencent la perception de la beauté.

La précision est mise en valeur.

#### Pourquoi?

Les parenthèses ajoutent une information discrète.

Les tirets attirent davantage l'attention du lecteur.

#### d) Éviter d'abuser du tiret

Le tiret est un procédé de mise en valeur. Utilisé trop souvent, il perd son efficacité.

#### À éviter

Les réseaux sociaux — très populaires — influencent — parfois fortement — les adolescents.

#### À privilégier

Les réseaux sociaux influencent fortement les adolescents.

#### Pourquoi?

Quelques tirets bien placés sont beaucoup plus efficaces qu'une accumulation.

## Astuce

Avant d'utiliser un tiret, demande-toi :

Est-ce que je veux attirer l'attention sur cette précision?

- Oui → le tiret est un bon choix.
- Non → les parenthèses ou une reformulation sont souvent préférables.

## À retenir

Le tiret sert à :

- mettre une précision en valeur;
- ajouter un commentaire important;
- attirer l'attention du lecteur sur une idée.

Contrairement aux parenthèses, le tiret met la précision en évidence. Il attire davantage le regard du lecteur.

Utilise-le avec modération. Son effet est plus fort lorsqu'il est rare.

## 11. Les guillemets (« »)

### À quoi servent-ils?

Les guillemets servent principalement à **encadrer une citation**, c'est-à-dire les paroles ou les écrits d'une autre personne.

Ils peuvent aussi servir à **mettre un mot ou une expression en évidence**, notamment lorsqu'il est employé dans un sens particulier ou avec une certaine distance.

Dans une lettre ouverte, les guillemets permettent d'appuyer ses arguments en citant une personne, un spécialiste, un article ou un document.

### a) Citer les paroles ou les écrits d'une personne

Les guillemets encadrent fidèlement les paroles ou les écrits d'une autre personne.

### Exemples

*IA et droits d'auteur*

Un écrivain rappelle : « Une œuvre appartient d'abord à son créateur. »

*Beauté et réseaux sociaux*

Une psychologue explique : « Les filtres modifient la perception que plusieurs jeunes ont d'eux-mêmes. »

### Pourquoi?

Les guillemets indiquent clairement que les paroles ne sont pas celles de l'auteur de la lettre.

### b) Mettre un mot ou une expression en évidence

Les guillemets peuvent montrer qu'un mot est employé dans un sens particulier ou avec une certaine distance.

## Exemples

*IA et droits d'auteur*

Certaines entreprises prétendent créer de façon « originale » grâce à l'intelligence artificielle.

*Beauté et réseaux sociaux*

Plusieurs jeunes cherchent à atteindre une « perfection » qui n'existe pas.

### Pourquoi?

Les guillemets attirent l'attention sur un mot ou une expression dont le sens mérite d'être nuancé ou remis en question.

### c) Citer une citation (guillemets dans les guillemets)

Il arrive qu'une citation contienne déjà les paroles d'une autre personne. Pour éviter d'utiliser deux fois les guillemets français, on emploie des **guillemets anglais (" ")** à l'intérieur des **guillemets français (« »)**.

### Exemples

*IA et droits d'auteur*

L'auteur affirme : « Un artiste m'a confié : "Une œuvre ne devrait jamais être utilisée sans mon autorisation." »

*Beauté et réseaux sociaux*

La psychologue explique : « Une adolescente lui a dit : "Je ne me reconnais plus sans les filtres." »

### Pourquoi?

Les guillemets français (« ») encadrent la citation principale.

Les guillemets anglais (" ") encadrent la citation qui se trouve à l'intérieur de la première. Ainsi, le lecteur distingue facilement les deux niveaux de citation.

Dans une lettre ouverte, il est préférable d'éviter ce type de citation. L'utilisation des guillemets anglais oblige souvent à changer de clavier ou à utiliser des raccourcis dans Word, ce qui complique inutilement la rédaction. Lorsque c'est possible, il vaut mieux reformuler la phrase ou utiliser une autre citation plus simple.

### d) Les guillemets et les deux-points

Lorsque la citation est annoncée par un verbe de parole (*affirme, explique, déclare, écrit, souligne*, etc.), on place généralement les deux-points avant les guillemets.

### Exemples

Un artiste déclare : « Les créateurs doivent être protégés. »

Une psychologue explique : « Les filtres influencent l'image corporelle. »

### Pourquoi?

Les deux-points annoncent que les paroles d'une autre personne vont suivre.

### e) La ponctuation avec les guillemets

Voici un résumé des principales règles.

#### i. Le point (.)

##### Le point appartient à la citation

Une chercheuse affirme : « Les vêtements durent de moins en moins longtemps. »

##### Le point appartient à ta phrase

Plusieurs spécialistes dénoncent l'idée « acheter toujours plus rend plus heureux ».

#### ii. La virgule (,)

Lorsque la citation est suivie d'un verbe de parole, la virgule est placée après les guillemets.

##### Exemple

« Les créateurs doivent être protégés », rappelle un écrivain.

#### iii. Le point d'interrogation (?)

##### La citation est une question

Une journaliste demande : « Qui protège les artistes? »

##### C'est ta phrase qui est une question

Devons-nous croire l'affirmation « acheter toujours plus rend plus heureux »?

#### iv. Le point d'exclamation (!)

##### La citation est exclamative

Une militante affirme : « Agissons dès aujourd'hui! »

##### C'est ta phrase qui est exclamative

Quel excellent conseil : « Acheter moins, mais mieux »!

##### Pourquoi?

La ponctuation se place selon qu'elle appartient à la citation ou à la phrase qui l'encadre.

#### f) En cas de doute, privilégie le discours indirect

Si tu n'es pas certain de la ponctuation d'une citation, il est souvent plus simple de transformer le **discours direct** en **discours indirect**.

Le discours indirect ne nécessite **ni guillemets, ni deux-points**, et la ponctuation est généralement plus facile à gérer.

##### Exemples

*Mode éphémère*

##### Discours direct

Une spécialiste affirme : « La mode éphémère produit des tonnes de déchets chaque année. »

##### Discours indirect

Une spécialiste affirme que la mode éphémère produit des tonnes de déchets chaque année.

*Beauté et réseaux sociaux*

##### Discours direct

Une psychologue explique : « Les filtres modifient la perception que plusieurs jeunes ont d'eux-mêmes. »

##### Discours indirect

Une psychologue explique que les filtres modifient la perception que plusieurs jeunes ont d'eux-mêmes.

##### Pourquoi?

Le discours indirect permet de rapporter les paroles d'une personne sans utiliser les guillemets.

Il réduit les risques d'erreurs de ponctuation et rend souvent la rédaction plus simple.

Si tu hésites sur la ponctuation d'une citation, le discours indirect est généralement le choix le plus sûr.

#### g) Éviter les erreurs fréquentes

##### À éviter

Oublier d'ouvrir ou de fermer les guillemets.

Modifier les paroles d'une personne tout en les présentant comme une citation exacte.

##### À privilégier

Encadrer toutes les citations avec des guillemets.

Reproduire fidèlement les paroles ou les écrits cités.

Employer les guillemets seulement lorsqu'ils sont nécessaires.

##### Astuces

Avant d'utiliser des guillemets, demande-toi :

Est-ce que ces mots sont les miens ou ceux de quelqu'un d'autre?

Ou encore :

Est-ce que je veux attirer l'attention sur un mot employé dans un sens particulier?

Si la réponse est **oui**, les guillemets sont probablement le bon choix.

Si tu hésites sur la ponctuation, transforme la citation en **discours indirect**.

##### À retenir

Les guillemets servent à :

- citer fidèlement les paroles ou les écrits d'une personne;
- mettre un mot ou une expression en évidence;
- attirer l'attention sur un sens particulier;
- encadrer une citation.

N'oublie pas :

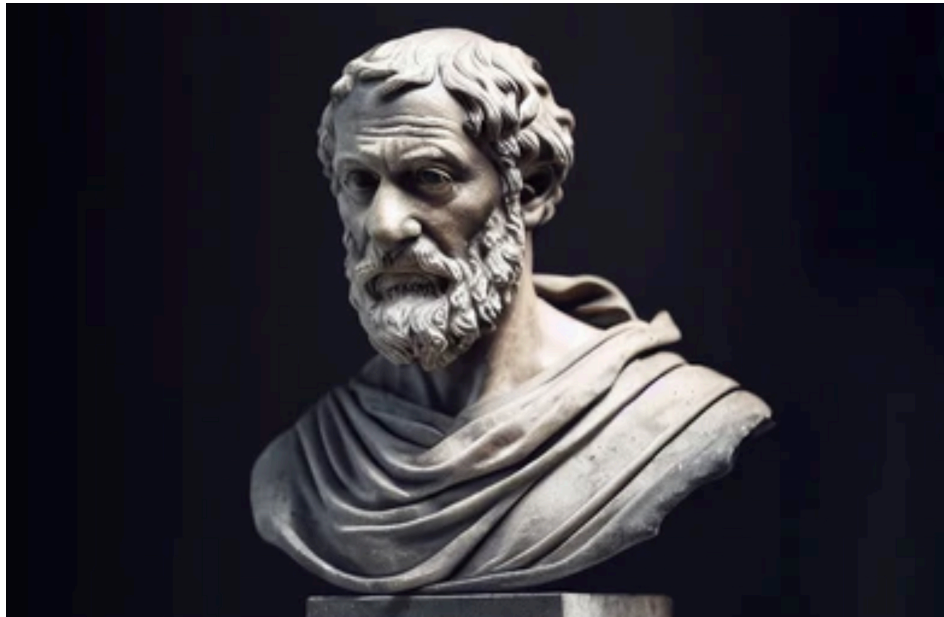
- les deux-points annoncent généralement une citation;
- la ponctuation dépend de la phrase et de la citation;
- ouvre toujours les guillemets et n'oublie pas de les fermer;
- évite les citations contenant d'autres citations si tu peux les reformuler;
- en cas de doute, privilégie le discours indirect.

<sup>1</sup> Ce document a été produit à l'aide de « Mon coach de grammaire », une IA entraînée et développée par Claudio Vera.

NOM : \_\_\_\_\_

GR. : \_\_\_\_\_

# *L'art d'argumenter*



L'ART DU DIALOGUE ET DE L'ARGUMENTATION | 2009

Hélène Laramée et al.

Chenelière Éducation

Document réalisé par Elodie Bleyaert

# Le texte argumentatif

## 1. L'introduction

À moins de directives contraires, l'introduction d'un texte d'argumentation, consiste à annoncer le thème du texte (1), à préciser un problème sous forme de question (2) et à opposer à une antithèse (3), la thèse qu'on se propose de défendre (4).

### Exemple d'introduction :

*Dans ce texte, nous traiterons du thème de la liberté (1). Nous tenterons de répondre à la question: « La liberté humaine est-elle une réalité ou n'est-elle qu'une vaine illusion (2)? » Certains prétendent que l'être humain est entièrement déterminé par les lois de la nature et par le destin (3). Toutefois, cette position n'est pas rationnellement défendable. Nous démontrerons, au contraire, que, grâce à sa raison, l'être humain a la possibilité de choisir et de créer des choses inédites (4).*

## 2. Les arguments

Une fois l'introduction terminée, on commence, dans un nouveau paragraphe, la présentation de nos arguments,, en essayant d'explorer tous les aspects de la thèse. Pour plus de clarté, on change de paragraphe chaque fois qu'on envisage un nouvel argument accompagné, s'il y a lieu, d'une objection et d'une réfutation, d'explications et de définitions lorsque les contenus et les concepts sont difficiles d'accès et d'exemples.

Il est très important de prendre soin de bien introduire les objections et les réfutations de sorte qu'on distingue très clairement la pensée de l'auteur de celle de ses contradicteurs.

## 3. La conclusion

Enfin, quand la thèse a été bien appuyée et qu'il y a eu réfutation de toutes les objections soulevées, on conclut en rappelant la thèse et en résumant brièvement les principaux arguments. Si, pour la thèse on utilise des mots différents de ceux qu'on a employés dans l'introduction, on doit faire attention à ne pas en transformer le sens. Par ailleurs, il peut toujours être intéressant de terminer un texte d'argumentation en soulevant une autre question liée à celle qu'on vient de débattre, qui pourra faire l'objet d'une prochaine argumentation.

# *L'analyse des raisonnements*

Quand on analyse, on divise un tout en ses parties essentielles. On procède par analyse quand, par exemple on divise le tout qu'est l'univers matériel (électrons, protons), on divise le tout qu'est une oeuvre littéraire (idées principales, idées secondaires) ou encore on divise un texte (introduction, développement, conclusion). En argumentation, l'analyse consiste à extraire des raisonnements les propositions et à distinguer parmi ces dernières la conclusion finale (la thèse) des prémisses.

## *La légende*

La légende est un outil qu'il est possible d'utiliser afin de faire la liste des propositions qui composent un raisonnement ou un ensemble de raisonnements. En premier lieu, il faut repérer la conclusion finale ou la thèse (C). En effet, si l'on veut comprendre un discours, il convient d'abord de repérer la proposition pour laquelle il a été composé. En second lieu, il faut repérer les prémisses, les propositions qui soutiennent la thèse (C), et les numéroter ; de préférence selon leur ordre d'apparition.

Exemple :

(C) L'hiver est une saison difficile

- (1) La neige rend la circulation routière difficile et cause des accidents
- (2) Le froid nécessite une bonne isolation des maisons
- (3) Le manque de luminosité affecte les individus et les rend maussades
- (4) Pelleter la neige peut causer des arrêts cardiovasculaires chez certaines personnes
- (5) Pour survivre à l'extérieur il faut acheter des vêtements chauds et cela coûte cher





Monsieur le directeur,

Je suis abonné au *Journal des sportifs* depuis maintenant dix ans. Depuis que je suis petit, je suis un grand amateur de sports et, particulièrement, de sports de combat. Je suis moi-même un judoka, ceinture noire, 4e dan. En fait, j'aurais voulu devenir boxeur, mais ma mère craignait trop la déformation de mon beau nez aquilin. C'est justement au sujet de la boxe que je vous écris.

J'ai remarqué que, depuis quelques années, il y a une recrudescence de l'intérêt pour la boxe chez les Québécois. Une espèce d'envoûtement se développe, encouragé par les médias qui transforment nos boxeurs en superhéros. Dans votre propre journal, j'ai pris connaissance récemment du très émouvant hommage que vous rendiez à Arturo « Thunder » Gatti à la suite de son départ à la retraite. Toutefois, je dois avouer que toute cette campagne en faveur de la boxe m'a fait réfléchir et je veux ici vous faire part de mon revirement total à son égard. Après toutes ces années de fanatisme, je compte prêcher désormais pour l'interdiction de ce sport.

D'une part, j'en veux aux entraîneurs et aux promoteurs qui, par intérêt pécuniaire, conduisent les boxeurs à faire le plus grand nombre de combats possible, sans égard pour leur santé. D'autre part, je plains les boxeurs qui, dès leur jeune âge, sont des otages semblables aux prostitués qui, après de longues années de rude labeur, restent la plupart du temps sans le sou. Pensez seulement à Gaétan Hart et Joe Louis. Il ya au moins deux raisons médicales importantes pour bannir la boxe. D'abord, il y a des boxeurs qui meurent au combat ou à la suite d'un combat. Ce fut le cas, par exemple, de Cleveland Denny et de Duk-Koo Kim. Ensuite il y en a d'autres qui deviennent handicapés pour le reste de leur vie. Je pense, notamment, au célèbre Muhammad Ali qui, après des lésions cérébrales permanentes, souffre de la maladie de Parkinson.

Pour tout dire, la différence entre les concours de boxe et ceux qu'on organisait au temps des gladiateurs romains est moralement nulle. En effet, de part et d'autre, le plaisir des spectateurs est fondé sur la vue de deux personnes qui se rouent de coups et ne visent qu'à se blesser. Or, il est immoral d'encourager un sport dont le but ultime est de blesser l'adversaire.

Cher directeur, nous devons mettre fin à toute cette violence. Il est vrai qu'en ce qui me concerne, ma prise de conscience est bien tardive. Toutefois, je me permets de compter sur votre sagesse pour initier vos lecteurs à des divertissements moins abrutissants.

Avec tous mes respects,

Gérard Laclaque



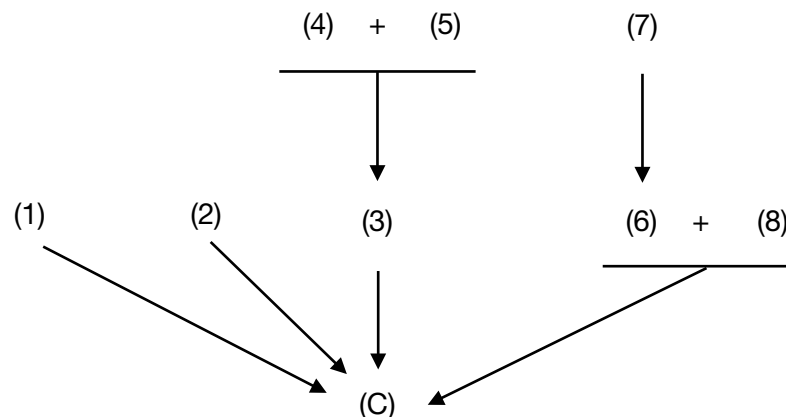
# La légende

Élabore la légende de l'argumentation de la lettre.

- (C) \_\_\_\_\_
- (1) \_\_\_\_\_
- (2) \_\_\_\_\_
- (3) \_\_\_\_\_
- (4) \_\_\_\_\_
- (5) \_\_\_\_\_
- (6) \_\_\_\_\_
- (7) \_\_\_\_\_
- (8) \_\_\_\_\_

## Schéma

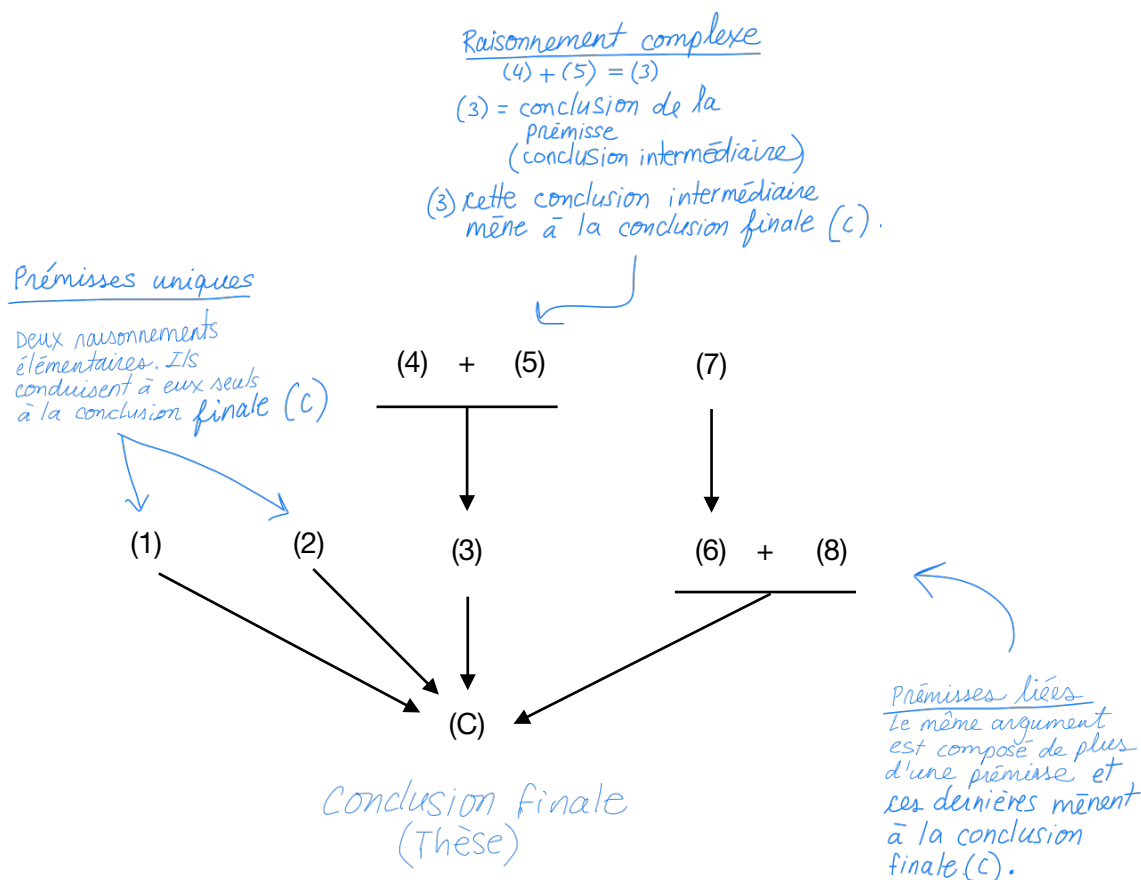
Représentation graphique de la structure des raisonnements. À la vue de ce schéma, nous pouvons dire que la lettre de M. Laclaque est constituée de quatre arguments qui mènent à la conclusion finale (la thèse).



## CORRIGÉ

(C) Il faut interdire la boxe .

- (1) Les entraîneurs et les promoteurs ont un intérêt pécuniaire à ce que les boxeurs fassent le plus de combats possible, sans égard pour leur santé.
- (2) Dès leur jeune âge, les boxeurs sont des otages semblables aux prostituées qui, après de longues années de labeur, restent la plupart du temps sans le sou.
- (3) Il y a au moins deux raisons médicales importantes pour bannir la boxe.
- (4) Des boxeurs meurent au combat ou à la suite d'un combat.
- (5) Des boxeurs deviennent handicapés pour le reste de leur vie.
- (6) La différence entre les concours de boxe et ceux qu'on organisait au temps des gladiateurs romains est moralement nulle.
- (7) De part et d'autre, le plaisir des spectateurs est fondé sur la vue de deux personnes qui se rouent de coups et ne visent qu'à se blesser.
- (8) Il est immoral d'encourager un sport dont le but ultime est de blesser l'adversaire.



# *1. S'initier au sens critique*

L'échange rationnel sert à obtenir plus de vérité sur des sujets controversés. Pour obtenir plus de vérité, il faut savoir évaluer rationnellement les discours et ne jamais consentir ou refuser une thèse sans avoir tenu compte des raisonnements qui la soutiennent. Comprendre les raisonnements nécessite une méthode d'analyse et de synthèse.

## *2. L'analyse des raisonnements*

L'analyse consiste à extraire d'un discours la thèse et les prémisses d'une argumentation. La légende d'une argumentation est une liste numérotée des prémisses, précédée de la thèse. Pour construire correctement une légende, il faut respecter certaines règles. Il faut notamment savoir faire une lecture attentive du discours (lorsqu'il s'agit d'un texte) et savoir distinguer les propositions qui servent de justifications de celles qui servent d'explications.

## *3. La synthèse des raisonnements*

La synthèse consiste à relier les propositions d'une argumentation qui ont été divisées dans la légende. Le schéma d'une argumentation est une représentation graphique des liens établis entre les propositions. Les liens entre les prémisses et leur conclusion sont indiqués par des flèches. Il existe plusieurs types de schémas. Pour les raisonnements simples (lorsque les prémisses sont des preuves directes de la conclusion), on compte les schémas à prémisse unique, les schémas à prémisses convergentes (il y a alors plus d'un raisonnement simple) et les schémas à prémisses liées (les prémisses ne forment qu'un seul argument). Pour les raisonnements complexes, les schémas reproduisent des enchaînements plus ou moins considérables de raisonnements simples, selon qu'il y a un plus ou moins grand nombre de conclusions intermédiaires. Il est important de toujours vérifier l'exactitude des schémas que nous construisons en remontant de la conclusion finale aux prémisses, des moins éloignées aux plus éloignées.

# *Les prémisses*

## *La proposition*

En argumentation, nous devons toujours accorder de l'importance au sens de ce qui est dit. Le véhicule du sens est ce qu'on appelle une proposition ou parfois aussi un jugement. En d'autres termes, une proposition est une assertion, c'est-à-dire qu'elle renferme toujours quelque chose qu'un locuteur (la personne qui parle) établit comme vrai (le sens de ce qu'il dit) dans une phrase. Il est donc important de formuler ses phrases de façon claire et précise afin d'éviter les phrases vagues et ambiguës, qui laissent supposer que notre discours est vide ou qu'il renferme plusieurs interprétations.

## *La prémisse*

Une prémisse est une proposition qui sert d'élément de preuve ou de justification à la thèse.

## *L'acceptabilité des prémisses (A)*

Pour évaluer un raisonnement, il faut commencer par déterminer si le contenu de chacune des prémisses est acceptable ou non. Car si les prémisses d'un raisonnement ne sont pas acceptables, nous ne sommes plus justifiés d'admettre la vérité de la conclusion.

Les critères d'acceptabilité des prémisses varient selon le type de propositions auquel elles appartiennent. Il faut donc d'abord repérer le type de chacune des prémisses devant laquelle nous nous trouvons.

Les deux critères généraux qui permettent d'établir la vérité ou l'acceptabilité d'une proposition empirique sont la correspondance et la cohérence. Nous recourons à la correspondance lorsqu'il est possible de vérifier directement un fait ou un phénomène. Nous posons alors la question : « Le contenu de la prémisse (ce qui est dit) correspond-il fidèlement à la réalité (ce qui est) ? » Dans le cas d'une réponse affirmative, une prémisse est considérée comme vraie ou acceptable ; dans le cas contraire, elle est considérée comme fausse ou inacceptable.

## *L'avis d'expert*

Lorsque nous évaluons une argumentation dans laquelle l'auteur a recours à des avis d'experts, il faut cependant faire très attention à ce que l'expert en soit véritablement un ; qu'il ne soit pas une simple vedette, un imposteur ou un charlatan.

1. Il faut que l'expert soit reconnu comme tel par d'autres experts et qu'il puisse fournir des preuves de ses compétences. Ex.: un faux diplôme de dentiste ou un dentiste rayé de l'Ordre des dentistes (ce professionnel n'est plus reconnu ou ne l'a jamais été).
2. L'avis doit relever du champ de compétence de l'expert. Ex.: votre dentiste qui vous donne des conseils financiers (son avis ne vaut guère plus que le vôtre).
3. Il faut que l'expert soit impartial. Ex.: votre dentiste reçoit des sommes d'argent d'une compagnie de produits dentaires s'il vous conseille une sorte de brosse à dents).
4. Il faut que l'avis fasse l'objet d'un consensus parmi les experts d'un même domaine. Ex. : un dentiste qui véhicule l'avis qu'une bouche en santé sent bon alors que les autres dentistes, qui se basent sur d'autres recherches, ne sont pas du même avis.
5. Il importe aussi de vérifier si ce que nous rapporte l'auteur d'une argumentation reprend adéquatement ce que l'expert pense.
6. Dans le cas précis d'un témoignage, celui-ci sera d'autant plus crédible si le témoin a vécu ou a vu directement l'événement.

## *La pertinence des prémisses (B)*

Même si toutes les prémisses d'un raisonnement sont acceptables, elles n'apportent pas nécessairement des éléments de preuve à l'appui de la conclusion. Il se peut, en effet, que des prémisses vraies n'aient rien à voir avec la conclusion. Par exemple, si quelqu'un essaie de vous démontrer que « la lumière émise par le Soleil atteint la Terre en huit minutes » (C), à l'aide des prémisses suivantes : « Les fouilles archéologiques ont permis de retracer l'origine géographique des premiers êtres humains » (1) et « Marguerite Yourcenar a été la première femme élue à l'Académie française » (2), vous jugerez que, même si elles sont vraies, ces prémisses ne sont pas pertinentes, c'est-à-dire qu'elles n'ont aucun rapport avec la conclusion ; le raisonnement ne tient donc pas.

## La suffisance des arguments (C)

Si les prémisses d'un raisonnement sont acceptables et si elles sont pertinentes, il se peut cependant qu'elles ne suffisent pas à établir la vérité ou l'acceptabilité de la conclusion. Prenons l'exemple suivant.

*Jonel et Bakar, deux élèves de cinquième secondaire, ont faim. Ils quittent leur groupe d'amis assis à la table en train de manger et se faufilent dans la cafétéria afin d'y dérober une pointe de pizza et de s'enfuir. La direction de l'école repère ces deux contrevenants à l'aide des caméras de sécurité et leur donne une conséquence. Le lendemain, une rumeur circule et certains individus concluent que les élèves de cinquième secondaire sont des voleurs.*

(1) Deux élèves de 5e secondaire volent une pointe de pizza.



(C) Tous les élèves de 5e secondaire sont des voleurs.

La prémisse (1) est acceptable puisque, dans le cas qui nous occupe, elle est vraie. Elle est également pertinente, puisqu'elle apporte un élément de preuve à l'appui de la conclusion. Toutefois, elle ne suffit pas à monter que la conclusion est vraie, ni même qu'elle est acceptable: le lien entre la prémisse (1) et la conclusion (C) est insuffisant.

## Récapitulatif

|                     |   |                                                                                                            |
|---------------------|---|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| (A) L'acceptabilité | 1 | Repérer le type de la prémisse à évaluer                                                                   |
|                     | 2 | Dire si elle est acceptable ou inacceptable                                                                |
|                     | 3 | Si elle est acceptable : évaluer les autres prémisses du même argument, sinon modifier la prémisse         |
| (B) La pertinence   | 4 | Dire si les prémisses sont pertinentes en les considérant une à une.                                       |
|                     | 5 | Si elles sont pertinentes, passer à la suffisance, sinon les préciser                                      |
| (C) La suffisance   | 6 | Lorsque la conclusion considérée n'est que probable, il faut tenter d'en préciser le degré de probabilité. |

# Les sophismes

Les sophismes sont des raisonnements qui ne respectent pas l'un ou l'autre des critères de la rationalité ; une évaluation minutieuse nous permet de repérer leur défaut d'acceptabilité, de pertinence ou de suffisance. Ces raisonnements ont ceci de particulier qu'ils enfreignent sciemment les règles de la logique : ils ont été inventés dans le but de tromper volontairement. Ce sont des ruses trompeuses qui n'ont que l'apparence de la rationalité et qui sont destinés à persuader et non à convaincre rationnellement. Ils visent l'acquiescement sans réflexion de l'auditoire plutôt que l'échange rationnel.

L'invention de sophismes remonte à l'Antiquité. Toutefois, l'usage de ces raisonnements fallacieux est très présent dans nos sociétés contemporaines. Par exemple, les publicitaires en usent pour créer et promouvoir leurs marques de commerce (abusivement appelés « concepts ») et substituer à la satisfaction d'un besoin réel (qui est toujours limité) l'illusion d'un désir assouvi (qui est toujours limité) : l'achat d'un produit promet bien au-delà de ce qu'il peut en réalité procurer. De même, en se créant et en promouvant un style et une cause humanitaire, beaucoup d'artistes détournent notre attention de ce qui est réellement l'objet de leur art ; nous achetons l'illusion de participer à un mode de vie qui, en réalité, n'est pas le nôtre. Les politiciens, les journalistes et parfois même les pédagogues usent également de sophismes et, bien que ce ne soit pas toujours intentionnel (on trompe sans le savoir), cet usage est d'autant plus dangereux qu'il est de plus en plus le fait de gens (dont peut-être nous-même) qui les utilisent sans savoir qu'ils sont inacceptables d'un point de vue rationnel.

## **Persuader**

On convainc les autres avec nos raisons ; on ne les persuade qu'avec leurs propres raisons.

## **Fallacieux**

Adjectif dérivé du latin fallacia (tromperie, fourberie) et fallaciosus (trompeur) qui, au sens premier, signifie trompeur. Un argument est dit fallacieux (et non « faux ») s'il est une imposture rationnelle : il enfreint les règles de l'argumentation tout en cherchant à se faire passer pour rationnel.



# Les sophismes

|    |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
|----|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1. | <b>La pétition de principe (cercle vicieux)</b><br>Nous commettons ce sophisme lorsque nos prémisses ne font que répéter notre thèse sous forme différente.<br><br>Ex. :                                                                                                                                                                                                                                                                                              |
| 2. | <b>Le faux dilemme</b><br>Un dilemme est un raisonnement qui nous force à trancher entre deux solutions opposées et dont le choix de l'une entraîne immédiatement et nécessairement le rejet de l'autre. Un faux dilemme est une alternative entre deux solutions qui, soit ne sont pas nécessairement opposées, soit ne représentent pas les seuls choix possibles.<br><br>Ex. :                                                                                     |
| 3. | <b>L'équivoque</b><br>On formule une proposition de telle sorte qu'elle soit ambiguë et qu'elle puisse prendre au moins deux sens différents, parfois contradictoires.<br><br>Ex. :                                                                                                                                                                                                                                                                                   |
| 4. | <b>Le sophisme de l'implicite</b><br>Une prémisses implicite est une prémisses qui n'est pas énoncée explicitement parce qu'on suppose qu'elle est admise ou trop évidente, bien qu'elle demeure nécessaire au raisonnement pour établir la vérité de la conclusion. On commet ce sophisme lorsque, pour créer un faux effet de vérité, on dissimule volontairement une prémisses parce que l'on sait que, présentée explicitement, elle serait rejetée.<br><br>Ex. : |
| 5. | <b>L'appel à l'autorité</b><br>Pour éviter de s'embrouiller dans une argumentation compliquée, on invoque l'autorité de quelqu'un de reconnu, mais qui n'est pas un expert de la question dont on traite.<br><br>Ex. :                                                                                                                                                                                                                                                |
| 6. | <b>L'attaque contre la personne</b><br>Ce sophisme consiste à s'attaquer à la réputation d'une personne ou d'une institution qui soutient une opinion avec laquelle on est en désaccord, plutôt que de réfuter l'opinion elle-même. En éveillant du mépris pour le caractère ou la situation de la personne, on souhaite susciter la désapprobation au sujet de ce qu'elle dit.<br><br>Ex. :                                                                          |
| 7. | <b>Le sophisme de la double faute</b><br>On cherche à faire approuver une opinion en faisant ressortir les similitudes entre la situation particulière dont on discute et la situation d'une ou d'autres personnes.<br><br>Ex. :                                                                                                                                                                                                                                      |

|     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |
|-----|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 8.  | <p><b>Le procès d'intention</b><br/>On rejette (disqualifie) l'opinion ou l'attitude de quelqu'un en feignant d'y découvrir une intention cachée.</p> <p>Ex. :</p>                                                                                                                                                                                     |
| 9.  | <p><b>L'appel aux sentiments</b><br/>Ce sophisme consiste à faire accepter une opinion ou une attitude en exploitant les émotions, les sentiments et les passions des interlocuteurs plutôt qu'en traitant directement du sujet concerné.</p> <p>Ex. :</p>                                                                                             |
| 10. | <p><b>L'appel à la majorité</b><br/>On fonde la crédibilité d'une opinion sur le fait que la plus grande partie de la population y croit.</p> <p>Ex. :</p>                                                                                                                                                                                             |
| 11. | <p><b>L'appel à la tradition</b><br/>Ce sophisme consiste à s'appuyer sur les coutumes pour provoquer un sentiment de sécurité chez l'auditeur et le faire adhérer à un point de vue.</p> <p>Ex. :</p>                                                                                                                                                 |
| 12. | <p><b>L'appel à la modernité</b><br/>On fonde la valeur d'une croyance ou d'un produit sur son originalité et son avant-gardisme.</p> <p>Ex. :</p>                                                                                                                                                                                                     |
| 13. | <p><b>La fausse cause</b><br/>Ce sophisme consiste à déduire que, du seul fait qu'un événement survienne avant un autre, il en est obligatoirement la cause. On prend « après cela » pour « à cause de cela ». Il est souvent question de faire un lien cause-conséquence entre deux genres de réalités différentes et indépendantes.</p> <p>Ex. :</p> |
| 14. | <p><b>Le subjectivisme</b><br/>La valeur d'une opinion se fonde uniquement sur le fait que l'orateur affirme que c'est vrai.</p> <p>Ex. :</p>                                                                                                                                                                                                          |
| 15. | <p><b>La caricature</b><br/>On donne une fausse interprétation d'une opinion de quelqu'un pour pouvoir la critiquer et amener les gens à la refuser.</p> <p>Ex. :</p>                                                                                                                                                                                  |

|     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
|-----|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 16. | <p><b>Le sophisme par ignorance</b></p> <p>On fonde la vérité d'une proposition sur le fait que les gens ne peuvent prouver qu'elle est fausse ; ou encore on fonde sa fausseté sur le fait que les gens ne peuvent prouver qu'elle est vraie.</p> <p>Ex. :</p>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| 17. | <p><b>La fausse analogie</b></p> <p>L'analogie est un rapport de ressemblance établi entre deux ou plusieurs objets qui se ressemblent partiellement tout en étant de nature différente. Bien que toujours imparfaite, une analogie peut être légitime lorsque le degré de ressemblance entre les objets comparés est suffisant. L'analogie est fausse lorsque l'on ne peut établir de rapport de ressemblance pertinent ou, autrement dit, lorsque la comparaison est trop arbitraire. Ainsi le sophisme de la fausse analogie consiste à persuader autrui que deux choses très différentes se ressemblent. En résumé, elle consiste à persuader autrui que deux choses très différentes se ressemblent.</p> <p>Ex. :</p> |
| 18. | <p><b>La généralisation hâtive</b></p> <p>La généralisation hâtive est une induction non probante ; elle consiste à ériger en règle générale ce qui ne vaut que pour certains cas particuliers.</p> <p>Ex. :</p>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| 19. | <p><b>Le sophisme de l'accident</b></p> <p>On fonde une affirmation sur proposition universelle considérée comme vraie, mais qui (telle qu'elle est formulée) ne tient pas compte de certaines particularités.</p> <p>Ex. :</p>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| 20. | <p><b>La pente glissante</b></p> <p>On affirme qu'une chose ou un événement entraînera un enchaînement d'effets (parfois sous-entendu) dont le dernier est catastrophique. L'erreur consiste à voir les choses sous leur plus mauvais angle et à prendre les élucubrations de notre imagination pour la réalité.</p> <p>Ex. :</p>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| 21. | <p><b>L'affirmation du conséquent</b></p> <p>À partir de la vérité d'un énoncé hypothétique (si P donc Q) et de la vérité du conséquent (Q), on conclut à la vérité de l'antécédent (P).</p> <p>Ex. :</p>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |

## Les marques de modalité

La modalité d'un texte traduit l'attitude du locuteur par rapport à son énoncé. Elle permet d'exprimer la certitude, le doute, l'obligation, la possibilité, le jugement, etc. Voici les principales marques de modalité accompagnées d'exemples.

### 1. La modalité assertive

Elle exprime une certitude ou un fait établi.

- Il est certain que cette solution fonctionne.
- Ce film est un chef-d'œuvre.

### 2. La modalité dubitative

Elle exprime le doute ou l'incertitude.

- Peut-être qu'il viendra ce soir.
- Il semblerait que la situation s'améliore.

### 3. La modalité éventuelle

Elle exprime une possibilité ou une hypothèse.

- Il se pourrait que nous ayons un test demain.
- On peut supposer qu'il est en retard.

### 4. La modalité injonctive

Elle exprime un ordre, un conseil ou une interdiction.

- Faites vos devoirs immédiatement !
- Il est interdit de fumer ici.

### 5. La modalité appréciative

Elle traduit un jugement subjectif, positif ou négatif.

- Ce spectacle était absolument magnifique !
- C'est une décision absurde.

## 6. La modalité déontique

Elle exprime une obligation ou une permission.

- Tu dois finir ton travail avant demain.
- Tu peux partir plus tôt si tu veux.

## 7. La modalité épistémique

Elle exprime le degré de certitude du locuteur.

- Il est évident qu'il a raison.
- Il est probable qu'ils soient déjà partis.

La modalité se remarque grâce à plusieurs marques qui changent le ton d'un texte ou d'une phrase :

Vocabulaire connoté.

- Cet organisme est très important dans notre société.
- Cette situation m'exaspère, cela est intolérable.

Auxiliaires de modalité (devoir, falloir, pouvoir, vouloir, paraître, sembler) pour exprimer l'obligation, le doute, la possibilité, la volonté, etc.

- Ils semblent dire la vérité.
- Il faut congédier les responsables.
- Elles veulent agir rapidement.

Choix du conditionnel et du futur pour exprimer une probabilité, une possibilité, ou pour atténuer un ordre.

- La décision aurait été prise par ce dirigeant.
- Tu ne mentiras pas.

Groupes adverbiaux exprimant un commentaire afin de porter un jugement.

- Il arrivera probablement à vous convaincre.
- Heureusement, personne n'était blessé.
- Cette décision a été contestée, assurément.

Groupes incidents et phrases incidentes exprimant un commentaire.

- À mon avis, selon moi, je crois, à vrai dire, paraît-il, d'après moi, etc.

Plusieurs types et formes de phrases: impératives, interrogatives, exclamatives, à présentatif, non verbales, emphatiques, négatives, impersonnelles, etc.

- Ce qu'il faut faire, c'est de trouver des solutions.

- Une vraie catastrophe.
- Voici ce qu'il en résulte.
- Les jeunes roulent en fou ?
- Tant pis pour eux !

Autres marques (ironie, reformulation, etc.).

- Nos soldats vont mourir à l'autre bout du monde.
- Félicitations pour votre beau gâchis !
- Saviez-vous que certaines entreprises ont profité d'avantages financés par nos impôts ?
- En d'autres mots, savez-vous qu'elles nous volent ?

## Exercices sur la modalité d'un texte

Travailler la modalité d'un texte permet d'affiner l'écriture en jouant sur l'expression du doute, de la certitude, de l'obligation, de l'éventualité ou du jugement. Voici des exercices variés pour explorer la modalité en écriture.

### 1. Réécriture avec un changement de modalité

Objectif : Faire varier la modalité d'un texte en modifiant les auxiliaires, les adverbes, les tournures syntaxiques et le ton général.

- Certitude (Il est évident que..., Sans aucun doute...)
- Probabilité (Il est probable que..., On peut supposer que...)
- Possibilité (Il se pourrait que..., Peut-être que...)
- Obligation (Il faut que..., Tu dois...)
- Interdiction (Il est interdit de..., Tu ne dois surtout pas...)

Phrase à modifier.

Demain, il pleuvra.

- Certitude : Demain, la pluie sera inévitable.
- Probabilité : Il est probable qu'il pleuve demain.
- Possibilité : Peut-être qu'il pleuvra demain.
- Obligation : Tu devras prendre un parapluie demain.
- Interdiction : Ne sors surtout pas sans parapluie demain !

Phrase à modifier.

La mode éphémère existe.

Certitude : \_\_\_\_\_

Probabilité : \_\_\_\_\_

Possibilité : \_\_\_\_\_

Obligation : \_\_\_\_\_

Interdiction : \_\_\_\_\_

## Transformer un dialogue en jouant sur la modalité

Objectif : expérimenter les nuances du discours selon la modalité employée.

Exemple de dialogue neutre :

A : Tu veux venir au cinéma ce soir ?

B : Pourquoi pas, ça a l'air bien.

Autoritaire :

A : Tu dois absolument venir au cinéma ce soir !

B : Je n'ai pas le choix, c'est ça ?

Hésitation :

A : Ça te dirait peut-être d'aller au cinéma ce soir... ?

B : Euh... je ne sais pas trop, ça dépend...

Ironique :

A : Wow, quel programme passionnant... Un film, encore ?

B : Oh oui, parce que je rêve de passer ma soirée enfermée dans une salle obscure...

Dialogue à reformuler :

Dialogue neutre :

A : Veux-tu acheter cette chemise ?

B : Je peux, elle n'est pas chère.

Autoritaire :

A. \_\_\_\_\_

B. \_\_\_\_\_

Hésitation :

A. \_\_\_\_\_

B. \_\_\_\_\_

Ironie :

A. \_\_\_\_\_

B. \_\_\_\_\_

### Écrire une consigne en variant la modalité

Objectif : expérimenter comment la modalité modifie le degré d'obligation d'un message.

Exercice : rédigez une consigne selon plusieurs modalités.

Éteignez votre téléphone en classe.

Obligation stricte : vous devez impérativement éteindre votre téléphone en classe.

Recommandation : il est conseillé d'éteindre votre téléphone en classe.

Possibilité : vous pouvez, si vous le souhaitez, éteindre votre téléphone en classe.

Interdiction absolue : il est formellement interdit d'utiliser un téléphone en classe.

Phrases à reformuler.

Achetez des vêtements recyclables.

Obligation stricte : \_\_\_\_\_

Recommandation : \_\_\_\_\_

Possibilité : \_\_\_\_\_

Interdiction absolue : \_\_\_\_\_

### Analyser un texte et identifier la modalité dominante

Objectif : développer la capacité à repérer la modalité dans un texte littéraire ou journalistique.

Exercice : à partir du texte, identifiez les marques de modalité.



- Quels indices révèlent la modalité ? (adverbes, verbes modaux, tournures de phrase...)
- Quelle est la modalité dominante ? (assertive, injonctive, dubitative, etc.)
- Comment pourrait-on modifier la modalité du texte ?

Il est indéniable que l'avenir de la planète dépend de nos actions présentes.  
Chacun doit impérativement réduire son empreinte carbone.

Modalité dominante : \_\_\_\_\_

Pourquoi ?

---



---



---

Peut-être que l'avenir de la planète dépend de nos actions, mais rien n'est certain.

Modalité dominante : \_\_\_\_\_

Pourquoi ?

---



---



---

Il serait préférable que chacun réduise son empreinte carbone.

Modalité dominante : \_\_\_\_\_

Pourquoi ?

---



---



---

## Création d'un texte en jouant sur les variations de modalité

Objectif : apprendre à moduler une phrase pour en changer le ton et l'impact. Ces exercices permettent de travailler la modalité d'un texte en reformulant des phrases pour en modifier le degré de certitude, d'obligation, de possibilité ou d'interdiction.

Exercice : écrivez trois versions de ce court texte.

Il semble que ce soit une bonne idée d'adopter un animal de compagnie. Peut-être que cela pourrait apporter de la joie à une famille. Toutefois, il faudrait bien réfléchir avant de prendre une telle décision. On peut supposer que cela demande du temps et des responsabilités.

Version 1 : en accentuant la certitude :

---

---

---

---

Version 2 : en ajoutant plus de doutes :

---

---

---

---

Version 3 : en transformant le texte en un conseil ferme :

---

---

---

---

Version 4 : en rendant le texte plus permissif :

---

---

---

---

Réécrivez les phrases suivantes en variant leur modalité.

Il va pleuvoir demain.

Certitude : \_\_\_\_\_

Probabilité : \_\_\_\_\_

Possibilité : \_\_\_\_\_

Obligation : \_\_\_\_\_

Interdiction : \_\_\_\_\_

Tu dois finir ton travail avant ce soir.

Certitude : \_\_\_\_\_

Probabilité : \_\_\_\_\_

Possibilité : \_\_\_\_\_

Obligation : \_\_\_\_\_

Interdiction : \_\_\_\_\_

Nous irons sûrement en voyage cet été.

Certitude : \_\_\_\_\_

Probabilité : \_\_\_\_\_

Possibilité : \_\_\_\_\_

Obligation : \_\_\_\_\_

Interdiction : \_\_\_\_\_

Il est interdit de parler pendant le film.

Certitude : \_\_\_\_\_

Probabilité : \_\_\_\_\_

Possibilité : \_\_\_\_\_

Obligation : \_\_\_\_\_

Interdiction : \_\_\_\_\_

Elle réussira sans aucun doute son examen.

Certitude : \_\_\_\_\_

Probabilité : \_\_\_\_\_

Possibilité : \_\_\_\_\_

Obligation : \_\_\_\_\_

Interdiction : \_\_\_\_\_

Il se peut que nous ayons un test la semaine prochaine.

Certitude : \_\_\_\_\_

Probabilité : \_\_\_\_\_

Possibilité : \_\_\_\_\_

Obligation : \_\_\_\_\_

Interdiction : \_\_\_\_\_

Vous êtes obligés de respecter les consignes de sécurité.

Certitude : \_\_\_\_\_

Probabilité : \_\_\_\_\_

Possibilité : \_\_\_\_\_

Obligation : \_\_\_\_\_

Interdiction : \_\_\_\_\_

Il faut que tu sois à l'heure demain.

Certitude : \_\_\_\_\_

Probabilité : \_\_\_\_\_

Possibilité : \_\_\_\_\_

Obligation : \_\_\_\_\_

Interdiction : \_\_\_\_\_

### Apporter plus de nuances

Modifiez ces phrases pour les rendre plus nuancées et moins catégoriques en jouant sur les verbes modaux, les adverbess et les tournures de phrases.

Je suis certain que tu as tort.

\_\_\_\_\_

Tout le monde sait que c'est une mauvaise idée.

\_\_\_\_\_

Il n'y a aucune chance qu'il réussisse.

\_\_\_\_\_

Tu es obligé de suivre ce conseil.

\_\_\_\_\_

Ce restaurant est toujours excellent.

---

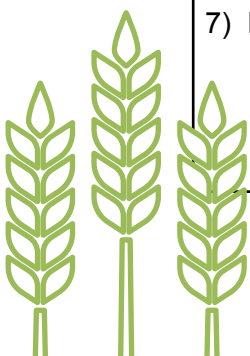
Il est évident que cette décision est mauvaise.

---

## Les expressions figées

Donne le sens de ces expressions figées. Dans chaque cas, entoure la lettre qui correspond à la bonne réponse.

|                             |                                                  |  |
|-----------------------------|--------------------------------------------------|--|
| 1) Parler en l'air          | a) Parler sans réfléchir.                        |  |
|                             | b) Parler en renversant la tête vers l'arrière.  |  |
|                             | c) Ne pas tenir compte des autres.               |  |
| 2) Trouver à qui parler     | a) Trouver une personne prête à écouter.         |  |
|                             | b) Trouver la personne que l'on cherchait.       |  |
|                             | c) Avoir affaire à un adversaire redoutable.     |  |
| 3) Parler au cœur           | a) Toucher, émouvoir.                            |  |
|                             | b) Avouer une faute.                             |  |
|                             | c) Faire allusion à quelque chose.               |  |
| 4) Parler d'or              | a) Être savant.                                  |  |
|                             | b) Parler sagement.                              |  |
|                             | c) Gagner sa vie en donnant des conférences.     |  |
| 5) Parler à un mur          | a) Être obligé de crier pour se faire entendre.  |  |
|                             | b) Parler à quelqu'un qui ne veut rien entendre. |  |
|                             | c) Parler face au mur.                           |  |
| 6) Rire jaune               | a) Rire quand il fait soleil.                    |  |
|                             | b) Rire en cachant ses dents.                    |  |
|                             | c) Rire pour dissimuler sa gêne.                 |  |
| 7) Rire au nez de quelqu'un | a) Se moquer ouvertement de quelqu'un.           |  |
|                             | b) Se moquer d'un défaut physique.               |  |
|                             | c) Rire en respirant fort.                       |  |



|                                   |                                         |  |
|-----------------------------------|-----------------------------------------|--|
| 8) Couper la poire en deux        | a) Trouver un compromis.                |  |
|                                   | b) Manger un fruit en deux fois.        |  |
|                                   | c) Se disputer un objet convoité.       |  |
| 9) Mettre la main à la pâte       | a) Aider activement.                    |  |
|                                   | b) Cuisiner du pain.                    |  |
|                                   | c) Tenir fermement quelque chose.       |  |
| 10) Avoir le cœur sur la main     | a) Être généreux.                       |  |
|                                   | b) Avoir une blessure à la main.        |  |
|                                   | c) Ressentir une forte émotion.         |  |
| 11) Jeter l'éponge                | a) Nettoyer quelque chose.              |  |
|                                   | b) Abandonner, renoncer.                |  |
|                                   | c) S'essuyer après s'être mouillé.      |  |
| 12) Tourner autour du pot         | a) Hésiter avant de dire quelque chose. |  |
|                                   | b) Marcher en rond dans son jardin.     |  |
|                                   | c) Observer attentivement un objet.     |  |
| 13) Mettre les pieds dans le plat | a) Dire quelque chose sans tact.        |  |
|                                   | b) Marcher sur un tapis glissant.       |  |
|                                   | c) Refuser de s'impliquer.              |  |
| 14) Tomber des nues               | a) Être très surpris.                   |  |
|                                   | b) Avoir un accident en avion.          |  |
|                                   | c) Faire une chute douloureuse.         |  |



|                                    |                                                       |  |
|------------------------------------|-------------------------------------------------------|--|
| 15) Donner sa langue au chat       | a) Abandonner une devinette.                          |  |
|                                    | b) Parler doucement.                                  |  |
|                                    | c) Apprendre à un chat à parler.                      |  |
| 16) Avoir un poil dans la main     | a) Être paresseux.                                    |  |
|                                    | b) Se gratter souvent la main.                        |  |
|                                    | c) Avoir une main très poilue.                        |  |
| 17) Poser un lapin                 | a) Apporter un animal en cadeau.                      |  |
|                                    | b) Ne pas se rendre à un rendez-vous.                 |  |
|                                    | c) Faire une blague à un ami.                         |  |
| 18) Avoir la tête dans les nuages  | a) Être distrait, rêveur.                             |  |
|                                    | b) Monter en avion.                                   |  |
|                                    | c) Porter un chapeau trop grand.                      |  |
| 19) Faire la sourde oreille        | a) Ignorer volontairement.                            |  |
|                                    | b) Perdre l'audition.                                 |  |
|                                    | c) Chanter très fort.                                 |  |
| 20) Ne pas être dans son assiette  | a) Ne pas se sentir bien.                             |  |
|                                    | b) Manger dans l'assiette d'un autre.                 |  |
|                                    | c) Avoir une mauvaise posture à table.                |  |
| 21) Le prendre la main dans le sac | a) Surprendre quelqu'un en train de faire une bêtise. |  |
|                                    | b) Aider quelqu'un à porter ses affaires.             |  |
|                                    | c) Donner un cadeau emballé.                          |  |



# Anglicismes et expressions à éviter

De très nombreuses expressions, utilisées fréquemment, sont pourtant fautives. Il n'existe malheureusement pas de « truc » pour les déceler; aussi faut-il avoir recours à sa mémoire pour éviter de les reproduire. Nous dressons ici une liste partielle (classée par ordre alphabétique) des expressions fautives les plus fréquentes.

Source principale : Office québécois de la langue française. Banque de dépannage linguistique, [En ligne], 2011  
[<http://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bdl.html>]

Pour connaître les autres sources consultées, cliquez sur Sources, sur la page À propos du site.

N. B. : Le présent document ne tient pas compte des rectifications orthographiques (nouvelle orthographe).

## À ÉVITER

jusqu'à date

mettre à date

formation académique

adresser une question

les mesures affecteront les employés

avoir un agenda caché

ajourner une assemblée, des travaux

année fiscale

appel conférence

les argents

chèque, facture au montant de 100 \$

bénéfices marginaux

par le biais de

annuler une réunion, une rencontre

céduler un rendez-vous

citoyens corporatifs

clause orphelin

travail clérical

personnel clérical

clients corporatifs

compléter un formulaire

contacter une personne, un organisme

image corporative

couper les dépenses

couper les prix

couper les subventions

coupures de postes

personne dédiée

sommes dédiées

dépendant de

## À EMPLOYER

à ce jour, jusqu'à maintenant

mettre à jour

formation générale (collégiale, universitaire...)

aborder, traiter une question

les mesures viseront, toucheront les employés

avoir un objectif caché, dissimuler ses véritables intentions

suspendre une assemblée, des travaux

exercice financier

conférence téléphonique

les sommes, les fonds, l'argent

chèque, facture de 100 \$

avantages sociaux

par l'intermédiaire de, au moyen de, à l'aide de

annuler une réunion, une rencontre

fixer un rendez-vous

entreprises citoyennes

clause de disparité (de traitement)

travail de bureau

personnel administratif

clientèle d'affaires, clients commerciaux

remplir un formulaire

joindre, appeler, écrire à, communiquer avec une personne, un organisme

image de marque, image de l'entreprise

comprimer, réduire les dépenses

réduire, casser les prix

mettre fin aux subventions, cesser le financement

coupes dans le personnel, mesures d'austérité

personne dévouée, sérieuse

sommes réservées, consacrées

selon, en fonction de

## Anglicismes et expressions à éviter

---

le dernier droit des négociations

disposer d'une question

mesures drastiques

dû à

date effective

émettre un reçu, une contravention

endosser un emprunt

endosser une décision

(s')enregistrer à un congrès

courrier enregistré

parcours erratique

être éligible à une promotion

être éligible à un concours

être en charge de

être en mode négociation

être justifié de

clients exécutifs

secrétaire exécutive

faire des représentations

gagner son point

mesures intérimaires

irritant majeur

items à l'ordre du jour

joindre une association

lettre de référence

ligne ouverte

loger un appel

loger un grief

lutte à finir

mettre l'emphasis sur

momentum

clause monétaire

opérer une usine

pamphlet publicitaire

partir un commerce, une association

per diem

place d'affaires

placer un appel

placer un grief

le **sprint final**, la **dernière étape** des négociations

**trancher, régler**

mesures **draconiennes, rigoureuses, radicales**

**en raison de, à cause de, parce que**

date **d'effet**

**remettre** un reçu, **donner** une contravention

**se porter garant d'un** emprunt

**approuver** une décision

**s'inscrire** à un congrès

courrier **recommandé**

parcours **irrégulier, inégal, sinueux**

**remplir les conditions requises pour** une promotion

**être admissible** à un concours

**avoir la responsabilité de, être chargé(e) de**

**être engagé dans des négociations**

**avoir raison de, être en droit de**

clients **commerciaux**

secrétaire **de direction**

**intervenir, faire des démarches, exercer des pressions**

**avoir gain de cause, remporter l'adhésion**

mesures **temporaires, provisoires**

**source, motif d'irritation, cause de mécontentement**

**points** à l'ordre du jour

**adhérer à, devenir membre d'une** association,

**lettre de recommandation**

**tribune téléphonique**

**téléphoner, appeler**

**déposer, présenter** un grief

**lutte acharnée, impitoyable, guerre sans merci**

**mettre l'accent sur, insister sur, mettre en évidence**

**élan, avance, impulsion du moment**

clause **salariale**

**exploiter, faire fonctionner, faire tourner** une usine

**prospectus, dépliant, brochure**

**ouvrir** un commerce, **fonder** une association

**indemnité journalière, allocation quotidienne**

**établissement, bureau, siège social**

**faire** un appel

**formuler** un grief

## Anglicismes et expressions à éviter

---

placer une commande

post mortem

prix de liste

prochaines deux semaines

questionner une décision

rapporter une fraude

référer une demande

prix régulier

personnel régulier

membres réguliers

rejoindre une personne au téléphone

relocaliser

réquisition

sauver de l'argent

sauver du temps

servir un avertissement

signaler un numéro de téléphone

suite 234

supporter une candidature

faire du surtemps

technicalités

feuille de temps

temps double

temps supplémentaire

terme de quatre ans

termes d'un contrat

transférer un employé

**passer** une commande

**autopsie, bilan**

**prix courant, prix de catalogue**

**deux prochaines** semaines

**contester, s'interroger sur, mettre en question** une décision

**signaler, dénoncer** une fraude

**diriger, transmettre, envoyer** une demande

prix **courant**

personnel **permanent**

membres **ordinaires**

**joindre** une personne au téléphone

**déplacer, reloger, déménager**

**demande d'achat, bon de commande**

**économiser** de l'argent

**gagner** du temps

**donner, signifier** un avertissement

**composer** un numéro de téléphone

**bureau 234, porte 234**

**appuyer, soutenir** une candidature

faire **des heures supplémentaires**

**détails de procédure, points de détail**

feuille, fiche **de présence**

**salaire majoré de 100 %**

**heures supplémentaires**

**mandat** de quatre ans

**clauses** d'un contrat

**muter** un employé

## POUR EN SAVOIR PLUS

**Le français au bureau**, 6<sup>e</sup> édition, Office québécois de la langue française, 2005.  
p. 267-292.

**Banque de dépannage linguistique de l'Office québécois de la langue française**

[http://66.46.185.79/bdl/gabarit\\_bdl.asp?Th=1&Th\\_id=296](http://66.46.185.79/bdl/gabarit_bdl.asp?Th=1&Th_id=296)

[http://66.46.185.79/bdl/gabarit\\_bdl.asp?Th=1&Th\\_id=268](http://66.46.185.79/bdl/gabarit_bdl.asp?Th=1&Th_id=268)

[http://66.46.185.79/bdl/gabarit\\_bdl.asp?Th=1&Th\\_id=267](http://66.46.185.79/bdl/gabarit_bdl.asp?Th=1&Th_id=267)

[http://66.46.185.79/bdl/gabarit\\_bdl.asp?Th=1&Th\\_id=261](http://66.46.185.79/bdl/gabarit_bdl.asp?Th=1&Th_id=261)

Nom : \_\_\_\_\_ Gr. : \_\_\_\_\_

## 1. Les anglicismes

1. Elle va à la *job* tous les jours.

\_\_\_\_\_

2. J'ai *booké* une réunion pour demain.

\_\_\_\_\_

3. Il a oublié son *cell* à la maison.

\_\_\_\_\_

4. Peux-tu me *checker* ce document ?

\_\_\_\_\_

5. Nous avons fait un *meeting* avec le directeur hier.

\_\_\_\_\_

6. Il faut *cancel* la réservation.

\_\_\_\_\_

7. Ce projet est vraiment un gros *challenge* pour l'équipe.

\_\_\_\_\_

8. Je vais te *caller* quand j'arrive.

\_\_\_\_\_

9. Il a reçu un *feedback* positif après sa présentation.

\_\_\_\_\_

10. Elle aime bien *shooter* des photos pendant ses voyages.

\_\_\_\_\_

11. Le *boss* a demandé une nouvelle version du rapport.

\_\_\_\_\_

12. Je dois *download* ce fichier avant la réunion.

\_\_\_\_\_

13. Le *parking* est plein, je vais devoir trouver une autre place.

\_\_\_\_\_

14. Elle a fait un *deadline* très serré pour ce projet.

\_\_\_\_\_

15. Nous allons *focusser* sur ce problème en priorité.

\_\_\_\_\_

## 1. Les anglicismes

### Corrigé

1. Elle va au **travail** tous les jours.
2. J'ai **réservé** une réunion pour demain.
3. Il a oublié son **téléphone portable** à la maison.
4. Peux-tu **vérifier** ce document ?
5. Nous avons fait une **réunion** avec le directeur hier.
6. Il faut **annuler** la réservation.
7. Ce projet est vraiment un gros **défi** pour l'équipe.
8. Je vais te **téléphoner** quand j'arrive.
9. Il a reçu une **rétroaction** positive après sa présentation.
10. Elle aime bien **prendre** des photos pendant ses voyages.
11. Le **patron** a demandé une nouvelle version du rapport.
12. Je dois **télécharger** ce fichier avant la réunion.
13. Le **stationnement** est plein, je vais devoir trouver une autre place.
14. Elle a fixé une **date limite** très serrée pour ce projet.
15. Nous allons **nous concentrer** sur ce problème en priorité.

Nom : \_\_\_\_\_ Gr. : \_\_\_\_\_

## 1. Calques de l'anglais

1. Je vais faire une décision demain.

\_\_\_\_\_

2. Elle a passé un bon temps à la fête hier soir.

\_\_\_\_\_

3. Nous avons besoin de faire sens de cette situation.

\_\_\_\_\_

4. Il est confortable avec cette nouvelle tâche.

\_\_\_\_\_

5. J'ai regardé pour mes clés partout.

\_\_\_\_\_

6. Il est en charge du projet.

\_\_\_\_\_

7. Elle attend pour des nouvelles de son médecin.

\_\_\_\_\_

8. Il travaille fort sur ce projet.

---

9. Ce restaurant est définitivement mon favori.

---

10. Elle a un gros cœur.

---

11. Ils ont des grandes attentes pour ce projet.

---

12. Je vais assister à la réunion demain.

---

13. Il a demandé une question importante.

---

14. Nous avons parlé à propos du film hier soir.

---

15. Elle a eu une bonne expérience pendant son voyage.

---

## 1. Calques de l'anglais

### Corrigé

1. Je vais prendre une décision demain.

2. Elle a passé un bon moment à la fête hier soir.

3. Nous avons besoin de comprendre cette situation.

4. Il est à l'aise avec cette nouvelle tâche.

5. J'ai cherché mes clés partout.

6. Il est responsable du projet.

7. Elle attend des nouvelles de son médecin.

8. Il travaille dur sur ce projet.

9. Ce restaurant est certainement mon préféré.

10. Elle a un grand cœur.

11. Ils ont de grandes attentes pour ce projet.

12. Je vais participer à la réunion demain.

13. Il a posé une question importante.

14. Nous avons parlé du film hier soir.

15. Elle a fait une belle expérience pendant son voyage.

## 1. Calques de l'anglais suite

### Anglais

1. I will make a decision tomorrow.
2. She had a good time at the party last night.
3. We need to make sense of this situation.
4. He is comfortable with this new task.
5. I looked for my keys everywhere.
6. He is in charge of the project.
7. She is waiting for news from her doctor.
8. He is working hard on this project.
9. This restaurant is definitely my favorite.
10. She has a big heart.
11. They have high expectations for this project.
12. I will attend the meeting tomorrow.
13. He asked an important question.
14. We talked about the movie last night.
15. She had a good experience during her trip.

### Espagnol

1. Tomaré una decisión mañana.
2. Ella se lo pasó bien en la fiesta anoche.
3. Necesitamos darle sentido a esta situación.
4. Él está cómodo con esta nueva tarea.
5. Busqué mis llaves por todas partes.
6. Él está a cargo del proyecto.
7. Ella está esperando noticias de su médico.
8. Él está trabajando duro en este proyecto.
9. Este restaurante es definitivamente mi favorito.
10. Ella tiene un gran corazón.
11. Ellos tienen grandes expectativas para este proyecto.
12. Asistiré a la reunión mañana.
13. Él hizo una pregunta importante.
14. Hablamos sobre la película anoche.
15. Ella tuvo una buena experiencia durante su viaje.

Nom : \_\_\_\_\_ Gr. : \_\_\_\_\_

## 2. Calques de l'anglais

1. Il a finalement réalisé son erreur.

\_\_\_\_\_

2. Je vais revenir sur mon point plus tard.

\_\_\_\_\_

3. Elle a eu un argument avec son frère.

\_\_\_\_\_

4. Nous devons remplir le formulaire.

\_\_\_\_\_

5. Ce projet dépend sur votre collaboration.

\_\_\_\_\_

6. Ils prennent avantage de la situation.

\_\_\_\_\_



7. Il a une opportunité d'aller étudier à l'étranger.

\_\_\_\_\_

8. Nous avons manqué de temps pour finir le travail.

\_\_\_\_\_

9. Elle a dit que ça faisait du sens pour elle.

\_\_\_\_\_

10. Je vais faire une application pour ce poste.

\_\_\_\_\_

2. Calques de l'anglais

Correction

1. Il a **fini par comprendre** son erreur.

2. Je vais **revenir à** mon point plus tard.

3. Elle a eu une **dispute** avec son frère.

4. Nous devons **compléter** le formulaire.

5. Ce projet dépend **de** votre collaboration.

6. Ils **profitent** de la situation.

7. Il a une **occasion** d'aller étudier à l'étranger.

8. Nous avons **manqué de temps** pour terminer le travail.

9. Elle a dit que ça **avait du sens** pour elle.

10. Je vais **postuler** pour ce poste.

## Anglais

1. He finally realized his mistake.
2. I will come back to my point later.
3. She had an argument with her brother.
4. We need to fill out the form.
5. This project depends on your collaboration.
6. They are taking advantage of the situation.
7. He has an opportunity to study abroad.
8. We ran out of time to finish the work.
9. She said it made sense to her.
10. I will apply for this position.

## Espagnol

1. Finalmente se dio cuenta de su error.
2. Volveré a mi punto más tarde.
3. Ella tuvo una discusión con su hermano.
4. Tenemos que completar el formulario.
5. Este proyecto depende de tu colaboración.
6. Ellos se aprovechan de la situación.
7. Él tiene una oportunidad de estudiar en el extranjero.
8. Nos quedamos sin tiempo para terminar el trabajo.
9. Ella dijo que tenía sentido para ella.
10. Voy a postularme para este puesto.

## Latin

1. Tandem errorem suum intellexit.
2. Postea ad meum argumentum revertar.
3. Cum fratre suo contentionem habuit.
4. Formularium complere debemus.
5. Hoc proiectum tua cooperatione nititur.
6. Rebus utuntur ad commodum suum.
7. Facultatem habet peregre studendi.
8. Tempus deficit ut opus conficeremus.
9. Dixit hoc sibi rationem habere.
10. Ad hoc officium petam.

Nom : \_\_\_\_\_ Gr. : \_\_\_\_\_

## 3. Calques de l'anglais

1. Il a fait une grosse différence dans le projet.

\_\_\_\_\_

2. Elle a pris une marche après le dîner.

\_\_\_\_\_

3. Nous avons fait une décision difficile.

\_\_\_\_\_

4. Il veut attendre pour la prochaine réunion avant de répondre.

\_\_\_\_\_

5. Il a passé à travers beaucoup de difficultés.

\_\_\_\_\_

6. Ce document est supposé être envoyé demain.

---

7. Elle a pris contrôle de la situation.

---

8. Nous devons adresser ce problème rapidement.

---

9. Ils vont rencontrer des clients la semaine prochaine.

---

10. Elle a joué un rôle clé dans le succès de l'entreprise.

---

### 3. Calques de l'anglais

#### Correction

1. Il a **beaucoup contribué** au projet.
2. Elle a **fait une promenade** après le dîner.
3. Nous avons **pris une décision** difficile.
4. Il veut **attendre la** prochaine réunion avant de répondre.
5. Il a **traversé** beaucoup de difficultés.
6. Ce document **doit être** envoyé demain.
7. Elle a **pris le contrôle** de la situation.
8. Nous devons **traiter** ce problème rapidement.
9. Ils vont **voir** des clients la semaine prochaine.
10. Elle a **joué un rôle important** dans le succès de l'entreprise.

#### Anglais

1. He made a big difference in the project.
2. She took a walk after dinner.
3. We made a difficult decision.
4. He wants to wait for the next meeting before responding.
5. He went through a lot of difficulties.
6. This document is supposed to be sent tomorrow.
7. She took control of the situation.
8. We need to address this problem quickly.
9. They will meet with clients next week.
10. She played a key role in the success of the company.

#### Espagnol

1. Él hizo una gran diferencia en el proyecto.
2. Ella dio un paseo después de la cena.
3. Tomamos una decisión difícil.
4. Él quiere esperar a la próxima reunión antes de responder.
5. Él atravesó muchas dificultades.

6. Este documento debe ser enviado mañana.
7. Ella tomó el control de la situación.
8. Necesitamos tratar este problema rápidamente.
9. Se reunirán con clientes la próxima semana.
10. Ella jugó un papel importante en el éxito de la empresa.

## Latin

1. Multum ad proiectum contulit.
2. Ambulationem post cenam fecit.
3. Difficilem decisionem cepimus.
4. Volunt proximam conventum exspectare antequam respondeat.
5. Multas difficultates transiit.
6. Hoc documentum cras mittendum est.
7. Potestatem rei accepit.
8. Hunc quaestionem celeriter tractare debemus.
9. Clientes proxima hebdomade visuri sunt.
10. Magnum munus in successu negotii egit.

## Lexique 5<sup>e</sup> secondaire

|                        |                     |                   |
|------------------------|---------------------|-------------------|
| Enjeu                  | Inacceptable        | Pressant          |
| Problématique          | Abus                | Dénué de sens     |
| Fléau                  | Indifférence        | Persistant        |
| Décision arbitraire    | Incompréhension     | Incontestable     |
| Subjectif              | Alarmant            | Fondamental       |
| Objectivité            | Consternant         | Justifié          |
| Objectif               | Hypocrisie          | Prioritaire       |
| Situation préoccupante | Ignorance           | Urgent            |
| Incidence              | Inadmissible        | Évident           |
| Conséquences           | Méprisant           | Crucial           |
| Négligence             | Flagrant            | Légitime          |
| Dysfonctionnement      | Pressant            | Inévitable        |
| Injustice              | Museler             | Dénoncer          |
| Inaction               | Passer sous silence | Exiger            |
| Préoccupant            | À bout de souffle   | Défendre          |
| Aberrant               | Sous-estimé         | S'indigner        |
| Contestable            | Miné par...         | Oser dire         |
| Réclamer               | Promesse brisée     | Lucide            |
| Mettre en lumière      | Résistance          | Bris de confiance |
| S'élever contre        | Illusion            | Accuser           |
| Ruiner                 | Tromperie           | Blâmer            |
| Bafouer                | Démagogie           | Contester         |
| Exclure                | Fallacieux          | Déplorer          |
| Rejeter                | Éphémère            | Déstabiliser      |
| Cri d'alarme           | Silence complice    | Désarmer          |
| Perte de confiance     | Décision lucide     | Exposer           |
| Fustiger               | Trahir              | Transformer       |
| Menacer                | Stigmatiser         | S'unir            |
| Minimiser              | Écraser             | Favoriser         |
| Négliger               | Déclencher          | Appuyer           |
| Saboter                | Promouvoir          | Affirmer          |
| Douter                 | Renforcer           | Plaider           |
| Nuire                  | Réagir              | Réitérer          |
| Témoigner              | Brimer              | Exhorter          |
| Persuader              | Amplifier           | Amorcer           |
| Insister               | Envenimer           | Étayer            |
| Appuyer                | Éroder              | Réfuter           |
| Affecter               | Opprimer            | Ébranler          |
| Insinuer               | Tourner en dérision | Sous-entendre     |

## Les marqueurs de relation<sup>5</sup>

Afin de vous faciliter la tâche, voici une liste de marqueurs de relation qui sont des outils de transition.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p><b>Pour introduire :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• En premier lieu, ...</li> <li>• Premièrement, ...</li> <li>• D'une part, ...</li> <li>• D'abord, ...</li> <li>• Tout d'abord, ...</li> <li>• À première vue, ...</li> <li>• Au premier abord, ...</li> </ul> <p><b>Pour marquer une cause :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• car ...</li> <li>• en effet, ...</li> <li>• étant donné que ...</li> <li>• parce que ...</li> <li>• puisque ...</li> <li>• d'autant plus que ...</li> <li>• comme ...</li> <li>• grâce à, ...</li> <li>• à cause de ...</li> <li>• à la suite de ...</li> <li>• à force de ...</li> <li>• en raison de ...</li> <li>• faute de ...</li> <li>• au nom de ...</li> <li>• sous prétexte que (de) ...</li> <li>• du fait que ...</li> <li>• vu que ...</li> <li>• comme ...</li> <li>• du moment que ...</li> <li>• d'autant que ...</li> <li>• ceci résulte (découle, dépend, vient, provient) de ...</li> </ul> | <p><b>Pour marquer une opposition ou une restriction :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• mais, ...</li> <li>• cependant, ...</li> <li>• malgré tout, ...</li> <li>• pourtant, ...</li> <li>• inversement, ...</li> <li>• à l'inverse, ...</li> <li>• à l'inverse de ...</li> <li>• par contre, ...</li> <li>• néanmoins, ...</li> <li>• en revanche, ...</li> <li>• seulement, ...</li> <li>• du moins, ...</li> <li>• toutefois, ...</li> <li>• d'ailleurs, ...</li> <li>• par ailleurs, ...</li> <li>• à l'opposé, ...</li> <li>• à la différence de ...</li> <li>• contrairement à, ...</li> <li>• par contre ...</li> <li>• à l'encontre de, ...</li> <li>• en dépit de ...</li> <li>• loin de ...</li> <li>• malgré ...</li> <li>• tandis que ...</li> <li>• alors que ...</li> <li>• avoir beau (plus infinitif)...</li> <li>• ceci s'oppose à ...</li> <li>• ceci contredit ...</li> <li>• ceci empêche ...</li> <li>• ceci interdit ...</li> </ul> | <p><b>Pour marquer une suite :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Puis, ...</li> <li>• En second lieu, ...</li> <li>• D'une part,, ... d'autre part ...</li> <li>• Par ailleurs, ...</li> <li>• Dans le même ordre d'idées, ...</li> </ul> <p><b>Pour marquer un rappel :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Donc, ...</li> <li>• Compte tenu de ce qui précède, ...</li> <li>• De ce point de vue, ...</li> <li>• En ce qui concerne, ...</li> <li>• À cet égard, ...</li> <li>• Dans un autre ordre d'idées, ..</li> </ul> <p><b>Pour marquer une alternative :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• ou ... ou ...</li> <li>• tantôt ... tantôt</li> <li>• ou bien ... ou bien</li> <li>• soit ... soit</li> <li>• soit que ... soit que</li> </ul> |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

<sup>5</sup> Cette liste de marqueurs de relation s'inspire du document préparé par le centre Alpha dans le cadre de l'atelier préparatoire au test de français exigé par le universités.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p><b>Pour marquer un but :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• pour...</li> <li>• dans ce but, ...</li> <li>• à cette fin, ...</li> <li>• à cet effet, ...</li> <li>• de peur de ...</li> <li>• afin de ...</li> <li>• de crainte de (que) ...</li> <li>• dans l'intention de ...</li> </ul> <p><b>Pour marquer un exemple ou une explication :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• par exemple, ...</li> <li>• ainsi, ...</li> <li>• c'est-à-dire, ...</li> <li>• en effet, ...</li> <li>• c'est comme ...</li> <li>• d'ailleurs ...</li> <li>• notamment ...</li> <li>• ceci fait penser à ..., rappelle</li> <li>• ceci ressemble à ..., est semblable à ...</li> <li>• ceci se rapproche de ...</li> <li>• ceci évoque ...</li> </ul> <p><b>Pour marquer l'exception :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• hormis, ...</li> <li>• sauf que (si), ...</li> <li>• si ce n'est ...</li> <li>• excepté ...</li> <li>• à moins que ...</li> <li>• ceci exclut...</li> <li>• ceci diffère de ...</li> <li>• ceci annule ...</li> </ul> <p><b>Pour marquer la manière :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• certes, ...</li> <li>• c'est vrai, ...</li> <li>• bien sûr (entendu), ...</li> <li>• il est vrai que ...</li> <li>• sans aucun doute ...</li> <li>• de toute évidence, ...</li> <li>• il va de soi que ...</li> <li>• évidemment ...</li> <li>• à coup sûr ...</li> <li>• il est hors de doute que ...</li> </ul> | <p><b>Pour marquer une affirmation :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• quoi qu'on en dise ...</li> <li>• même ...</li> <li>• en fait, ...</li> <li>• effectivement, ...</li> <li>• en vérité, ...</li> <li>• justement, ...</li> <li>• à vrai dire, ...</li> <li>• pour sûr, ...</li> <li>• en réalité, ...</li> </ul> <p><b>Pour marquer une conséquence :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• donc, ...</li> <li>• par conséquent, ...</li> <li>• par suite de ...</li> <li>• en conséquence, ...</li> <li>• c'est pourquoi ...</li> <li>• ainsi peut-on dire ...</li> <li>• c'est ainsi que ...</li> <li>• au point de ...</li> <li>• par le fait même ...</li> <li>• alors ...</li> <li>• de ce fait ...</li> <li>• de là ...</li> <li>• aussi (en tête de phrase) ...</li> <li>• ainsi ...</li> <li>• d'où ...</li> <li>• dès lors ...</li> <li>• de telle sorte (façon, manière) que ...</li> <li>• si bien que ...</li> <li>• sans que ...</li> <li>• au point que ...</li> <li>• si ... que ...</li> <li>• trop ... pour que ...</li> <li>• ceci implique (entraîne) ...</li> <li>• ceci provoque (amène, cause, produit, suscite, incite, pousse à) ...</li> </ul> | <p><b>Pour marquer un bilan, une conclusion :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Finalement, ...</li> <li>• Pour terminer, ...</li> <li>• En fin de compte, ...</li> <li>• Tout compte fait, ...</li> <li>• Pour tout dire, ...</li> <li>• Pour conclure, ...</li> <li>• Enfin, ...</li> <li>• Donc, ...</li> <li>• Cela dit, ...</li> <li>• En définitive, ...</li> <li>• Bref, ...</li> <li>• En somme, ...</li> <li>• Tout cela considéré, ...</li> <li>• Quoi qu'il en soit, ...</li> </ul> <p><b>Pour marquer un accord :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• certes, ...</li> <li>• c'est vrai, ...</li> <li>• bien sûr, ...</li> <li>• il est vrai que ...</li> <li>• bien entendu, ...</li> <li>• sans aucun doute ...</li> <li>• de toute évidence ...</li> <li>• il va de soi que ...</li> <li>• évidemment ...</li> <li>• à coup sûr ...</li> <li>• il est hors de doute que ...</li> </ul> <p><b>Pour marquer un ajout :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• autrement dit ...</li> <li>• en outre, ...</li> <li>• au surplus, ...</li> <li>• de plus, ...</li> <li>• en plus ...</li> <li>• de surcroît, ...</li> <li>• sans compter que ...</li> <li>• de même, ...</li> <li>• parallèlement, ...</li> <li>• en d'autres termes, ...</li> <li>• notamment ...</li> <li>• d'ailleurs,...</li> <li>• par ailleurs, ...</li> <li>• à ceci s'ajoute que ...</li> </ul> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Lettre ouverte



## LISTE DE VÉRIFICATION POUR AVOIR 100% en C1 et C2.

Si vous avez besoin d'éclaircissement, demandez à *Mon coach de français* en faisant on copier-coller des éléments qui vous turlupinent.

### C1 — Qualité des idées, profondeur et style

#### C1A — Pertinence, profondeur et intelligence du propos

- ☐ Sujet traité sous tous ses aspects (aucune dimension de la question oubliée).
- ☐ Adaptation au destinataire : registre, ton, arguments, vocabulaire, références.
- ☐ Respect du genre (lettre ouverte) : adresse au public, prise de position affirmée, intention de convaincre ou faire réfléchir.
- ☐ Longueur respectée (~500 mots).
- ☐ Position claire, constante, sans contradiction.
- ☐ Arguments précis, crédibles, illustrés (exemples, faits, citations).
- ☐ Réflexion personnelle, originale, démontrant une intelligence du propos.
- ☐ Nuances apportées, ouverture d'esprit, capacité à explorer la complexité.
- ☐ Approfondissement : développement, explication, illustration détaillée.
- ☐ Références culturelles pertinentes, bien intégrées.

#### C1B — Qualité stylistique et expressivité

- ☐ Vocabulaire riche, précis, connoté au besoin.
- ☐ Figures de style adaptées et expressives (comparaison, métaphore, gradation, etc.).
- ☐ Variété des phrases et des structures (affirmatives, négatives, interrogatives, exclamatives).
- ☐ Ponctuation expressive, mise en page soignée.
- ☐ Qualité stylistique du titre (titre plat ou maladroit → perte en C1B ; absence → perte en C2)
- ☐ Rigueur des informations : pas d'imprécisions, pas d'erreurs, pas de propos hors sujet.
- ☐ Sources citées correctement.

## Critère 2 (C2) — Organisation, enchaînement et fluidité (Cote A, 100 %)

### 1. Organisation générale

- ☐ Titre présent et pertinent (évocateur ou explicite).
- ☐ Introduction complète avec sujet amené (SA) et posé (SP).
- ☐ Développement structuré avec des parties bien organisées.
- ☐ Conclusion claire qui reformule l'essentiel ou ouvre le débat.
- ☐ Paragraphes nets et lisibles, sans désordre ni confusion.

### 2. Progression logique et enchaînement des idées

- ☐ Idées qui avancent de façon logique et progressive.
- ☐ Liens solides et pertinents entre les arguments et la thèse défendue.
- ☐ Procédés argumentatifs bien utilisés (par exemple : réfutation, explication argumentative).
- ☐ Aucun propos hors sujet, pas de digressions ni de contradictions, pas de piétinement.

### 3. Fluidité et précision des reprises

- ☐ Reprises variées et précises (pronoms, synonymes, périphrases, termes génériques/spécifiques).
- ☐ Pas de flou référentiel ni de déterminants/pronoms sans antécédent, pas d'ambiguïtés.
- ☐ Marqueurs de relation et organisateurs textuels bien choisis pour guider la lecture.

**Grille d'évaluation**  
**Travail écrit**  
secondaire 5

| COMPÉTENCE : ÉCRITURE                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |             |  |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|--|
| Critère 1                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |             |  |
| Le texte de l'élève correspond au type de texte demandé (30%)                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |             |  |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | /10         |  |
| PROFONDEUR ET INTELLIGENCE DU PROPOS                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |             |  |
| Profondeur - Précision des idées. Explications développées des idées affirmées. Démonstration d'une réflexion qui va "au-delà". Intelligence - Nuance, comparaison, détails des enjeux, originalité des idées. Qualité des informations - Pertinence. Traçabilité des informations. Repères temporels précis. Données chiffrées et faits exacts. Connaissances allant au-delà des textes du recueil. Ni banales, ni évidentes, ni répétitives. Exemples réels, concrets et originaux. Anticipation des objections. |             |  |
| QUALITÉ STYLISTIQUE                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |             |  |
| Style - Non générique. Fluide. Expressif. Constant. Ton et vocabulaire - Revendicateur, engagé, respectueux, convaincant, vivant, soutenu, expressif, orienté, connoté. Variations du rythme et de types de phrases - Déclaratives, interrogatives, impératives, exclamatives, ... Phrases courtes, longues, impersonnelles, emphatiques, non-verbales, ... Figures de style et procédés stylistiques - Répétition, gradation, anaphore, question rhétorique, métaphore, comparaison, emphase.                     |             |  |
| Critère 2                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |             |  |
| L'élève écrit un texte cohérent (20%)                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |             |  |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | /10         |  |
| PROGRESSION ET ENCHAÎNEMENT FLUIDE DES IDÉES                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |             |  |
| Texte - Intro : claire, point de vue évident. Développement : progression logique. Conclusion : forte. Récapitulative ou ouverte. Paragraphes et idées - Progression fluide, liens logiques, transitions efficaces d'une phrase à l'autre. Général - Liens pertinents entre les arguments et la thèse. Aucune répétition, ni détour inutile, ni contradiction, ni retour en arrière. Aucune rupture. Aucun "collage" d'idées.                                                                                      |             |  |
| Critère 3                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |             |  |
| L'élève emploie le lexique français adéquatement (5%)                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |             |  |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | # d'erreurs |  |
| VOCABULAIRE                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |             |  |
| Utilisation d'un vocabulaire précis, varié et approprié au contexte. Évite les verbes passe-partout (avoir, être, faire). Évite les termes génériques (Très, trop, grand, chose, gens, personnes, ...) Exactitude lexicale selon la norme.                                                                                                                                                                                                                                                                         |             |  |
| Critère 4                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |             |  |
| L'élève construit adéquatement ses phrases (25%)                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |             |  |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | # d'erreurs |  |
| PONCTUATION ET TYPOGRAPHIE                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |             |  |
| Respect des règles de ponctuation et des conventions typographiques en français : usage approprié des majuscules, espaces, guillemets, tirets, parenthèses et autres signes graphiques.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |             |  |
| FORMULATION DES PHRASES                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |             |  |
| Construction des phrases qui respecte la syntaxe française. Formulation qui facilite la lisibilité. Évite les formules longues et scolaires. Concordance des temps.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |             |  |
| Critère 5                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |             |  |
| L'élève orthographie, accorde et conjugue adéquatement les mots choisis (20%)                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |             |  |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | # d'erreurs |  |
| ORTHOGRAPHE                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |             |  |
| Respect de l'orthographe des mots courants. Usage correct des accents, cédilles, trémas.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |             |  |
| ACCORDS ET CONJUGAISONS                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |             |  |
| Respect des règles grammaticales : accords en genre et en nombre, conjugaison correcte des verbes et accords du participe passé. Homophones grammaticaux (à/a, s'est/c'est, ...) et courant (travaille/-ail, appelle/-lle,...).                                                                                                                                                                                                                                                                                    |             |  |
| Nombre de mots : 500                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |             |  |

Nom: \_\_\_\_\_

## La structure d'une lettre ouverte

↳ Il s'agit, ici, d'une structure "classique".

Titre : \_\_\_\_\_

Introduction

Sujet amené : Formule un énoncé général, neutre.

(Question d'actualité, statistiques, faits historiques, expérience personnelle, etc.)

Sujet posé (thèse) : Annonce ton point de vue ou position sur le sujet.

(J'appuie, j'approuve, je suis d'accord, je soutiens, je désapprouve, je suis contre, je critique, je suis en désaccord, etc.)

~~Sujet divisé : Mentionne tes arguments pour appuyer ta thèse.~~

↳ Le sujet divisé est fortement déconseillé dans une lettre ouverte.

Développement

Organisateur textuel :

(Premièrement, tout d'abord, en premier lieu, d'une part, etc.)

Argument 1 : Présente ton argument.

Explications : Explique ton argument, précise-le.

Procédé argumentatif : Choisis un procédé pour développer, approfondir et appuyer ton argument.

(Fait, exemple, définition, description, contre-exemple, appel à l'autorité, analogie, accumulation, réfutation.)

Synthèse : Résume les éléments présentés dans ton paragraphe.

Développement

Organisateur textuel :

(Deuxièmement, ensuite, en deuxième lieu, d'autre part, etc.)

Argument 2 : Présente ton argument.

Explications : Explique ton argument, précise-le.

Procédé argumentatif : Choisis un procédé pour développer, approfondir et appuyer ton argument.

(Fait, exemple, définition, description, contre-exemple, appel à l'autorité, analogie, accumulation, réfutation.)

Synthèse : Résume les éléments présentés dans ton paragraphe.

Conclusion

Organisateur textuel :

(En conclusion, pour conclure, finalement, en résumé, etc.)

Synthèse : Reformule ta thèse et résume tes arguments principaux.

Ouverture : Laisse le lecteur sur une réflexion.

(Projection dans le futur, nouvelle information, souhait, citation célèbre, question, etc.)

# La lettre ouverte



POUVOIR DES MOTS

Recueil de textes d'élèves | Choix du jury 2019

Épreuve unique de français, langue d'enseignement au secondaire

**Comment rédiger une lettre ouverte**

Document réalisé par Elodie Bleyaert

## Le titre

Chacun des titres ci-dessous introduit un texte argumentatif au sujet des changements climatiques. Donnez une appréciation de ces différents titres et nommez, au minimum, une raison pour justifier ton choix. Il est important de se rappeler que le titre vaut des points et qu'il doit être judicieusement choisi.

1. S'adapter dans un avenir inadaptable?



2. Une extinction planifiée



3. « Vert » un monde meilleur!



4. Vers le vert à volonté



5. Ensemble vers l'impasse



6. Tous pour rien, personne pour tous ☆☆☆☆☆

---

7. Verdissons nos actions et sauvons notre planète ☆☆☆☆☆

---

8. S'adapter aux changements climatiques, pas si facile! ☆☆☆☆☆

---

9. Le compte à rebours est déjà commencé ☆☆☆☆☆

---

10. Tout pour s'acclimater ☆☆☆☆☆

---

11. Survivre en temps de catastrophe climatique ☆☆☆☆☆

---

12. Changer nos vies au dernier moment ☆☆☆☆☆

---

13. Survivre à tout prix ☆☆☆☆☆

---

14. M'adapter? Non merci! ☆☆☆☆☆

---

15. Changements climatiques : la solution par l'action ☆☆☆☆☆

---

16. Des outils pour un monde qui se brise ☆☆☆☆☆

---

Rédigez un titre pour un texte argumentatif qui traite des changements climatiques. Expliquez ce choix.

---

---

# L'introduction

Chacune des introductions suivantes est tirée du document Le Pouvoir des mots (MEES, 2019). Lisez ces introductions, donnez-en une appréciation et expliquez votre note.

1. Des variations de température excessives, des journées de canicule, des inondations, des ouragans, des typhons et bien plus encore. Ce sont tous des symptômes mis devant nos yeux pour prouver que notre planète est en piteux état. Sa santé ne cesse de se dégrader au fil des années. Bipolaire serait le terme approprié pour expliquer les changements d'humeur de notre Terre... ou plutôt devrais-je dire les changements climatiques. D'ailleurs, en tant qu'occupants de cette planète, peut-on s'adapter aux « sauts » climatiques de notre maison hôte? Je ne crois pas, car malgré tous les efforts déployés pour remédier à ces problèmes, les progrès sont trop lents et notre monde manque de volonté pour effectuer des améliorations.

Aisha Arulvasagam

Rosie Manguette-De Lajemmerais Commission scolaire de Montréal



---

---

---

---

---

2. Les générations antérieures se sont battues pour toutes sortes de causes, comme la liberté, la démocratie et les droits des femmes, en ayant toujours en tête le but de façonner un monde meilleur. C'est avec de bonnes intentions qu'elles nous ont légué un cadeau empoisonné : les changements climatiques. Est-ce possible de s'adapter à ces changements climatiques? À mon avis, il est irréaliste de croire que nous pouvons nous ajuster au réchauffement planétaire, car, de toute évidence, les humains ne sont prêts ni à déboursier l'argent nécessaire ni à remettre en question leur mode de vie.



Marie-Hélène Ayotte  
Collège Laval

---

---

---

3. Il n'est pas rare de voir des étudiants manifester et démontrer avec dévouement leur opinion. Récemment (plus précisément le 15 mars 2019), une grève rassemblant plus de cent dix mille<sup>1</sup> jeunes fervents Québécois s'est déroulée. L'objectif de cette dernière était d'attirer l'attention des hauts dirigeants sur un fléau planétaire : le réchauffement climatique. En effet, nous avons atteint un stade où nous devons changer nos habitudes de vie afin de nous adapter à cette problématique. À mon avis, chers internautes, nous sommes encore en mesure d'assurer un futur sur une planète en santé aux prochaines générations. D'une part, il suffit que les États mettent en place des mesures incitatives et d'une autre part, les citoyens doivent adopter un comportement écoresponsable.



Valérie Barrère  
Externat Sacré-Cœur

---

---

---

4. Chaleur, saleté, déchets, pollution, smog, sécheresses, inondations. Ce sont des mots qu'on retrouve en abondance dans notre vocabulaire d'aujourd'hui, alors qu'on réalise la sévérité des blessures qu'on inflige à notre planète. En effet, notre espèce semble traîner le malheur derrière elle. Peut-on donc réellement s'adapter aux changements climatiques? Je suis certaine, pour ma part, qu'on a la possibilité de nettoyer nos dégâts et d'avancer sur un chemin plus vert. Ainsi, chers lecteurs, alors qu'il est facile de sombrer dans le désespoir face à l'humanité, je ferai de mon mieux pour vous convaincre de mon opinion.



Kira Cochrane-Pagé  
École PACÉ  
Commission scolaire de Montréal

---

---

---

5. On a beau crier à la population mondiale que l'aviation civile est responsable de 2 % des émissions mondiales de CO<sub>2</sub>, que, d'ici 2050, les climatiseurs produiront chaque année un milliard de tonnes de CO<sub>2</sub> de plus que maintenant et que 15 à 40 % de ces polluants se trouveront encore dans l'atmosphère dans 1000 ans<sup>3</sup>, certains continuent de se fermer les yeux devant cet enjeu devenu trop important. Nous ne nous investissons pas assez socialement et politiquement pour arriver à réparer tous les dégâts qui ont déjà été causés et pour nous adapter d'une quelconque façon aux changements climatiques.



Justine Desmarais  
École internationale du Phare  
Commission scolaire de la Région de Sherbrooke

---

---

---

6. Lorsque Copernic a pour la première fois formulé la théorie de l'héliocentrisme, ses innombrables recherches se transformèrent en un coup d'épée dans l'eau. Ses paroles, au lieu de provoquer la prise de conscience espérée, eurent tôt fait de lui donner un statut de paria face à la puissance de l'Église. Les écologistes alarmistes d'aujourd'hui vivent un cas similaire, se heurtant aux soupirs désabusés plutôt qu'à une écoute attentive. Peut-on réellement s'adapter aux changements climatiques? Dans la situation actuelle, je ne pense pas que ce soit possible, et les prochaines lignes vous en convaincront peut-être.



Maylis Houle  
École secondaire du Chêne-Rouge Commission  
scolaire des Trois-Lacs

---

---

---

7. De nos jours, nous voyons de plus en plus de statistiques dévastatrices sur l'environnement. Face à ce problème de plus en plus imposant, nous en venons à nous demander si nous pouvons réellement nous adapter aux changements climatiques. À mon avis, chers lecteurs de la section « Pouvoir des mots » du site Web du ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur, oui, nous pouvons nous adapter aux changements climatiques à cause de l'évolution humaine et à cause de notre capacité d'action.



Naim El Ouadi  
École Paul-Émile  
Commission scolaire des Phares

---

---

---

# L'argumentation

Le paragraphe forme un bloc de texte correspondant à une unité de sens.

Chaque paragraphe doit répondre à ces critères :

- il est porteur d'une seule unité de sens : \_\_\_\_\_
- il s'insère bien dans le plan d'ensemble : \_\_\_\_\_
- il contribue à la démonstration : \_\_\_\_\_
- l'idée principale est énoncée : \_\_\_\_\_
- chaque idée secondaire est bien liée à l'idée principale : \_\_\_\_\_
- chaque idée secondaire est illustrée par un exemple : \_\_\_\_\_
- chaque exemple est expliqué : \_\_\_\_\_
- il se termine par une phrase de synthèse ou de transition : \_\_\_\_\_

Exemple de paragraphe d'une dissertation<sup>1</sup> explicative portant sur le sujet suivant : **Dans l'extrait du roman *Le Survenant* de Germaine Guèvremont, le personnage exprime sa passion.**

|                    |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
|--------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Idee principale    | Le Survenant s'exprime de manière passionnée lorsqu'il trace un portrait sans nuance des gens avec qui il a vécu ou qu'il a côtoyés pendant un an. Notamment, il leur                                                                                                                                                                    |
| Idee secondaire    | reproche leur existence routinière et sans envergure : « [...] vous aimez mieux piétonner                                                                                                                                                                                                                                                |
| Exemple            | toujours à la même place [...] sur vos terres de petites grandeurs, plates et cordées                                                                                                                                                                                                                                                    |
| Explication        | comme des mouchoirs de poche. » (p. 190) Il s'emporte et exagère la petitesse de leurs                                                                                                                                                                                                                                                   |
| Idee secondaire    | terres en les comparant à des mouchoirs; ces gens, selon lui, vivent dans un monde                                                                                                                                                                                                                                                       |
| Exemple            | rangé et exigu, qui n'offre pas d'espaces à découvrir. De même, des remarques acerbes                                                                                                                                                                                                                                                    |
| Explication        | à propos de leur manque de curiosité sont aussi formulées sur le ton de l'hyperbole                                                                                                                                                                                                                                                      |
| Phrase de synthèse | et de l'exclamation : « [...] vous aurez donc jamais rien vu de votre vivant ! » (p. 190).<br>La double négation souligne que le nomade ne peut imaginer une vie sans cet amour<br>du voyage et de la découverte, qu'ils ne connaîtront pas. « Vous savez pas ce que<br>c'est d'aimer à voir du pays » (p. 190), répète-t-il pour finir. |

Source : CDDMD\_Auto1-6.

Chacun des paragraphes suivants sont tirés du document Le Pouvoir des mots (MEES, 2019). Lisez ces paragraphes, repérez les différentes parties et reliez-les à leur définition. Finalement, évaluez-les.

Paragraphe 1



|                    |
|--------------------|
| Idee principale    |
| Idee secondaire    |
| Exemple            |
| Explication        |
| Exemple            |
| Idee secondaire    |
| Explication        |
| Phrase de synthèse |

Premièrement, dites-moi, comment serait-il envisageable de s'adapter si le mal est déjà fait et si les progrès se réalisent trop lentement? Comme vous pouvez le constater, nous acclimater dans de telles conditions devient quasiment impossible. En effet, notre société croit progresser dans l'éradication des changements climatiques, mais elle ne fait que tourner en rond. Nous trouvons des solutions pour les conséquences du problème et non pour la problématique en tant que telle. Eh oui! « Il fait chaud, sortons nos climatiseurs! », direz-vous, mais avez-vous pensé à pourquoi il y a une hausse de température? Les fléaux ne sont pas ces changements brusques du climat, mais bien toutes ces actions que nous posons et qui ruinent notre planète. Si nous n'attaquons pas la source de la problématique, nous ne changeons aucunement le monde et l'état de la Terre ne fera que s'aggraver au fil des années. Certes, le mal est déjà fait et toutes nos initiatives seront vouées à l'échec. Il est bien beau d'être optimiste, mais parfois, il faut ouvrir les yeux et notre esprit pour accepter la dure réalité qui s'impose à nous. Pensez-y : croyez-vous qu'en si peu de temps, nous aurons la capacité d'engendrer une modification majeure qui freinera la progression des effets néfastes des changements climatiques? Nous peinons déjà à nous accommoder aux variations actuelles du climat, alors comment voulez-vous vous adapter aux conditions futures, qui seront probablement pires que présentement? Selon Jean-Pascal Van Ypersele, dans un texte d'Alexis Riopel intitulé *Climat : l'espoir par l'action, selon Jean-Pascal van Ypersele*, entre 15 et 40 % du gaz carbonique dégagé aujourd'hui demeurera dans l'atmosphère dans 1000 ans! C'est pour toutes ces raisons que s'adapter aux changements climatiques devient plus complexe que s'exercer à une discipline olympique.

Alasha Arulvasanathan  
Société Marguerite-De LaJennet Commission scolaire de Montréal



## Paragraphe 2



|                    |
|--------------------|
| Idée principale    |
| Idée secondaire    |
| Exemple            |
| Explication        |
| Exemple            |
| Idée secondaire    |
| Explication        |
| Phrase de synthèse |

Tout d'abord, dans le monde dans lequel nous vivons, c'est l'argent qui dicte les décisions et, puisque s'adapter aux dérèglements du climat coûte très cher, ce n'est pas une priorité. En effet, l'être humain exploite des énergies qui libèrent une quantité astronomique de gaz à effet de serre, comme le pétrole et le charbon, car elles sont moins chères que les énergies renouvelables. Par ailleurs, les industries alimentaires font de la production de masse dans le but d'économiser de l'argent. Pourtant, il est bien connu que ce type de production pollue énormément, car il demande une quantité considérable d'eau potable et il entraîne un gaspillage démesuré de nourriture. De plus, on consomme des tonnes de plastique en sachant que c'est un matériau extrêmement lent à se décomposer, pour la simple raison qu'il est peu coûteux. Malheureusement, les solutions pour s'accommoder aux changements climatiques engendrent des coûts importants et la majorité de la population n'est pas prête à les accepter. Par contre, ce n'est pas avec l'argent qu'on économise en fermant les yeux sur les perturbations du climat qu'il sera possible de s'acheter une autre planète.

Marie-Hélène Ayotte  
Collège Larval

1. Quelle est la thèse de cet élève? : \_\_\_\_\_

2. Quel **ton** utilise-t-il pour exprimer opinion ?

\_\_\_\_\_

2.1 Prouvez votre réponse à l'aide de trois preuves. :

1. \_\_\_\_\_
2. \_\_\_\_\_
3. \_\_\_\_\_



Le **ton** indique la manière dont l'énonciateur transmet son message, ce qui est révélateur de son point de vue, de son opinion. Pour déterminer le ton de l'auteur dans un texte, il faut se questionner sur son intention de communication. L'auteur veut-il faire rire, rêver, pleurer, réfléchir? Quelle émotion (s'il y en a une) veut-il faire naître chez son public lecteur?

- A110 Prof -

## Paragraphe 3



|                    |
|--------------------|
| Idée principale    |
| Idée secondaire    |
| Exemple            |
| Explication        |
| Exemple            |
| Idée secondaire    |
| Explication        |
| Phrase de synthèse |

Premièrement, les gouvernements possèdent, sans aucun doute, un grand pouvoir décisionnel pouvant engendrer une diminution des incidences du dérèglement climatique. Tout d'abord, il faudrait commencer par s'attaquer à la pollution liée aux moyens de transport. Selon moi, les acteurs politiques du monde entier devraient absolument mettre en place des mesures qui encourageraient la population à réduire son empreinte écologique. D'ailleurs, notre province représente un excellent exemple à suivre, car le Gouvernement du Québec offre déjà une incroyable réduction sur le prix (cela varie jusqu'à huit mille dollars) aux citoyens qui décident d'acquérir une voiture électrique. J'appuie ces démarches, car il est nécessaire et vital de promouvoir l'utilisation d'énergie propre. Dans le même ordre d'idées, accroître l'accessibilité et l'efficacité des transports en commun serait un moyen génial nous permettant de nous adapter. En guise d'exemple, nous pouvons évidemment mentionner le « Réseau express métropolitain » qui est présentement en construction. Je suis persuadée que cela va inciter plus de personnes à délaisser leur véhicule personnel. De surcroît, peindre les routes en blanc pourrait être une autre solution concernant notre accommodation aux phénomènes climatiques. Cela vous paraît-il anodin, voire même inutile? Détrompez-vous! Effectivement, la diminution de la température au niveau du sol contribuerait énormément à la société. En somme, les gouvernements ont le devoir d'adopter des normes associées à l'environnement afin de créer un impact et d'influencer le reste de la planète.

Valérie Barrière  
Externat Sacré-Cœur

#### Paragraphe 4



|                    |
|--------------------|
| Idée principale    |
| Idée secondaire    |
| Exemple            |
| Explication        |
| Exemple            |
| Idée secondaire    |
| Explication        |
| Phrase de synthèse |

Tout d'abord, l'espoir pour la santé de la Terre n'est pas perdu, car on a, en tant que société, les connaissances et les moyens nécessaires pour changer nos mauvaises habitudes. En effet, la science nous a déjà offert plusieurs solutions et en cherche encore présentement. On sait comment produire de l'énergie propre, améliorer l'isolation énergétique d'un bâtiment, réduire les émissions de CO2 liées à l'aviation, se déplacer de plusieurs manières écologiques et même mieux paver les autoroutes de manière à réduire les îlots de chaleur. Jean-Pascal van Ypersele, vice-président du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat de 2008 à 2015, l'a dit lui-même : « les moyens que nous avons à notre disposition sont extraordinairement multiples. » Qu'attendons-nous donc pour changer nos habitudes? Bien sûr, il va sans dire que le changement peut être long et difficile. Raison de plus d'agir maintenant! Trouvons la volonté d'appliquer ces solutions à notre mode de vie afin de détourner notre chemin vers un futur positif!

Kira Goehrase-Pagé  
École YACB  
Commission scolaire de Montréal

#### Paragraphe 5



|                    |
|--------------------|
| Idée principale    |
| Idée secondaire    |
| Exemple            |
| Explication        |
| Exemple            |
| Idée secondaire    |
| Explication        |
| Phrase de synthèse |

Si vous êtes comme moi et que vous en avez assez de vous acharner à faire des efforts au quotidien pour vous acclimater aux malencontreux effets du réchauffement planétaire, alors que vous n'en êtes probablement pas les principaux responsables, vous comprendrez pourquoi je pense que les citoyens n'ont sincèrement plus la volonté de s'adapter à ce phénomène. Pour qu'un basculement soit possible, il faut avoir une réelle motivation, car cela requiert d'énormes modifications dans nos habitudes de vie. S'adapter aux inondations qui font rage et aux canicules toujours plus écrasantes paraît représenter un véritable défi pour la plupart des citoyens. Là est le problème. D'autant plus que les bouleversements climatiques ne datent pas d'hier. Nous connaissons les solutions et les moyens pour mieux les contrôler depuis des années, pourtant aucune évolution ne semble possible. « On ne peut pas tout mettre sur le dos des citoyens, mais l'action des citoyens est effectivement essentielle », mentionne Jean-Pascal van Ypersele, ancien vice-président du GIEC4, dans la revue Québec Science.

Justine Desmarais  
École internationale du Phare  
Commission scolaire de la Région-de-Sherbrooke

#### Paragraphe 6



|                    |
|--------------------|
| Idée principale    |
| Idée secondaire    |
| Exemple            |
| Explication        |
| Exemple            |
| Idée secondaire    |
| Explication        |
| Phrase de synthèse |

En premier lieu, je dois vous concéder qu'une multitude de solutions simples sont accessibles à tout un chacun pour réduire son empreinte écologique. Toutefois, il ne s'agit pas d'un problème technique ou même technologique, mais social. N'importe qui peut diminuer sa consommation d'eau, faire du covoiturage ou manger moins de viande rouge. Alors, pourquoi n'existe-t-il que quelques expérimentateurs isolés? Pourquoi n'a-t-on pas encore assisté à la naissance d'une mobilisation massive? Comparons un instant la civilisation humaine à celle, primitive, des fourmis. Cette dernière s'articule en une collectivité hiérarchique où chaque individu agit dans un but précis, avec un seul objectif en point de mire : le bien-être de la fourmilière. Une ouvrière jalouse-t-elle une soldate parce que ses mandibules sont plus imposantes que les siennes? Une fourmi sexuée tient-elle à rendre son alvéole plus confortable que celle d'une autre? Non, car elles progressent vers l'avenir comme un seul être. Est-ce si difficile d'éteindre son climatiseur, formidable outil à effet de serre de par sa consommation électrique, et d'endurer la chaleur pour quelques jours? Pour l'homme, oui, car il est fondamentalement égocentrique, centré sur son bonheur personnel, et qu'agir dans le bien commun ne semble pas faire partie de ses paramètres. Même les terrifiantes images de migrants climatiques, dont le nombre augmentera exponentiellement lors des prochaines années, n'éveillent sa compassion que quelques minutes. Il n'y a qu'avec des prises de conscience et des actions collectives que nous parviendrons à faire pencher la balance. Or, contrairement aux fourmis, les humains semblent incapables de s'unir.

Na'im El Ouafi  
École Paul-Hubert  
Commission scolaire des Phares

## Paragraphe 7



Idée principale

Idée secondaire

Exemple

Explication

Exemple

Idée secondaire

Explication

Phrase de synthèse

Premièrement, je crois fortement que nous, les humains, réussirons à nous ajuster à la différence de climat, car nous sommes une espèce qui évolue sans arrêt. Au tout début, nos ancêtres n'avaient aucune connaissance. Lentement, ils ont appris à vivre et ont développé des techniques de plus en plus efficaces pour survivre. Au fil des millénaires, ils ont évolué pour finalement devenir les hommes intelligents que nous sommes aujourd'hui. Même rendue à ce stade, l'évolution fait encore partie de nos vies et cela doit continuer ainsi, surtout en faisant face aux changements climatiques. Pendant très longtemps, le bois a été la source d'énergie de choix des hommes. Ensuite, le charbon a pris sa place et les bûcherons sont devenus des mineurs. Maintenant, c'est l'énergie verte que l'on doit prioriser, car notre planète doit respirer autre chose que des gaz à effet de serre (GES). Nous connaissons l'énergie solaire, les éoliennes, l'hydroélectricité, etc. Alors, comme l'a dit Jean-Pascal van Ypersele, vice-président du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) de 2008 à 2015, pourquoi ne pourrions-nous pas envisager de voir les mineurs devenir ouvriers dans l'installation d'éoliennes? Pourquoi les humains, espèce en constante évolution, cesseraient-ils leur perpétuel développement lors d'une situation si critique? En résumé, je suis convaincue que nous nous adapterons aux changements climatiques, car l'homme évolue depuis la nuit des temps et n'est, selon moi, pas près d'arrêter.

Maylie Houle  
École secondaire du Chêne-Rouge Commission  
scolaire des Trois-Lacs

1. Quelle est la thèse de cet élève? : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

2. Quel **ton** utilise-t-il pour exprimer opinion ? \_\_\_\_\_

2.1 Prouvez votre réponse à l'aide de deux preuves. :

1. \_\_\_\_\_

2. \_\_\_\_\_

## Paragraphe 8



Idée principale

Idée secondaire

Exemple

Explication

Exemple

Idée secondaire

Explication

Phrase de synthèse

Tout d'abord, s'adapter aux changements climatiques en 2019 n'est pas aussi simple que nous le croyons. Nous sommes rendus au stade où le seul moyen de s'adapter est de faire des sacrifices. Cependant, croyez-vous que nous sommes réellement prêts à cela? Pensez-vous vraiment que nous sommes prêts à changer notre alimentation, à réduire nos déchets et à laisser tomber notre petit confort? Non. Nous avons beau essayer de trouver des solutions, notre volonté de changer nos habitudes de vie ne sera jamais assez grande. Prenons comme exemple les nombreux épisodes caniculaires que nous vivons chaque été. La chaleur nous étourdit, l'air sec nous empêche de respirer. Alors, que faisons-nous pour nous adapter? C'est simple! Nous augmentons l'air climatisé! Voilà les solutions que nous trouvons. Voilà comment nous réagissons face aux changements climatiques. Chacun agit pour soi-même en faisant comme si de rien n'était. Pourtant, la vraie solution serait d'agir en groupe. Se mettre ensemble, s'adapter en communauté. Faire des efforts collectifs afin de survivre aux changements climatiques. S'allier, se sacrifier, s'impliquer. En sommes-nous réellement capables? Avons-nous le courage de laisser tomber notre petite personne pour le bien-être collectif? Malheureusement, ce ne sera jamais le cas.

Élodie-Joanne Kallus  
Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie

1. Quelle est la thèse de cet élève? : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

2. Quel **ton** utilise-t-il pour exprimer opinion ? \_\_\_\_\_

2.1 Prouvez votre réponse à l'aide de deux preuves. :

1. \_\_\_\_\_

2. \_\_\_\_\_

## Paragraphe 9



Dans un premier temps, il est évident que nous savons comment lutter contre ce phénomène irréversible. Pourtant, l'état de notre planète s'aggrave d'année en année. De toute évidence, il y a un manque de volonté. Les solutions sont là et il y a sans aucun doute urgence à agir. Sans cela, nous en paierons le prix. Cependant, nous ne sommes toujours pas en train de lutter. À cause du climat, l'être humain souffre énormément. Les canicules font des ravages comme jamais auparavant, de plus en plus de malchanceux sont forcés de migrer à cause de catastrophes naturelles. Pourquoi ne sommes-nous pas capables de nous adapter? C'est simple : nous n'arrivons pas à imaginer les conséquences environnementales des dommages que nous sommes en train de causer. « Qui se lève le matin en pensant à 2050? Personne! Le cerveau humain n'est tout simplement pas équipé pour prendre en compte les menaces futures! », affirme l'environnementaliste Paul Hawken dans l'article de Thibaut Sardier intitulé « Paul Hawken : "Le réchauffement climatique est une chance. En tout cas, ce n'est pas une malédiction" ». Présentement, malgré tout, nous vivons bien et nous optons pour ce qui est facile et peu coûteux. Cela nous empêche de sauver le monde. Bref, les progrès trop lents me poussent à croire qu'il est déjà trop tard pour changer la donne.

Françoise Lacroix  
Bonne Sophie-Barnet  
Commission scolaire de Montréal

1. Quelle est la thèse de cet élève? : \_\_\_\_\_

2. Quel **ton** utilise-t-il pour exprimer opinion? \_\_\_\_\_

2.1 Prouvez votre réponse à l'aide de deux preuves. :

1. \_\_\_\_\_
2. \_\_\_\_\_

## Paragraphe 10



D'entrée de jeu, la conscientisation répandue de cet enjeu favorise grandement l'adaptation de la population. Par exemple, nous avons été témoins d'un mouvement populaire impressionnant le 15 mars dernier. Une manifestation pour le climat s'est tenue, entre autres à Montréal, et les nombreux étudiants présents ont crié pour être entendus. On lisait des messages d'appel à l'action sur leurs pancartes et de la volonté sur leurs visages. Les jeunes, avenir de notre monde, ont ainsi démontré leur espoir d'améliorer les choses, un pas à la fois. En plus des revendications publiques, on observe des changements de mentalité à travers des actions plus discrètes, mais tout aussi concrètes. Ne possédez-vous pas désormais un petit bac de compost dans votre cuisine? Le recyclage, lui, n'est même plus une question. La popularité croissante de la cuisine végétarienne et des friperies n'est pas un hasard, à mes yeux. L'achat local, le covoiturage et la consommation responsable font maintenant partie de nos préoccupations. Tout bien considéré, les citoyens semblent tout à fait alertés par la situation planétaire et agissent en conséquence.

Violette Moukhtar  
Collège Mont-Saint-Louis

Idée principale

Idée secondaire

Exemple

Explication

Exemple

Idée secondaire

Explication

Phrase de synthèse

Idée principale

Idée secondaire

Exemple

Explication

Exemple

Idée secondaire

Explication

Phrase de synthèse

## Paragraphe 11



D'une part, nous possédons un allié précieux, la science! En effet, de nombreuses machines et inventions permettent de lutter contre ce poison. Constatez tout ce que l'humanité a créé depuis peu : les éoliennes, les véhicules électriques, l'hydroélectricité, l'énergie solaire et j'en passe. En fait, de nombreux projets, comme les biocarburants et les avions électriques, arriveront dans notre vie dans peu de temps. On y trouve du positif! Doutez-vous encore de l'efficacité de la science? Pensez à l'exemple des compagnies de transport aérien. Grâce au progrès technologique, la consommation de leurs avions a déjà baissé de plus de deux tiers! C'est irrécusable, les investissements effectués dans la recherche environnementale ne doivent pas s'arrêter, ils devraient même augmenter. Ainsi, on s'assure d'ajouter une corde à notre arc afin de résister contre ce dérèglement planétaire.

Thomas Tremblay  
Polyvalente Jean-Dolbeau  
Commission scolaire du Pays des Bleuets

## Paragraphe 12



Idée principale

Idée secondaire

Exemple

Explication

Exemple

Idée secondaire

Explication

Phrase de synthèse

Tout d'abord, l'Homme a su développer une myriade de technologies qui nous permettraient de ralentir le réchauffement atmosphérique. En effet, nombre de compagnies aériennes se consacrent à l'élaboration d'appareils écologiques qui pourraient réduire les difficultés engendrées par le bouleversement du climat. Par exemple, dans son article « Face à un trafic croissant, l'aviation en quête de solutions vertes », Sonia Wolf mentionne une ingénieuse invention : l'hélice non carénée. Celle-ci, débarrassée de son armure aérodynamique permettrait de réduire d'un tiers la consommation de carburant et les émissions de CO<sub>2</sub>! Ne trouvez-vous pas cela incroyable? De plus, plusieurs aéroports se soucient de leur impact sur l'environnement. Ils tentent d'apprivoiser de nouvelles techniques opérationnelles, afin de réduire leur production de CO<sub>2</sub>. Par exemple, l'optimisation des vitesses de vol réduit de 100 kg par vol l'emploi de carburant, tandis que la pratique des atterrissages en pente douce peut diminuer jusqu'à 500 kg la consommation de carburant pour un gros porteur. En se basant sur ces faits, Sonia Wolf affirme dans le même article que « depuis les années 1960, les progrès technologiques ont permis de réduire la consommation unitaire d'un avion de ligne d'environ 70 % ». À la lumière de ces brillantes innovations, je suis fermement persuadée que l'humanité a la capacité intellectuelle nécessaire pour s'adapter à l'altération du climat. Selon moi, ces inventions vont affaiblir avec brio les graves répercussions de l'augmentation de la chaleur.

Amp-Lou Parent  
Collège Mont Notre-Dame

## Paragraphe 13



Idée principale

Idée secondaire

Exemple

Explication

Exemple

Idée secondaire

Explication

Phrase de synthèse

S'adapter ne sera pas facile. Il est sûr que notre capacité à trouver des solutions aux problèmes occasionnés par les modifications du climat au fur et à mesure de leur apparition sera importante, mais ces efforts n'auront d'utilité que si nous parvenons à mettre un terme aux impacts que nos gestes quotidiens ont sur l'environnement. Puisque nous savons que l'origine du problème est l'utilisation des hydrocarbures comme source d'énergie, qui occasionne un relâchement de gaz à effet de serre dans l'atmosphère, le plus dur est de trouver les manières les plus efficaces d'y mettre un terme. Heureusement, nombre de scientifiques travaillent actuellement sur ce point. Présentement, nous savons comment modifier la nature de l'énergie que nous utilisons, par exemple : en remplaçant les carburants traditionnels utilisés dans les transports par de l'électricité (idéalement produite de manière propre) ou par des biocarburants. De plus, il nous faut réduire la quantité d'énergie dont nous avons besoin. L'augmentation constante du trafic aérien, due entre autres à la croissance de l'industrie touristique, est une dépense énergétique facultative. Éviter de prendre l'avion est une solution simple à adopter. Malheureusement, comme c'est le cas pour plusieurs des solutions proposées actuellement, les gens sont réticents à l'appliquer.

Lisa Pelletier  
Collège de Sainte-Anne-de-la-Possession

1. Quelle est la thèse de cet élève? : \_\_\_\_\_

2. Quel **ton** utilise-t-il pour exprimer opinion ? \_\_\_\_\_

2.1 Prouvez votre réponse à l'aide de deux preuves. :

1. \_\_\_\_\_
2. \_\_\_\_\_

Paragraphe 14



|                    |
|--------------------|
| Idée principale    |
| Idée secondaire    |
| Exemple            |
| Explication        |
| Exemple            |
| Idée secondaire    |
| Explication        |
| Phrase de synthèse |

Pour commencer, bien que le problème que nous affrontons soit incroyablement complexe, nous possédons et connaissons déjà plusieurs solutions à de nombreuses facettes de la crise. Depuis des années, nous développons des technologies plus viables à long terme, travaillons à mieux maîtriser les énergies renouvelables, maximisons nos rendements afin de gaspiller aussi peu que possible. Les scientifiques et les chercheurs se sont dévoués corps et âmes à cela afin qu'aujourd'hui, nous sachions quoi faire pour résoudre ce problème, comment le faire et que nous ayons entre nos mains les outils nécessaires pour y faire face. Observons le cas d'un secteur responsable d'une part considérable des émissions mondiales de GES (gaz à effet de serre) : l'aviation civile. Les performances des avions de ligne s'améliorent de jour en jour, ils consomment de moins en moins et on retrouvera bientôt dans les airs des véhicules hybrides, ce qui diminuera considérablement leur impact sur l'environnement. Autrement dit, les innovations technologiques et les outils nécessaires existent déjà, il ne faut que la volonté et l'investissement suffisant pour les implanter dans la société.

Guillaume Provost  
École secondaire de l'Île  
Commission scolaire des Portages-de-l'Outaouais

Paragraphe 15



|                    |
|--------------------|
| Idée principale    |
| Idée secondaire    |
| Exemple            |
| Explication        |
| Exemple            |
| Idée secondaire    |
| Explication        |
| Phrase de synthèse |

Connaissez-vous la pyramide de Maslow? Savez-vous en quoi consiste son deuxième étage? Pour ceux qui ne connaissent pas ce concept, il s'agit du besoin de sécurité. En d'autres mots, Maslow suggère qu'un être humain doit combler ses besoins qui se trouvent au bas de la pyramide afin de pouvoir être heureux. Dans un tout autre ordre d'idées, vous êtes aussi bien placés que moi pour savoir que les changements climatiques sont une des causes principales des catastrophes naturelles. Au cours des dernières décennies, le nombre de catastrophes de la sorte n'a fait que grimper de plus en plus. Si on ajoute à cela le fait que ces phénomènes tuent, détruisent, massacrent et rasent tout ce qu'ils rencontrent, on obtient un mélange assez dévastateur. Maintenant, je vous supplie de faire un plus un et de réaliser à quel point il est insensé de condamner des humains à ces sentiments d'instabilité et d'insécurité. Je suis outré que certains pensent compromettre le bien-être de tous parce qu'ils sont trop paresseux pour daigner faire un effort. Voilà pourquoi je ne crois pas qu'on puisse s'adapter aux changements climatiques ni y faire quelque chose.

Émil Rivest  
Polyvalente Le Carrefour Commission scolaire des  
Troisrivières

Paragraphe 16



|                    |
|--------------------|
| Idée principale    |
| Idée secondaire    |
| Exemple            |
| Explication        |
| Exemple            |
| Idée secondaire    |
| Explication        |
| Phrase de synthèse |

Tout d'abord, considérons ce que les humains peuvent faire en tant qu'espèce. L'homme est une créature pleine de ressources : nous avons tous les moyens nécessaires à notre disposition. Premièrement, il est urgent de revoir notre utilisation de carburants fossiles. Cet enjeu peut être réglé en partie par une modification radicale de nos moyens de production. Toutefois, si nous désirons réellement progresser vers l'avenir, il nous faut appuyer ces changements. L'un des moyens de le faire est d'investir dans des technologies plus durables et moins dommageables pour la planète. De plus, dans une bonne partie des cas, il est également nécessaire de légiférer, ce qui permettrait une réelle restructuration des méthodes de production. La coopération est elle aussi indispensable, non seulement au niveau international, mais aussi au niveau local. Tout cela sans oublier le fait que la manière dont les médias nous « sensibilisent » à la situation fait plus de mal que de bien. Nous ne voulons pas des statistiques, nous voulons des solutions! Même si cela nécessite des efforts considérables, la race humaine a tout ce qu'il faut pour inverser le cours des événements.

Victor Savard-Arseneault  
École secondaire Camille-Lapointe Commission  
scolaire du Lac-Saint-Jean

1. Quelle est la thèse de cet élève? : \_\_\_\_\_

2. Quel **ton** utilise-t-il pour exprimer opinion ? \_\_\_\_\_

2.1 Prouvez votre réponse à l'aide de deux preuves. :

1. \_\_\_\_\_
2. \_\_\_\_\_

# La conclusion

La conclusion sert à rappeler le sujet dont on débat et les principaux aspects (arguments) que l'on a abordés. Elle consolide l'opinion centrale du texte (la thèse). Elle est généralement constituée d'une synthèse et d'une ouverture. Elle aussi l'endroit idéal où l'on peut interpeller une dernière fois le destinataire. Dans la section suivante, reliez les parties aux différentes conclusions ci-dessous et évaluez-les. (Source AllôProf)

Conclusion 1



Pour conclure, vous comprenez désormais qu'avec nos avancées lentes et notre manque de volonté, nous n'arriverons guère à nous adapter aux changements du climat. Le mal est déjà fait depuis bien longtemps et ce ne sont pas nos petits efforts qui feront disparaître toutes les répercussions causées lors des dernières décennies. De nombreuses espèces se sont adaptées au fil du temps, mais je pense que la race humaine ne sera point aussi chanceuse...

Mario-Hélène Ayotte  
Collège Laval

Conclusion 2



En bref, nous possédons assurément tous les moyens permettant à la population de s'adapter au réchauffement planétaire. Or, chers lecteurs, sachez qu'il s'agit désormais d'une urgence impérieuse et qu'il faut que l'ensemble de la société change. La question sans réponse demeure la suivante : est-ce une utopie?

Valérie Barrière  
Externat Sacré-Cœur

23

Synthèse

Ouverture

Conclusion 3



En conclusion, je suis certaine qu'ensemble, on a le pouvoir de changer nos habitudes afin de freiner nos effets néfastes sur la planète. On a tout ce qu'il faut, il s'agit juste de se réveiller. Comme le dit Jean-Pascal van Ypersele : « Ce qui nous manque, c'est de la volonté<sup>3</sup>. » Florian Lafage, directeur technique de Bitume Québec, s'exprime de manière similaire : « Ce qu'il manque maintenant, c'est un peu de volonté politique<sup>4</sup>. » Retirons de ces citations le message suivant : il est grand temps de trouver cette volonté. C'est le temps d'agir.

Kira Cochrane-Paige  
École FACE  
Commission scolaire de Montréal

Conclusion 4



Somme toute, si ni les citoyens ni l'État ne sont prêts à faire un pas en avant pour modifier la situation, il est impossible d'affirmer que nous serions capables de faire les efforts sociaux et politiques nécessaires. Cela a beau être décevant, il s'agit réellement de l'impasse à laquelle nous faisons face.

Justine Desmarais  
École internationale du Phare  
Commission scolaire de la Région-de-Sherbrooke

Conclusion 5



Finalement, il est évident que nous ne pouvons nous adapter aux changements climatiques. Jour après jour, nous ne faisons qu'empirer la situation sans même nous en rendre compte. Avant de vous laisser, chers lecteurs, permettez-moi de vous donner un petit conseil : pensez aux conséquences avant d'agir, car un jour, vous vous réveillerez et il sera trop tard.

Rhodie-Jeanne Kalisz  
Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie

24

#### Conclusion 6



En conclusion, notre besoin d'unité face au réchauffement planétaire souffre d'un vilain cercle vicieux: la population, incapable de s'associer, réclame l'intervention massive du gouvernement. Celui-ci, occupé à se chamailler, enjoint le peuple à agir par lui-même. Tant que les humains seront divisés, centrés sur leur petite personne, peu importe le nombre de solutions que les chercheurs dénicheront, nous ne pourrons nous adapter aux changements climatiques. Alors, à tous les Copernic écologistes qui liront ce texte, poursuivez votre mission, car vous êtes probablement la clé qui déverrouillera notre conscience.

Naim El Ouafi  
École Paul-Hubert  
Commission scolaire des Phares

#### Conclusion 7



En conclusion, il est clair que nous ne sommes pas prêts à sauver la planète. Nous avons toutes les connaissances à notre disposition depuis longtemps pour tenter un virage « vert », mais nous ne faisons pas grand-chose. Le décompte vers la fin du monde est commencé. Attachons nos tuques, car nous serons sévèrement bouleversés par les impacts du réchauffement climatique dans les prochaines décennies.

Françoise Lanoue  
École Sophie-Barat  
Commission scolaire de Montréal



# La mode éphémère

Dossier de textes

Français 5<sup>e</sup> secondaire

Lettre ouverte



## Texte 1

### Mode rapide (fast fashion) : surconsommation et pollution

PUBLIÉ LE JEUDI 27 OCTOBRE 2022 À 12 H 01 | Mis à jour le 27 octobre 2022 à 12 h 02

L'industrie du vêtement est derrière 10 % des émissions de gaz à effet de serre qui sont émises en une année. À l'échelle mondiale, 85 % des textiles produits finissent au dépotoir au cours de la même année.

Connaissez-vous Shein, ce genre de sites web qui offrent des robes à 6 \$ et qui rendent les jeunes accros au magasinage? Ces boutiques de vêtements en ligne spécialisées dans la « mode rapide » repoussent les limites des petits prix et ont un gros impact environnemental. On en parle avec Stéphane Mailhiot, vice-président stratégie chez Havas Canada et journaliste spécialisé en communication et marketing.

Que doit-on penser de telles marques et de leur succès fulgurant?

Ce qui a lancé cette mode de ce qu'on appelle la fast fashion en anglais, ce sont les grandes chaînes, comme Zara et H&M, qui ont commencé à multiplier leur nombre de collections par année. Un exemple? Shein sort 2000 nouveaux produits (vendus à prix dérisoire) chaque jour! C'est une formule qui fonctionne sur le modèle de la main-d'œuvre bon marché (cheap labor en anglais) : bon an mal an, ces manufacturiers font entre 15 et 16 milliards de dollars et connaissent des croissances exponentielles.

L'industrie du vêtement est derrière 10 % des émissions de gaz à effet de serre qui sont émises en une année. À l'échelle mondiale, 85 % des textiles produits finissent au dépotoir au cours de la même année.

Parmi les phénomènes qui renforcent cette nouvelle habitude de consommation, il y a les médias sociaux, selon Stéphane Mailhiot, avec une communauté de jeunes qui ne veulent pas se faire voir deux fois avec les mêmes vêtements. Aucun autre endroit n'existe pour cette jeunesse pour affirmer haut et fort qui elle est; bon nombre de ces jeunes embarquent donc dans ce mouvement, et on ne peut pas leur en vouloir.

« Tu ne possèdes à peu près rien à 14, 15 ans. Il n'y a rien qui te définit au niveau économique ou social à part ton look à cet âge. »

Pierre-Yves McSween, présent sur le plateau

Ainsi donc, la génération Z consomme de la mode rapide, bien que cette dernière entre en conflit avec les valeurs environnementales de ses membres. Il reste donc à miser sur leur sensibilisation aux questions liées à la pollution et à les éduquer à ce sujet, car cette mode particulière a des répercussions négatives considérables.

Le seul point positif de telles boutiques en ligne, c'est qu'elles offrent des options à très bas prix, de même qu'un choix diversifié et à jour de collections, aux gens qui portent des vêtements de tailles moins standards (allant jusqu'à 5XL).



<https://ici.radio-canada.ca/tele/blogue/1928370/vetements-consommation-decroissance-pollution>

## Texte 2

# Mode jetable : les solutions de rechange

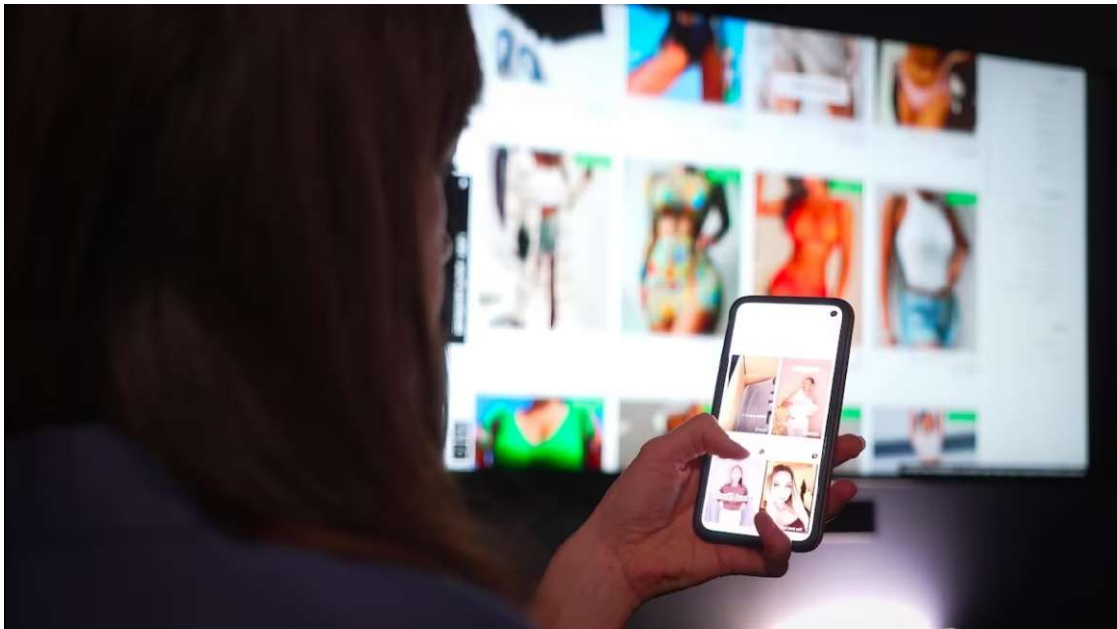
Texte et photos : Jean-François Bélanger

Publié le 1 février 2023

La surconsommation liée à la mode éphémère, ou fast fashion, cause des ravages sur Planète, mais des solutions existent.

Il suffit de passer un peu de temps sur le réseau social Tiktok pour le remarquer : les vidéos mettant en scène des jeunes filles essayant des vêtements nouvellement achetés en ligne pullulent. Elles sont généralement associées aux mots clés #haul et #shein.

Haul, peut se traduire par butin ou coup de filet. Et Shein, c'est le géant chinois du commerce en ligne de vêtements qui s'est hissé en quelques années au premier rang du marché mondial de la mode éphémère, la mode rapide surpassant les leaders H&M et Zara.



Les vidéos d'essayage de vêtements Shein publiés sur Tiktok ont contribué à propulser la marque au premier rang du marché de la mode éphémère.

PHOTO : RADIO-CANADA / MATHIEU BOLDUC

Les vidéos mises en ligne sur les réseaux sociaux par des consommatrices enthousiastes comptent pour beaucoup dans le développement presque viral de la marque. Les prix imbattables, comme une robe à 16 \$, un tailleur pour femmes à 27 \$ n'y sont pas étrangers. Mais, surtout, la marque a atomisé la concurrence en termes de renouvellement des collections. C'est d'ailleurs ce qui définit en grande partie le concept de mode éphémère.

Alors que traditionnellement la confection se déclinait en quatre saisons, les géants de la mode H&M et Zara ont bousculé la norme en renouvelant leurs collections tous les mois, voire davantage. Shein introduit sur son site plus de 1000 nouveautés chaque jour.

« C'est vraiment une industrie qui est basée sur l'offre et non la demande », explique Janie-Claude Viens, de Concertation Montréal. « Comme les collections se sont accélérées, le rythme des tendances s'est aussi accéléré. Donc, on est toujours avec une nouvelle proposition au consommateur pour l'inciter à acheter davantage. C'est une industrie qui mise beaucoup sur le volume. »

« Je pense que tous les gens ne sont pas conscients de l'impact environnemental de la mode. »

— Une citation de Janie-Claude Viens, Agente de développement — Transition écologique Concertation Montréal

Selon une étude parue en 2016, le consommateur moyen achète 60 % de vêtements de plus qu'au début des années 2000, mais il conserve ses vêtements deux fois moins longtemps. Une tendance très néfaste pour l'environnement. L'industrie de la mode est déjà l'une des plus polluantes de la planète. Elle génère plus d'émissions de carbone que les transports aériens et maritimes combinés et, au rythme actuel, ces émissions vont augmenter de 50 % d'ici 2030. Elle est également responsable de 20 % de la pollution mondiale d'eau.

Un énorme gaspillage, si l'on tient compte du fait que ces vêtements finissent de plus en plus vite à la poubelle, le plus souvent moins d'un an après avoir été achetés. On peut quasiment parler de vêtements jetables, conclut Janie-Claude Viens.



Les boutiques Renaissance ont constaté une forte hausse des vêtements reçus en dons. PHOTO : RADIO-CANADA / JEAN-FRANÇOIS BÉLANGER

Selon l'Agence américaine pour la protection de l'environnement (EPA), au cours des 20 dernières années, les Américains ont doublé la quantité de vêtements qu'ils jettent chaque année. Et 84 % des vêtements jetés finissent à la décharge. Une tendance qui se remarque aussi chez nous. En 10 ans, la proportion de textiles retrouvés dans les sites d'enfouissement et d'incinération du Québec a doublé.

La plupart des consommateurs ne jettent pas directement leurs vêtements qu'ils ne portent plus, préférant les donner aux œuvres de charité ou aux friperies. Les boutiques Renaissance ont ainsi vu monter en flèche le volume de linge reçu au cours des dernières années. À peine la moitié trouve preneur. Le reste est assemblé en ballots et se retrouve la plupart du temps expédié à l'étranger; en Afrique par exemple, pour y être liquidé ou jeté.

Dans ce contexte, chaque petit geste est susceptible de contribuer au changement. Il suffit, pour s'en rendre compte, de réaliser que chaque t-shirt non acheté permet d'économiser 2600 litres d'eau; chaque paire de jeans, 7500 litres.

Janie-Claude Viens insiste : des solutions existent. Elle fait référence entre autres aux créateurs de mode qui sont de plus en plus nombreux à adopter une ligne de conduite plus respectueuse de l'environnement. Face aux excès du toujours plus, toujours plus vite, Anne-Marie Laflamme, par exemple, se fait l'apôtre de la slow fashion, la mode qui prend son temps, associée à une confection écoresponsable.

« C'est une production manufacturière que l'on considère zéro déchet », affirme-t-elle. « Donc il n'y a pas de retailles textiles qui s'en vont à l'enfouissement. Puis les objets peuvent être retransformés comme ça en nouveaux objets. »

C'est avec l'environnement en tête qu'elle a fondé sa ligne de vêtements Atelier B.

Tout y est conçu et confectionné sur place ou à proximité à partir de fibres naturelles. « On prend en considération l'ensemble du cycle de vie du vêtement », explique Anne-Marie. « Donc ça part évidemment de l'approvisionnement. Nos chemises par exemple ont les mêmes boutons depuis plusieurs années, ce qui nous permet de n'avoir jamais de surplus de production, de toujours réutiliser les mêmes garnitures. »

Mais ce credo écologique et éthique a un coût. Une chemise chez Atelier B se vend ici 180 \$; un t-shirt, 50 \$. La créatrice est cependant convaincue que l'exemple peut être répliqué par d'autres sur une plus grande échelle. C'est certain que nous, on est une toute petite entreprise, donc on le sait qu'on est une goutte dans l'industrie. Mais je pense que les idées qu'on a, les recherches qu'on fait bien, peuvent faire partie d'un mouvement aussi plus grand; peuvent montrer qu'il y a des choses qui peuvent être faites différemment, puis inspirer d'autres entreprises.

Elle plaide aussi pour la mise en place dans le secteur de l'industrie textile du principe pollueur-payeur. Une taxe ou une loi pour imposer aux producteurs de vêtements la responsabilité de gérer la fin de vie de leurs produits.

« Au Canada, en ce moment, il n'y a aucune législation. Ils commencent à avoir des pourparlers pour que les invendus ne soient pas brûlés ou déchirés. Mais c'est encore juste des idées. »

— Une citation de Anne-Marie Laflamme, Atelier B

D'autres font le pari extrême de ne plus acheter de vêtements neufs. C'est le cas d'Annette Nguyen. Passionnée de mode mais soucieuse de l'environnement, cette jeune avocate vivait de plus en plus mal avec les conséquences de ses achats.

« Ma démarche est en réaction à la surconsommation. J'ai beaucoup de problèmes avec le gaspillage », explique-t-elle. « Quand j'ai réalisé que c'était possible de consommer de manière à respecter l'environnement et en plus d'épargner de l'argent, pour moi, ça avait beaucoup de sens. »

Elle a donc fondé le Shwap Club. Une bourse d'échange de vêtements, un genre de garde-robe collective partagée entre copines. « Au lieu d'être comme un club de lecture à dix, douze, on est quelques centaines de femmes à aimer les vêtements et à vouloir échanger des vêtements. »

Une fois par mois, les membres s’y retrouvent même autour d’un verre pour se choisir de nouvelles tenues et y laisser celles qu’elles ne portent plus. « Ici, il n’y a rien à vendre, tout est à échanger », explique Annette. « On amène des trucs, on prend des trucs, on donne, on prend, c’est vraiment la circularité. »

Une bonne affaire pour le porte-monnaie et une bonne action pour la planète, comme l’ont constaté les membres du club.

« Ça fait trois ans que je suis membre et ma consommation de vêtements dans les magasins fast fashion a diminué de, genre, 85 %. »

— Une citation de Joannie Massé, membre du Shwap Club

Marie-Michèle Larrivée, elle, dit s’être donné pour défi en 2017 de ne plus acheter de nouveaux vêtements pendant un an. Pari réussi. Ça fait vraiment partie de mon mode de vie, explique-t-elle. On achète mieux, on achète moins, mais on achète mieux, ajoute une autre membre, Nadianie Ouaq Ouaq Bergeron.

À ce jour, le recyclage textile n’est pas très au point et représente moins de 1 % des textiles produits, essentiellement pour produire de l’isolant ou du bourrage. En l’absence de mesures gouvernementales pour s’attaquer au problème, la solution se situe entre les mains des consommateurs.

Annette Nguyen lance un message aux jeunes du pays qu’elle sait sensibles aux impacts environnementaux de leurs habitudes de consommation. Faut juste se dire ce que tu sais. La robe que je cherche ou la paire de chaussures que je veux avoir existe sur le marché de seconde main. Pas besoin de se le commander neuf.

Son mot d’ordre : limiter donc les achats impulsifs; privilégier la qualité plutôt que la quantité et faire durer sa garde-robe actuelle.



## Texte 3

### Les friperies comme mode de vie

Le Devoir

Jeanne Corriveau

4 janvier 2024



Adil Boukind Le Devoir Les ménages moins nantis sont plus nombreux à s’approvisionner aux banques alimentaires et du même coup à fréquenter les boutiques de l’Armée du salut, d’après Brigitte St-Germain, secrétaire divisionnaire des relations publiques de l’organisme.

L’inflation et le coût de la vie incitent beaucoup de consommateurs à opter pour l’achat de seconde main. Mais dans bien des cas, le souci d’économie n’est pas la principale préoccupation des amateurs de magasins de biens usagés. Les problèmes environnementaux liés à l’industrie textile et le plaisir de débusquer des trésors pèsent lourd dans la balance. L’économie circulaire a le vent en poupe.

Quand elle est arrivée au Québec en 2001 avec son mari, Farida Habel avait peu de revenus et s’est tournée vers les friperies et les magasins de seconde main pour habiller

leurs enfants et meubler leur appartement. Pour Farida, le recours à ces commerces avait quelque chose d'un peu honteux. « Je disais à mes enfants de ne pas le dire de peur qu'ils soient mis à l'écart », relate-t-elle.

Les années ont passé. Farida s'est trouvé un bon emploi. Sauf que l'habitude de courir les friperies ne l'a jamais quittée. « C'est devenu un mode de vie. On trouve des aubaines et on évite la surconsommation, dit-elle. Mes enfants sont grands et ils achètent rarement du neuf. »

Amélie Masse a aussi fait de l'achat de biens usagés une règle de vie, un peu pour les économies, mais surtout pour les avantages environnementaux. Cette Gaspésienne d'adoption soutient n'avoir rien acheté de neuf depuis trois ans si ce n'est un téléphone. « Mais je l'ai de travers dans le cœur », dit-elle.

L'achat de seconde main est tellement entré dans ses moeurs que lorsqu'elle s'est mariée l'an dernier, Mme Masse a décidé de faire un événement « sans achat » et a demandé à ses invités de respecter ce thème. « Les friperies du coin ont été prises d'assaut. Mais tout le monde était beau. Les gens ont fait un effort et sont allés dans des friperies où ils ne vont jamais », dit-elle. « C'est vraiment une façon de faire autrement. Ce n'est pas une privation. C'est de la grosse joie. Moi, j'adore ça. »

Il n'y a pas de honte à magasiner dans les friperies, estime Caroline Bellerose, qui, après avoir été cliente pendant des années, est devenue bénévole dans un magasin de seconde main en Montérégie. « En fait, les friperies veulent vendre le linge. Si c'est pour une cause, cet argent va servir à acheter de la nourriture, pour une banque alimentaire par exemple », dit-elle.

Certains organismes ont d'ailleurs des surplus de vêtements. Les boutiques ne s'adressent pas uniquement aux plus démunis, renchérit Amélie Masse. « Ce n'est pas comme aller dans une banque alimentaire quand on n'en a pas besoin. Ce n'est pas du tout la même chose. »

Reste que l'inflation et la réduction du pouvoir d'achat se constatent sur le terrain. Brigitte St-Germain, secrétaire divisionnaire des relations publiques de l'Armée du salut, signale que les boutiques observent une hausse d'achalandage de 10 % par rapport à l'an dernier. Les ménages moins nantis sont plus nombreux à s'approvisionner aux banques alimentaires et du même coup à fréquenter les boutiques de l'Armée du salut, dit-elle. Les étudiants aussi sont des habitués.

Les organisations ont elles-mêmes subi les effets de l'inflation dans leurs dépenses de loyer et d'essence. Chez Renaissance, un OBNL qui mise sur la réinsertion sociale, on a dû augmenter les prix des articles vendus dans les dernières années tout en tentant de maintenir les prix en deçà du Village des valeurs, une entreprise privée. Mais en parallèle,

Renaissance a haussé le salaire de ses employés. « On voulait que nos employés quittent le salaire minimum », indique Éric St-Arnaud, directeur général.

## La revente

Pour les revendeurs, les magasins de seconde main sont une aubaine, car rien n'est plus simple que d'y acheter des articles à petit prix et de les mettre en vente sur une plateforme telle que Marketplace ou Kijiji. Brigitte St-Germain affirme qu'ils sont facilement reconnaissables quand ils entrent dans une boutique. « C'est quelque chose qui nous préoccupe, mais c'est difficile de suivre ces gens-là et de vérifier par la suite où ça s'en va », explique-t-elle. « Il n'y a pas grand-chose qu'on peut faire. Ce n'est pas illégal comme tel d'acheter des choses et en faire ce que tu veux après. »

Comme bien d'autres boutiques, l'Armée du salut tente d'ajuster à la hausse les prix des biens susceptibles d'être revendus. « Ça demeure des prix abordables, mais les objets de valeur vont peut-être être 20 à 25 % plus chers. »

Les magasins Renaissance sont aussi confrontés à ce problème et ajustent le prix de certains articles en conséquence. « Il faut trouver le bon équilibre. Mais il y aura toujours des trésors », soutient le directeur général Éric St-Arnaud. Une des stratégies de l'organisation, dit-il, c'est de regarnir les tablettes avec de nouveaux articles à n'importe quelle heure de la journée, sept jours sur sept. De cette manière, il devient inutile de se ruiner dans les boutiques à l'ouverture en pensant pouvoir s'approprier les plus beaux morceaux.

## Des vieilleries chères

Il reste que les prix élevés de certains articles font sourciller certains clients qui jugent qu'avec des dons, les magasins de biens usagés devraient être plus raisonnables. C'est d'ailleurs dénoncé par les clients du Village des valeurs qui, dans un groupe sur Facebook, recensent à l'échelle du Canada les prix exorbitants de certains articles : des objets du Dollarama vendus plus cher que neufs — avec l'étiquette du Dollarama encore en place —, un ensemble de bols Pyrex à 199 \$, des bougies à moitié consommées pour 5,99 \$ ou plus et des bouteilles de vin vides à 14,99 \$.

10%

C'est la hausse, par rapport à l'an dernier, de l'achalandage dans les boutiques de l'Armée du salut, exprimée en pourcentage.

Le Village des valeurs est une entreprise privée cotée en Bourse, mais Caroline Bellerose juge qu'il y a aussi des trésors à y dénicher. « Les gens sont insultés parce qu'ils donnent des choses et que celles-ci sont revendues. Le Village des valeurs est une business, mais quand on achète là, on remplit quand même certains critères : c'est bon pour la planète et c'est bon pour mon portefeuille. Pour moi, la différence de prix est suffisante. »

Même en voyage, les adeptes des friperies ne se reposent pas. « Quand je vais à Montréal ou à Québec, il faut que je me rajoute du temps pour pouvoir faire le tour des magasins de seconde main », confie Amélie Masse.

## CHIC ET VINTAGE

L'engouement pour le seconde main ne se dément pas. À la boutique Les Petits Frères, dans le Plateau-Mont-Royal, on note une croissance de 5 à 15 % par an dans la dernière décennie. L'organisme fondé il y a plus de 60 ans a récemment ouvert une nouvelle boutique sur l'avenue du Mont-Royal, profitant de l'attrait pour les articles vintage. « Les dons augmentent de manière proportionnelle aux ventes, heureusement pour nous », indique David Starck, directeur des activités commerciales à la boutique.

Les vêtements griffés de seconde main ont aussi la cote. À Québec, Michelle Lichtenberg a ouvert au printemps dernier une boutique spécialisée dans la vente de vêtements usagés haut de gamme. À l'instar de Ruse à Montréal, Oh La la ! Boutique Éco Chic propose aux propriétaires de vêtements ou accessoires griffés de mettre en consigne leurs trésors. S'ils sont vendus, les revenus sont partagés entre le vendeur ou la vendeuse et la boutique. « C'est du haut de gamme dans ce sens où j'ai du Chanel, Gucci, Fendi, etc., mais j'ai aussi voulu inclure des choses vintage que j'ai sélectionnées. J'ai des articles à 1000 \$, mais j'ai aussi des articles à 50\$. »

## Texte 4

### «Une année de détox vestimentaire»: encore de nouveaux vêtements?

Le Devoir

Anne-Frédérique Hébert-Dolbec

8 janvier 2024



Adil Boukind Le Devoir Pour écrire son livre, Valérie Simard a épluché les données, interrogé des experts en marketing, en psychologie et en transition écologique, en plus de s'entretenir avec des femmes qui s'étaient investies dans une année sans achat.

Anne-Frédérique Hébert-Dolbec

À l'automne 2021, la journaliste Valérie Simard a été choquée par des images prises par un photographe de l'Agence France-Presse, qui ont fait pendant plusieurs semaines les manchettes de journaux partout à travers le monde. On y voyait le désert d'Atacama, au Chili, enseveli sous une montagne de textile ; 39 000 tonnes de vêtements usagés, des invendus, provenant majoritairement des friperies et des centres de dons des pays du Nord, parmi lesquels le Canada. Ce dépotoir à ciel ouvert, symbole de la

surconsommation mondiale, a des effets dévastateurs sur l'environnement ainsi que sur les populations chiliennes.

« J'ai eu un déclic en voyant ces photos, raconte Valérie Simard. Elles m'ont permis de prendre conscience de ma consommation et de ses impacts. J'ai compris que les vêtements que je donnais aux boutiques de seconde main ou aux centres de dons ne trouvaient pas nécessairement preneur. La production de vêtements est si grande qu'elle dépasse les besoins de la population, engorgeant même les marchés de la revente. »

Environ au même moment, le gouvernement québécois a décrété la fin du second confinement lié à la pandémie de COVID-19, encourageant les entreprises à entamer un retour progressif au bureau. « Comme beaucoup de monde, j'ai eu envie de regarnir ma garde-robe. Puis, je me suis demandé pourquoi j'avais cette impulsion, pourquoi les vêtements que je portais avant ne me convenaient plus. Pour déconstruire mes désirs de consommation, je me suis lancé le défi de ne pas acheter de vêtement neuf pendant un an. Or, c'était tellement facile de surconsommer dans les friperies que j'ai vite pris la décision de rendre mon défi plus difficile, et de ne faire aucun achat de vêtement. »

Cette démarche personnelle et journalistique est documentée dans l'essai Une année de détox vestimentaire, à paraître le 11 janvier aux Éditions La Presse. Pour mieux comprendre les répercussions sociales, environnementales et économiques de l'industrie de la mode, et ainsi déterminer les meilleurs comportements à adopter, la journaliste a épluché les données, interrogé des experts en marketing, en psychologie et en transition écologique, en plus de s'entretenir avec des femmes qui s'étaient, comme elle, investies dans une année sans achat.

Son constat ? Les comportements de l'industrie, tout comme ceux des consommateurs, doivent changer. Et ça urge !

Encore rien à mettre ?

Que nous options pour des pièces fabriquées éthiquement ou localement, biologiques ou de seconde main, le coeur du problème réside dans la surconsommation. Selon un rapport de la firme McKinsey, la consommation de vêtements par personne dans le monde a augmenté de 60 % entre 2000 et 2014. Mais pourquoi ressent-on perpétuellement l'envie d'arborer de nouveaux ensembles ?



« Cette question était vraiment le noeud de ma quête. Je me suis rendu compte que je n'avais pas une relation très amoureuse avec la plupart de mes vêtements. J'avais l'impression que je n'avais jamais rien à me mettre, alors que ma garde-robe comptait 214 morceaux. J'étais loin de tous les porter », souligne Valérie Simard.



Photo: Martin Bernetti Agence France-Presse C'est en voyant les tonnes de vêtements jetés dans le désert d'Atacama à l'automne 2021 que Valérie Simard a commencé à prendre conscience de sa propre consommation.

En interrogeant la psychologue Geneviève Beaulieu-Pelletier, l'essayiste a pris conscience que, pour plusieurs, le magasinage pouvait être une habitude visant à pallier la frustration de certains besoins psychologiques fondamentaux, comme la connexion et la compétence. « Magasiner devient une forme de compensation, comme peuvent l'être le jeu ou l'alcool pour certaines personnes. Faire des achats active chez ces individus le circuit de la récompense, un réseau de neurones qui nous motive à adopter des comportements essentiels à notre survie. Quand nos besoins psychologiques fondamentaux ne sont pas comblés, on cherche à activer ce système motivationnel d'une autre façon. Or, le bien-être que l'on ressent lors d'un achat est très éphémère, ce qui nous pousse à chercher à le reproduire de façon assez régulière. »

Les stratégies publicitaires sont également bien au fait des dynamiques qui s'opèrent dans nos cerveaux, et ils les utilisent afin de fabriquer du désir, notamment en proposant une perpétuelle nouveauté, en imaginant constamment de nouvelles tendances et en bombardant le consommateur d'images, d'infolettres et de soldes.

Surproduction = surconsommation

Si nous sommes poussés à renouveler constamment notre garde-robe, c'est aussi parce que le rythme de la mode s'est accéléré. Le nombre de vêtements produits annuellement a doublé depuis 2000 et dépassait pour la première fois en 2014 les 100 milliards, ce qui représentait près de 14 articles vestimentaires pour chaque personne sur Terre.

« De 2 collections par année, les grandes marques de mode sont passées à en produire 12, 16 ou 20. Chaque jour, un millier d'articles sont mis en ligne. En contrepartie, les prix des vêtements ne cessent de chuter. Avec la mondialisation, les coûts de production sont devenus de plus en plus bas, et viennent des impacts sociaux et environnementaux importants », explique Valérie Simard.

Cette fast fashion, ou mode éphémère, est souvent créée dans la précarité. La majorité de celles — ce sont principalement des femmes — qui fabriquent nos vêtements n'ont pas de rémunération décente, et elles travaillent souvent dans des conditions dangereuses pour leur santé. Or, « quand un chandail se vend le prix d'un sandwich, il est difficile de vouloir s'en passer », écrit l'essayiste. Avec l'effet pervers que nous lui accorderons peu de valeur, et n'en prendrons pas nécessairement soin.

Comment faire pour se sortir de cette roue infernale ? Il n'existe pas de solution miracle, selon Valérie Simard. Il est possible de consommer moins, mais mieux, en s'informant sur les pratiques de travail, l'économie circulaire, la qualité des textiles et leur durabilité, et en se méfiant de l'écoblanchiment et de l'utilisation fallacieuse d'arguments faisant état de pratiques écologiques dans les grandes chaînes de vêtements. On peut également se tourner vers les boutiques de vêtements d'occasion, l'échange ou la location, ainsi qu'apprendre à faire des réparations simples.

« Un défi comme celui que j'ai fait n'est pas pour tout le monde, mais ça a transformé à jamais mon rapport à la consommation. Il est beaucoup plus facile de déconstruire ses désirs quand on comprend d'où ils viennent. Je suis moins impulsive, je prends le temps de choisir des vêtements desquels j'ai envie de prendre soin et que je porterai longtemps. Mais pour faire des changements, il faut d'abord comprendre les impacts de nos achats. »

Une année de détox vestimentaire

Valérie Simard, Éditions La Presse, Montréal, 2024, 184 pages



## Texte 5

# Bien du fil à retordre pour une mode écologique

Le Devoir

Caroline Montpetit

22 avril 2023



Photo: Adil Boukind Le Devoir Avec ses ateliers, Isabelle Kaliaguine rejoint toute une population, des adolescents aux personnes âgées, qui souhaite garder ses vêtements plus longtemps, quitte à les transformer pour en masquer l'usure.

Avec le lot de mitaines d'enfants dépareillées que lui a refilé le service de garde d'une école de Montréal, Isabelle Kaliaguine a créé une audacieuse veste rembourrée. « C'est un projet de recherche », dit la diplômée en design et en muséologie, qui travaille aujourd'hui sous le pseudonyme de Dr Guénille. Isabelle Kaliaguine ne vend pas de produits recyclés directement aux individus, mais elle offre à des entreprises de recycler leurs bannières publicitaires, par exemple, pour en faire des produits comme des sacs. Et elle anime des ateliers de récupération de vêtements pour tous les âges.

La passion du recyclage est venue à Isabelle Kaliaguine à l'époque où elle créait des décors de tissu pour de grands événements. « Je me souviens d'avoir tendu du tissu pour

décorer toute la gare Windsor », dit-elle. « Après, les compagnies voulaient jeter le tissu. » Elle le recyclait pour en faire autre chose. Aujourd’hui, elle se sert de bannières pour recouvrir des bancs comme ceux du stade de tennis du parc Jarry, et utilise des toiles publicitaires des grands magasins pour donner des ateliers de confection d’anoraks ou de sacs. « Je ne peux rien jeter, dit-elle. Je me demande toujours ce que je pourrais faire avec ce qui ne sert plus. » Lors de notre entrevue, elle portait un chandail fait de tissu récupéré, dont les poignets avaient été taillés dans des jambes de chaussettes.

### Le parent pauvre du recyclage

Le textile est le parent pauvre du recyclage au Québec, confirme Brigitte Geoffroy, porte-parole de Recyc-Québec. « La mode, c’est un secteur assez triste », dit-elle. Si le commerce des vêtements de seconde main est aujourd’hui florissant, le recyclage des matières textiles est très marginal. Et « les vêtements ne vont pas dans le bac de recyclage », fait remarquer Mme Geoffroy. Les fibres naturelles sont cependant biodégradables.

« Le Québécois moyen jette 30 kilos de textiles par année », dit Isabelle Kaliaguine. Or, des matières comme le polyester, par exemple, sont formées de microplastiques, qui se répandent dans l’eau de lavage. L’industrie vestimentaire se classe au sixième rang des industries polluantes, et est l’un des plus grands pollueurs d’eau potable, selon un rapport du groupe londonien Eco experts.

Des plus de 64 000 tonnes de textiles qui ont été récupérées au Québec en 2021, peut-on lire dans les statistiques de Recyc-Québec, « un peu moins de la moitié de celles-ci ont été destinées au réemploi local (40 %). Une quantité similaire (39 %) a également été acheminée à des courtiers, qui exportent ensuite les textiles principalement vers l’international, mais également vers d’autres provinces canadiennes. Les matières restantes ont été transformées sur place (chiffons, artisanat, redesign — 15 %) ». En 2018, moins de 1 % des matières récupérées ont été envoyées vers une filière de recyclage et conditionnement hors Québec, comme pour le défibrage, « cette filière étant quasi inexistante au Québec ».

Il faut dire que le recyclage du textile est une opération coûteuse. Christiane Garant, qui a produit durant 25 ans des vêtements de la marque Myco Anna, fabriqués en partie avec des textiles de seconde main, en a fait l’expérience.

« Dans les premières années, les vêtements étaient faits à 100 % avec des textiles de seconde main, des lainages qu’on transformait en vestes d’hiver et en accessoires », raconte-t-elle. Ensuite, la compagnie a peu à peu intégré des chutes commerciales de tissus.

« Plus il y avait de fibres recyclées, plus cela coûtait cher à produire. Ça prend de la main-d'œuvre pour transformer, découper, aller chercher la matière, la laver, la démousser », dit la designer, qui a cessé sa production il y a quatre ans pour ouvrir une boutique de créations locales.

« Après, dans les lainages, il peut y avoir une tache ou un trou, ça fait en sorte qu'on ne peut pas faire de la production à grande échelle. C'est plus artisanal, du pièce par pièce. Les matières ne réagissent pas toutes de la même manière. »

Hausser les prix ?

Pour continuer sa production, il aurait fallu hausser les prix, explique Mme Garant, ce que la clientèle n'était peut-être pas prête à assumer. Une mode écoresponsable, dit-elle, se fait « avec une vraie conscience environnementale, et non par appât du gain ».

D'ailleurs, les filières de recyclage du textile sont extrêmement rares. Marianne-Coquelicot Mercier a par exemple développé les feutres Chroma, faits à 80 % de fibres vestimentaires recyclées et à 20 % de fibres de polyester régénérées. Isabelle Kaliaguine parle aussi d'Econyl, une compagnie italienne qui récupère le nylon recyclable des filets de pêche, quitte à aller les chercher dans l'océan, pour en faire des maillots de bain par exemple.

Ces initiatives sont marginales. Le principal problème de la pollution par le textile, c'est la surconsommation. À l'échelle mondiale, selon les données de Myriam Laroche, consultante en virage écologique dans l'industrie de la mode, « un vêtement est porté en moyenne sept fois avant d'être jeté. Plus de 50 % de la mode éphémère produite est jetée moins d'un an plus tard. Et depuis 2008 seulement, à l'ère de la culture de surconsommation, la production de vêtements a augmenté de près de 200 %, et la consommation de plus de 60 % ».

La mode, c'est un secteur assez triste. [Et] les vêtements ne vont pas dans le bac de recyclage.

— Brigitte Geoffroy

C'est donc la mode éphémère, peu chère, peu durable et utilisant souvent des tissus polluants qui est au banc des accusés. « Si un vêtement neuf coûte moins de 20 dollars », c'est qu'il vient de cette industrie, dit Myriam Laroche.

Les solutions sont toutefois souvent plus complexes qu'elles en ont l'air, poursuit-elle. Le coton est biodégradable, mais sa production consomme énormément d'eau. La fausse fourrure sauve des animaux, mais elle est fabriquée avec des produits chimiques et n'est

pas biodégradable. Myriam Laroche souhaiterait par ailleurs que les machines à laver les vêtements soient munies de filtres permettant de capter les microplastiques.

### Des vêtements durables

Le maître mot de la mode responsable est donc la durabilité. Si un vêtement est de bonne qualité, il durera plus longtemps. Isabelle Kaliaguine se souvient des pantalons d'homme qui pouvaient s'ajuster facilement à la taille, selon qu'il maigrissait ou engraissait, et pouvaient donc durer des années.

Petite-fille de couturière, elle a constaté que ce métier n'est pas valorisé au Québec, comme si cette filière attirait nécessairement des gens qui ne peuvent pas faire d'études prolongées. En France, a-t-elle remarqué, les gens ont, ou ont eu plus tendance à faire réparer leurs vêtements qu'à les jeter. « Ils reprisent leurs chaussettes trouées par exemple », dit-elle. Un phénomène plus rare ici.

Avec ses ateliers, elle rejoint toute une population, des adolescents aux personnes âgées, qui souhaite garder ses vêtements plus longtemps, quitte à les transformer, grâce à une applique ou à une broderie, pour en masquer l'usure. Et afficher fièrement sa nouvelle vie.

## Texte 6

### Mode ado – Tendances 2024

Durant ces années délicates de l'adolescence, la tenue vestimentaire est indispensable pour affirmer son identité et pour faire partie du groupe et être accepté. Période transitoire entre la mode junior et âge adulte, l'adolescence est un moment charnière qui



mérite toute notre attention ! Que l'on soit le premier concerné ou un parent, une sœur ou une tante, il est important de ne pas négliger ce que la tenue peut apporter. La mode du moment est un élément de reconnaissance à ne pas négliger ! Sans tomber dans le travers de tout acheter on peut concéder quelques éléments tendance clé

d'une tenue, habits, chaussures ou accessoires seront les bienvenus pour que chaque ado se sente bien dans ses baskets.

Ado : des tenues qui évoluent au gré des saisons

La garde-robe d'un adolescent va varier au fil des saisons, mais également peut-être même plusieurs fois dans une saison, car les poussées de croissance font encore leurs siennes et peuvent rendre obsolète un sweat à capuche Jack & Jones, un jeans, une robe Pepe Jeans ou bien encore une paire de chaussure. Il faudra donc parfois prévoir des sessions shopping récurrentes pour faire évoluer le vestiaire !

Comment s'habiller en automne ? L'arrivée des premiers frimas de l'automne pousse les adolescents, comme tout le monde d'ailleurs à s'emmitoufler dans une doudoune d'intersaison ou une veste imperméable. Le choix de ces habits d'automne est indispensable. Entre veste à capuche, fausse fourrure ou veste sportswear, molletonnée près du corps, vous aurez l'embarras du choix. Les coloris gris et noirs sont parmi les plus plébiscitées. Côté longueur de veste, on sera



plutôt sur des modèles longs, qui descendent jusqu'aux fesses. Cabans, bombers, doudoune, veste sans manche... sont autant de modèles parmi lesquels on pourra allègrement piocher. Vous aurez alors la possibilité de composer une tenue idéale pour affronter bien au chaud la pluie, le vent et la grisaille.

Les chaussures : basket, derbies, bottines, sneakers...



Choisir une paire de baskets est indispensable pour accompagner les tenues sportswear d'un adolescent. Vous pourrez miser sur le dernier modèle de basket tendance ou miser sur des modèles qui sont des intemporels, Gazelle, Stan Smith... sont parmi les modèles les plus couramment portés.

En fonction de la saison, du style naissant que l'on souhaite adopter il sera possible de trouver la bonne paire de chaussures à coordonner avec une veste, un pantalon ou un sweat. Le tout étant de conserver un même style de tenue de la tête aux pieds.

Les conseils pour une tenue ado parfaite

Pris entre deux âges l'adolescent doit trouver son propre équilibre. Pas encore un adulte, plus un enfant, il adopte un style et un look qui lui est propre. La question de comment bien s'habiller ado est journalière. L'aider à

avoir des vêtements dans lesquels il se sent bien contribue beaucoup à l'aider à affronter son quotidien de façon plus sûre et plus sereine.

En cas de besoin, n'hésitez pas à nous demander de l'aide sur les bonnes associations de vêtements que vous avez à faire. Un coup de pouce judicieux pour bien choisir sa veste ou ses chaussures est toujours agréable !

La mode ado : des conseils pour faire les bons choix

L'adolescence et la mode ne sont pas toujours faciles à concilier. Le regard que l'on porte sur soi, son corps, sa personne n'est pas toujours très flatteur. Pour vous aider à vous accepter et vous trouver bien, la mode peut avoir une grande influence. En effet, une tenue choisie avec soin peut être agréable à porter et nous aider à nous sentir bien. Il ne



faut donc pas négliger les choix que l'on fait en matière de vêtements, ils peuvent être vraiment aidants !

Les couleurs, les matières et les coupes

En flânant dans les boutiques et sur les sites de mode, vous aurez vite fait de comprendre les tendances du moment en matière de couleurs, de textile et de coupes. Vous pourrez alors faire votre sélection et assembler top d'un côté, pantalon d'un autre, surchemise de cette boutique et manteau dans celle-là ! La mode ado se compose également avec ses copines. On échange les bons plans, parfois même les fringues, on fait les boutiques ensemble et on cherche sur nos téléphones le prochain pull à acheter.

Faire grandir son dressing en même temps que nous !

L'adolescence c'est une transition importante qui mérite que l'on y prête attention. Il est indispensable en effet, pour être à l'aise dans ses baskets, d'avoir des habits dans lesquels on se sent bien et grâce auxquels on peut aborder chaque journée sereinement. Durant cette période de transition, vous pourrez conserver quelques pièces classiques et agrémenter votre dressing de quelques nouvelles qui ne sont plus attachées à l'enfance. Vous pourrez ainsi, tout en douceur, créer votre propre style et ainsi avoir un dressing 100% adapté à la façon dont vous grandissez. Vous pourrez également réaliser cette transition grâce à des textiles intemporels comme le jean ou la laine qui peuvent parfaitement convenir à tous les âges, seules les coupes pourront évoluer.



# La beauté à travers la lentille



Nom :  
Gr. :



# Texte 1

## L'impact des réseaux sociaux dans l'industrie de la beauté

Collectif

HEC

22 Mars 2021

<https://digital.hec.ca/blog/l-impact-des-reseaux-sociaux-dans-lindustrie-de-la-beaute/>

Depuis les récentes années, l'industrie de la beauté est en plein essor. Avec le nombre de joueur grandissant, il est de plus en plus difficile de faire sa place dans cette industrie. À l'ère des réseaux sociaux, où la majorité de la population passe plusieurs heures de leur semaine sur Instagram, Facebook, Youtube et Tik Tok, il est indéniable que le marketing par les réseaux sociaux impact l'industrie de la beauté. En effet, toutes les plus grandes compagnies de cosmétique possèdent une présence importante sur les réseaux sociaux. On peut penser à Mac Cosmetics avec 23,9 millions d'abonnées, Kylie Cosmetics avec 25,3 millions d'abonnées, Too Faced avec 13,1 millions d'abonnées, que pour en nommer quelques uns.

De nos jours, les réseaux sociaux servent à positionner la marque et lui donner une certaine notoriété. Ils servent également à susciter l'intérêt de nouveaux clients au travers de publicité qui circule sur le web. L'impact des réseaux sociaux dans l'industrie de la beauté se fait valoir dans la relation que la compagnie détient avec son client. En effet, les réseaux sociaux donne la possibilité d'engager une communication bidirectionnelle. Celle-ci peut autant être initié par la marque que le consommateur. Elle permet également la construction d'une relation stimulante et de proximité permettant une plus grande fidélisation des consommateurs. Également, les données que les réseaux sociaux permettent de recueillir sont également primordiale pour l'industrie de la beauté. Ils permettent en effet d'avoir un portrait plus clair de la population. Donc, de dresser un portrait de son auditoire cible beaucoup plus juste. Ceci permettra de créer des campagnes marketing qui seront plus adapter mènera potentiellement à un plus grand taux de conversion. En effet, un bon marketing par les réseaux sociaux permettra aux compagnies de beauté de se différencier dans une mer de compagnies semblables.

Notes

## Texte 2

### Les réseaux sociaux et les diktats de la beauté

WOZNIAK Johanna | Publié le 01/02/2021 à 16:41 | Mis à jour le 04/02/2021

[https://fas.umontreal.ca/public/FAS/fas/Documents/3-Etudes/horizon/Réseaux\\_sociaux\\_et\\_image\\_corporelle.pdf](https://fas.umontreal.ca/public/FAS/fas/Documents/3-Etudes/horizon/Réseaux_sociaux_et_image_corporelle.pdf)

Les réseaux sociaux. Véritables phénomènes de mode chez les jeunes, ils apportent de nombreux points positifs avec leur lot de points négatifs non négligeables.

Mes très chers lecteurs, aujourd'hui je reviens vers vous pour vous parler d'un phénomène qui me chagrine tout particulièrement. Etant âgée de 22 ans (bientôt 23), je me trouve en plein dans la nouvelle génération, dite la génération Z. Cette génération est ancrée dans les nouvelles technologies et ne vit qu'à travers ou presque les réseaux sociaux. Mais un autre constat m'attriste. Les « nouveaux » réseaux sociaux (comme j'aime les appeler) très centrés sur l'image tels qu'Instagram (81 % des jeunes de 16 à 25 ans l'utilise aujourd'hui), Snapchat (74 %) ou encore TikTok ont un impact négatif considérable sur nous. Outre le fait que nous vivons notre vie la tête baissée sur notre smartphone, un autre phénomène m'inquiète. Celui qui change notre perception du physique, j'ai nommé : les filtres.

#### Une vie filtrée

Une palette de filtres s'offrent à nous lorsque nous souhaitons mettre en ligne une photo sur nos réseaux. De quoi se sentir complexée lorsque l'on constate que le filtre déforme pratiquement l'intégralité de notre visage. Le recours à la chirurgie esthétique devient facilité plutôt que d'apprendre à s'aimer soi-même. Des corps aux courbes parfaites, une peau lisse, des yeux de chats... Les photographies idylliques des influenceurs qui pullulent notre fil d'actualité Instagram, sont certes destinées à nous inspirer, mais tendent plutôt à nous faire nous comparer. Il est donc évident que face à cette vie « filtrée » s'opérant dans des lieux paradisiaques ou dans des intérieurs design, le reflet de notre quotidien est d'autant plus difficile à accepter.

Une étude publiée en 2018 chez Body Image, menée sur 118 étudiantes âgées de 18 à 27 ans par l'Université York, au Canada a mis en lumière ce phénomène. Il y est révélé que ces photos ont un impact péjoratif sur la confiance en soi et la perception corporelle des jeunes femmes. « Lorsque nous nous comparons à d'autres personnes, cela peut avoir une incidence

sur l'évaluation que nous faisons de nous-même », affirme Jennifer Mills, une professeure agrégée au département de psychologie. « Nous devons vraiment éduquer les jeunes sur la façon dont l'utilisation des réseaux sociaux pourrait leur donner un sentiment d'identité et comment cela pourrait même être lié à des régimes rigoureux, à des troubles alimentaires ou à un excès d'exercice. Il y a des gens qui peuvent tomber dans ces pièges à cause des réseaux sociaux et sont donc particulièrement vulnérables. »

### **Des diktats de beauté trop omniprésents**

Encore aujourd'hui, nous restons fortement influencées par les diktats de la beauté. Nous nous dé lions de ces chaînes petit à petit, doucement mais sûrement. Notamment grâce à plusieurs campagnes sur les réseaux sociaux pour mener à terme cette influence. Mes chers lecteurs, le message que j'aimerais vous faire passer à travers cet article, est que nous sommes tous beaux/belles à notre échelle et à notre façon. Cessons de nous comparer les un(e)s aux autres, cessons de vouloir rentrer dans les critères de beautés dictés par la société. Cessons de nous dénigrer. Ce que nous percevons à travers les réseaux sociaux n'est pas nécessairement le reflet de la réalité, ou du moins souvent biaisé. Embrasons ce Londres dépourvu de préjugés pour nous assumer et nous aimer telles que nous sommes respectivement !

Bon nombre de femmes participent au challenge sur les réseaux sociaux, qui consiste à montrer une photo non posée, naturelle et sans filtre. Le but est de montrer à quel point nous pouvons duper les internautes : cela va dépendre de l'angle choisi, de la posture, des retouches, et bien d'autres critères modifiables. Alors non mesdames, (et messieurs d'ailleurs), vous ne devez pas ressembler à une influenceuse figée d'Instagram pour être belle ou beau. Vous ne devez pas faire un 34 et avoir la peau lisse. Ou encore cacher votre cellulite ou vos vergetures. Et puis, n'oublions pas une citation énoncée par Sacha Guitry reprise par un chanteur français qui nous conte assez bien la situation : plaire à tout le monde, c'est plaire à n'importe qui !

Notes

# Texte 3

## LES STANDARDS DE BEAUTÉ SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

9 novembre 2021

HÉBERT Laurie et PÉPIN Victoria

UQAM

<http://mediassocionumeriques.org/identite-numerique/les-standards-de-beaute-sur-les-reseaux-sociaux/>

La mode émerge comme phénomène de société à la fin du Moyen Âge dans la bourgeoisie. Aujourd'hui avec l'évolution de la technologie, les tendances deviennent des standards de beauté imposés par les réseaux sociaux. En effet, les plateformes médiatiques telles qu'Instagram, Facebook, Snapchat adoptent des filtres qui changent le visage de ses utilisateurs. Ces filtres amènent même les adolescentes à souhaiter changer leur apparence. Ainsi, les plateformes médiatiques trop souvent instaurent des standards de beauté engendrent des problèmes physiques et psychologiques chez les jeunes adolescents.

### L'image corporelle

L'idée du physique parfait est instaurée autant chez les filles que chez les garçons. Malgré plusieurs études, les femmes vivent plus d'insécurité face aux standards de beauté. La femme est idéalisée avec des formes corporelles telles que des hanches larges, des fesses rondes, un ventre plat, des seins remontés et un visage parfaitement dessiné. Du côté de l'homme, ce sont l'ensemble des muscles du corps qui sont modelés à la perfection. Instagram est la plateforme idéale pour expliquer ce phénomène. Selon Dre Stéphanie Léonard et de Dre Léonie Lemire Thériège, toutes deux psychologues, mentionnent: «Les différents médias nous bombardent constamment d'images et de messages qui renforcent l'importance que l'on accorde à l'apparence et le besoin de correspondre à des critères de beauté spécifiques et irréalistes ». En effet, simplement regarder des photos de personnes considérées parfaites pousse les gens à changer leur apparence.

### Les filtres

Les filtres sont des outils technologiques qui favorisent la prise de décisions à vouloir changer l'apparence selon les standards. Cela dit, il y a des conséquences. Selon l'article de Dre Charlotte Gamache «L'utilisation de filtres sur ses selfies nuirait également à l'humeur et susciterait le sentiment d'être malhonnête en propageant une fausse image de soi ». Autrement dit, les réseaux sociaux sont remplis de gens qui n'admettent pas leurs défauts. Cela crée une société numérique sans imperfection. En effet, ils s'efforcent à garder l'image qu'ils veulent projeter dans les médias sociaux numériques par des techniques de maquillage ou d'autres aspects esthétiques. D'ailleurs, nous pouvons faire un parallèle sur le phénomène du Catfish. Il s'agit de tromper les utilisateurs en volant l'identité d'une personne. Ceux qui le pratiquent se sentent incapables de ressembler à la beauté idéale véhiculée sur les réseaux sociaux. Comme le mentionne l'article du Cybersmile, «Quelqu'un

peut choisir de pêcher une autre personne en raison de ses propres insécurités personnelles. Ils peuvent se considérer « moches » ou « pas assez bien » et se sentir plus à l'aise d'utiliser les images ou l'identité d'une autre personne qu'ils considèrent « assez attrayante » ou « digne » ».

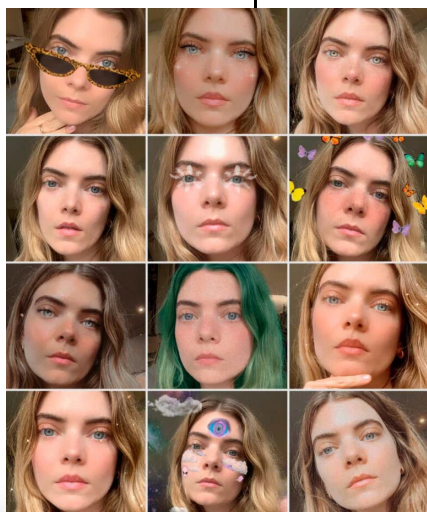
### Problèmes d'image

Plusieurs problèmes peuvent faire surface chez les jeunes à force d'être constamment sur des plateformes médiatiques. En effet, les chercheurs ont discerné la croisse d'un manque de confiance en soi. Ces adolescents passent leur temps à se comparer et à vouloir un corps de rêve comme les influenceurs. Cet ensemble forme une énorme pression auprès des utilisateurs et provoque des problèmes majeurs tels que l'anxiété et la dépression. D'ailleurs d'autres problématiques psychologiques peuvent entrer en jeu comme le suicide, l'anorexie, la boulimie, etc. Selon l'article de Jefferson Health-Abington: « "Il y a une tonne de pression pour perfectionner votre pose de selfie et rester en forme", a déclaré Lopacinski. "Les adolescents passent beaucoup de temps à essayer de répondre à ces attentes irréalistes et à ces images falsifiées" ».

### Conclusion

Pour conclure, les réseaux sociaux poussent les gens à se questionner sur leur image corporelle. En revanche, les chercheurs ne retiennent pas seulement les aspects négatifs. Selon l'article Image corporelle et réseaux sociaux ils y retrouvent « quatre dimensions se rapportant à l'utilisation des réseaux sociaux : les interactions interpersonnelles, l'expression de soi, l'exploration et la navigation [...] ». Autrement dit, les réseaux sociaux permettent d'exprimer leurs émotions ainsi que de visionner et produire du divertissement.

## Notes



## Texte 4

# Le miroir des écrans

RICOUL Julien  
Journal de Montréal  
Mercredi 13 janvier 2021

Un couteau à double tranchant, voici ce que sont les réseaux sociaux dans la vie de nos jeunes femmes en 2021. Un outil de communication et de partage si parfait qui se transforme en un recueil de comparaisons, de fausses réalités, de stéréotypes et de développement d'insécurités.

En 2010, l'Américain Kevin Systrom et le Brésilien Michel Mike Krieger fondent l'application Instagram Description, qui «permet de partager ses photographies et ses vidéos avec son réseau d'amis, de fournir une appréciation positive [fonction "j'aime"] et de laisser des commentaires sur les clichés déposés par les autres utilisateurs». Cette description à connotation méliorative s'est vue prendre un tout autre sens au fil des années.

En moyenne, une fille commence son aventure dans les réseaux sociaux à l'âge de 12 ans, vers le début de la première année du secondaire. Ce petit cerveau en cours de développement commence son ascension dans ce monde si infâme, manipulateur et destructeur.

Chaque jour, on asperge ces jeunes filles de fausses représentations de la beauté, de l'idéal parfait d'une femme. Elles ne voient que des femmes qui amplifient leurs attributs, que ce soit par la position, les habits, la modification des photos, le maquillage ou la chirurgie plastique. Les réseaux sociaux ne montrent que le «meilleur» côté d'une personne. Par ces images abondantes, une jeune fille qui commence à regarder son corps évoluer aura une très forte tendance à se comparer à ce que l'image parfaite d'une femme est, selon les standards fixés par la société.

Ce cercle vicieux devient pire lorsque les filles se dégradent entre elles. Les relations féminines peuvent être très toxiques, en raison de la haute compétition corporelle que la société, encore, crée. Un dîner entre filles, une amie qui dit à une autre qu'elle mange

beaucoup. En raison de ce commentaire, cette jeune femme, qui a des complexes à propos de son corps, a une «confirmation» de ses pensées et va commencer à manger moins, pour entrer dans les codes sociaux. C'est un phénomène qui, soit dit en passant, touche aussi bon nombre de garçons.

### **L'importance des *likes***

Sur un compte Instagram, tout compte. Les commentaires et le nombre de *likes* font maintenant partie de ton identité, ils représentent qui tu es et te placent dans une échelle de la société. En raison de ce fonctionnement de société, une fille fera tout pour avoir le plus de *likes* possible afin de se sentir acceptée le plus possible par le monde extérieur. Ces méthodes sont les mêmes que celles qu'elles ont vues par leurs vedettes préférées, soit la position, les habits, la modification des photos, le maquillage ou la chirurgie plastique. Une amie qui commente sa photo disant que son corps est magnifique peut paraître bien, mais c'est pourtant un message très péjoratif. Les filles, maintenant, ont accepté que leur corps soit un critère. En raison de ce commentaire, elles passent le message que leur corps est beau, donc c'est ce qu'on juge dans ta photo, donc c'est un critère, donc tu dois le montrer dans ta prochaine photo. Certaines filles ne le reconnaissent pas, mais elles s'engouffrent elles-mêmes dans ce cercle vicieux qu'est l'idéal parfait d'une femme.

### **Un problème amplifié par les réseaux sociaux**

Ce n'est pas normal que lorsqu'on demande à une fille de 16 ans si elle aime son corps, sa réponse soit en grande majorité non. Ce n'est pas normal que lorsqu'on demande à une fille de citer 10 choses positives à propos de son corps, elle ne puisse pas en dire plus que cinq. Ce n'est pas normal qu'à un si jeune âge, une personne pleure à cause de son apparence. Ce n'est pas normal qu'une personne arrête de manger ou, pire, se fasse vomir à cause de son apparence.

Notes

Mon message à faire passer aujourd'hui est que chaque femme a un corps différent, et chaque corps est magnifique comme il est. L'idéal d'une femme donné par la société est faux, et qu'importe votre morphologie, soyez fières. Cela est plus facile à dire qu'à faire, mais arrêtez de vous comparer aux autres et de toujours vouloir changer quelque chose en vous. Vous devriez plutôt apprendre à aimer et à accepter votre corps comme il est, car la réelle beauté est dans votre cœur et dans votre tête, pas dans votre peau.

Notes

A black and white photograph of four young women sitting closely together, their bodies covered in handwritten-style text representing negative body image stereotypes. The text includes words like "FAT", "TALENTLESS", "UGLY", "SKINNY", "INAPPROPRIATE", "BOSSY", "TART", "NOT GOOD", "SINGLES", "WEAK", "DOOR", "STRETCH", "TRENCHES", "NG A", "KIA", "CAREER", "GAY", "DUD", "OUM", "B", "ITY", "UGLY". The women have various hairstyles and are looking directly at the camera with serious or somber expressions.





## Texte 5

### QUAND LES RÉSEAUX SOCIAUX CONDITIONNENT NOS STANDARDS DE BEAUTÉ

JEAN-PHILIPPE Serenza

3 février 2019

<https://www.lesmondesnumeriques.net>

Les réseaux sociaux, comme Instagram, ont un impact énorme sur l'image de soi, surtout chez les jeunes et les femmes. Instagram, par exemple, a plus de 1 milliard d'utilisateurs dans le monde et 12 millions en France. Au début, Instagram servait simplement à partager des photos personnelles entre amis, mais aujourd'hui, les choses ont bien changé. Les photos sont de plus en plus travaillées, et des métiers comme celui d'influenceur sont apparus.

Un influenceur est une personne connue sur les réseaux sociaux qui peut influencer les choix des autres, notamment en matière d'achat. Grâce à leur popularité, les influenceurs sont souvent payés par des marques pour promouvoir des produits. C'est pourquoi leur rôle est très important dans l'image de beauté diffusée sur ces plateformes. Les influenceurs montrent souvent une version parfaite de leur vie, en mettant en avant leur apparence physique et en utilisant des filtres et des retouches pour sublimer leurs photos.

Cette pression pour se conformer à ces standards de beauté peut affecter la confiance en soi des jeunes, qui se sentent parfois obligés d'avoir l'air parfait. Cela peut entraîner des problèmes de santé mentale ou des troubles alimentaires. Cependant, des mouvements comme le Body Positivity et des hashtags comme #NoFilter cherchent à changer cela. Ils encouragent l'acceptation de soi et la diversité des corps, montrant qu'il est important d'être soi-même plutôt que de suivre un modèle de beauté irréaliste.

« L'industrie se nourrit de nos insécurités, et ne montre que certains types de corps, s'il vous plaît ne les laissez pas vous faire détester votre corps »

Instagrammeuse finlandaise Sarah Puto

Les retouches photos sont omniprésentes sur les réseaux sociaux, en particulier pour les influenceurs qui cherchent à montrer une image parfaite. Instagram, dès ses débuts, permettait déjà d'ajouter des filtres, mais aujourd'hui, il existe des applications de retouches

beaucoup plus puissantes. Photoshop, par exemple, peut changer l'apparence d'un visage ou d'un corps : lisser la peau, agrandir les yeux, amincir la taille, ou encore enlever les imperfections. Cependant, pour utiliser Photoshop correctement, il faut une certaine expertise. C'est là qu'entrent en jeu des applications comme YouCam Makeup ou FaceTune, qui sont faciles à utiliser, même pour ceux qui ne sont pas experts. Ces applications permettent à chacun de modifier son apparence en quelques minutes, sans limites. Cela a donné naissance à des standards de beauté irréalistes. Les influenceurs montrent des photos « parfaites », mais souvent retouchées. Un compte Instagram appelé celebface a mis en lumière ces transformations en comparant les photos originales avec celles retouchées, mettant en évidence la différence. Ce compte montre des exemples de stars comme Kendall Jenner ou Bella Hadid qui ont modifié des parties de leur corps, comme leur taille ou leurs fesses, pour les rendre plus conformes aux standards de beauté.

Les réseaux sociaux ont donc imposé un modèle de beauté : être mince, avoir des courbes parfaites, un visage lisse, un nez fin et une bouche pulpeuse. Mais ce modèle est souvent basé sur des images retouchées, qui ne correspondent pas à la réalité.

Cela crée une pression sur les utilisateurs, surtout les jeunes, qui pensent qu'il faut ressembler à cela pour être beau. Un exemple choquant a eu lieu en novembre 2018, lorsque Kim Kardashian a publié une photo de ses enfants, où la retouche de sa fille de 5 ans, North West, a été mise en évidence. Son visage avait été affiné et son ventre aminci, ce qui a provoqué une vague de critiques. Ce phénomène crée un cercle vicieux : les influenceurs retouchent leurs photos, ce qui pousse les micro-influenceurs et les abonnés à faire pareil, jusqu'à ce que tout le monde adopte ces mêmes standards de beauté, même si ces images ne sont que des illusions.

*« Je ne suis pas jolie mais ça va. Ne te blesse pas à cause des autres. Ne te compare pas à l'image des médias, tu es spéciale, comme tu es. Personne ne peut te blesser. Tu n'as pas besoin d'être magnifique ou en forme. Ne sois pas une personne qui est faite par les autres. Trouve tes vraies couleurs, je te soutiendrais toujours. »*

Lina Bae YouTubeuse Sud Coréenne

Un autre exemple de compte qui promeut ces standards de beauté est le compte « baddiies.fr » sur Instagram, qui est très populaire en France, avec plus de 580 000 abonnés. Ce compte met en avant des femmes considérées comme belles selon les critères de la société. Il « repost » des photos de ces femmes en mentionnant leur nom, et on remarque rapidement que toutes les femmes présentées se ressemblent. Elles ont toutes un visage fin, un nez mince, une bouche pulpeuse, des yeux en amande, et un corps avec une taille fine, une grande poitrine et de larges hanches. Être repostée sur ce compte permet de gagner en visibilité, ce qui attire plus d'abonnés et de commentaires. Cependant, pour être repostée, il faut répondre à ces critères de beauté, et si vous n'y ressemblez pas, vous ne serez pas mise en avant. Le compte « baddiies.fr » présente non seulement des femmes ordinaires, mais aussi des célébrités, comme Thylane Blondeau, une mannequin et actrice française. À 9 ans, elle a été élue la plus belle petite fille du monde et, à 17 ans, femme au plus beau visage du monde. Cette dernière distinction a suscité des polémiques car beaucoup considèrent qu'elle incarne trop les normes de beauté traditionnelles, ce qui fatigue certains internautes.

### **L'effet de mode du fitness**

Le fitness est devenu une tendance sur les réseaux sociaux, surtout sur Instagram, avec des influenceuses appelées « fit-girls ». Ce sport, qui inclut des exercices pour tonifier le corps, est souvent présenté comme un moyen d'obtenir un corps parfait, mince et musclé. Beaucoup de fit-girls montrent leur transformation physique avec des photos "avant-après" pour prouver l'impact du fitness sur leur corps. Le fitness permet à certains de prendre du poids, comme pour développer le fessier, ou à d'autres de perdre du poids pour avoir un ventre plat. Cependant, pratiquer le fitness seul ne suffit pas à obtenir ces résultats. Il faut aussi contrôler son alimentation et parfois utiliser des produits comme des protéines ou des stéroïdes.

### **Le « fat shaming » : harcèlement sur les réseaux sociaux**

Les réseaux sociaux contribuent à imposer ces standards de beauté. Certaines personnes sont victimes de « fat shaming », c'est-à-dire qu'elles sont critiquées pour leur poids. Les femmes en surpoids sont souvent jugées parce qu'elles ne correspondent pas aux critères de beauté (minceur et corps parfait). Par exemple, Ashley Benson, actrice de *Pretty Little Liars*, a été critiquée pour son poids, et elle a avoué avoir pleuré à cause de ces remarques. Une

étude montre que 50 femmes obèses ont reçu plus de 1000 moqueries en une semaine sur leur poids. Ce phénomène crée un cercle vicieux où ceux qui ne respectent pas les standards de beauté se retrouvent rejetés et critiqués. Cela pousse certaines personnes à vouloir atteindre ces critères à tout prix, parfois au détriment de leur bien-être. Bebe Rexha, par exemple, a été rejetée par plusieurs designers de mode pour avoir une taille 40. Elle a dénoncé cela sur Twitter, ce qui a créé une polémique sur l'acceptation de toutes les tailles dans l'industrie de la mode.

### **La mode et les publicités**

Les marques de mode, comme Victoria's Secret, ont aussi contribué à promouvoir ces critères de beauté. Leur campagne avec le slogan « The perfect body » a été très critiquée car elle montrait uniquement des mannequins très minces, ce qui a renforcé l'idée que seules les silhouettes minces sont parfaites. Cette publicité a provoqué une vague de mécontentement, avec des internautes qui ont lancé une pétition pour que la marque cesse de diffuser ce genre de message. Ils estiment que cela nuit à l'estime de soi des femmes, en leur faisant croire que leur corps est imparfait s'il ne correspond pas à ce modèle mince et élancé.

Ashley Graham est une mannequin grande taille qui défie les standards de beauté. Découverte à 12 ans, elle se fait connaître en présentant une émission sur MTV en 2012, où elle aide les mannequins grandes tailles à assumer leurs corps. En 2017, elle devient l'une des mannequins les mieux rémunérées de l'industrie, avec des gains de 5,5 millions de dollars. C'est la première mannequin grande taille à atteindre ce statut. Elle brise les tabous en assumant ses imperfections. En 2017, elle ajoute des ailes à une photo de ses propres retouches, critiquant le manque de diversité chez Victoria's Secret. Ashley fait la couverture de nombreux magazines et a même sa propre poupée Barbie, qui reflète son corps réel. Elle est également active sur Instagram, où elle milite pour l'acceptation de soi avec plus de 8 millions d'abonnés. Elle lance une campagne de maillots de bain sans retouches et devient la première mannequin grande taille à apparaître dans Sports Illustrated. Elle participe à la campagne #ImNoAngel, qui défie les standards de Victoria's Secret, et promeut la diversité des corps avec le message que toutes les femmes sont sexy.

Le mouvement Body Positive fait la promotion de l'acceptation de soi, même avec des défauts physiques, et il prend de l'ampleur grâce aux réseaux sociaux. De plus en plus de célébrités, comme Blake Lively et Little Mix, soutiennent ce mouvement. Cependant, les plateformes sociales continuent de privilégier les corps qui respectent les normes traditionnelles de beauté. Des campagnes comme #StripWithLittleMix, et des actions de femmes qui refusent de se conformer aux attentes de la société, montrent l'importance de se libérer des normes et de célébrer la diversité des corps. Des marques comme Asos ont également décidé de ne plus retoucher leurs mannequins, et des influenceurs, comme Sarah Puto, partagent la réalité de leurs corps pour combattre les illusions créées par la retouche photo.

Pour clore, nous pouvons bien affirmer que notre société est influencée par des critères et standards de beauté précis. Ces standards sont énormément véhiculés depuis les réseaux sociaux et particulièrement sur Instagram, plateforme sur laquelle des milliers d'images sont postées au quotidien. Ces réseaux sociaux, accessibles à tous et utilisés par tous, sont submergés d'images répétitives. Effectivement, la plupart des profils inscrits se ressemblent en tout point. Les physiques montrés sont redondants et les styles sont généralement les mêmes. Actuellement, les réseaux sociaux ne débordent pas de diversification, loin de là. Au contraire, ils sont synonyme de fausseté, de superficialité et d'uniformité.

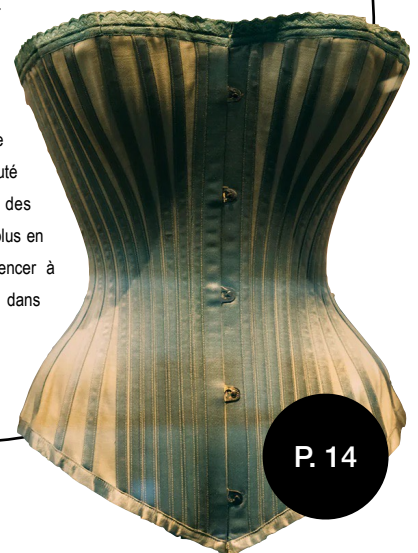
## HISTOIRE

Le corset est un sous-vêtement, inventé au xixe siècle, il succède au corps baleiné porté du xvie siècle à la fin du xviiième siècle.



## « Free Corset movement » dans le monde : zoom sur la Corée

Le corset est une gaine utilisée par les femmes pour amincir leurs silhouettes et mettre en valeur leurs poitrines. Entendez par là un objet qui fait les femmes rentrer dans des critères qui ne sont naturellement pas les leurs. Utiliser des dizaines de produits de beauté quotidiennement sur leurs peaux fait partie de la plupart des femmes coréennes, qui peuvent se faire lyncher si elles laissent volontairement apparaître leurs défauts. Les ventes de produits de beauté coréens sont d'ailleurs supposées atteindre 7,2 milliards de dollars en 2020. Le principe du mouvement du Free Corset est donc tout logiquement de se libérer de ces conditions dans lesquelles les femmes sont obligées de vivre à cause d'une société qui leur impose des critères de beauté toujours plus strictes. Ce mouvement a pris des dimensions considérables courant 2018, en effet de plus en plus de femmes se sont réunies et ont commencé à protester contre la société ultra misogyne dans laquelle elles vivent.



P. 14

## Texte 6

### L'industrie de la beauté : les stratégies numériques pour se démarquer

HEC

Collectif

Stratégie Marketing

19 Mars 2023

L'industrie de la beauté est un milieu toujours à la pointe de l'innovation et un domaine que les marketeurs peuvent exploiter sous une multitude d'angles. C'est une industrie qui est cependant assez féroce. ~~Il est donc important de miser sur les bonnes techniques en matière de stratégie numérique afin de se démarquer dans l'industrie de la beauté.~~

« Selon les chiffres du cabinet d'analyse Zion Market Research, d'ici 2024, le marché mondial des cosmétiques devrait atteindre **863 milliards de dollars.** »

- Eminence Data et Digital Agency, 2021 -

#### 1. Stratégie numérique dans l'industrie de la beauté : misez sur la collecte de données

D'abord, la collecte de données est un élément non négligeable dans cette industrie. Qu'elle provienne des réseaux sociaux ou des sites web, c'est un élément **clé**. Notamment parce que cela permet d'aller chercher plusieurs « insights » afin d'offrir des produits adaptés à l'utilisateur. C'est ce que la prestigieuse marque de cosmétique Olay a fait en s'associant avec l'entreprise Procter and Gamble pour mettre sur pied un outil de collecte de données permettant aux usagers de comprendre quels sont les produits les mieux adaptés à leur peau. Plusieurs outils peuvent être utilisés ou développés pour collecter des données. On peut penser à des enquêtes en ligne, des sondages, des groupes de discussion, la création de profils client, l'historique d'achat et autre. L'entreprise Sephora utilise d'ailleurs un questionnaire afin de personnaliser son offre à chaque client et pour « stocker » de l'information sur leurs préférences. La collecte de données permet de connaître les préférences et les tendances en vue de développer de nouveaux produits, personnaliser l'offre, offrir une expérience adaptée aux besoins des consommateurs et trouver des **façons d'influencer le comportement** de

ceux-ci. Une collecte de données efficace telle que celle faite par Sephora permet d'identifier le client dans n'importe quel point de vente, et ce, selon une logique **omnicanal**. Un atout qui rend une entreprise définitivement concurrentielle dans l'industrie.

#### Omnicanal

Le terme omnicanal fait référence à une approche qui permet à une entreprise ou une organisation de proposer une expérience client cohérente et fluide, peu importe le canal utilisé (en ligne, en magasin, par téléphone, etc.). Cela signifie que les clients peuvent interagir avec la marque sur différents points de contact (site web, application mobile, réseaux sociaux, service client, magasins physiques, etc.) et que ces canaux sont intégrés de manière à offrir une expérience homogène, sans rupture, et facilement accessible. L'objectif est de rendre l'expérience client plus pratique et personnalisée.

## 2. La personnalisation une stratégie numérique qui crée de la valeur dans l'industrie de la beauté

La **personnalisation** est un élément plus que jamais recherché dans l'expérience des consommateurs. D'où l'importance de miser sur une collecte de données efficace et l'utilisation d'algorithmes pour les analyser. La personnalisation crée énormément de valeur dans l'expérience de l'utilisateur et est une stratégie numérique incontournable dans l'industrie de la beauté. Qu'il agisse de **prédire les comportements** ou d'offrir une expérience d'achat en ligne personnalisée, la personnalisation n'a pas de limite et constitue une tendance importante de l'industrie. Plusieurs marques comme MAC, Charlotte Tilbury, e.l.f Cosmetics et Maybelline proposent un service d'essayage de leurs produits virtuellement afin de pouvoir recréer l'expérience en magasin via le numérique. Afin de développer une expérience personnalisée, plusieurs entreprises misent sur l'intelligence artificielle, une tendance émergente dans l'industrie.

## 3. Stratégie numérique dans l'industrie de la beauté : exploitez la puissance des réseaux sociaux

L'industrie de la beauté étant un secteur très esthétique et visuel n'échappe pas à la popularité des réseaux sociaux. Aujourd'hui, une marque qui veut demeurer **compétitive** dans cette industrie doit suivre la **tendance** et miser sur ses réseaux sociaux. Instagram est un incontournable dans cette industrie. C'est d'ailleurs le réseau social le plus utilisé par les marques de cosmétiques. Les marques peuvent utiliser Instagram pour partager des images de leurs produits, différents tutoriels et des vidéos mettant en lumière leurs nouveautés. Elles peuvent également utiliser ce réseau social pour collaborer avec des influenceurs, qui peuvent aider à promouvoir leurs produits auprès d'un public plus large. C'est aussi un

excellent outil pour engager sa communauté autour de sondage via les « stories » ou via les commentaires sous les publications. Instagram est un atout essentiel pour renforcer son image de marque, **créer un lien** avec sa communauté et améliorer sa campagne de marketing numérique. Il est donc **inévitables** pour les marques de l'industrie de la beauté de miser sur celui-ci dans leurs stratégies de marketing numérique.

« Sur les **1 210 622** publications liées à la beauté analysées en 2020, **90,4 %** sont sur Instagram. »

- Photosphere, 2021 -

Il y a également le réseau social TikTok qui connaît une montée en popularité fulgurante depuis les quatre dernières années. L'algorithme puissant de TikTok qui permet une viralité très forte n'échappe pas à l'industrie de la beauté surtout en termes de stratégie numérique. On peut penser à la célèbre marque de cosmétique The Ordinary qui a explosé en popularité grâce à son produit « peeling » de couleur rouge sang. De nombreux créateurs de contenu de TikTok réalisaient des vidéos d'eux en train d'appliquer le produit sur leur peau. La viralité de ces vidéos a amené la marque à être maintenant l'une des plus suivies de l'industrie sur ce réseau social et encore aujourd'hui, le fameux produit « peeling » est régulièrement en rupture de stock. Les marques de beauté peuvent aussi utiliser TikTok pour **expérimenter** de nouvelles tendances ou de nouveaux produits, et ce, pour tester la **réceptivité** de leur public. On a d'ailleurs pu voir dans les dernières années plusieurs tendances naître sur ce réseau social. On peut penser à l'huile pour les lèvres de la marque Dior ou même le fard à joues en crème de la marque Nars.

Il est donc inévitable en tant que marque de l'industrie de la beauté d'utiliser de cette plateforme pour sa stratégie numérique non seulement pour sa portée, mais aussi pour peut-être devenir l'une de ces marques tendances du moment. Ce réseau social permet aussi aux entreprises de collaborer avec des créateurs de contenu de TikTok, en les invitant à promouvoir leurs produits auprès de leur public cible. La **portée** de ce réseau social est si puissante qu'elle peut permettre rapidement à une marque peu connue d'atteindre un nombre de vues



impressionnant. C'est pourquoi il est intéressant d'utiliser cette plateforme. On peut aussi penser à d'autres réseaux sociaux comme YouTube et Pinterest, qui sont eux aussi intéressants, mais moins tendance en ce moment dans cette industrie. Un des éléments majeurs lorsqu'on utilise les réseaux sociaux dans notre stratégie marketing est d'adapter le contenu à la plateforme utilisée pour maximiser l'impact.

En conclusion, aujourd'hui, le marketing numérique est omniprésent et a une place très importante dans l'industrie de la beauté. Pour arriver à demeurer compétitif dans l'industrie de la beauté, il faut miser sur certaines stratégies numériques, entre autres, sur la collecte de données pour permettre d'offrir une expérience personnalisée qui crée de la **valeur** pour les consommateurs et sur une forte présence via les réseaux sociaux.

#### Bibliographie

**Lindo, N.** (25 janvier 2023). La science et la technologie au service de la beauté. Euronews. <https://fr.euronews.com/next/2023/01/25/la-science-et-la-technologie-au-service-de-la-beaute>

**Secteur de la cosmétique : le marketing d'influence pour faire la différence.** (2021). Quai des entrepreneurs. <https://www.quai-des-entrepreneurs.com/secteur-de-la-cosmetique-le-marketing-dinfluence-pour-faire-la-difference/>

#### Notes

L'heure est grave

## Il faut apprendre le français *live*<sup>i</sup>

Publié le 10 février 2026

Pour maîtriser le français, il faut le vivre, et la vie numérique des jeunes se passe majoritairement en anglais, constate l'auteure.



**Elodie Bleyaert**

Enseignante de français au secondaire

**Avez-vous calculé le nombre de minutes que vos ados passent à lire et à écouter des vidéos en anglais sur les réseaux sociaux ? Oui, l'anglais est à la mode et les influenceurs anglophones ont la cote. Et la conséquence de cela, c'est que le français est en danger, car l'acquisition d'une langue est en corrélation avec sa pratique. Il faut vivre la langue.**

Le gouvernement Legault a déjà tenté de susciter une prise de conscience dans la population face à la situation actuelle de la langue française grâce à son faucon pèlerin en 2023<sup>1</sup>. Cette publicité hilarante et audacieuse a ouvert la voie dans les médias traditionnels, mais le faucon ne semble pas avoir survolé les réseaux sociaux de nos ados. Les jeunes n'ont pas capté le message.

**« Madame, l'anglais, c'est cool », m'ont dit plusieurs élèves devant leurs parents lors de la soirée de remise des bulletins à l'école. La sous-culture des jeunes se passe en anglais. C'est un fait. L'heure est grave. À l'école, dans leur chambre et sur leur cellulaire, les jeunes vivent en anglais.**

Là, ça va prendre une « méchante gang » de faucons pèlerins pour les réveiller, les amis !

Je vois, tous les jours, des professionnels de l'éducation atterrés et désespérés. Ils cherchent des moyens de rehausser le niveau, ils se questionnent sur les pratiques gagnantes, ils se réunissent et réfléchissent à la manière la plus efficace de renverser la vapeur et de soutenir les élèves en français. Ils offrent de l'aide à la classe, du

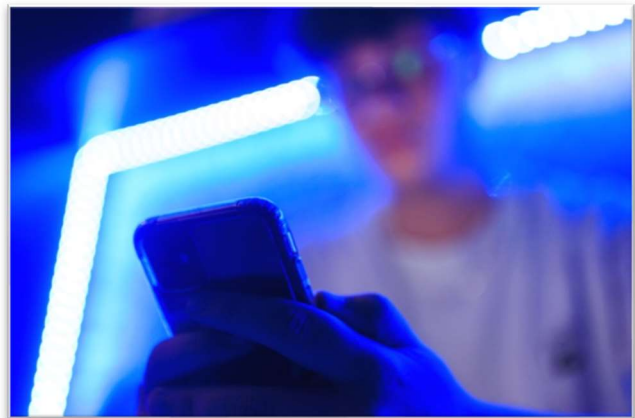


PHOTO HUGO-SÉBASTIEN AUBERT. ARCHIVES LA PRESSE  
« À l'école, dans leur chambre et sur leur cellulaire, les jeunes vivent en anglais », écrit l'auteure.

tutorat, des récupérations et des cours d'intégration linguistique, scolaire et sociale (ILSS). Ce sont des coups d'épée dans l'eau. Soixante-quinze minutes de cours de français par jour ne suffiront pas.

### **La réalité dans les écoles**

Circulez dans les corridors d'une école secondaire du Québec pour entendre la réalité langagière des adolescents. Leur vie est anglophone. Leurs référents ne sont pas d'ici. Ils imitent ce qui est à la mode et partagent une langue qui n'est pas celle des écoles québécoises.

Ma propre fille de 13 ans, qui vit entièrement en français depuis qu'elle est née, m'a sorti un anglicisme « gros comme le bras » cette semaine : « Maman, tu peux *expecter* venir me chercher après le souper. » J'en suis restée bouche bée. Elle s'est aperçue de son erreur et s'est reprise sur le coup. Elle a l'oreille francophone. Une sacrée chance !

Même si les réseaux sociaux n'existent pas chez nous, elle entend ses amies parler et elle calque les formulations de phrases de ces dernières.

Le lexique francophone étant de piètre qualité chez les élèves, ils ne trouvent pas les mots pour s'exprimer. Ils ont de la difficulté à formuler une phrase syntaxique et ne connaissent pas les nuances entre le français et l'anglais.

**Devrais-je parfaire mon anglais pour enseigner le français au secondaire ? J'y pense de plus en plus. C'est une aberration et un constat d'échec pour l'école québécoise.**

À entendre les parents en rencontre de bulletin, ils sont impuissants, découragés, sidérés. Je ne vous parle pas de parents anglophones. Des parents québécois, africains, magrébins, français ; tous des francophones !

« Tu dois vivre en français dans ta vie numérique. » Voilà ce que j'ai répété toute la semaine aux élèves lorsqu'ils ont vu leur résultat en écriture au premier bulletin. Ce n'est pas magique, la maîtrise d'une langue. Il faut la vivre.

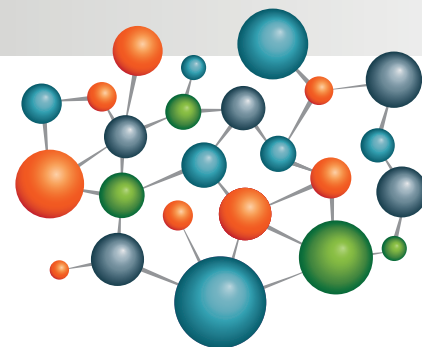
*Help !* Il ne suffit plus de *watcher* l'état du français et d'en être consterné.

Le taux de réussite en français écrit est au plus bas. Les élèves ne répondent pas aux exigences à l'évaluation ministérielle de cinquième secondaire. Un jeune Québécois sur deux est en échec en vocabulaire, en syntaxe et en orthographe grammaticale.

Levez la main si votre vie numérique est en anglais. Ce n'est pas *chill* ! ■

---

<sup>i</sup> Bleyaert, Elodie (2026, 10 février). *Il faut apprendre le français « live »*. *La Presse*.  
<https://www.lapresse.ca/dialogue/opinions/2026-02-10/l-heure-est-grave/il-faut-apprendre-le-francais-live.php>



# POUVOIR DES MOTS

Recueil de textes d'élèves | Choix du jury 2018

Épreuve unique de français, langue d'enseignement au secondaire





# DÉFI DÉCHETS

Sélection du jury 2018



# Le monde de demain sera un monde plus vert

Gabrielle Blanchet

École secondaire Ozias-Leduc  
Commission scolaire des Patriotes

Depuis quelques années, les sujets environnementaux sont de plus en plus abordés. Tous ont déjà entendu parler de scandales écologiques commis par des grandes entreprises. Mais qu'en est-il de notre empreinte écologique, celle des citoyens? Sommes-nous prêts à réduire nos déchets? Personnellement, je crois que nous sommes prêts à tenter l'expérience.

En premier lieu, je crois que nous sommes prêts à réduire nos déchets, car cela nous apporte des avantages économiques. En effet, le simple fait de diminuer sa consommation permet de faire des économies. Un exemple flagrant de surconsommation inutile coûtant extrêmement cher est la vitesse à laquelle nous changeons de matériel informatique. N'avez-vous jamais rêvé d'acheter ce nouvel ordinateur si rapide et efficace à l'apparence moderne et épurée, alors qu'il y a à peine un an, vous aviez succombé au charme d'un autre ordinateur? Dans ce cas, le simple fait d'attendre quelques années pour changer votre ordinateur vous fera épargner des milliers de dollars et réduira la quantité de déchets que vous produirez. De plus, pour éviter de vider votre portefeuille lorsque vous avez réellement besoin d'un ordinateur, il existe des entreprises comme Insertech qui vendent des ordinateurs délaissés par des entreprises et remis à neuf pour une fraction du prix d'un nouvel ordinateur. Puisque des

entreprises de ce genre sont en place, les gens seront plus enclins à réduire leurs déchets. De plus, une autre façon d'économiser en réduisant sa consommation est de porter une attention particulière au gaspillage alimentaire. En effet, celui-ci est dévastateur pour le porte-monnaie et l'environnement. Selon l'article « Agir contre le gaspillage alimentaire » paru dans *La Presse*, chaque ménage canadien gaspillerait en moyenne 1500 \$ de nourriture par année. C'est énorme! Il est impératif de repenser la façon dont on consomme et je crois que les citoyens le feront. Il est d'ailleurs si facile de planifier tous ses repas de la semaine pour éviter les achats inutiles à l'épicerie. Bref, puisque l'argent mène le monde, je crois que nous sommes prêts à diminuer nos déchets.

En deuxième lieu, je crois que le fait que beaucoup sont sensibilisés aux problèmes environnementaux est un signe que nous sommes prêts à réduire nos déchets. Effectivement, c'est grâce à cette sensibilisation si d'autres villes comme San Francisco ont réduit drastiquement leur production d'ordures. Selon les statistiques de l'article de Paul Boucher publié dans *consoGlobe*, la ville américaine affiche un taux de 80 % de retraitement de ses déchets et vise le 100 % d'ici 2020. N'est-ce pas inspirant? Force est d'admettre que cette initiative a pris plusieurs années pour s'instaurer, mais il est fort



possible de faire de même au Québec. De plus, la sensibilisation faite auprès des citoyens porte ses fruits. En effet, de plus en plus de gens, au Québec comme ailleurs, commencent à adopter des habitudes de vie plus écologiques. Par exemple, les gens apportent de plus en plus leurs sacs réutilisables à l'épicerie, ou achètent certains aliments en vrac pour réduire l'emballage. Dans certaines villes du Québec, les sacs de plastique sont même bannis! N'est ce pas fantastique? Je vois ici un changement des

habitudes de vie de la population, on se dirige de plus en plus vers le « zéro déchet ». Bref, la sensibilisation est le premier pas vers une réduction des déchets.

En conclusion, vous comme moi avons pu constater que la sensibilisation et l'argent jouent un rôle important dans le changement d'habitudes des gens. Puisque l'argent et la connaissance sont de bons influenceurs, il y a fort à parier que les gens sont fin prêts à réduire leurs déchets. Le monde de demain sera un monde plus vert. ■





# Asphyxie planétaire

Mathilde Dufour-L'Homme

*Séminaire Saint-François*

« Rapprocher les gens de la nature », tel était le thème de la Journée mondiale de l'environnement organisée par le Canada l'année dernière. Son but : nous rappeler le besoin urgent de prendre les mesures nécessaires pour protéger la Terre en pleine dégénérescence. Si des journées comme celle-là sont organisées, c'est, entre autres, pour sensibiliser la population mondiale à sa production d'ordures complètement démesurée. À la lumière de ces informations, la question suivante s'impose : sommes-nous prêts à réduire nos déchets? Malheureusement, je suis d'avis que cet objectif est une simple utopie. Nos valeurs individuelles et sociales sont en grande partie à l'origine de cette réalité déplorable.

D'abord, notre consommation effrénée est indubitablement une cause majeure de la génération excessive de rebuts. La Banque mondiale a publié, en 2012, un rapport nous informant qu'au Canada, un individu en produisait environ 2,33 kilogrammes chaque jour (Mathieu Gobeil, 2016). Ces chiffres sont énormes! Nous ne pouvons pas ignorer le lien entre ces données et la dégradation de la santé de la planète bleue. Nonobstant, c'est exactement le comportement d'un grand nombre d'entre nous. En effet, à moins de vivre en ermite, vous êtes au courant que la surconsommation est un défi substantiel auquel notre société fait face à l'heure actuelle. Néanmoins, peu de gens ont changé leurs habitudes en ce qui a trait à ce domaine. Pourquoi? Et bien parce que nous préférons enfoncer nos têtes d'Occidentaux obstinés

dans le sable à dessein de fuir cette réalité anxiogène. Belle attitude! La solution serait évidemment de changer les mentalités dans le but de freiner cette création incessante de besoins artificiels. Mission que les citoyens tempérés de ce monde tentent d'accomplir depuis plusieurs années et qui, regrettamment, demeure sans résultat satisfaisant. Certes, la ministre du Développement durable, de l'Environnement et de la Lutte contre les changements climatiques doit être déçue de constater une telle stagnation des Québécois. Bref, tant que nous serons trop attachés à nos biens matériels, nous serons dans l'incapacité d'évoluer et de réduire ainsi notre production de détritus. Aussi bien dire que la surconsommation nous tient en laisse.

Ensuite, il est indiscutable que si des initiatives étaient prises afin de nous inciter à abaisser notre taux de résidus générés, cela améliorerait grandement la situation. Hélas, les pouvoirs publics pratiquent, à l'image de leur population, la politique de l'autruche, ce qui représente un réel frein pour notre progression vers un monde meilleur. À titre d'exemple de cette paralysie politique, aucune collecte des restes alimentaires n'est mise en place dans les secteurs résidentiels de la capitale québécoise. Bien sûr, des solutions existent, mais le temps qu'elles requièrent en dissuade plus d'un de se lancer dans cette pratique écoresponsable. Honnêtement, pensez-vous que beaucoup d'entre nous sont prêts à concéder une partie notable de leur horaire chargé au





compost? De toute évidence, la réponse est non! Pour que les résidents s’y mettent sérieusement, il est primordial que le processus soit simple et qu’il demande peu d’efforts. Cependant, nos chefs d’État ne semblent pas trouver qu’il est impératif d’apporter les changements essentiels en vue de corriger cette impasse. Cela dit, le temps presse et j’ai bien peur que nous ayons atteint le point de non-retour. Or, Recyc-Québec, la société québécoise de récupération et de recyclage, doit absolument passer à la vitesse supérieure si nous ne voulons pas mourir asphyxiés par nos sacs de plastique.

Somme toute, j’ai le regret de constater que l’amoindrissement de notre production de déchets est un objectif inatteignable. La consommation qui mène nos vies ainsi que l’inertie des gouvernements nous éloignent terriblement de ce fantasme. Le voile que nous plaçons sur nos yeux est uniquement un écueil de plus sur la route de notre réussite. En revanche, je vous invite, lecteurs soucieux de votre réalité de demain, à prendre part à la Journée mondiale de l’environnement, qui sera célébrée le 5 juin cette année. Cela vous amènera, je l’espère, à vous questionner sur l’attitude que nous devons adopter par souci de vivre sur une planète saine. ■



# Loin des yeux, loin du cœur

Laurie-Jeanne Sauvé Chevalier

*École polyvalente Saint-Jérôme*

*Commission scolaire de la Rivière-du-Nord*

Allez! Tous ensemble, on peut le faire, on peut changer le monde! J'admire énormément ces personnes qui ont la volonté et la force d'un tank dans leurs combats. Cependant, je ne les crois pas. Elles racontent que si on s'y met, on peut encore renverser le cours des choses. Trouver la solution aux changements climatiques, à la famine, au travail des enfants — faire la paix dans le monde, tant qu'à y être! Mais réveillez-vous un peu! Ça fait longtemps que j'ai compris, moi, que dès qu'il y a un humain, il y a un imbécile, un profiteur et beaucoup de problèmes. Alors lorsqu'on me demande si nous sommes prêts à réduire nos déchets, à nous conscientiser et à réfléchir avant d'agir (avant d'acheter, avant de jeter), ma réponse est non. Les probabilités sont nulles.

Tout d'abord, je sais, chers lecteurs, que vous avez sûrement déjà entendu parler de ces héros qui arrivent à la fin de l'année avec une maigre poubelle de moins d'un kilogramme. On peut même les qualifier d'héroïques, car ils sont extraordinaires. Et qui dit extraordinaires dit uniques et singuliers. En d'autres mots, ils sont rares. On ne peut pas tous être comme eux. C'est pourquoi, même si certains individus réussissent cet exploit, je suis convaincue qu'en tant que société, on est extrêmement loin de là. Regardez autour de vous, l'humain est fondamentalement paresseux. Le moins on doit faire d'efforts, le mieux c'est. Or, réduire nos déchets est difficile, éprouvant même, cela demande énormément de sacrifices. C'est tellement

plus confortable de rester dans nos bonnes vieilles habitudes de surconsommation! De toute façon, même si on est bombardés de faits et de statistiques catastrophiques par les organisations environnementales, on s'en moque, ces chiffres entrent et ressortent sans jamais rien provoquer, car comme le dit l'adage : « Loin des yeux, loin du cœur ». Ces montagnes de décombres, on ne les voit pas, pas plus que cette supposée île de plastique. Ils ne sont pas réels. Le capitalisme, l'argent, lui, il est là, directement à notre portée. De plus, à l'heure actuelle, c'est de notre propre initiative qu'on doit entreprendre le virage vert. Et on n'a que très peu d'aide. Effectivement, celle qui existe consiste généralement en livres ou en blogues qui nous touchent plus ou moins. Si notre société veut changer ses habitudes, il faut prendre des mesures concrètes et il faut que les gouvernements de même que les communautés mettent en place des programmes solides. On ne le fera pas tout seul.

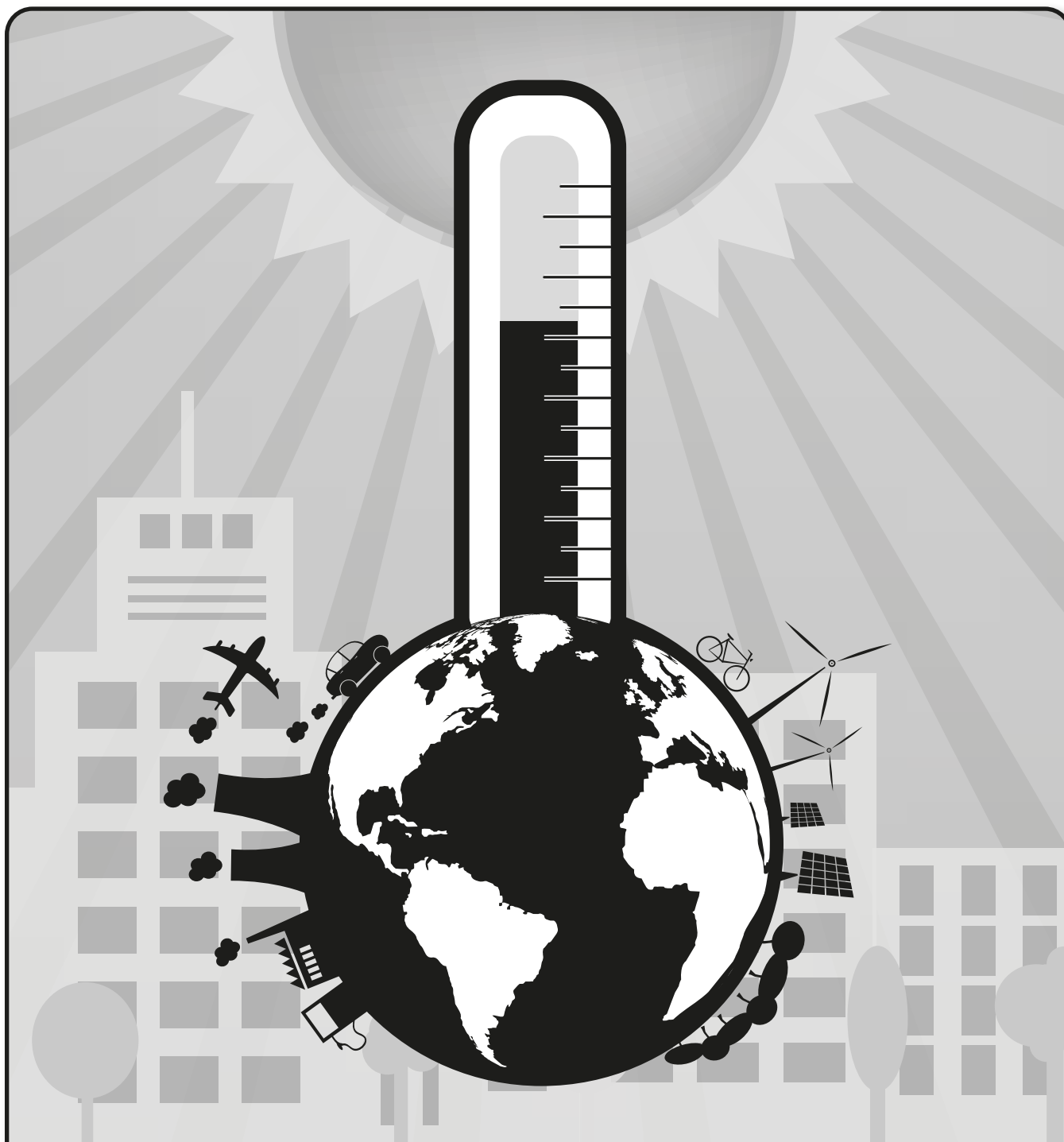
Ensuite, j'aimerais explorer l'aspect mondial de la question. Sommes-nous prêts, globalement, à réduire nos déchets? Car, indéniablement, l'impact qu'ont les humains sur la Terre est un enjeu international. À mon avis, c'est irréaliste de croire qu'on peut limiter le nombre d'ordures envoyées aux sites d'enfouissement ou incinérées vu l'état de plusieurs pays en voie de développement ou émergents. Prenez des nations d'Asie, d'Europe de l'Est ou d'Afrique qui, d'une part, n'ont même pas de collecte des déchets.



Leurs gouvernements sont souvent complètement désorganisés et sont aux prises avec des problèmes bien plus urgents. La guerre civile, par exemple. D'autre part, certains territoires, notamment en Amérique du Sud ou sur ces îles paradisiaques si appréciées lorsque l'hiver fait rage au Québec sont en train de se sortir de la misère grâce à un miracle auquel on peut tous s'identifier : les touristes. Néanmoins, les touristes sont probablement (temporairement ou non) les personnes les moins soucieuses de l'environnement. N'essayez pas de me faire croire que vous achetez vos aliments en vrac en voyage ou que vous vous baladez à Cuba avec votre sac réutilisable! Dans un autre ordre d'idées, d'autres pays comme l'Inde et la Chine se développent à une vitesse

surprenante et s'occidentalisent de plus en plus. C'est évident que, sans qu'ils ne le sachent, la consommation de masse les a déjà assujettis. Vont-ils éviter nos erreurs et penser à leur empreinte écologique dès le début? Ça m'étonnerait.

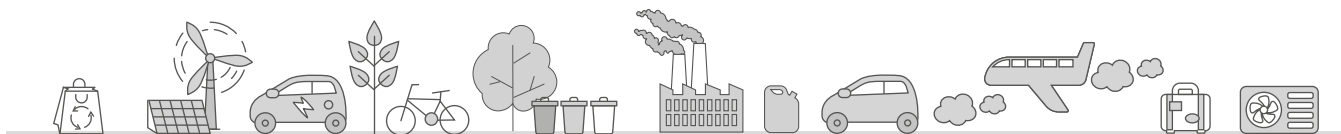
Finalement, pour l'instant, il est simplement impossible de diminuer le nombre de déchets qu'on jette à l'échelle planétaire vu le stade de développement de plusieurs pays du monde et le manque flagrant de volonté, tant de la part des individus que de celle des gouvernements, dans notre société occidentale. Vous savez, la population mondiale augmente exponentiellement tout comme, logiquement, le nombre de personnes à l'esprit lent. Mais on n'est pas tous obligés d'être imbéciles. ■



# LES CHANGEMENTS CLIMATIQUES

Choix du jury 2019

© iStock/bagotaj, Mochon, iStock/Unlimited/1515596 [modifiée], en-tête : © iStock/Telmar Bagrov



# S'adapter dans un avenir inadaptable?

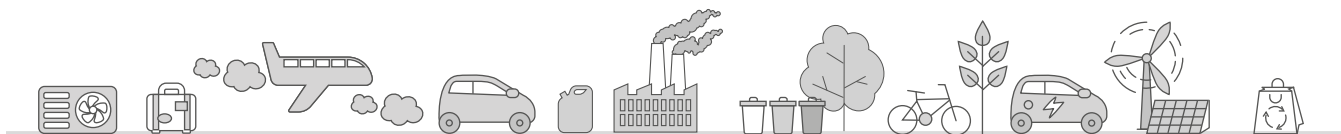
Aïsha Arulvasagam

École Marguerite-De Lajemmerais  
Commission scolaire de Montréal

Des variations de température excessives, des journées de canicule, des inondations, des ouragans, des typhons et bien plus encore. Ce sont tous des symptômes mis devant nos yeux pour prouver que notre planète est en piteux état. Sa santé ne cesse de se dégrader au fil des années. *Bipolaire* serait le terme approprié pour expliquer les changements d'humeur de notre Terre... ou plutôt devrais-je dire les changements climatiques. D'ailleurs, en tant qu'occupants de cette planète, peut-on s'adapter aux « sauts » climatiques de notre maison hôte? Je ne crois pas, car malgré tous les efforts déployés pour remédier à ces problèmes, les progrès sont trop lents et notre monde manque de volonté pour effectuer des améliorations.

Premièrement, dites-moi, comment serait-il envisageable de s'adapter si le mal est déjà fait et si les progrès se réalisent trop lentement? Comme vous pouvez le constater, nous acclimater dans de telles conditions devient quasiment impossible. En effet, notre société croit progresser dans l'éradication des changements climatiques, mais elle ne fait que tourner en rond. Nous trouvons des solutions pour les conséquences du problème et non pour la problématique en tant que telle. Eh oui! « Il fait chaud, sortons nos climatiseurs! », direz-vous, mais avez-vous pensé POURQUOI il y a une hausse de température? Les fléaux ne sont pas ces changements brusques du climat, mais bien toutes ces actions que nous posons et qui ruinent notre planète. Si nous n'attaquons pas la source de la problématique, nous ne changeons aucunement le monde et l'état de la Terre ne fera qu'empirer au fil des années. Certes, le mal est déjà fait et toutes nos initiatives seront vouées à un échec. Il est bien beau d'être optimiste, mais parfois, il faut ouvrir les yeux et notre esprit pour accepter la dure réalité qui s'impose à nous. Pensez-y : croyez-vous qu'en si peu de temps, nous aurons la capacité d'engendrer une modification majeure qui freinera la progression des effets néfastes des changements climatiques? Nous peinons déjà à nous accommoder aux variations actuelles du climat, alors comment voulez-vous vous adapter aux conditions futures, qui seront probablement pires que présentement? Selon Jean-Pascal van Ypersele, dans un texte d'Alexis Riopel intitulé « Climat : l'espoir par l'action, selon Jean-Pascal van Ypersele », entre 15 et 40 % du gaz carbonique dégagé aujourd'hui demeurera dans l'atmosphère dans 1000 ans! C'est pour toutes ces raisons que s'adapter aux changements climatiques devient plus complexe que s'exercer à une discipline olympique.

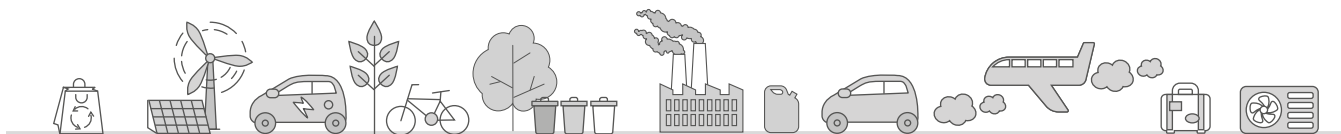
Deuxièmement, soyons honnêtes : sommes-nous tous tant impliqués dans le fléau des changements climatiques? Je vois une certaine hésitation dans votre réponse. Il est bien vrai que de nombreux citoyens entreprennent des actions écoresponsables afin d'aider notre planète, mais demeurons réalistes : la contribution citoyenne sera-t-elle suffisante pour freiner les impacts négatifs sur notre climat? La société a un grand rôle, j'en conviens, mais



la volonté politique est inexistante jusqu'à ce jour. Vivant dans un monde où les profits passent avant tout, les entreprises changeront-elles leurs habitudes de façon volontaire? J'en doute. Le gouvernement devrait intervenir afin de faire comprendre que c'est assez, la pollution! Comme moi, vous savez probablement que nous n'obtiendrons guère la volonté politique de sitôt. Vous me direz qu'en tant que société, nous sommes en mesure de nous débrouiller pour changer le monde et que de nombreuses grèves sont organisées afin de provoquer un changement de conscience. Par contre, après les manifestations, y a-t-il VRAIMENT des gestes qui sont posés? Non. Toutes ces pancartes se retrouvent dans les rues et chaque personne, après avoir milité pour une cause pendant des heures, retourne à sa vie normale, avec les mêmes habitudes qu'auparavant. Nous voulons changer, mais ce qui nous manque, c'est de la volonté. Ainsi, notre Terre continue à mourir à petit feu et nous n'attendons plus que la prochaine extinction massive se déclenche... S'adapter aux changements climatiques devient donc un objectif illusoire.

Pour conclure, vous comprenez désormais qu'avec nos avancées lentes et notre manque de volonté, nous n'arriverons guère à nous adapter aux changements du climat. Le mal est déjà fait depuis bien longtemps et ce ne sont pas nos petits efforts qui feront disparaître toutes les répercussions causées lors des dernières décennies. De nombreuses espèces se sont adaptées au fil du temps, mais je pense que la race humaine ne sera point aussi chanceuse...

■



# Une extinction planifiée

Marie-Hélène Ayotte

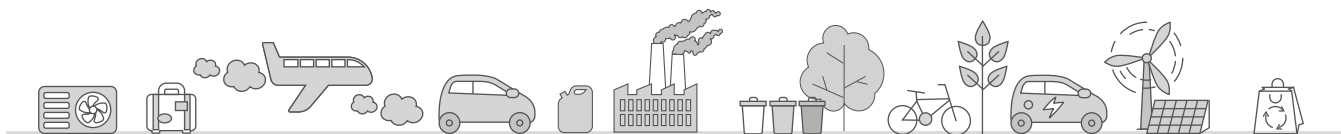
*Collège Laval*

Les générations antérieures se sont battues pour toutes sortes de causes, comme la liberté, la démocratie et les droits des femmes, en ayant toujours en tête le but de façonner un monde meilleur. C'est avec de bonnes intentions qu'elles nous ont légué un cadeau empoisonné : les changements climatiques. Est-ce possible de s'adapter à ces changements climatiques? À mon avis, il est irréaliste de croire que nous pouvons nous ajuster au réchauffement planétaire, car, de toute évidence, les humains ne sont prêts ni à déboursier l'argent nécessaire ni à remettre en question leur mode de vie.

Tout d'abord, dans le monde dans lequel nous vivons, c'est l'argent qui dicte les décisions et, puisque s'adapter aux dérèglements du climat coûte très cher, ce n'est pas une priorité. En effet, l'être humain exploite des énergies qui libèrent une quantité astronomique de gaz à effet de serre, comme le pétrole et le charbon, car elles sont moins chères que les énergies renouvelables. Par ailleurs, les industries alimentaires font de la production de masse dans le but d'économiser de l'argent. Pourtant, il est bien connu que ce type de production pollue énormément, car il demande une quantité considérable d'eau potable et il entraîne un gaspillage démesuré de nourriture. De plus, on consomme des tonnes de plastique en sachant que c'est un matériau extrêmement lent à se décomposer, pour la simple raison qu'il est peu coûteux. Malheureusement, les solutions pour s'accommoder aux changements climatiques engendrent des coûts importants et la majorité de la population n'est pas prête à les accepter. Par contre, ce n'est pas avec l'argent qu'on économise en fermant les yeux sur les perturbations du climat qu'il sera possible de s'acheter une autre planète.

Ensuite, la lâcheté humaine rend impossible l'adaptation face aux changements climatiques. En d'autres mots, chers lecteurs, les solutions se tiennent devant nous depuis longtemps déjà, mais la volonté collective n'est pas assez forte pour aller leur serrer la main. Il est navrant de dire que les pays développés sont les premiers responsables des modifications des conditions climatiques, mais qu'ils en seront les derniers touchés. La partie du monde qui a le pouvoir de changer les choses ne se sent pas concernée par la menace, car elle n'en ressent pas encore les conséquences. Cependant, les catastrophes, comme les inondations, les feux de forêt et les ouragans qui frappent les pays développés ne sont peut-être pas d'origines aussi naturelles qu'on s'entête à le dire.

Pour conclure, essayer de s'adapter aux changements climatiques est un combat perdu d'avance dans la mesure où les êtres humains ne sont pas prêts à fournir les efforts et à accepter les sacrifices indispensables à la victoire de cette lutte. Après tout, des espèces vivantes disparaissent tous les jours; le genre humain n'échappera pas à la règle. Seulement, nous serons la seule espèce qui aura planifié son extinction.



# « Vert » un monde meilleur!

Valérie Barrière

*Externat Sacré-Cœur*

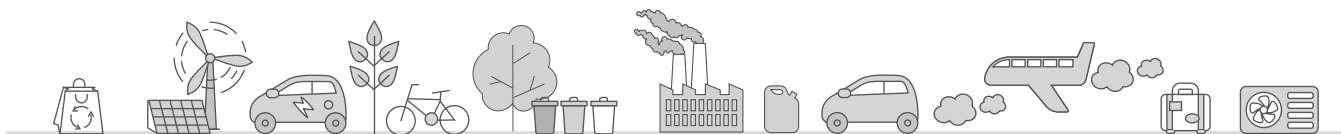
Il n'est pas rare de voir des étudiants manifester et démontrer avec dévouement leur opinion. Récemment (plus précisément le 15 mars 2019), une grève rassemblant plus de cent dix mille<sup>1</sup> jeunes fervents Québécois s'est déroulée. L'objectif de cette dernière était d'attirer l'attention des hauts dirigeants sur un fléau planétaire : le réchauffement climatique. En effet, nous avons atteint un stade où nous devons changer nos habitudes de vie afin de nous adapter à cette problématique. À mon avis, chers internautes, nous sommes encore en mesure d'assurer un futur sur une planète en santé aux prochaines générations. D'une part, il suffit que les États mettent en place des mesures incitatives et d'une autre part, les citoyens doivent adopter un comportement écoresponsable.

Premièrement, les gouvernements possèdent, sans aucun doute, un grand pouvoir décisionnel pouvant engendrer une diminution des incidences du dérèglement climatique. Tout d'abord, il faudrait commencer par s'attaquer à la pollution liée aux moyens de transport. Selon moi, les acteurs politiques du monde entier devraient absolument mettre en place des mesures qui encourageraient la population à réduire son empreinte écologique. D'ailleurs, notre province représente un excellent exemple à suivre, car le Gouvernement du Québec offre déjà une incroyable réduction sur le prix (cela varie jusqu'à huit mille<sup>2</sup> dollars) aux citoyens qui décident d'acquérir une voiture électrique. J'appuie ces démarches, car il est nécessaire et vital de promouvoir l'utilisation d'énergie propre. Dans le même ordre d'idées, accroître l'accessibilité et l'efficacité des transports en commun serait un moyen génial nous permettant de nous adapter. En guise d'exemple, nous pouvons évidemment mentionner le « Réseau express métropolitain » qui est présentement en construction. Je suis persuadée que cela va inciter plus de personnes à délaisser leur véhicule personnel. De surcroît, peindre les routes en blanc pourrait être une autre solution concernant notre accommodation aux phénomènes climatiques. Cela vous paraît-il anodin, voire même inutile? Détrompez-vous! Effectivement, la diminution de la température au niveau du sol contribuerait énormément à la société. En somme, les gouvernements ont le devoir d'adopter des normes associées à l'environnement afin de créer un impact et d'influencer le reste de la planète.

1. <https://www.ledevoir.com/societe/environnement/549759/110-000-etudiants-quebecois-seront-en-greve-pour-le-climat-vendredi> (du journal « Le Devoir »).

2. <https://vehiculeselectriques.gouv.qc.ca/rabais/ve-neuf/programme-rabais-vehicule-neuf.asp> (site du Gouvernement du Québec).





Deuxièmement, chaque individu peut s'adapter au réchauffement planétaire en effectuant de simples gestes au quotidien. Pour commencer, saviez-vous que vingt pour cent<sup>3</sup> des gaz à effet de serre émis par la France proviennent de l'agriculture? À mon avis, consommer des produits biologiques ou locaux, comme nos fameuses fraises du Québec, contribuerait grandement à la préservation des écosystèmes. De plus, prendre le temps de composter les restes de nos repas ou encore de recycler les matières réutilisables sont des moyens efficaces permettant de nous accommoder aux imprévisibles changements climatiques. Certes, ces actions ne vont pas empêcher les incendies causés par les sécheresses de ravager nos précieuses forêts. Toutefois, chaque geste n'est évidemment pas banal. Le résultat des quelques secondes passées à trier nos déchets est peut-être mineur, mais il demeure présent. C'est pourquoi je crois fermement que chaque personne a la possibilité et l'occasion de sauver notre belle planète d'une extinction causée par les changements climatiques.

En bref, nous possédons assurément tous les moyens permettant à la population de s'adapter au réchauffement planétaire. Or, chers lecteurs, sachez qu'il s'agit désormais d'une urgence impérieuse et qu'il faut que l'ensemble de la société change. La question sans réponse demeure la suivante : est-ce une utopie? ■

---

3. <https://www.qcf.fr/infographie/39/mieux-manger-moins-gaspiller-moins-polluer> (infographie de Marion Mathus et Thibaut Schepman).

## Notes

## Notes

## Notes

## Notes

## Notes

## Notes

## Notes



## Notes

## Notes

## Notes